

Stéphane Beaud • Florence Weber

 [https://t.me/livres\\_2020](https://t.me/livres_2020)

# Guide de l'enquête de terrain

QUATRIÈME ÉDITION AUGMENTÉE

« Avoir trouvé une forme aussi efficace et aussi étrangère à tout académisme n'est pas la moindre qualité d'un ouvrage accompli qui s'adresse aux enquêteurs sociologues, ethnologues, ou à d'autres spécialistes soucieux de la pertinence de leurs recherches. »

REVUE DE SYNTHÈSE

Collection

**GUIDES**

G R A N D S • R E P È R E S



La Découverte

# **Guide de l'enquête de terrain**



Stéphane Beaud, Florence Weber

# Guide de l'enquête de terrain

*Produire et analyser  
des données ethnographiques*

Nouvelle édition

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE  
9 bis, rue Abel-Hovelacque  
PARIS XIII<sup>e</sup>  
2003



## REMERCIEMENTS

Ce *Guide* tire sa substance des stages organisés depuis 1984 à Foljuif (près de Nemours), puis à Avallon et Meaux, dans le cadre du DEA de sciences sociales (ENS/EHESS). Il est dédié à tous ceux qui y ont participé et ont fait, année après année, sa réussite.

Qu'il nous soit permis de nommer particulièrement Jean-Claude Chamboredon, Alban Bensa et Michel Pialoux, qui nous ont donné inséparablement le goût de l'enquête ethnographique et de la sociologie.

Pour autant, nous sommes, selon la formule consacrée, les seuls responsables des analyses et des conseils qu'on y trouvera.

### Catalogage Électre-Bibliographie

BEAUD Stéphane\*WEBER Florence

Guide de l'enquête de terrain. – Nouv. éd. – Paris : La Découverte, 2003. (Guides Repères)

ISBN 2-7071-3945-9

Rameau : enquêtes sociologiques : manuels d'enseignement supérieur  
sciences sociales : recherche sur le terrain : manuels d'enseignement supérieur

Dewey : 301.5 : Sociologie. Généralités. Méthodes.  
Enquêtes et sondages (méthodes)

Public concerné : 1<sup>er</sup> cycle-Prépas, DEUG

Le logo qui figure au dos de la couverture de ce livre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, tout particulièrement dans le domaine des sciences humaines et sociales, le développement massif du photocopillage.

Le code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

**S**i vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte, 9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel *À La Découverte*. Vous pouvez également nous contacter sur notre site [www.editionsladecouverte.fr](http://www.editionsladecouverte.fr).

© Éditions La Découverte & Syros, Paris, 1997, 1998.

© Éditions La Découverte, 2003.

# Introduction

Le terrain est à la mode aujourd'hui, comme le montre la floraison d'expressions qui l'évoquent : aller sur le terrain, être proche du terrain, être un homme ou une femme de terrain. Il est devenu un mot de passe du discours médiatique et politique contemporain, un mot d'ordre des conseillers en communication. Que signifie cette invocation constante du terrain ? N'est-ce pas une manière commode et creuse d'afficher une proximité avec ses concitoyens et de combler magiquement le fossé entre les « élites » et le « peuple » ? Ce n'est certainement pas une coïncidence si cela correspond à une période historique où les inégalités sociales — inégalités de revenus et de patrimoines mais aussi inégalités scolaires et culturelles — s'accroissent dans la société française et où la relation entre les représentants (politiques ou syndicaux) et leurs mandants se distend. Aller sur le terrain devient une sorte d'impératif moral pour les différentes catégories de dirigeants : hommes politiques, patrons, « socio-professionnels », responsables syndicaux. Ces venues sur le terrain — périodiques lors des campagnes électorales où l'on redécouvre les citoyens électeurs, épisodiques au moment d'événements en banlieue — ne sont jamais que des visites : elles manifestent, de façon ostentatoire, une préoccupation, elles sont toujours intéressées, souvent compatissantes. Le terrain est ici un masque, un pur alibi qui n'a rien à voir avec une véritable enquête de terrain.

Commençons par dissiper l'ambiguïté qui existe autour de

cette notion floue et polysémique. Si le terme d'enquête ethnographique n'était pas obscur au plus grand nombre, il aurait été plus approprié pour ce *Guide* : il renvoie à une longue tradition anthropologique et il évite les confusions liées aux multiples sens de l'« enquête de terrain ». On pourrait opposer terme à terme le modèle du terrain comme simple visite à celui du terrain de l'ethnographe : présence longue sur place, établissement de relations de proximité et de confiance avec certains enquêtés, écoute attentive et travail patient de plusieurs mois ou de plusieurs années. Le mot américain — *fieldwork* — le dit mieux : le terrain, c'est un travail, pas un passage, une visite ou une présence. Le *fieldworker* ne va pas simplement sur le terrain, il y reste et surtout il y travaille.

Pourquoi réaliser une enquête de terrain ? A quoi s'engage l'enquêteur (vous-même) ? Peut-on, et faut-il, enseigner le travail de terrain ? Quel est l'enjeu de cet apprentissage pour nos disciplines (sociologie, anthropologie) ?

## **Pourquoi faire une enquête de terrain ?**

L'ethnographie<sup>1</sup> a pour vocation originnaire de rendre la parole aux humbles, à ceux qui par définition n'ont jamais la parole : tribus isolées en terrain exotique, peuples colonisés

---

1. Ethnographie, ethnologie, anthropologie : cette diversité de vocabulaire a de quoi désarçonner le débutant. Elle provient de l'histoire compliquée de l'anthropologie sociale en France et de sa faible institutionnalisation. Dans le vocabulaire anglo-saxon, on n'utilise que les termes *ethnography* et *social* (ou *cultural*) *anthropology*. En règle générale, en français, *ethnographie* désigne le niveau le plus local de la connaissance : enquête de terrain, résultats obtenus à l'échelle d'un village, d'une tribu, d'un milieu d'interconnaissance. *Ethnologie* désigne une première synthèse, à l'échelle dite régionale ou des aires culturelles, des résultats ethnographiques. C'est pourquoi on parle d'ethnologie de la France ou d'ethnologie de l'Europe, d'ethnologie africaine, etc. *Anthropologie* est à la fois le mot le plus noble et le plus ambigu. Il désigne la discipline dans son ensemble, au-delà des distinctions « régionales ». Il réfère également à la tradition philosophique d'une anthropologie (science de l'homme en tant que l'homme est l'universel) comme on parle de cosmologie ou de métaphysique. Enfin il englobe bien d'autres sous-disciplines que l'ethnographie (locale) ou l'ethnologie (régionale) : l'anthropologie physique et la préhistoire. Pour notre part, nous suivons l'usage anglo-saxon et reprenons le système d'oppositions suivant : ethnographie s'oppose à anthropologie comme analyse à synthèse ; anthropologie s'oppose à sociologie comme deux disciplines académiques cristallisées. Sauf exception (comme dans la formule toute faite « ethnologie de la France » qui a remplacé « ethnographie métropolitaine »), nous n'utiliserons donc pas les termes d'ethnologie et d'ethnologue.

(ethnologie traditionnelle), classes dominées ou groupes en voie de disparition dans les sociétés développées (ethnologie chez soi). Il faut, bien sûr, distinguer l'enquête de terrain en milieu « exotique » de l'enquête de terrain en France. Dans ce dernier cas (le seul évoqué dans ce *Guide*), faire du terrain paraît plus facile du fait de l'absence de barrière linguistique, de moindres contraintes matérielles (transport, séjour sur place), d'une vaste documentation disponible. D'autres difficultés surgissent toutefois : la proximité sociale et culturelle (notamment le fait de parler la même langue) produit une forme d'« évidence » du terrain qui endort la curiosité et trompe le regard trop habitué au monde qui l'entoure. Lorsque l'ethnographe des sociétés contemporaines est trop près de son objet, il lui faut prendre de la distance, s'éloigner pour « mieux voir ». C'est alors qu'il a besoin du sociologue qui, lui, a mis au point des outils pour observer, au niveau macrosociologique, la réalité sociale.

L'ethnographie ne juge pas, ne condamne pas au nom d'un point de vue « supérieur ». Elle cherche avant tout à comprendre, en rapprochant le lointain, en rendant familier l'étranger. Ce faisant elle rend les choses, les personnes et les événements plus compliqués qu'ils ne paraissent. Parce que l'ethnographe s'astreint à un long travail de description-interprétation — les deux vont de pair — il met au jour la complexité des pratiques sociales les plus ordinaires des enquêtés, celles qui vont tellement de soi qu'elles finissent par passer inaperçues, celles qu'on croit « naturelles » parce qu'elles ont été naturalisées par l'ordre social : pratiques économiques, alimentaires, scolaires, culturelles, religieuses ou politiques, etc.

D'une certaine manière, faire du terrain revient à rendre justice à, voire réhabiliter, des pratiques ignorées, mal comprises ou méprisées. La sociologie culturelle (Grignon et Passeron [90]) nous a appris que les pratiques des « dominés » sont presque toujours prises dans le regard des « dominants » : elles sont vues d'en haut, soit dévalorisées soit idéalisées (populisme). L'ethnographie, grâce à l'immersion de l'enquêteur dans le milieu enquêté, restitue les visions d'en bas plus variées qu'on ne le croit ; elle permet le croisement de divers points de

vue sur l'objet, éclaire la complexité des pratiques, en révèle l'épaisseur.

Bien sur, l'ethnographie peut aussi prendre pour objet le monde des dominants (industriels, hauts fonctionnaires, gros commerçants, professions libérales, intellectuels). La tâche est alors plus ardue, les enquêtés savent mieux se préserver du regard rapproché de l'ethnographe, soit en rendant difficile ou impossible l'accès au terrain soit en acceptant des formes de collaboration très contrôlées. D'autres moyens d'objectivation sont à la disposition du chercheur : les dominants ont souvent pignon sur rue, se donnent à voir, sont identifiés, répertoriés, parlent davantage en public, écrivent ou se font « chroniquer ». L'enquête ethnographique s'appuie alors sur ces multiples documents, elle devient l'auxiliaire indispensable de leur analyse : elle permet de passer derrière les apparences. Toutefois, le milieu d'interconnaissance le plus adapté à l'enquête de terrain aujourd'hui reste les milieux professionnels peu connus, méconnus, ceux-là mêmes qu'Everett Hughes [50] conseillait à ses étudiants d'enquêter, et les pratiques qui, sans être illégales, ne sont pas officielles.

Même si elle s'efforce toujours de respecter des normes de scientificité et ne cesse de s'interroger sur l'étrangeté du fait social, l'enquête ethnographique dans les sociétés contemporaines n'est pas un outil neutre de la science sociale. Elle est aussi l'instrument d'un combat à la fois *scientifique* et *politique*. L'ethnographe est par définition celui qui ne se contente pas de visions en surplomb, qui ne se satisfait pas des catégories déjà existantes de description du monde social (catégories statistiques, catégories de pensée dominantes ou standardisées). Il manifeste un scepticisme de principe à l'égard des analyses « généralistes » et des découpages préétablis du monde social. L'ethnographe se réserve le droit de douter *a priori* des explications toutes faites de l'ordre social. Il se soucie toujours d'aller *voir de plus près* la réalité sociale, quitte à aller à l'encontre des visions officielles, à s'opposer aux forces qui imposent le respect et le silence, à celles qui monopolisent le regard sur le monde. Si vous voulez devenir enquêteur, vous armer de cette curiosité rebelle et frondeuse doit être votre premier acte, à la fois scientifique et politique. C'est cette curiosité

qui vous conduira à pousser vos investigations, à observer *dans le détail*, à procéder par plans rapprochés ou zooms là où d'autres sociologues regardent, systématiquement, de plus haut et de plus loin.

On ne s'étonnera donc pas que le regard ethnographique dérange, comme celui du photographe ou du documentariste. Il montre sans fard les choses et les hommes tels qu'ils sont. Il porte une attention clinique aux actions et aux relations. Ce faisant, il peut gêner, froisser, mettre mal à l'aise ou contribuer à mettre en cause. Il tend aux enquêtés un miroir que certains, pour différentes raisons, ne veulent pas regarder. Cette force critique nous paraît inhérente au travail ethnographique dans les sociétés contemporaines.

Pour illustrer ce pouvoir critique de l'approche ethnographique, prenons le thème du travail dans les sociétés développées : là où les économistes néolibéraux, plus ou moins relayés par les discours gestionnaires des ressources humaines, ne cessent de célébrer la polyvalence, la flexibilité, la motivation, l'employabilité, les enquêtes de terrain mettent au jour à la fois les formes concrètes de domination dans le travail et le subtil mélange d'acceptation et de résistance des salariés. À ce titre, l'enquête ethnographique permet un *renversement de points de vue* qui parvient à faire voir autrement des choses que nous côtoyons quotidiennement, sans véritablement les « voir ».

### Pourquoi enseigner le terrain ?

Il existe dans la tradition anthropologique une espèce d'idée reçue selon laquelle l'enquête de terrain ne serait pas justiciable d'un enseignement méthodique : celui-ci viendrait casser la quête initiatique et solitaire de l'ethnologue qui s'éprouve, dans l'enquête, au contact direct de l'Autre. L'apprentissage collectif et explicite du terrain risquerait de faire perdre à ce dernier son mystère. L'idée même d'écrire un guide d'enquête de terrain paraîtra peut-être sacrilège aux vieux routiers du terrain, qui font confiance à leur instinct, au bricolage ou au braconnage, qui travaillent sans boussole. Que ce *Guide* soit écrit par

un tandem — une anthropologue, un sociologue — ne peut que constituer un facteur aggravant pour ceux qui défendent les territoires respectifs de leurs disciplines. Notre expérience d'encadrement des travaux d'étudiants, acquise depuis une dizaine d'années dans le cadre des stages de terrain d'un DEA, nous a, au contraire, convaincus des vertus d'un enseignement *en acte* du terrain, d'une pédagogie active et contrôlée de l'enquête. Elle nous a incités à tenter le pari d'un enseignement à distance, par l'intermédiaire d'un manuel qui fasse la plus grande place aux essais et erreurs liés à tout travail d'enquête.

Il y a aussi à cet enseignement du terrain des raisons institutionnelles. Les transformations conjointes du monde étudiant et des programmes de recherche de la sociologie française ont fortement accru le nombre d'étudiants qui « choisissent » d'effectuer un travail de terrain dans le cadre de la maîtrise, du DEA ou de la thèse. De ce fait, les conseils d'apprentissage doivent changer d'échelle : d'expérience initiatique confidentielle, l'enquête de terrain doit devenir disponible au plus grand nombre. Il y a là une chance pour une ethnographie sociologique, qui fasse de l'*explicitation* des conditions singulières de l'enquête une exigence systématique. Il faut la saisir et combattre à la fois la standardisation impossible et le mysticisme de l'expérience intérieure. Ce *Guide* cherchera à montrer l'unité de l'enquête de terrain au-delà de la diversité de ses outils.

Nous avons conscience que c'est une gageure de prétendre fournir une sorte de *vade-mecum* pour apprentis-sociologues/ethnologues en partance pour le terrain. L'enquête s'apprend en se faisant, d'une manière sinueuse et chaotique. L'enquêteur ne cesse d'explorer différentes voies qui se révèlent être parfois des impasses ou des chemins de traverse. Ce n'est qu'après de longs détours qu'il retombe sur ses pieds. Un cours ou un guide sur l'enquête ne peut pas se substituer à la pratique. Rien ne peut remplacer les essais et les erreurs personnels, la rencontre directe des difficultés, le « doute », l'expérience de la « solitude du terrain ».

Mais nous vous aiderons pas à pas à réaliser votre enquête de terrain. Nous vous donnerons des conseils à la fois matériels et « théoriques », en mobilisant une série d'exemples tirés d'enquêtes passées ou en cours. Il s'agit de vous apprendre à

concevoir, préparer, conduire une enquête de terrain et de vous aider à écrire un compte rendu d'enquête ethnographique.

Nous aimerions aussi faire comprendre l'arbitraire de la coupure entre théorie et empirie. Nous concevons ce *Guide* comme un moyen de lutter, à notre manière, contre la division du travail scientifique qui a cours en sociologie comme en anthropologie, et contre les effets de domination qu'elle entraîne. Il ne doit pas y avoir, d'un côté, ceux qui vont sur le terrain, recueillent des données empiriques et, à la limite, font de la « description » (lorsqu'ils écrivent) et, de l'autre, les théoriciens qui, eux, ont le monopole de la conceptualisation et mènent un travail théorique sur des matériaux amassés par d'autres. Il n'y a pas de description sans concepts. L'enquête engage l'analyse. L'ethnographie sociologique promeut non seulement une certaine conception de la sociologie — non spéculative, empirique, fondée sur des enquêtes bien faites, « réflexive » — mais aussi un apprentissage de la sociologie comme un métier. Métier qui a ses outils, ses règles et ses interdits, ses normes, ses savoir-faire, ses emblèmes et ses tours de main. Posséder ces outils, c'est s'assurer une rigueur aux antipodes d'un terrorisme méthodologique, c'est se forger des armes pour intervenir, plus tard, dans le débat scientifique.

### **Faire du terrain : un enjeu pour la discipline**

La division entre sociologie et anthropologie n'a plus lieu d'être aujourd'hui. Purement académique, elle ne correspond pas à des programmes de recherche différents. Elle résulte du découpage des disciplines et des territoires, effectué dans les années 1930, cristallisé après-guerre et devenu largement obsolète au cours de ces quinze dernières années, au moment où ont convergé les terrains et les méthodes de la sociologie et de l'ethnologie (cf. Postface). Ce rapprochement de fait n'a pas suffi à abolir le poids des traditions disciplinaires qui continue de peser, comme le montrent, parfois, en ethnologie de la France, un certain goût du folklore, de l'exotique, une prédilection pour l'étude autonomisée de petits objets culturels, l'attrait exercé par les survivances d'un monde ancien dans les



sociétés contemporaines, et surtout l'oubli des faits de morphologie sociale, le refus du contexte macrosocial, qui vont de pair avec l'indifférence pour tout travail sociologique ; et, parfois, en sociologie dite « qualitative », l'adoption d'une division du travail qui nie les exigences fondamentales de contextualisation des données de terrain : soit par méconnaissance de la tradition anthropologique, soit par souci d'économiser du temps, on confie à des stagiaires ou à des doctorants le travail de terrain mais on leur retire le travail d'analyse pour le réserver aux professeurs.

De notre point de vue, la manière de faire du terrain est un enjeu central. La faible légitimité de l'enquête de terrain en sociologie a abouti à une très grande diversité de pratiques ; aucune frontière professionnelle n'est établie, le label d'enquêteur de terrain n'existe pas, et surtout la barrière à l'entrée dans ce secteur est peu élevée : sur le plan matériel (un magnétophone, quelques cassettes, une faible capacité de déplacement et vous pouvez vous baptiser « enquêteur de terrain ») et intellectuel (de la bonne volonté, le goût des contacts, l'attrait du « vécu », parfois du culot, semblent suffire). Dans le cas des enquêtes « qualitatives » (fondées sur des entretiens nombreux et décontextualisés), les normes scientifiques du travail restent floues et rarement explicitées. Le seul fait d'être allé sur le terrain suffit à promouvoir et baptiser le travail réalisé comme « enquête de terrain ». Un système de règles qui permettrait d'établir ce à quoi doit ressembler une enquête de terrain n'existe pas, à la différence de ce qui se passe en statistique<sup>2</sup> ou en histoire<sup>3</sup>. L'utilisation abusive qui est faite de cette étiquette est sans doute l'un des obstacles principaux que rencon-

---

2. Le système de règles du métier y est codifié de longue date. Une bonne enquête statistique doit remplir un certain nombre de règles précises et explicites : pré-enquête, établissement d'un échantillon représentatif, construction du questionnaire, formation des enquêteurs à la passation du questionnaire, codage et recodage, établissement de tests statistiques, etc.

3. La méthode de l'archive, constitutive de la discipline, est non seulement au cœur d'une institution prestigieuse — l'École nationale des chartes — et d'un corps hautement qualifié de professionnels (les archivistes) mais elle est aussi enseignée en maîtrise d'histoire depuis presque un siècle. On ne conçoit pas de devenir historien sans maîtriser les aspects les plus pratiques du métier : connaissance des fonds d'archives, des « cartons », etc. Le premier réflexe d'un jury de maîtrise d'histoire sera d'aller regarder les « sources » utilisées et la manière dont l'étudiant a établi la critique des sources.

tre le travail ethnographique en France dans sa quête de légitimité scientifique.

Nous chercherons donc à clarifier les pratiques de l'enquête ethnographique, à en expliciter les règles, à dissiper le flou qui les entoure pour les mettre à leur juste place : ce sont les conditions de production des données d'enquête. Il faut donc cesser de les reléguer en annexe ; elles doivent faire l'objet de présentations détaillées et donc de confrontations scientifiques. Disons tout de suite la condition fondamentale pour qu'il s'agisse d'une *enquête ethnographique* : il faut enquêter sur un milieu d'interconnaissance (Maget [2]), il faut que vos enquêtés soient en relation les uns avec les autres et non pas choisis sur des critères abstraits. Dans le cas contraire, vous faites des entretiens ou des observations « qualitatives », vous ne faites pas une *enquête ethnographique*.

Nous souhaitons donc que ce *Guide* puisse contribuer, en relation directe avec certaines discussions contemporaines sur le statut des sciences sociales<sup>4</sup>, à la réflexion sur le mode de production des données en sciences sociales et clarifier la spécificité de l'enquête ethnographique par rapport aux autres formes de l'enquête sociologique. Sa « scientificité » n'est ni plus ni moins fondée que celle des autres modes d'enquête, elle repose sur l'examen des conditions sociales, matérielles et intellectuelles, dans lesquelles elle est conduite. Car l'opposition pertinente n'est pas, selon nous, entre enquête quantitative et enquête qualitative (opposition cristallisée dans les différentes institutions d'enseignement et de recherche), elle se situe plutôt entre enquête mécanique et enquête réflexive : la première ne se donne pas pour objet les conditions de production de ses données (ce sont de purs *data*), tandis que la seconde soumet constamment ses données à la réflexion et à la critique (qu'il s'agisse des indicateurs et des catégories statistiques ou des faits ethnographiques). L'enquête ethnographique et l'enquête statistique ne sont pas opposées mais complémentaires : la meilleure ethnographie devrait donner des armes à

---

4. Débat qui est notamment entrepris dans la revue *Genèses* où une rubrique intitulée « Savoir-faire » cherche à poser les questions pratiques de la recherche en sciences sociales (problèmes du « terrain », des statistiques, de l'archive, de l'iconographie, etc.).

l'enquête statistique en lui offrant les moyens d'affiner son questionnaire et de mieux prendre en compte les diversités sociales, la bonne enquête statistique permet de « cadrer » finement l'enquête de terrain et de lui suggérer des questions.

### L'implication du chercheur de terrain

En vous préparant à réaliser une enquête de terrain, il vaut mieux savoir à quoi cela vous engage. Sachez d'abord — ce que l'on oublie souvent de dire — que l'ethnographe est personnellement et fortement impliqué dans l'enquête (cf. Favret Saada [17]). Vous ne sortez pas inchangé, voire indemne, d'une enquête. Vous pouvez en être transformé : vous verrez ensuite les choses et les personnes autrement. A condition, bien sûr, que vous ayez pris l'affaire au sérieux, que vous ne vous soyez pas contenté d'une présence en pointillé sur le terrain ou de quelques entretiens à la va-vite. Bref, à condition que vous vous soyez investi dans ce travail. Car faire du terrain, c'est avoir envie de se coller avec les faits, de discuter avec les enquêtés, de mieux comprendre les individus et les processus sociaux. Sans cette soif de découvrir, sans cette envie de savoir, presque « d'en découdre », le terrain devient une formalité, un exercice scolaire, plat, sans intérêt.

L'encadrement des étudiants sur le terrain nous a appris qu'ils sont nombreux à résister à ce type de travail. Certains sont gênés par le « voyeurisme » de l'enquêteur. D'autres ne veulent ou ne peuvent pas se mettre à l'écoute des enquêtés, préférant s'en remettre à des schémas théoriques explicatifs *a priori* qu'ils veulent adopter coûte que coûte, quelle que soit la forme de démenti que peut leur apporter la situation d'enquête. Ils se servent de leur culture livresque comme d'une carapace mentale et morale qui leur permet de « tenir » face à l'épreuve ou au verdict que constitue alors le terrain. La résistance à l'enquête de terrain est d'autant plus forte que l'on voit dans la sociologie une science nomologique en quête de lois à validité générale. Cette conception est aux antipodes de celle que donne à voir le travail pointilliste de l'ethnographe, qui peut sembler « ingrat » à ceux qui se donnent des exigences

intellectuelles plus élevées. Le travail ethnographique donne l'image d'une discipline « triviale » et, pour tout dire, décevante aux apprentis sociologues qui rêvent de théories, sinon grandioses, du moins « astucieuses », pouvant justifier leur engagement personnel et professionnel dans la voie (risquée) de la sociologie.

En revanche, les étudiants les moins rétifs à l'attitude exigée par l'enquête ethnographique sont ceux qui ont, au cours de leur histoire personnelle, connu des expériences sociales contrastées, dans le monde scolaire comme dans des univers extra-scolaires. L'expérience antérieure d'un dépaysement social de la part de l'enquêteur lui permet de mieux comprendre les gens « de l'intérieur », de mieux restituer des points de vue différents. Mais tous ces obstacles peuvent se surmonter.

Pour dépasser ces résistances, nous vous inviterons à adopter une posture d'enquête réflexive, à ne pas vous soucier uniquement des résultats d'enquête mais à revenir sans cesse sur la manière dont vous les avez obtenus. Vous entretiendrez ainsi avec votre enquête un rapport ni trop anxieux ni trop scolaire. La possession d'un bagage théorique ne suffit pas à mener l'enquête, les obstacles que vous allez rencontrer sur le terrain sont sociaux et mentaux<sup>5</sup> (« psychologiques ») : éprouvés personnellement comme des échecs, ils poussent certains étudiants à abandonner. En vous aidant à prendre conscience de leur banalité, nous espérons lever vos inhibitions et contribuer à vous en débarrasser.

---

5. On peut ici reprendre les conseils d'Yves Winkin à ses étudiants : « Comment amener l'étudiant à quitter la chaleur de son foyer, de son studio ou de sa bibliothèque pour aller sur le terrain, face à l'inconnu, à des "informateurs" goguenards et à la question "qu'est-ce que je fais là ?" [...]. Une réponse est sûre : il ne sert pas à grand-chose de lui faire lire un manuel de méthodologie qualitative. Mieux vaut parler de ses propres angoisses, de ses propres essais et erreurs. Mieux vaut commencer tout petit : un petit terrain (le café est l'exemple paradigmatique), quelques idées empruntées au Goffman de la *Présentation de soi*, quelques schémas. Et peu à peu la confiance viendra », Y. Winkin [34].

## **Comment utiliser ce Guide ?**

Le *Guide* suit le déroulement chronologique de l'enquête. La première partie traite essentiellement des phases antérieures à la pratique active du terrain : choix du thème d'enquête (chapitre 1), préparation de votre enquête (chapitre 2), premiers pas sur le terrain (chapitre 3) ; elle est conçue pour vous préparer à devenir enquêteur. La deuxième partie analyse en détail les deux outils principaux de l'ethnographe, l'observation (chapitre 4) et l'entretien approfondi (chapitres 5 et 6), en cherchant toujours à les relier étroitement à l'enquête proprement dite. La troisième partie donne des indications pour traiter le matériel accumulé (chapitre 7) et rédiger un compte rendu d'enquête (chapitre 8). La postface (« Pour une ethnographie sociologique ») peut se lire de façon autonome : elle servira à justifier votre méthode et à la replacer dans l'histoire des sciences sociales. Si vous êtes déjà familiarisé avec les principaux concepts de la sociologie et de l'anthropologie, lisez-la d'abord, elle vous aidera à comprendre les fondements théoriques de nos conseils.

N.B. Les références bibliographiques figurent à la fin du livre. Elles sont appelées dans le texte par un numéro entre crochets.

PREMIÈRE PARTIE

*Les conditions  
de l'enquête*



# Introduction

Vous serez peut-être surpris de nous voir consacrer une partie tout entière à ce qui est généralement passé sous silence dans les exposés de méthodologie : les conditions de l'enquête. Nous avons deux bonnes raisons pour le faire. La première est pédagogique : nous souhaitons vous aider dans l'ensemble des difficultés, intellectuelles et pratiques, que vous allez rencontrer. Mener une première enquête en solitaire ne permet pas de partager ces angoisses et ces frayeurs que nous rencontrons tous, ne permet pas d'en parler, de les analyser et de s'appuyer sur elles pour avancer. Or ce *Guide* se veut justement le substitut d'une enquête collective. La seconde est scientifique, et de première importance : nous pensons que les « données » d'enquête ne sont pas analysables en dehors de leur contexte de production.

Cette première partie expose en détail les diverses facettes de ce contexte : contexte intellectuel du choix de votre thème de recherche (chapitre 1) ; contexte « local » (lieu ou milieu d'interconnaissance) dans lequel se déroulera votre enquête et qu'il faut connaître le mieux possible avant de se rendre sur le terrain (chapitre 2) ; contexte social des relations d'enquête enfin, qui dépendent de ce que vous êtes, de la façon dont vous vous présentez et de la façon dont vous êtes perçu sur le terrain (chapitre 3). Ces trois chapitres s'attachent donc, outre les conseils pratiques et les exemples d'enquêtes qui vous suivront et vous rassureront, à expliciter les premiers éléments néces-



saires à l'analyse ultérieure de vos « données » de terrain : vos conceptions et vos attentes préalables (« vous avant le terrain », en quelque sorte), leur première transformation au contact d'une réalité empirique décrite par d'autres (« le terrain avant vous »), et les conditions objectives de la rencontre entre « vous » et le « terrain ». Il faut savoir que vos « données » dépendront étroitement des conditions (intellectuelles, « locales » et pratiques) dans lesquelles vous les produirez et que leur explicitation constitue le socle de vos analyses futures.

# 1 / Choisir un thème et un terrain

Le choix de votre thème d'enquête est un moment déterminant qui va conditionner tout votre travail ultérieur. Ce choix est aussi délicat et difficile. Qu'y engagez-vous de vous-même, de vos expériences, de vos convictions, de votre rapport à la société et à la sociologie ? Si vous avez un sujet imposé, comment allez-vous réussir à vous l'approprier ? Dans tous les cas, comment allez-vous traduire ce sujet de recherche en thème d'enquête ? Devez-vous choisir un lieu, ou un milieu, d'enquête adapté à votre sujet de recherche ? Ou bien un sujet adapté à vos possibilités concrètes d'enquête ?

Pour certains d'entre vous, ce sera un moment de perplexité et d'inquiétude. Pour d'autres, votre choix est fait, vous avez un « sujet » auquel vous tenez et que vous allez soumettre à votre enseignant. Dans tous les cas, l'impératif est de s'assurer que votre sujet de recherche puisse être abordé dans le cadre d'une enquête de terrain. C'est l'objet de ce chapitre. Une précision importante de vocabulaire s'impose d'abord : alors que l'on emploie habituellement les expressions de « choix d'objet », d'« objet d'enquête », de « construction d'objet » (Bourdieu *et al.* [82]), nous préférons utiliser, dans un premier temps, la notion plus large et plus floue de « thème d'enquête ». Cela afin de bien marquer le caractère provisoire et en devenir de ce choix. L'expérience du terrain prouve que c'est par de longs détours et non sans modification (parfois radicale) que le thème se transforme, se fixe définitivement en

objet d'enquête. Une fois cette opération accomplie nous pourrions employer, sans abus de langage, le terme d'objet d'enquête

## Le prosaïsme du terrain

La première difficulté tient au fait que le principe sur lequel est fondée l'enquête de terrain (enquêter dans un groupe d'interconnaissance) va à l'encontre de la représentation que la plupart d'entre vous, en tant qu'apprentis sociologues, vous faites de la sociologie : celle d'une discipline principalement théorique, conceptuelle, qui embrasse large, qui devrait être à même de fournir des réponses globales aux problèmes sociaux contemporains<sup>1</sup>. Or l'enquête de terrain est nécessairement limitée, étroitement circonscrite, locale, spécifique, et n'a pas vocation à fournir des résultats généraux. En outre, elle met en œuvre les ressorts les plus prosaïques du travail intellectuel, ceux qui sont situés au bas de la hiérarchie des tâches universitaires — aller sur place à la rencontre des hommes et des situations, observer dans des lieux inhabituels, faire des entretiens avec toute sorte d'enquêtés, les transcrire, passer beaucoup de temps dans des activités « ordinaires », etc. Elle peut vous prendre à contre-pied dans la mesure où elle tend, *dans un premier temps*, à ne pas répondre à ce qu'on pourrait appeler votre demande de théorie. Ce faisant, elle risque fort de ne pas satisfaire vos attentes intellectuelles. Par sa lenteur et son caractère ingrat, elle peut aussi ne pas répondre directement à d'autres types d'attente que certains d'entre vous ont à l'égard de la sociologie : des attentes politiques — dénoncer les injustices sociales, analyser le monde pour le transformer — ou des attentes plus sociales, comme, par exemple, aider à réformer ce

---

1. Ce qui explique la forte variabilité historique des sujets de recherche choisis par les étudiants : les étudiants gauchistes des années soixante-dix effectuaient des mémoires sur les catégories sociales « opprimées » et « exploitées », les luttes sociales et autres mouvements sociaux ; les étudiants d'aujourd'hui sont fascinés par les sujets tournant autour des SDF, de l'insertion, du travail social et des associations caritatives ou de la religion.

« bas monde », à soulager le malheur humain (cf. encadré, p. 26).

Le choix d'un intitulé de sujet de maîtrise ou de DEA en dit déjà beaucoup, notamment sur les manières de se conformer à une norme théorique. Ces intitulés fonctionnent inconsciemment comme un « marqueur » pour construire l'image que vous voulez donner de vous-même dans cette période importante, et parfois décisive, de votre formation et de votre cursus universitaire — période des choix et de la socialisation professionnelle et/ou intellectuelle. Jouent alors à plein les effets de socialisation anticipée et d'identification sociale, particulièrement accentués dans le monde intellectuel, qui conduisent nombre d'entre vous à vous grandir, à vouloir « faire théorique », ou « faire sociologue », par identification aux sociologues reconnus ou à vos « maîtres » et par les effets de vos lectures antérieures. Un des symptômes de cette quête de théorie est la multiplication de sujets sur les « représentations sociales » ; cette expression qui sonne bien (et dont le succès n'est, chaque année, jamais démenti) semble devoir exprimer la quintessence d'un raisonnement sociologique. La tendance « spontanée » consiste à proposer de « grands sujets », en utilisant des concepts qui ont un effet de label théorique, quitte à user souvent de manière impropre des catégories sociologiques. Ces types de sujet sont le plus souvent définis en dehors de toute idée de réalisation pratique (terrain, lieux, pratiques sociales...).

L'enquête de terrain ne ressemble en rien à un exercice scolaire. C'est d'ailleurs une des raisons essentielles qui explique la défiance, voire la peur, qu'elle peut susciter. Elle suppose la mise en œuvre d'un certain nombre de « qualités personnelles », celles dont on a besoin dans toute relation sociale un peu imprévue, comme, par exemple, la capacité à entrer en relation avec des personnes inconnues appartenant à d'autres milieux sociaux que le sien, à gagner la confiance des enquêtés, à négocier une place sur le terrain, à y rester, quitte parfois à « embêter les gens ». En même temps, tout n'est pas, heureusement, affaire d'entregent sur le terrain ; d'autres qualités sociales, presque opposées, sont mobilisables en situation d'enquête, notamment la prudence, la circonspection, la capa-

### **L'auto-analyse : expliciter vos préjugés et objectiver votre position**

Nous nommons auto-analyse (d'autres auteurs parlent de socioanalyse ou d'implication) le double travail d'explicitation de vos préjugés et d'objectivation de votre position qui permet de prendre vos distances avec vos premières impressions (rupture avec les prénotions) et de mieux interpréter ce qui se passe au cours de l'enquête (la façon dont l'observateur « perturbe » l'observation). Ce travail est utile à plusieurs étapes de l'enquête. L'analyse du choix d'un thème est la première de ces étapes. Il suffit pour l'instant d'explicitier, en une page ou deux que vous gardez secrètes, non pas vos motifs avoués mais le processus concret de votre choix : tel cours, telle lecture, telle remarque vous ont plu, choqué, convaincu, agressé. Vous êtes donc mû par une première idée : vous avez envie de démontrer quelque chose, de confirmer ou d'infirmer ce que vous avez lu ou entendu. Ne delayez pas, décrivez, explicitez, et puis datez vos remarques. Mettez-les dans un coin et ne les relisez pas avant la fin de l'enquête. Vous aurez alors quelques surprises à vous relire !

Vos choix ne reflètent pas seulement votre personnalité mais un état de la question sociale, du débat intellectuel dans nos disciplines, vos caractéristiques personnelles (âge, sexe, niveau d'études, cursus scolaire, origine sociale). Rédigez un projet d'enquête de cinq à dix pages en réfléchissant à ces différentes questions :

— Comment vous est venue l'idée de ce choix ?

— Pourquoi avez-vous choisi d'étudier tel milieu social ou professionnel ?

— Pourquoi tel lieu géographique ?

— Quels sont les sujets que vous avez « fuis » *a priori* ?

cité à écouter, à rester en retrait, à ne pas juger : la timidité peut alors être un atout. La principale de ces qualités, c'est l'intérêt pour autrui ou la curiosité, que chacun manifeste selon son propre tempérament, l'essentiel est que cela se voie et que le courant passe avec les enquêtés.

## Ce qu'il convient d'éviter

### *Vous méfier des thèmes trop larges*

Par définition, une enquête de terrain est limitée, étroitement circonscrite dans le temps et dans l'espace. La durée de l'enquête, sauf pour la thèse, est nécessairement courte. Or la gestion du temps de l'enquête est une question très importante (cf. conclusion de la première partie) : il faudra que vous puissiez démarrer assez vite votre enquête, ne pas rencontrer trop d'embûches, engranger rapidement quelques petits résultats (des bons entretiens, des situations d'observation intéressantes), repérer des points à approfondir, bref enclencher une dynamique d'enquête qui permettra à celle-ci de trouver par la suite un rythme de croisière. Sans pour autant la concevoir comme une course contre la montre, mieux vaut avoir l'impression que votre enquête progresse : cela permettra de vous rassurer sur les vertus du travail de terrain (la science n'est pas qu'une histoire de concepts désincarnés mais aussi une affaire de croyances, d'états d'esprit, il y faut une bonne dose de moral, de *fighting spirit*). A l'inverse, l'expérience montre que si vous êtes engagé dans une enquête qui ne parvient pas à « démarrer », parce que trop large, trop floue, pas assez définie, vous risquez de vous décourager vite, de perdre pied, et surtout d'entretenir un rapport « malheureux » à votre enquête.

Le thème choisi doit obéir à deux règles ; d'une part, être réalisable en pratique, et d'autre part, être adossé à des questions préalables ou à une « problématique » provisoire minimale, issue de premières lectures.

Lorsque vous réfléchirez à un thème d'enquête, vous avez de fortes chances de proposer ou de vous voir proposer des sujets très larges.

- En lien étroit avec un certain nombre de thèmes traités quotidiennement par les journaux, ceux qui font régulièrement la « une » de l'actualité : les banlieues ou la violence urbaine, les SDF ou l'exclusion, les sans-papiers, les sectes et le renouveau religieux, la crise de l'école, des élites, etc. N'oubliez pas que, contrairement aux journalistes qui traitent des sujets de société, vous n'avez pas besoin de trouver du « sensationnel » qui conforte le pessimisme ou le misérabilisme ambiants. De plus, il vous faudra *traduire* cette préoccupation très générale en un thème plus limité et trouver un groupe d'interconnaissance qui vous permette de démarrer et de poursuivre l'enquête de terrain.

- En référence directe avec des intitulés de cours de sociologie ou avec le nom d'une sociologie spécialisée. Exemples tirés de propositions d'étudiants : la « religion », la « déviance », les « relations interculturelles », l'« intégration des immigrés ». Or votre premier travail consiste justement à imaginer une enquête possible autour de ce thème : une paroisse, un séminaire de formation des prêtres ; une association d'homosexuels ; un commissariat de police ; un quartier ; une association de loisirs...

- En liaison plus ou moins directe avec des administrations, qu'il s'agisse de l'école, la justice, la police, la prison ou la santé. La forte visibilité sociale, inscrite dans l'espace, de ces institutions, sous la forme de noms, d'adresses, de contacts faciles à établir, en fait des objets *a priori* attractifs : vous les supposez faciles à enquêter. Or ce n'est pas le cas : elles exigent des autorisations, des permissions, un droit « officiel » à enquêter dans leurs murs. Ces enquêtes apparaissent, à tort, comme les plus aisément réalisables : il suffirait de s'adresser à l'institution en question, de solliciter l'autorisation, de faire montre de bonne volonté, pour que l'enquête fût acceptée. Les choses ne se passent pas ainsi dans la réalité sociale, loin de là ! On peut même dire que, sauf si vous êtes déjà membre (même à titre précaire) de l'institution, et donc installé dans les lieux, ces enquêtes sont hérissées d'obstacles « bureaucratiques » qui peuvent les rendre irréalisables (cf. encadré, p. 30-31). Si elle

n'est pas refusée ou interdite par l'institution, l'enquête risque d'être entièrement dirigée, guidée, par la direction de l'établissement qui cherchera à en contrôler le déroulement de bout en bout. Il faut savoir aussi que l'acceptation de l'enquête dépend du moment où vous arrivez dans l'institution : des portes peuvent se fermer seulement parce que celle-ci traverse un moment difficile.

### *La tentation du pittoresque*

Ceux d'entre vous qui n'ont pas d'idée précise courent le risque de choisir des sujets qui frappent l'imagination par leur apparente étrangeté. Une des constantes du choix des thèmes d'enquête — par-delà la conjoncture idéologico-politique, très prégnante en sociologie — est la préférence pour ce qui apparaît bizarre, étrange, exotique, c'est-à-dire pour ce que le regard médiatique construit comme digne de curiosité. Ces sujets sont piégés. La curiosité préconstruite pour le pittoresque social fait souvent mauvais ménage avec une entreprise de recherche sociologique. Les thèmes « exotiques », procurent une sorte d'altérité à bon compte et cultivent le mythe de l'originalité ; mais ils permettent souvent d'oublier l'essentiel (nous engageons ici un point de vue qui nous est propre), à savoir les contraintes matérielles dans lesquelles sont pris les individus. La tentation de l'ethnologisme est justement d'examiner intensivement des micro-objets, avec force détails et description ethnographique, mais d'une manière décontextualisée, en dehors de toute référence aux cadres matériels de l'existence. L'ethnologisme, dans la mesure où il isole le niveau symbolique des pratiques et l'abstrait des conditions sociales dans lesquelles elles prennent sens, est une forme d'intellectualisme qui a d'autant de plus de chances de vous séduire que vous êtes précisément en situation d'apprentissage, en rupture avec des adhérences anciennes et dans une phase de reconstruction, en quelque sorte coupé des autres. Tout vous incline à vous imaginer comme de purs sujets pensants et à penser les autres sur le même mode.

On peut en trouver un bel exemple dans la redécouverte actuelle des « jardins ouvriers » (parfois aussi appelés « jardins



## **Enquêter dans des institutions**

### **Enquêter dans une école primaire**

« Je voudrais travailler sur une école primaire », expression maintes fois entendue de la part d'étudiantes qui, pour la plupart, se destinent ultérieurement au concours de l'IUFM. Elles ont donc un intérêt bien compréhensible pour le thème. Ce type d'enquête qui apparaît plausible se révèle vite trop vaste. En effet, dans une école primaire, il y a une très grande diversité de situations : la situation scolaire, la situation hors classe (la cour de récréation, le sport). Il faut pouvoir rester longtemps sur place pour commencer à apercevoir quelque chose, pour comprendre ce que vous observez. La meilleure position est celle d'observateur en classe. Mais a) vous demandez l'autorisation expresse du directeur d'école qui la demandera à son inspecteur (Iden) qui la demandera à l'inspecteur d'académie, etc. (procédure complexe) ; b) vous devez aussi avoir la confiance de l'institutrice qui n'est pas toujours heureuse de voir débarquer dans sa classe un « observateur ».

En revanche, vous pourrez enquêter plus facilement sur certaines activités périphériques comme la cour, la cantine, les cours de gymnastique ou les activités proposées par la bibliothèque et centre de documentation (BCD) : la situation est moins scolaire, les élèves y sont un peu plus libres dans leurs mouvements, la bibliothécaire n'est pas enseignante, vous pouvez passer un peu plus inaperçu. Par exemple une étudiante de première année de DEUG (enquêtant dans l'école primaire où sa mère enseigne, ce qui lui a permis beaucoup de facilités d'enquête) étudie la différence d'interactions entre la bibliothécaire et deux classes très différentes : une classe de CM1 « normale » : une classe de même niveau de « perfectionnement » (dite classe de « perf »). Dans la première, elle observe l'atti-

→

tude studieuse des élèves, l'écoute attentive et le jeu de questions-réponses avec la bibliothécaire ; dans l'autre, l'ennui ostentatoire de certains élèves (« Je me fais chier », déclare l'un d'eux à la bibliothécaire), le refus de participer aux animations proposées, les taquineries de la part d'élèves qui font enrager la bibliothécaire en l'appelant, non pas par son prénom, comme elle le souhaite, mais d'une manière exagérément distante (« Mademoiselle »).

### **Une enquête à La Poste : fuir une situation explosive**

Au cours d'un stage de terrain, deux étudiants souhaitent étudier les transformations des métiers de postiers. Après une première tentative dans leur bureau de poste, on les renvoie vers la hiérarchie, ils arrivent à un centre de tri où ils sont aimablement reçus par des militants du syndicat SUD-PTT. Un syndicaliste téléphone devant eux pour les envoyer à la responsable du personnel. Puis la situation dégénère avec une incroyable rapidité ; cette responsable les accuse d'irresponsabilité : « Vous allez mettre le feu aux poudres, par votre faute demain le centre de tri sera en grève » ; les syndicalistes les accusent de complicité avec la direction. On leur interdit l'accès au centre. L'enquête prendra une autre voie (se recentrant sur l'observation des tournées des facteurs) une fois que l'on aura compris à quel point le moment est mal choisi : La Poste a ouvert le premier centre de tri « privé » (c'est-à-dire en sous-traitance, pour « casser les grèves ») à 30 km de là, la semaine précédente. Dans ce contexte, tout est prétexte à explosion et les enquêteurs sont pris dans un jeu de provocations réciproques. Rien d'autre à faire que s'éloigner, provisoirement, sur la pointe des pieds. Quitte à faire ensuite un entretien avec la responsable, centré sur ses soucis « personnels » et non sur la tactique de la direction.

familiaux »), qui donne à toutes les formes de populisme les possibilités de s'exprimer : émerveillement face à l'aménagement et l'« esthétique » des lieux, description enchantée de la sociabilité populaire (observée à un moment donné, jamais dans la durée), admiration devant l'ingéniosité de ces « gens de peu », dignification de l'objet par la photographie omniprésente des lieux et des personnes, transformation des jardins ouvriers en survivance d'une « vraie » culture populaire. Disparaissent de ce regard les aspects matériels de cette pratique qui sont pourtant premiers : les questions juridiques et foncières, le coût financier du loisir (location annuelle, eau, achat des engrais et des semences), les arbitrages économiques que les jardiniers ne cessent de faire entre autoproduction (auto-consommation) et consommation marchande, etc. Tous ces aspects de la pratique, pour être saisis par l'enquêteur, demandent de dépasser les discours convenus tenus par les jardiniers à leur visiteur, de poser des questions occultées par la magie des lieux et la superposition des images. L'enquête sur un site pittoresque court le risque de l'enfermement.

Pour comprendre l'attrait des thèmes « exotiques » ou « pittoresques » chez les étudiants, il faut à la fois prendre un point de vue de sociologie de la sociologie et examiner comment le regard est aujourd'hui prédéterminé par la manière dont les médias voient le monde social. En sociologie, tant les enseignants que les étudiants ont longtemps cultivé (mais le cultivent peut-être moins aujourd'hui) un goût de la marge, du non-conformisme. Les étudiants ont appris à cultiver leur originalité. Cette tradition pèse à sa manière sur le choix des sujets. Satisfaire cette attente de marginalité revient toujours à négliger les principes de production de cette marginalité, c'est-à-dire de production de la norme. Par ailleurs, les médias, notamment certaines émissions de TV (comme *Envoyé spécial*, *La Marche du siècle*) tendent à définir les enjeux de société et la manière légitime de les aborder. Dans les actualités télévisées, on peut voir, en réduction, ce culte de la mise en scène de l'exotique, de la psychologisation des rapports sociaux et de l'« émotionnel ». Avant de commencer une enquête, il faut être attentif à ce qui, aujourd'hui, est déjà préconstruit dans son propre regard. Pourquoi la figure de l'exclusion (terme du débat

social plus que concept sociologique) doit-elle être représentée uniquement par un SDF marqué physiquement et non pas par une famille logée survivant avec le RMI ?

*Tout ne doit pas faire l'objet d'une enquête de terrain*

Mais tous les thèmes que vous pensez à juste titre intéressants ne peuvent pas toujours faire l'objet de bonnes enquêtes de terrain. Ou, plus exactement, l'enquête ethnographique n'est pas forcément le meilleur outil pour les aborder, elle est peut-être moins adaptée qu'une enquête statistique. Vous connaissez l'exemple classique du *Suicide* de Durkheim, objet qui relève par excellence d'un travail de type statistique, à condition, bien sûr, d'intégrer les conditions sociales de production des statistiques sur le suicide.

Par exemple, vous souhaitez travailler sur le « problème » des cantines scolaires (thème utilisé lors de la campagne électorale pour les législatives de 1997 pour dénoncer la dégradation des conditions de vie des classes populaires), sur la malnutrition des enfants scolarisés, sur la *labellisation* des pauvres en milieu scolaire. Une enquête qui se focaliserait sur un petit nombre de familles (avec certainement de grandes difficultés d'enquête) sera moins pertinente qu'une enquête statistique à plus grande échelle qui permettra de mieux traiter différents aspects : l'historique du « problème » au niveau local, les variations des fréquentations selon la localisation des écoles, les mesures et les attitudes prises par les établissements scolaires et les élus, les conflits entre parents pour savoir si c'est à la collectivité de payer pour les « nécessiteux », la nature des arbitrages familiaux en termes de répartition des ressources, etc. Pour cela, rien ne vaut l'établissement de courbes de fréquentation des cantines sur dix ans, l'étude de la différenciation de la chute de fréquentation selon les collèges ou les écoles primaires, l'établissement de corrélations entre la variable « fréquentation de la cantine » et d'autres grandes variables sociologiques (CSP, activité, composition du ménage et nationalité des parents, lieu de résidence, sexe des enfants), etc.

## **Les principes du choix d'un thème**

On a vu les écueils à éviter, il reste maintenant à vous dire ce qu'il faudrait plutôt faire ou tenter de faire. Premier conseil (qui va sans dire, mais sait-on jamais ?) : travailler sur un thème qui vous intéresse, qui vous « questionne ». Deuxième recommandation : votre thème doit pouvoir faire l'objet d'une manière profitable d'un travail de terrain, réalisable dans la durée de temps qui vous est impartie pour le faire (temps modulable selon que vous êtes en DEUG, en maîtrise, DEA ou en thèse). Ce qui implique, troisième principe, une préférence pour le choix de « petits » objets d'enquête, ou plus exactement la traduction d'une question générale, sociale ou académique en question d'enquête, en objet empirique.

### **Être guidé par une question de départ**

Rappelons un principe de base de toute recherche : vous ferez une bonne enquête si vous choisissez un thème qui vous « parle », à propos duquel vous avez envie d'en savoir plus, de découvrir des choses (cf. encadré, p. 37), et plus tard de les faire savoir. Il est donc essentiel que la réalisation de votre enquête de terrain soit guidée par une question de départ qui *peut* être formulée dans l'univers politico-médiatique ou dans l'univers théorico-académique. C'est cette question de départ qui orientera vos premières lectures et qui vous motivera pour choisir votre terrain et votre mode d'enquête. Cette question de départ subira plusieurs traductions mais doit être rapidement confrontée à des formulations théoriques (par le biais de lectures) et à la première délimitation d'une « population » concernée. Qu'une enquête de terrain soit possible sur cette base dépend de l'existence de faits objectivés, c'est-à-dire d'objets, de lieux, d'écrits : quelque chose dont on puisse parler. Il faut que votre question de départ se transforme très vite en thème d'entretien, en thème de conversation. Autrement dit, votre question doit avoir un sens (même si vous ne savez pas encore lequel) dans l'univers d'interconnaissance qui va devenir votre terrain d'enquête.

Ce qui est important, c'est que cette question vienne de

### Comment enquêter dans une « cité » ?

Le thème des « jeunes de banlieue » est à la mode. Comme pour tout problème social, les sociologues sont fortement sollicités pour identifier le « mal » et proposer des remèdes. De nombreux contrats de recherche sont en cours sur cette question. En même temps, les habitants de ces cités supportent de plus en plus difficilement d'être sans cesse enquêtés (« on n'est pas des cobayes »), montrés du doigt et mis au ban de la société. Pour toutes ces raisons c'est un thème particulièrement difficile à traiter (il est d'ailleurs matériellement de plus en plus difficile d'enquêter, les rejets sont de plus en plus violents vis-à-vis des « enquêteurs ») et un sujet « piégé ». Comment trouver un objet qui permette de faire un travail ethnographique et montre la diversité des situations sociales dans ces quartiers ?

La lecture de la presse donne, comme toujours, des aperçus intéressants. Un article de *Libération* (26 décembre 1996) montre le rôle de socialisation joué par l'agence d'auto-école proche de la cité de Villeneuve-Saint-Georges. La femme gérante de cette auto-école dont les principaux clients sont des enfants de la cité voisine a conscience de faire un travail social utile. En enquêtant dans une telle auto-école, vous pourrez analyser ce qu'engage pour ces jeunes le rapport à la voiture : les questions matérielles (« Qui paie le permis ? »), les formes d'apprentissage, le passage à la vie adulte, le rapport à l'avenir. Vous vous donnerez aussi les moyens de couvrir le spectre des situations des jeunes de cette cité (de l'étudiant(e) parisien(ne) à l'ouvrier ou à l'employée en passant par les chômeurs en stage de formation et qui « galèrent »). De la même manière vous pouvez

→

mener un travail d'observation participative dans des associations sportives ou culturelles installées dans les cités.

*Exemple* : Un étudiant du DEA de sciences sociales souhaite travailler sur la « violence urbaine ». Il a lu des ouvrages généraux sur ce thème et non des comptes rendus d'enquêtes ethnographiques. Le thème est trop vaste. Qu'est-ce que la « violence urbaine » ? Une alliance de deux mots, un faux concept qui « nomme » un phénomène vague et qui permet de faire l'économie des médiations de cette violence et celle de la description et du travail d'enquête. En effet, qui produit et subit la violence ? Violence des autres et violence sur soi ? Violence verbale ou violence physique ? Face à la réticence des enseignants à le laisser travailler dans cette voie, il apprend, dans un premier temps, à se défaire de « son » thème, qu'il s'est progressivement approprié, pour ensuite chercher un thème d'enquête qui lui permette de poser empiriquement la question. Par ailleurs comme il pratique de longue date la danse contemporaine (où il a acquis un très bon niveau), il est intéressé par tout ce qui concerne le rapport au corps et choisit d'étudier un club de boxe thaï. Il réussit à déjouer les pièges de l'entrée sur le terrain (on veut le faire combattre, prudemment il temporise) et utilise à bon escient son savoir pratique de danseur pour « observer » et analyser les gestes des boxeurs.

vous ; si c'est une question qui est abordée par un enseignant dans ses cours, vous devez vous l'approprier. Elle doit faire écho à votre expérience, renvoyer d'une manière ou d'une autre à votre histoire personnelle ou familiale, à votre parcours (scolaire, social, sportif, amoureux, etc.). On sait que la plupart des œuvres des grands sociologues peuvent être analysées comme des autobiographies déguisées. Les questions que vous aurez envie de poser à la société sont aussi des questions que vous

### **Une étudiante qui « rêvait » de faire une enquête »**

Après la lecture du livre d'Yves Winkin [34] où figure une analyse intéressante des différents registres de langage utilisés par un coiffeur dans son salon d'une petite ville de Belgique wallonne, nous avons suggéré aux étudiants de DEUG (cours d'initiation à l'enquête de terrain) de mener une enquête sur des salons de coiffure. Intérêt du sujet : espace social relativement hétérogène socialement, confrontation de différentes manières d'être, division du travail au sein du personnel, rapports à la clientèle, lieu de commérage au sens de Norbert Elias [87], et aussi comparaison selon les types de quartier et de clientèle. Toute la difficulté, pour les étudiants, était de se faire accepter et d'y trouver une place. Certains y sont bien parvenus, d'autres moins. Une étudiante a réalisé un remarquable travail. Lors de la discussion qui suivait le rendu individuel du travail, elle a davantage expliqué son rapport à l'enquête (que, par pudeur, elle avait omis de préciser dans son travail écrit) : « En fait, depuis la quatrième, j'avais envie de faire quelque chose sur cette ville, en fait sur ce quartier. » Très tôt elle a voulu comprendre les transformations qu'elle voyait autour d'elle sans pouvoir les analyser. Aussitôt parvenue en faculté de sociologie, après un bac ES, elle décide de réaliser un de ses vœux secrets, travailler sur « son » quartier. Le thème du salon de coiffure correspondait tout à fait à son désir de connaissance. Si ce mémoire est passionnant, c'est parce qu'on sent tout au long de sa lecture qu'elle a mis beaucoup d'elle-même dans ce travail. Grâce à ce petit terrain, elle a pu, à sa manière, analyser un processus qu'elle avait vécu jusqu'alors dans une semi-conscience : la transformation de ce quartier

→



anciennement populaire sous l'effet de l'arrivée massive d'« intellos » (artistes, enseignants) de la grande ville proche en quête d'un quartier « sympa », mais aussi le sentiment de dépossession, d'envahissement, que son entourage (sinon elle-même) et les autochtones éprouvaient, les modifications du paysage urbain, des rues, du quartier, des commerçants (apparition de galeries, de cafés branchés, etc.), bouleversement des rythmes de vie (étirement vers le soir de la vie collective) qui progressivement marginalise les petites boutiques et certainement disqualifie l'ancien mode d'habiter populaire. Tout ce qu'elle observait lui « parlait » personnellement et, si l'on ose dire, intimement.

vous posez à vous-même : les étudiants des années 1970, de l'« après-68 », qui partageaient l'humeur anti-institutionnelle de leur temps, voulaient étudier les prisons, les hôpitaux psychiatriques, les usines, les ouvriers, les femmes, les mouvements politiques tandis que ceux d'aujourd'hui, dans une tout autre conjoncture sociale et idéologique, sont intéressés par d'autres sujets comme la religion, le sida, la famille et, pour les plus politisés d'entre eux, les immigrés, les banlieues, etc.

Comme le conseille Wright Mills [98], « vous devez donc apprendre à utiliser au profit du travail intellectuel l'expérience acquise dans la vie ; vous devez sans cesse la scruter et l'interpréter. En ce sens, le métier est le centre de vous-même, et vous entrez vous-même tout entier dans la moindre de vos créations intellectuelles. Vous "avez une expérience", c'est-à-dire que votre passé resurgit dans le présent, qu'il l'influence et qu'il circonscrit les limites de l'expérience à venir. Sociologue, vous avez pour tâche de régler ces interférences compliquées, de vous emparer de ce que vous vivez et de trier ; c'est le seul moyen d'en faire le guide et la pierre de touche de votre pensée et d'acquérir du même coup le métier d'intellectuel ».

Faire jouer le principe d'interconnaissance

Il faut savoir que, sur un terrain, on ne choisit pas ses enquêtés, ce serait peut-être même le contraire. On peut interpréter l'enquête comme un marché (Mauger [45]) où se confrontent une offre explicite de rencontre, de parole (celle de l'enquêteur), et une demande, elle plus souvent implicite, de parole de la part des enquêtés. Ce qui fait qu'on ne choisit pas ses enquêtés sur des critères objectifs. Bien souvent dans l'enquête, c'est l'occasion qui fait le larron. Une enquête de terrain n'est véritablement adaptée que si elle s'effectue dans un milieu d'interconnaissance (cf. encadré, p. 40). Il s'agit là d'une contrainte technique : c'est le moteur de l'enquête, son dynamisme, ce qui la fait avancer. Mais c'est aussi son fondement empirique : la présence de l'enquêteur agit comme un révélateur. L'enquête permet de confronter le discours des enquêtés à leurs pratiques et à leur univers de référence. L'enquêteur doit prendre au sérieux les ragots, les commérages, les « anecdotes », les petites histoires : ils lui livrent la structure du milieu d'interconnaissance et des univers de référence qui constituent son terrain.

En effet l'enquête de terrain offre l'accès à des interactions de face-à-face, à des relations interpersonnelles (parmi lesquelles les relations entre enquêteur et enquêté), elle ne permet pas d'observer des pratiques ou d'enregistrer des opinions hors contextualisation. L'enquêteur ne peut pas se faire oublier, il ne doit donc pas s'oublier dans l'analyse. L'observation ethnographique ne porte pas sur des univers d'individus mais sur des *univers de relations*. Travailler dans un milieu d'interconnaissance permet à l'enquête de ne pas piétiner, de ne pas avoir sans cesse à repartir de zéro.

On s'aperçoit, lorsque l'on veut faire effectuer à des étudiants un travail ethnographique, que leur premier réflexe est toujours de choisir un objet où ils peuvent observer à distance, ne pas être pris dans des interactions, observer à couvert, ne pas avoir à s'impliquer dans des relations personnelles, à justifier leur présence. C'est cette crainte qui explique le choix spontané des lieux publics comme thème d'enquête, des interactions anonymes, entre inconnus : le modèle du genre est le (grand)

### **Interconnaissance, interaction, interdépendance**

*Interconnaissance* : ce terme désigne le fait que des personnes se connaissent mutuellement — de vue, de nom, d'expérience. Chaque personne est au centre d'une étoile d'interconnaissance. La superposition dense de ces étoiles constitue un *milieu d'interconnaissance*. Un terrain d'enquête peut consister en l'exploration systématique d'un de ces milieux ou bien en coups de sonde dans un certain nombre de ces milieux juxtaposés. L'interconnaissance désigne une relation interpersonnelle. L'interconnaissance suppose l'existence d'interactions personnelles répétées. Elle implique en général l'interdépendance.

*Interaction* ou relation de face-à-face (Goffman) : ce terme désigne un événement dont on peut déterminer le lieu et le moment. Deux personnes ou plus se trouvent en co-présence physique. Une relation médiatisée par un moyen de communication à distance (téléphone, écriture, télévision, Internet) peut, par analogie, être considérée comme une *interaction à distance*. L'interaction peut intervenir entre deux individus qui se connaissent personnellement (par leur nom) ou entre deux inconnus (relation anonyme). Il peut donc y avoir interaction sans interconnaissance.

*Interdépendance* (Élias [86]) : ce terme désigne le fait que, par une chaîne de relations, tout un chacun se trouve dépendre de tout un chacun. Les relations médiatisées par des objets (comme les relations techniques et économiques entre producteurs et consommateurs, par exemple), par des institutions, par des références conceptuelles, tissent l'interdépendance autant que les relations interpersonnelles (où chacun sait être en relation avec l'autre connu par son *nom personnel*). Derrière ce concept

→

d'interdépendance, on peut retrouver le concept durkheimien de « division sociale du travail ». Mais la référence durkheimienne est la sphère économique, tandis que la référence éliásienne est la sphère politique. Il peut y avoir interdépendance en l'absence d'interaction et en l'absence d'interconnaissance.

café, mais on peut aussi citer les grands magasins, les *fast food*, les gares, des lieux de passage où les interactions sont sans lendemain, c'est-à-dire sans conséquences. Ce sont surtout des lieux où l'enquêteur peut passer inaperçu, ce qui révèle bien la situation d'enquête rêvée par les étudiants : celle qui permet à l'enquêteur débutant de rester à l'écart, observant de loin, sans risque de contamination par la situation sociale, dans une position de parfaite « neutralité ». Ainsi à l'écart, vous croyez ne pas avoir à vous mêler de ce que vous voyez ; mais vous courez d'autres risques : celui d'être soudain repéré par votre insistance, d'avoir l'ambiguïté du passant qui s'arrête, du voyeur indiscret ; celui de ne rien comprendre à ce qui se passe. C'est un choix négatif, une sorte de précaution pour s'économiser socialement, une forme de protection de soi et de suspension de la relation d'enquête. Comme si l'on pouvait faire l'enquête à moindres frais, en évitant les risques inhérents à toute interaction personnelle, comme si l'on pouvait rester anonyme, ne pas avoir à se présenter, éviter les contraintes de la politesse.

C'est ce qu'on pourrait appeler le fantasme de l'observateur débutant : il suffirait d'observer à distance pour comprendre. Or il faut « être avec » ou, mieux encore, « faire avec », pour comprendre quoi que ce soit. Si je me présente, l'autre se présentera. Si je m'explique, l'autre s'expliquera. L'enquête joue sur la *norme de la réciprocité*, sur le plaisir de rendre service, sur les règles du jeu des relations personnelles. L'oublier, c'est croire qu'on peut sortir un poisson de l'eau pour mieux observer comment il nage. Rester dans cette position anonyme et extérieure, c'est se condamner à regarder la société en touriste, en spectateur, en peintre : c'est privilégier la vue sur l'intellect, c'est se condamner à la naïveté, c'est en savoir

moins sur l'événement observé que le moindre de ses participants. C'est aussi risquer de prendre des vessies pour des lanternes. L'enquête est *active*, elle court le risque des interactions et des malentendus pour éviter celui des contresens et des surinterprétations.

### *Du thème à la question d'enquête*

Votre curiosité pour le monde social est le ressort de toute enquête de terrain : au départ de toute enquête, on doit se demander un peu naïvement « Mais pourquoi c'est comme ça ? » Le plus difficile est sans doute cette première prise de conscience que le monde ne va pas de soi : il vous faut prendre des distances à l'égard de votre propre inscription dans le monde social, de manière à le regarder d'un œil neuf. Derrière le désir de connaissance, rien n'interdit de prendre position dans le débat social ou politique : défendre une cause, dénoncer des pratiques n'est pas mauvais en soi. Simplement il faut le savoir, l'explicitier, et surtout être honnête, accepter de se transformer, ne pas s'obstiner dans sa position de départ. Rien de pire qu'un sociologue « désintéressé », c'est-à-dire en fait intéressé seulement à sa propre carrière.

Exemples de cette curiosité : mais qu'est-ce qui fait agir ces supporters de football prêts à tout pour suivre leur équipe ? Ou, à l'opposé du spectre social, qu'est-ce que viennent faire, à part passer le temps (première réaction triviale), ces notables dans des clubs de bridge ou de golf, au Rotary ou au Lion's Club ?

Mais un bon thème doit aussi, *et d'abord*, être « faisable », c'est-à-dire susceptible d'être traité en pratique en six ou neuf mois. Or vos premières questions sont toujours très larges. Il va falloir les traduire en questions d'enquête (cf. encadré ci-contre), c'est-à-dire à la fois les réduire et les rendre plus concrètes, les appliquer à des gens et à des situations, à des hommes et à des moments. Quels sont les principes de cette traduction ?

• *Privilégiez les relations sociales les plus cristallisées* : songez aux comportements qui font l'objet d'enregistrements avant toute enquête sociologique, qui laissent des traces écrites,

## Qui pose les questions ? Un problème de traduction

Toute recherche en sciences sociales navigue dans trois univers distincts mais fortement intéressants. Vous ne faites pas exception. Vous êtes même à l'intersection de ces trois univers, c'est pourquoi il vous revient la tâche d'une triple traduction. Sachez simplement repérer les moments où vous l'exécutez.

1. *L'univers de la « demande sociale »*, celui où l'on formule des « questions sociales », *propose des thèmes d'enquête*. C'est l'univers politico-médiatique. Vous baignez dedans même sans le savoir. Si vous avez envie de faire de la sociologie et si vous vous inquiétez du « terrain », vous êtes sans doute tombé dedans quand vous étiez petit. C'est aussi l'univers des financeurs publics de la recherche : ministères, agences, associations, entreprises publiques, organismes de recherche. C'est un univers traversé de tensions, de convictions, de certitudes, d'inquiétudes, d'indignations et d'enthousiasmes, de volonté de réformes. C'est le principal utilisateur des sciences sociales : une utilisation sur fond de malentendus.

2. *L'univers académique propose des sujets de recherche*. Vous y êtes moins à l'aise. C'est l'univers auquel vous aspirez. C'est aussi l'univers de vos professeurs, de vos « juges ». C'est un univers de lectures sérieuses, l'univers de la science, des références bibliographiques, des notes en bas de page. Vous devez vous y conformer. Il est traversé, lui aussi, de tensions et de conflits, souvent moins simples à déchiffrer.

3. Il vaut mieux que l'univers de l'enquête soit distinct des deux premiers, au moins pour une première enquête : journalistes et universitaires préfèrent poser les questions qu'y répondre, ils

→

ne verront en vous que l'apprenti assez innocent pour chercher à renverser les rôles et se gausseront de vous ou de la sociologie. *L'univers d'interconnaissance que vous avez choisi comme terrain d'enquête propose des réponses à des questions que vous ne vous posez pas forcément. Poser directement une « question sociale » (ce que font journalistes et instituts de sondage) ou une « question académique » (ce que, en principe, personne ne fait) à des enquêtés entraîne incompréhension ou malentendus : faites l'expérience avec vos proches.*

Arriver à poser des questions adaptées aux réponses des enquêtés, c'est traduire les *thèmes* (questions politiques nées hors de l'univers de l'enquête, socialement inadaptées) et les *sujets* (questions académiques, empiriquement inadaptées) en *objets* (questions adaptées aux réponses empiriques). Il ne s'agit pas de vous laisser *imposer les questions* par les enquêtés mais d'apprendre à poser les bonnes questions en les écoutant, en les observant : d'où l'utilité des enquêtes ethnographiques pour construire un bon questionnaire. Un compte rendu d'enquête devrait toujours conclure par une liste de questions à poser soit aux mêmes enquêtés, soit à d'autres. Vous aurez ensuite à refaire la traduction dans l'autre sens si vous voulez être financé (de [3] en [1]) et si vous voulez être pris au sérieux (de [3] en [2]).

Conseil : Devant une question ou un problème, demandez-vous toujours de quel univers il ou elle vient ; la même chose devant une réponse. Comparez les deux.

### **Exemple. Une thèse d'anthropologie urbaine à l'INRA au début des années 1980**

1. *Dans l'univers de la demande sociale*, il y avait alors un intérêt (poli, pas brûlant) pour les *ruraux non agriculteurs* : début de la crise du productivisme agricole, intérêt pour la pluri-

→

activité matinée de questions d'écologistes (intérêt n° 1). Il y avait un autre intérêt (plus ancien et plus politique) pour les *ouvriers de la grande industrie* (intérêt n° 2). La thèse de Florence Weber était financée par l'INRA (Institut national de la recherche agronomique) qui énonçait l'intérêt n° 1, traduit en poste contractuel dans le département ESR (économie et sociologie rurales) où travaillaient des économistes marxistes, sensibles à l'intérêt n° 2.

2. Dans *l'univers académique*, il y avait l'émergence d'une « anthropologie urbaine et industrielle » (avec le directeur de la thèse concernée, Gérard Althabe) qui énonçait l'intérêt n° 3 pour les lieux centraux de la modernité (usines, quartiers urbains). Cette nouvelle démarche était confrontée à une sociologie du travail (enseignée par Michel Pialoux à Paris-V) et à une sociologie urbaine (dont Jean-Claude Chamboredon, à l'ENS, était l'un des rénovateurs). F.W. formula alors l'intérêt n° 4 pour les relations entre *univers du travail* (ou de la production) et *univers de la résidence* (ou de la reproduction).

3. Elle avait décidé de faire l'enquête de terrain à Montbard (Côte-d'Or) où sa mère avait une maison, où elle avait vécu enfant, où elle avait fait sa maîtrise (sur la paysannerie). Elle a tâtonné longtemps avant de trouver une question d'enquête, finalement formulée ainsi : *que font les ouvriers d'usine en dehors de l'usine ?* (intérêt n° 5). C'était bien la question à laquelle répondaient les pratiques observées. C'était aussi une traduction de l'intérêt n° 4, lui-même pris dans le contexte de l'intérêt n° 3. Mais ses liens avec les intérêts n° 1 et 2 furent construits par un véritable travail de persuasion fondé sur d'inévitables malentendus : les enquêtés n'étaient ni de « vrais prolétaires » (aux yeux des collègues marxistes), ni de « vrais polyactifs »

→



(d'un point de vue juridique), ni de « vrais ruraux » (étaient-ils des urbains, des ouvriers ?). Comme tout enquêté, ils bousculaient les théories et les catégories.

des archives. Songez donc aux associations, aux traductions juridiques des comportements, aux événements préparés et décrits par écrit, aux relations cristallisées dans des objets, des monuments. Préférez-les au provisoire, au spontané, à l'écume du quotidien : vous les retrouverez plus tard, pour mieux les comprendre.

• *Transformez une question « abstraite »* en une série décomposée de pratiques sociales et d'événements : reconstituez des chaînes de pratiques et interrogez les pratiques les plus ordinaires des agents sociaux les plus ordinaires qui servent de support aux réalités institutionnelles et sociales et qui peuvent, de ce fait, être analysées comme des révélateurs. Un bon objet offre des réponses à plusieurs questions théoriques, il fait voir des correspondances inaperçues. Exemple : le club de boxe thaï permet d'analyser à la fois les jeunes de banlieue, le rapport au corps, à l'autorité, à l'apprentissage, les relations entre aînés et cadets, la différence de genre, etc.

### L'atout de l'étrangeté

Ne choisissez pas un thème trop familier. Car le ressort le plus sûr de l'enquête ethnographique reste de se décentrer pour voir autrement le monde social, pour découvrir sous des faits apparemment banals, naturels, évidents, des relations sociales, une histoire : le dépaysement permet une conversion du regard. Il existe différentes façons de « dénaturer » le monde dans lequel nous vivons, de rompre avec les prénotions, pour parler comme Durkheim. La voie royale est le détour par l'histoire, par la genèse des institutions et des normes ; elle démontre avec force que toutes les choses du monde social ont une histoire, que rien n'est « comme ça », « de toute éternité ». L'ethnographie classique est une autre arme pour dénaturer le monde social : c'est elle que nous appelons *enquête par dépaysement* (cf. encadré ci-contre).

### **Enquête par dépaysement et enquête par distanciation**

Toute l'ethnographie se présente comme une tension entre familiarité et étrangeté : soit qu'elle s'efforce de rendre familier ce qui est étranger (c'est le modèle classique de l'enquête par dépaysement), soit qu'elle s'efforce de rendre étrange ce qui est familier (c'est le principe de l'enquête par distanciation).

1) L'enquête par dépaysement est dès l'origine liée au mouvement de réformes sociales. Il s'agit de sortir de son monde et d'entrer dans un autre pour le réformer : c'est la mission de l'administrateur colonial ou du visiteur social (la dame d'œuvres chez les pauvres, le criminologue chez les prisonniers). Curiosité et bienveillance vont de pair, entraînant cette sympathie volontariste qui cherche à rendre supportable la bienfaisance. On va chez les pauvres ou les sauvages, certes, mais on leur tend la main pour leur dire bonjour et on cherche à les protéger ou à améliorer leur sort.

2) L'enquête par distanciation est en général exempte de bienveillance. Elle peut s'exercer dans le cas d'un voyage sans visée réformatrice ni dénonciatrice : les voyageurs cherchent à amuser leurs correspondants ou leurs futurs lecteurs. Il ne s'agit plus de rendre visite à des malheureux mais de visiter un site, un musée, une collection, un zoo. Les sauvages, les pauvres, sont des objets pittoresques ou touristiques. On les décortique, on les dissèque, on les observe sans discrétion ni précautions. Elle peut aussi s'exercer « chez soi ». Il s'agit alors de croquer des portraits, comme *Les Caractères* de la Bruyère, *Les Mémoires* de Saint-Simon, ou « Comment peut-on être persan ? » de Montesquieu. Ici encore, nulle sympathie, un regard

→

froid, objectif, distancié. La distanciation s'exerce alors sur les plus proches, les grands de ce monde, l'univers familial.

A oublier la visite philanthropique et sa sympathie bienveillante, on réduit l'enquête par dépaysement à la curiosité. A oublier le portrait de mœurs et sa férocité, on réduit la prise de distance au rapport colonial. Mieux vaut savoir qu'à l'horizon de l'entretien ethnographique se profile la visite bienveillante et polie des réformateurs sociaux ; qu'à l'horizon de l'observation ethnographique se profile la visite humiliante du musée ou du zoo. Observation et entretien se présentent dès lors chacun comme l'antidote aux dérives de l'autre.

Par exemple, rien de plus naturel et banal que les salutations. Mais une analyse systématique permet de comprendre à quelles règles implicites obéissent les personnes qui se rencontrent par hasard, quels risques elles courent, quels sont les enjeux des distractions, des oublis, des menues impoliteses. Invertissons le regard. Il faut apprendre à considérer le « banal » comme quelque chose qui ne va pas de soi, qui pourrait se passer autrement, qui a une histoire. Il faut apprendre à rendre étrange la trame de la vie ordinaire. Pour cela, portez attention aux objets, aux lieux, aux moments où sont cristallisées des relations sociales (comme tout ce qui touche au droit, mais aussi à l'architecture, à la technique, aux événements routiniers où l'on trouve du social en effervescence : fêtes, cérémonies, carnivals...) ; aux occasions de conflit qui livrent, même si c'est sous une forme de prime abord effrayante ou rebutante, des relations sociales en tant qu'elles sont à la fois rapports de force et rapports de sens.

On ne peut pas édicter des règles qui permettent de graduer une échelle des plus ou moins bons sujets. A l'évidence, certains sujets vous parleront moins que d'autres, notamment ceux qui vous feraient entrer dans des mondes qui vous paraissent éloignés, soit du fait de votre origine sociale, géographique, soit du fait de votre appartenance à une génération. Cepen-

dant il vous sera sans nul doute plus facile d'enquêter sur des univers inconnus parce que leur étrangeté crée de la distance, elle vous oblige à *voir d'un œil neuf* des phénomènes que vous auriez négligés si vous étiez familier de ces milieux. A l'inverse, les univers dont vous êtes trop proche (notamment tout ce qui touche à la jeunesse ou à la musique) vous seront plus difficiles à enquêter parce que, sans recul, en ayant tout de suite l'impression de comprendre mais, en fin de compte, en comprenant toujours à moitié, vous avez de fortes chances d'être sujet à l'illusion d'une compréhension immédiate.

Lorsque l'on propose aux étudiants des thèmes d'enquêtes pour un stage de terrain, certains sujets ne suscitent aucun intérêt ou provoquent des sourires ou des rires. C'est le cas par exemple de l'étude des sociétés de chasse ou de pêche : activités qui sont perçues, par beaucoup d'étudiants, comme des « trucs de beaufs », catégorie qui manifeste un mépris dont devraient se méfier de jeunes apprentis sociologues (le « beauf », c'est toujours l'autre ?). Or ces associations constituent des milieux d'interconnaissance passionnants qui permettent d'appréhender de multiples aspects de la vie sociale : relations entre urbains et ruraux ; sociabilité commerçante ; invitations aristocratiques ; revivalisme des sentiments d'appartenance locale entre autochtones, émigrés qui reviennent et néo-résidents ; politique locale ; ségrégation de genre (hommes/femmes) ; calendriers professionnels et festifs, etc. (Bozon et Chamboredon [30]).

### **Choisir un terrain : un lieu, un milieu d'enquête**

Cette question est peut-être encore plus importante que le choix du thème : car votre thème évoluera au cours de votre enquête, tandis que, sauf exception regrettable, vous ne changerez pas de terrain. C'est le choix du terrain qui vous permettra de transformer la question vague et générale du début en objet empirique. N'abordez pas ce choix crucial en dépit du bon sens : la question de vos *opportunités de terrain* peut être décisive. Commencez par vous demander dans quels univers sociaux vous êtes déjà pris grâce à vos activités profession-

nelles, universitaires, associatives, sportives, ou du fait de vos appartenances locales, politiques, religieuses, etc. Puis tentez de cibler un univers pas trop familier dans l'ensemble de vos univers.

A vrai dire, le terrain et l'objet empirique sont indissociables : pas de bon objet (d'enquête) sans « bon terrain » et pas de bon terrain sans « bon objet ». Ou plus exactement l'objet fait le terrain (la question permet de lire le lieu et le milieu d'interconnaissance comme significatifs) et le terrain fait l'objet (l'enquête permet de découvrir les bonnes questions). Mais si, d'une certaine manière, tout thème peut être sociologisé et transformé en support d'enquête, il existe des atouts et des pièges spécifiques en ce qui concerne l'enquête de terrain. Nous n'allons pas ici livrer une liste des conditions de possibilité mais plutôt marquer des préférences, en nous inspirant de l'expérience acquise en encadrant des travaux d'étudiants. Nous n'interdisons rien, des étudiants particulièrement doués sur le terrain se débrouilleront toujours.

### *Les terrains difficiles*

Il y a des terrains plus ou moins faciles et d'autres qu'on peut dire difficiles. Il existe certaines impossibilités matérielles, objectives, comme des contraintes institutionnelles qui font, par exemple, que l'enquête serait trop coûteuse en temps (il faudrait solliciter des demandes d'autorisation très longues à obtenir). Il y a aussi des milieux qui exigent une forte expérience professionnelle et une capacité à s'imposer comme enquêteur. Il existe enfin des situations où l'enquêteur ne peut pas se forger une place d'observation.

Par exemple, il est difficile d'enquêter auprès des travailleurs sociaux. Ce sont des professions qui, aujourd'hui, sont soumises à des conditions de travail de plus en plus difficiles (la « fracture sociale » ce n'est pas qu'un thème de campagne politique), contestées dans leur existence même par une certaine idéologie libérale ou d'extrême droite ; en outre, frottés plus ou moins de sociologie (qui leur est enseignée lors de leurs études), certains d'entre eux voient dans les sociologues des

concurrents possibles. En tout cas ils ont de bonnes raisons de chercher à contrôler étroitement le travail du sociologue.

Par exemple encore, si vous souhaitez travailler sur les caissières de super(hyper)marchés, la voie est étroite. Ce qu'on connaît de l'organisation du travail (profession féminine et petit encadrement plutôt masculin, forte taylorisation des tâches, surveillance étroite du personnel notamment pour tout ce qui concerne les « opérations de caisse », milieu peu syndiqué, *turn-over* élevé) montre que le passage préalable par la voie hiérarchique est quasi impossible et ne présente pas d'intérêt pour l'enquête, voire risque de bloquer la situation. Par ailleurs, la situation d'observation est difficile, si ce n'est en forçant le passage, c'est-à-dire en stationnant longuement devant ou derrière les caisses, attirant ainsi obligatoirement les soupçons du personnel et de la direction. Il reste comme solutions les contacts directs avec les caissières, mais c'est une solution aléatoire (comment se faire accepter ?), ou les contacts indirects *via* les délégués du personnel ou les syndicalistes. La solution la plus rentable du point de vue de l'enquête consisterait donc à se faire embaucher comme caissier(ère) pour recueillir *in situ* les éléments d'observation pertinents. Vous voyez que pour observer tel ou tel micro-objet dans tel micro-lieu, dans des micro-situations, il faut avoir une place possible, pouvoir se faire sa place. A vrai dire, les terrains ne sont pas faciles ou difficiles dans l'absolu, mais en relation avec le statut social de l'enquêteur.

### Les terrains « proches »

Il n'existe pas, en soi, de terrain « interdit », mais il faut sans cesse ajuster la méthode au sujet choisi. Un grand nombre d'étudiants souhaitent tirer parti de leur expérience quotidienne, d'autant qu'elle est souvent provisoire et diversifiée. Ce peut, de fait, être une bonne idée, ne serait-ce que pour diminuer le coût matériel de votre enquête. Il vous faut bien savoir pourtant la plus grande difficulté intellectuelle de cette solution. Devenir enquêteur alors qu'on est d'avance participant (c'est ce que nous appelons l'enquête *par distanciation*) suppose une prise de distance pour laquelle vous ne pourrez pas

vous appuyer sur vos impressions d'étrangeté. En particulier, tout vous paraîtra d'avance naturel, évident, allant de soi : vous aurez une explication pour tout, vous aurez l'impression de tout savoir. Autant de préjugés dont il faudra vous débarrasser. Une grande partie des conditions objectives de l'enquête sera réglée d'avance, hors champ d'observation. Vous aurez noué des relations d'amitié, d'alliance, d'inimitié, d'antipathie, et vous aurez oublié comment elles se sont nouées et qu'elles ont des effets importants sur vos interprétations.

Si vous avez bien conscience des difficultés de l'exercice, vous pouvez profiter de cette immersion pour la convertir en objet d'enquête.

Exemples : les surveillants de collège ou de lycée (vie clandestine des établissements scolaires) ; les baby-sitters (observation des familles et du mode d'éducation) ; les sportifs de toutes sortes ; les animateurs socio-culturels ; les employés de restauration rapide et tout ce qu'on appelle les « boulots d'étudiant ».

### *Exemple 1.*

— Une étudiante de maîtrise, qui a longtemps cherché un « sujet », en a choisi un faute de mieux (elle travaille sur un comité d'entreprise). Elle nous raconte, en milieu d'année, qu'elle « fait les marchés » (vendeuse en fruits et légumes) tous les samedis dans sa ville d'origine. Ce travail salarié lui permet de financer une partie de ses études universitaires depuis qu'elle est entrée à la faculté. Comme nous lui disons que cela aurait été un beau thème d'enquête, elle reconnaît : « Ah oui ! Il y aurait plein de choses à dire ! » Mais cela ne lui semblait pas un sujet vraiment « digne » de maîtrise. Lorsqu'on lui fait raconter son expérience, elle prend plaisir à évoquer ce qu'elle voit, elle, de l'intérieur, mais qu'on ne voit jamais lorsqu'on est client sur un marché : la concurrence entre vendeurs, et surtout la montée depuis quelques années de l'agressivité et de l'irascibilité des clients, les nombreuses algarades qu'elle a dans son travail avec une partie de la clientèle. A la simple évocation de son travail, de nombreuses pistes de recherche se dégagent dans le cadre d'une enquête par observation participante (il faudrait dire participation observante) : les techniques de pacification de

la relation sociale vendeur/client, le marché comme un miroir de la tension sociale dans une petite ville de province (tension qui ne se concentre pas uniquement, comme on le croit trop souvent, dans les quartiers « difficiles »). Vous pouvez comparer avec les « petits » marchés parisiens chics du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris ou les marchés provençaux où l'on vient chercher de la couleur locale et de la reconnaissance (sur l'intérêt des métiers de service, cf. Peneff [65]).

### *Exemple 2.*

— Une étudiante de maîtrise voulait travailler, sans idée précise, « sur les cantines scolaires » ; tous les jours, entre midi et deux heures, elle aide les élèves d'une école maternelle à prendre leur repas. Au départ elle ne « voit » rien, n'a rien à dire sur son activité de travail. Progressivement lorsqu'on lui fait raconter en détail son travail (âge des enfants, nombre d'enfants par table, organisation des repas, division du travail entre les « étudiantes » qui aident les petits à manger et à la cuisine, etc.), elle nous apprend quantité d'éléments intéressants qu'elle percevait jusqu'alors comme des détails sans intérêt. Elle « découvre » des choses auxquelles elle n'avait jamais pensé (« c'est vrai, je n'y avais jamais pensé », répète-t-elle plusieurs fois au cours de la discussion). Par exemple, que 3 ans, c'est justement l'âge où se jouent les apprentissages alimentaires (certains mangent avec des couverts, d'autres uniquement à la cuiller), que c'est un âge charnière. Au fur et à mesure que se déroule la discussion, elle verra apparaître d'autres choses à observer : le bruit, les ordres, les moqueries entre élèves, le travail des assistantes-surveillantes d'écoles maternelles (ASEM), les petits conflits récurrents « étudiantes »/ASEM, « étudiantes »/cuisinières, etc. Elle mettra ensuite au centre de son travail le conflit avec la chef de cantine (une cuisinière de 55 ans montée en grade), qui ne cesse de faire la morale à ces « étudiantes », leur reprochant leur laxisme (elles ne forcent pas assez les enfants à manger). L'étudiante nous en parle avec amusement et parfois avec énervement (elle vit le conflit tous les jours) sans voir qu'il se joue là un conflit social important : crainte des vieilles cuisinières d'être dénoncées par ces étudiantes auprès du chef, conflit de cultures de



classe, conflits de générations (les rappels à l'ordre de ces cuisinières qui travaillent là depuis vingt à trente ans visent à faire respecter l'ancienneté par les « jeunes »).

### *Du thème au terrain*

Illustrons notre propos par un exemple approfondi. Imaginons que vous souhaitez travailler sur les élèves d'un IUFM (celui de votre région par exemple). Une des questions sociologiques que vous pouvez vous poser sur ces IUFM (institut universitaires de formation des maîtres qui ont succédé, en 1991, aux écoles normales) est de savoir s'ils remplissent, ou non, les mêmes fonctions de socialisation au métier que ces dernières. Même si le sujet est très large, une enquête statistique (par questionnaire) semble possible à la seule condition d'obtenir l'autorisation de l'institution et de négocier ensuite de bonnes conditions pratiques de passation du questionnaire. Le problème est *a priori* simple : vous allez faire passer un questionnaire auprès des élèves de l'IUFM afin de connaître leurs principales caractéristiques sociales (âge, sexe, origine sociale), leurs trajectoires scolaires (type et lieux de leurs études à l'école primaire et dans l'enseignement secondaire, filières au lycée, bacs, études universitaires) et, selon votre centre d'intérêt, des questions plus détaillées sur leurs pratiques culturelles, leurs pratiques de travail, leur sociabilité, ou leurs aspirations professionnelles et sociales. Idéalement (au niveau du DEA ou de la thèse, ou à l'occasion d'un contrat de recherche) vous complèterez cette enquête monographique par une comparaison avec un ou d'autres IUFM pour mieux faire apparaître la spécificité de la première monographie régionale.

En revanche, si vous choisissez d'effectuer une enquête de terrain, abandonnez l'idée de produire vous-même de telles données statistiques. Cela n'exclut pas, bien sûr, la recherche (toujours difficile dans ce type d'institutions) de données de cadrage qui vous donneront les indications de base pour commencer votre enquête : évolution des effectifs, *sex-ratio*, âge moyen des premières et deuxième années, et toutes les données disponibles sur le concours d'admission en seconde année : nombre de candidats/nombre de personnes ayant

composé/nombre d'admissibles/nombre de reçus (et calcul des pourcentages pertinents), taux de réussite au concours selon le sexe, l'âge, le niveau d'études, le cursus universitaire, et si possible répartition des candidats et des reçus selon l'origine sociale et la région d'origine. Pour obtenir ces données, il faut prendre son temps, les demander en temps utile (pas par exemple au moment d'effervescence de la rentrée) et surtout le faire très gentiment (comme un très grand service qu'il vous rendrait) auprès de l'informaticien(ne) gestionnaire des fichiers à l'IUFM. Tout cela peut se faire parallèlement à l'enquête de terrain même si la connaissance de ces statistiques de base vous permet d'aller beaucoup plus vite sur le terrain car elle armera votre observation et surtout vous permettra de poser des questions plus pertinentes aux enquêtés.

Pour mener une enquête de terrain, vous devez au préalable réduire l'étendue de votre sujet. Un IUFM, c'est vaste, vous ne pourrez pas tout enquêter de manière intensive. Il faut vous limiter à un domaine d'études, effectuer une série de choix successifs pour arriver à un thème limité et traitable dans un délai de temps raisonnable. Comment vous y prendre ?

- Vous savez qu'il existe deux années à l'IUFM. La première correspond à l'année de préparation au concours, la seconde est celle qui rassemble tous ceux qui ont été admis au concours de professeur des écoles : population plus restreinte, sélectionnée par le concours, mais aussi très hétérogène scolairement et socialement (étudiants d'origine très diverse, mères de famille en phase de réinsertion professionnelle). C'est l'année qui prépare au métier (cours en amphithéâtre, trois stages dans l'année dont l'un de quatre semaines, dit « en responsabilité », dans une classe d'école). On peut déjà considérer que cette seconde année est plus intéressante à étudier, en tout cas plus apte à donner assez vite des résultats d'enquête. D'une part, le stress du concours est passé, les « 2<sup>e</sup> années » ont réussi, ils sont soulagés, largement rassurés sur leur avenir, ils sont passés de l'« autre côté » (fonctionnaires stagiaires, payés par l'EN, etc.). Ils ont donc plus de chances d'être disponibles pour l'enquête que ceux qui préparent le concours. D'autre part, ils entrent dans un nouveau métier, ils quittent la condition proprement étudiante, suivent une formation profession-

nelle, découvrent un nouvel univers — la pédagogie en théorie et en pratique, les classes d'enfants qu'ils connaissaient surtout de façon livresque. Tout cela compose un thème : l'entrée dans la carrière enseignante, la socialisation professionnelle des professeurs des écoles stagiaires.

• Une fois reconnu l'intérêt sociologique d'un tel thème, il faut ensuite passer à la réalisation pratique de l'enquête. Comment et où rencontrer ces élèves ? Il faut multiplier les pistes : les cours en « amphi » (vous pouvez peut-être y assister et faire de l'observation), les pauses, la cafétéria ? Il faut aussi poser des questions : est-ce que l'IUFM est, comme les anciennes « écoles normales », un marché matrimonial très actif ? Qui organise les séjours au ski ? Existe-t-il une association sportive qui participe à des matchs contre les autres écoles et facultés ? Vous voyez qu'il faut toujours avoir en tête une série de questions pour mener l'enquête. Ces questions vous permettent à la fois de réduire votre thème et de l'adapter aux conditions objectives locales (ne vous obstinez pas sur le sport si l'association n'existe pas !) et à vos centres d'intérêt (passage à l'âge adulte, apprentissage d'un métier, politisation/dépolitisation d'une génération, etc.)



Les durkheimiens ont toujours plaidé en faveur d'une *définition provisoire de l'objet*. En matière d'enquête de terrain, ce précepte vaut presque *a fortiori*. Mais on peut insister sur l'exigence de définition préalable ou sur son caractère provisoire. Il faut savoir, au moment de choisir un thème d'enquête, que celui-ci a de fortes chances d'être *provisoire*, ou plus précisément que l'objet final différera sensiblement du projet initial. Pourquoi ? Parce qu'entre-temps l'enquête aura lentement cheminé, passant alternativement par des phases de progression et de blocage. Or, loin de croire que l'enquête se déroule selon un plan de programmation décidé par l'enquêteur, on peut dire que, d'une certaine manière, le terrain dicte sa loi à l'enquêteur. Certes, ce dernier peut réorienter son enquête, développer des tactiques, trouver d'autres accès, esquisser une nouvelle problématique. Le caractère évolutif, non linéaire, « plastique » de

l'enquête, est fondamental à prendre en compte pour éviter le phénomène maintes fois constaté, et toujours dommageable, de la « fixation » de l'étudiant sur son premier objet d'enquête. Une enquête qui ne transforme pas les termes de la question de départ est une mauvaise enquête, inutile et inefficace.

Conséquence pratique (et psychologique) : il ne faut jamais concevoir son sujet de recherche comme quelque chose de figé, clos, définitif, cadencé, ce qui peut conduire à le traîner pendant trop longtemps comme un boulet. Pourquoi s'attache-t-on de manière déraisonnable à son sujet ? Cette crispation sur un sujet de mémoire défini et choisi par l'étudiant exprime essentiellement un investissement psychologique, un rapport privilégié à son sujet dont on ne veut pas être dépossédé par l'autorité enseignante. Ce raidissement, tout à fait compréhensible, peut entraîner un aveuglement sur le déroulement de son enquête : en fétichisant ainsi son objet, on peut s'égarer définitivement dans son enquête mais surtout ne pas admettre que l'on se trouve dans une impasse. Rien n'illustre mieux l'entrelacement entre conduite d'enquête et investissement personnel (engagement de travail et estime de soi) que les différentes formes de résistance des apprentis étudiants à se laisser guider par leurs « professeurs », pour au contraire se raccrocher (désespérément) à leur sujet, auquel ils s'attachent comme à une part d'eux-mêmes.

Peut-être encore faut-il rappeler que la « recherche » est aussi un apprentissage de la modestie<sup>2</sup> : la situation d'enquête s'y prête particulièrement bien, on y apprend à se tromper, les erreurs font progresser, c'est une école de lucidité et d'auto-analyse. Le cheminement de l'enquête fait apparaître d'autres objets que celui défini au départ. Il faut donc pouvoir accepter les enseignements du terrain qui, à sa manière, vous dictent un autre objet, certes différent du premier mais tout aussi intéressant.

---

2. De ce point de vue la situation de concours est à l'opposé de la recherche. Dans un concours, notamment l'agrégation, on apprend à jouer un rôle, à faire comme si l'on était omniscient, à dissimuler ses lacunes. Cette posture, qui peut parfois conduire à une dangereuse « enflure du moi », ne prédispose pas toujours à la recherche puisque, là, les faits résistent, on peut se tromper ; ce sont d'autres qualités qui sont exigées : honnêteté, scrupule et un savant équilibre entre ténacité (ne jamais se décourager) et absence d'obstination (reconnaître les fausses pistes).

Un très bel exemple est l'enquête d'Emmanuelle Yohana [48]. Partie sur le terrain pour étudier une association de soutien scolaire, avec une perspective de sociologie de l'éducation, elle découvre dans le milieu enquêté (une « cité » de la banlieue rouge) un autre « thème ». Elle convertit son objet — le soutien scolaire — en l'étude de la sociabilité d'un groupe intermédiaire dans la cité. En fait, on pourrait dire que, sous couvert de soutien scolaire, l'association de jeunes de la cité offre surtout un refuge, un lieu protégé, qui confère, notamment aux jeunes encadreurs, un statut digne qui leur évite, aux yeux des habitants de la « cité », d'être assimilés à ceux qui « traînent », aux « lascars », etc.

Rappelons une évidence : il est toujours préférable de s'appuyer sur le désir de connaissance. Rien ne nous semble plus dangereux et inutile que de s'engager dans un travail de terrain dans la seule perspective de remplir une obligation universitaire. Le travail par imprégnation « sur le terrain », qui se traduit par l'accumulation d'un matériau hétérogène (sources écrites, observations de divers types, entretiens informatifs et approfondis), exige la disponibilité mentale de l'enquêteur. Il aiguise le regard du sociologue de telle sorte qu'il en vient progressivement à connaître les enjeux et les thèmes qui font réagir les enquêtés et à classer les matériaux selon leur intérêt et leur pertinence par rapport au thème de l'enquête.

## 2 / Préparer l'enquête

Vous avez choisi un thème de recherche qui deviendra chemin faisant un objet d'enquête, vous avez trouvé un premier terrain qui deviendra vite, espérons-le, votre terrain définitif. Vous avez de bonnes raisons de croire que « ça y est », vous allez pouvoir vous lancer sur le terrain, démarrer immédiatement votre enquête, avancer vite votre travail. On serait plutôt tentés de vous dire, par expérience d'enquêtes trop vite entamées et aussi rapidement enlisées : « Du calme ! Ne vous précipitez pas ! Prenez un peu votre temps. » Car, au préalable, il vous faut *préparer* votre enquête, c'est-à-dire vous documenter par divers types de lecture, vous approprier un minimum de connaissances qui vous seront directement utiles sur le terrain. De même que l'homme de science prépare longuement et soigneusement sa future expérience en laboratoire (les risques d'artefacts sont fortement liés aux conditions de cette préparation), de même l'enquêteur doit préparer son futur départ sur le terrain : vous devez vous constituer une bibliographie adéquate à votre objet et à votre « terrain », lire des articles ou des livres de sociologie, d'anthropologie mais aussi d'histoire, de géographie, de science politique, lire des comptes rendus d'enquête, visionner des documentaires (s'il en existe), faire des fiches, mettre en ordre ce que vous allez emporter sur le terrain, etc.

L'objectif de cette étape préalable n'est pas que vous soyez devenu omniscient ou « incollable » à l'avance sur votre thème ou sur votre milieu d'enquête, notamment à cause du risque

qu'il y a de prolonger indéfiniment cette période pour justement retarder le moment d'aller sur le terrain. Il s'agit plus simplement de faire en sorte que vous n'arriviez pas entièrement « vierge » sur place, désarmé intellectuellement et pratiquement pour réaliser votre travail d'enquête. Car on ne peut pas s'improviser enquêteur de terrain ; même si l'expérience du travail sur place est décisive pour collecter le matériel, elle n'est pas, à elle seule, l'alpha et l'oméga du travail sociologique ou ethnologique. Une enquête de terrain se prépare, ne se fait pas au *feeling*, quelles que soient les capacités d'enquêteur dont chacun peut se créditer avant d'y aller.

*Principe de base* : l'enquêteur doit être à la fois muni d'une bonne culture générale en sciences sociales (sinon il est aveugle) et informé sur son terrain, lieu ou milieu d'enquête. Il doit, au cours de l'enquête, mobiliser des connaissances pour pouvoir interpréter sur le moment des situations, réagir vite, à la manière d'un sportif qui doit anticiper, contrer, voir venir les coups. Faire ce travail de recherche, être en situation préparatoire d'enquête, c'est avant tout adopter un certain état d'esprit, se convertir à une certaine posture intellectuelle : n'hésitons pas à le dire, chercher c'est toujours devenir un brin monomaniac et obsédé par son travail, « embêter » son conjoint, ses amis, sa famille avec son « sujet », suspendre, le temps de l'enquête, une partie de ses engagements antérieurs ou parallèles, pour se concentrer sur son travail. Cet « investissement » de vous-même dans votre recherche, à condition qu'il soit canalisé et régulé, sera le meilleur moteur de votre recherche.

### Le travail de documentation préalable

S'engager dans une enquête de terrain, c'est se situer du côté de la fabrication des données et non du côté de la divulgation des résultats. Il faut donc vous mettre rapidement dans le bain et lire, non de façon désintéressée (comme le grand public qui se distrait et se cultive), non de façon scolaire (comme le candidat qui apprend ce qu'il faut savoir) mais de façon *active* et *inquiète*. Personne ne viendra vous tenir la main pour vous dire

ce qu'il faut savoir. Votre première tâche sera de fureter à droite et à gauche pour vous constituer une bibliographie *personnelle*. Il ne s'agit pas de « lire pour lire », ni de lire n'importe quoi.

### Être compétent sur votre thème

Quatre raisons militent en faveur d'un travail de lecture préalable avant d'aller sur le terrain.

- L'inscription dans une tradition de recherches cumulatives : en effet si les sciences sociales n'obéissent pas au régime épistémologique des sciences de la nature, elles peuvent néanmoins se prévaloir, depuis le début de leur existence (aujourd'hui, plus que centenaire), d'une certaine cumulatativité de leurs résultats. Le moins que l'on puisse attendre de vous dans une enquête de terrain, même si c'est votre première, c'est que vous teniez compte des résultats d'autres enquêtes, publiées ou non<sup>1</sup>. Il faut donc lire pour ne pas « découvrir la lune », pour connaître « l'état de la question », pour éviter de reproduire des erreurs ou des préjugés déjà détruits de longue date.

- Vos lectures préalables doivent vous permettre de vous poser vos premières questions ou, plus exactement, de poser de nouvelles questions à une réalité sociale elle-même changeante. Car vous apprendrez, chemin faisant, que la recherche consiste d'abord à poser de bonnes questions.

- Vous ne pouvez pas arriver l'esprit vide sur le terrain parce que votre ignorance et votre naïveté seront immédiatement repérées par vos enquêtés ; vous allez courir le risque d'apparaître incompetent, de passer aux yeux des enquêtés pour quelqu'un de « pas sérieux ». Si l'enquêteur observe les enquêtés, il faut d'emblée savoir que ceux-ci ne cessent d'enquêter à leur manière sur celui-ci. A la suite de ce mauvais

---

1. Par exemple on ne saurait trop vous recommander de prendre connaissance et/ou de lire les mémoires de maîtrise ou de DEA de vos prédécesseurs dans votre université.



**Lectures : avant l'enquête,  
pendant et après l'enquête**

Ne lisez pas les mêmes textes avant, pendant et après l'enquête.

*Avant l'enquête* : préférez les lectures utiles ponctuellement, les lectures informatives. Ne vous enfermez pas dans une interprétation pré-construite qui vous rendrait aveugle aux spécificités de ce que vous observez.

1. Lisez des études historiques, folkloriques, géographiques sur votre terrain (lieu ou milieu d'enquête). Les thèses de géographie régionale française, nombreuses et excellentes de 1920 à 1960, constituent une remarquable introduction au terrain (le fait même qu'elles sont « datées » vous donne des éléments historiques). Vous avez besoin au moins du recul d'un siècle, parfois plus, parfois moins, sur votre lieu d'enquête ou sur le milieu social que vous avez pris comme terrain.

— Lisez des comptes rendus d'enquêtes ethnographiques (cf. Repères bibliographiques) pour avoir une idée de ce qui vous attend.

— Lisez quelques « grands » textes sur le thème que vous avez choisi ou encore pour choisir votre thème.

2. Évitez les manuels (sauf celui-ci !), les encyclopédies, évitez les textes trop spécialisés sur votre thème.

*Pendant l'enquête* : préférez les lectures de textes qui vous enthousiasment. Vous lirez peu mais vos lectures seront décisives. Cherchez des analogies, trouvez des modèles inattendus.

1. Lisez des textes de référence par rapport auxquels vous effectuerez des comparaisons avec votre terrain. Votre thème est en train de

→

s'affiner : lisez des recherches « exotiques » par rapport à votre terrain mais dont le sujet se rapproche du vôtre.

2. Vous pouvez compléter vos lectures « locales », vous pouvez lire manuels ou encyclopédies (le terrain est un excellent antidote aux généralités).

*Après l'enquête* : préférez les lectures critiques. Lisez des textes que vous n'aimerez pas, que vous serez enfin à même de critiquer grâce à votre terrain. Lisez des textes spécialisés sur votre thème de départ et sur l'objet que vous avez enfin défini. Vous aurez alors, et seulement alors, les moyens de confirmer ou d'infirmer ces interprétations.

### Faites des fiches

« Dans ces fiches, vous classerez les expériences vécues et les activités professionnelles, les études en chantier, et celles que vous envisagez de faire. Vous, artisan intellectuel, vous y associerez votre cheminement intellectuel et votre aventure d'homme. Vous ne craignez pas de mettre à profit votre expérience, et de la rattacher directement aux divers travaux en cours. Table de référence pour les travaux à répétitions, vos fiches économisent votre énergie. Elles vous encouragent à saisir au vol les affleurements, ces idées qui viennent de partout, sous-produits de la vie quotidienne, bribes de conversation sur le trottoir, rêves. Une fois couchées sur le papier, elles peuvent faire éclore une pensée plus réfléchie, ou bien prêter une pertinence intellectuelle à des expériences plus cherchées (...). En tenant vos fiches à jour et en vous astreignant à cet examen d'esprit, vous

→

apprenez à entretenir un *qui-vive intérieur* (comme pour le journal de terrain) Quand des idées ou des événements vous secouent, essayez de les retenir par-devers vous, de les ficher, d'en deviner les dessous, de vous convaincre de leur ineptie ou de chercher à les articuler de manière significative. Les fiches vous donnent également l'habitude d'écrire. Vous risquez de vous "rouiller" si vous n'écrivez pas au moins toutes les semaines. En accumulant les fiches, vous pouvez faire l'expérience de l'écriture et, comme on dit, perfectionner vos dons d'expression. Faire des fiches, c'est se livrer à l'expérience dirigée [...]. Les fiches sont au sociologue ce que les carnets sont à l'écrivain. Elles sont indispensables. » (Wright Mills, p. 206-207.)

démarrage, il ne vous sera peut-être pas impossible de rétablir la situation, mais il vous sera très difficile de nouer une relation d'enquête fructueuse. Celle-ci suppose en effet des échanges approfondis, des « discussions », c'est-à-dire une certaine forme de respect mutuel. Lors d'une enquête de terrain, il faut toujours être autant que possible à la hauteur de l'idée que se fait le commun des gens de ce qu'est un enquêteur.

- Enfin, et surtout, il faut savoir que, si vous arrivez « sans idées » sur le terrain, sans idées tirées de vos lectures sur votre thème, vous arrivez en fait avec vos idées « à vous », avec vos prénotions, vos préjugés sociaux, c'est-à-dire avec beaucoup d'idées fausses, pleines d'ethnocentrisme, sur le milieu enquêté et sur les enquêtés eux-mêmes.

### *Vous familiariser avec le terrain*

Vous aurez à faire sur le terrain l'apprentissage du « langage indigène ». Malgré l'existence d'une langue de référence commune, le français standard, vous sentirez bien vite que le vocabulaire de base des enquêtés présente de nombreuses par-

### **Les impasses et « gaffes » liées à l'absence de lecture**

Prenons un premier exemple dans le domaine de la sociologie de l'éducation. Comme nous sommes tous d'anciens élèves, et à ce titre « indigènes » du milieu scolaire, la tentation est ici particulièrement grande, notamment lorsqu'on est jeune étudiant (ayant quitté depuis peu l'enseignement secondaire), de se fier à sa propre expérience sociale d'ancien élève qui peut sembler un viatique suffisant pour entrer sur ce terrain. La lecture de travaux sur l'école peut sembler ne pas être indispensable. Et c'est là une erreur manifeste ! D'une part, l'école est une institution très réglementée qui ne cesse de se transformer : dénomination des filières, modes de notation, mécanismes d'orientation ne cessent de changer. D'autre part, l'absence de lectures précises sur le fonctionnement du système éducatif, en vous privant de la connaissance minimale de faits élémentaires du système scolaire comme les sigles qui peuplent cet univers — classements en zones (ZEP, « zones sensibles »...), sections des lycées (L, S, ES, STT, STI...), syndicats (SNES in FSU, SGEN, SNALC, FO, Sud-Education), associations de parents d'élèves (FCPE, PEEP, APEL...) — vous empêchera par exemple d'avoir une discussion sérieuse avec un enseignant ou un membre de l'administration. Vous ne pourrez même pas commencer votre enquête.

Si vous n'avez aucune idée des enjeux qui agitent le milieu enseignant ou plus largement l'univers de l'école, il vous sera très difficile d'établir une complicité minimale avec les enquêtés et/ou de pouvoir leur renvoyer la balle en temps utile. De même, si vous ignorez tout de l'histoire (très complexe) du système sco-

→

laire, vous ne pouvez prendre la moindre distance avec le discours indigène : la connaissance du passé de l'institution est le plus souvent une clé pour comprendre les situations d'aujourd'hui. Pour commencer une enquête sur un établissement scolaire, les acquis de la sociologie de l'éducation sont d'autant plus nécessaires qu'ils ont été divulgués dans le milieu enseignant et que vos interlocuteurs ne comprendraient pas que vous en sachiez moins qu'eux sur votre propre domaine. Car c'est un univers où il faut être particulièrement armé pour mener à bien une enquête. Bien sûr, ce qui vaut pour l'institution scolaire vaut pour d'autres institutions.

L'absence de préparation expose fortement l'enquêteur à des erreurs ou à des « gaffes » rédhibitoires.

*Exemple 1.* Deux étudiants souhaitent enquêter sur les « relations amoureuses entre lycéens », thème qui ne soulève pas l'enthousiasme des encadreurs du stage qui y voient un « sujet-piège ». Après bien des péripéties, ils jettent leur dévolu sur le lycée professionnel où les étudiants du stage de terrain sont hébergés. Le sujet n'est pas pris au sérieux par les jeunes, les enquêteurs (peu au fait de la hiérarchie des établissements scolaires et de la spécificité des LEP) sont vite soupçonnés par les élèves d'être des « flics » à la recherche de petits trafics, leur présence continue sur place est source de nombreux malentendus, aucun « allié » n'a pu les aider. La tension s'accroît de jour en jour. Cette « histoire » n'a pas été entièrement élucidée mais le fait est que l'année suivante notre hébergement dans ce LEP nous sera refusé.

*Exemple 2.* Une étudiante part interviewer des militants de FO sans connaître la différence entre

→

FO et la CGT. Lorsque le secrétaire de section FO s'en aperçoit au bout de quelque temps d'entretien, il s'en étonne et, avec ses camarades, s'amuse à « mettre en boîte » l'étudiante qui paie là le coût de son ignorance, ce qui la dissuadera par la suite de faire du terrain.

Le bilan est le même dans les deux cas : l'enquêteur se trouve disqualifié sur le terrain au point de ne pouvoir y continuer quelque enquête que ce soit. Et, comme l'on dit dans le jargon, le terrain est « brûlé », pour soi mais aussi pour ceux qui voudraient peu après prendre le relais.

ticularités, d'autant plus propices aux malentendus que vos interlocuteurs et vous croyez sincèrement partager la même langue. Cet apprentissage fondamental est lent, compliqué, demande patience et persévérance. Compte tenu de son enjeu — la compréhension du « langage indigène » est au centre de l'enquête ethnographique —, il est nécessaire de vous y préparer à l'avance (cf. encadré, p. 75). Le « langage indigène » peut prendre différentes formes selon le milieu enquêté.

Ce peut être un langage de métier dans un univers de travail nécessairement étranger aux profanes (dont vous êtes) : par exemple, le langage des policiers, le langage des ouvriers (qui varie fortement selon la branche industrielle), le langage des professionnels de la santé (médecins, infirmières ou aides-soignantes), le langage des artistes (acteurs, peintres, musiciens...), celui des sportifs, etc. Ce vocabulaire propre à chaque milieu professionnel est lui-même le produit d'une histoire, transmise de génération en génération. La lecture de travaux historiques ou d'enquêtes de terrain sur votre milieu d'enquête sera un premier pas pour arriver à déchiffrer les propos des enquêtés, à comprendre les explications que ceux-ci ne manqueront pas de vous donner.

Même si le thème de la disparition des classes sociales est aujourd'hui à la mode, les enquêtes de terrain, par la proximité qu'elles permettent avec les manières d'être et de parler, ne cessent de nous rappeler la persistance des langages de classe, des manières de vivre et de faire typiques de certains

groupes sociaux (et d'abord l'opposition entre la bourgeoisie et les classes populaires). Si vous travaillez dans un milieu social différent de votre milieu d'origine, il vous faudra apprendre à décoder rapidement le langage propre de vos enquêtés, non pas en vue de l'imiter (cela ne se fait pas instantanément, le langage est « incorporé ») mais pour comprendre. Par exemple, si vous êtes issu d'un milieu populaire et que vous étudiez un milieu bourgeois (familles, associations ou « clubs » fermés, professions libérales, clubs sportifs « select », etc.), il vous faudra prêter une attention particulière aux manières de parler, à l'utilisation de litotes et d'euphémismes pour dire les choses sans paraître y toucher, pour dire l'amitié, l'affection ou au contraire le mépris ou la haine.

En fait, il ne faut jamais oublier que, une fois sur le terrain, tout va finalement très vite, et que l'on ne peut jamais, comme dans les sciences de la nature, recommencer l'expérience, ni l'arrêter. Cela signifie qu'il faut vous être préparé pour pouvoir décoder, sur le moment et presque dans l'instant, un certain nombre de situations ordinaires auxquelles vous assistez. Non seulement cela peut vous permettre de faire bonne figure dans l'interaction, mais cela vous aide à observer et à écouter, à recueillir un glossaire de formules et de termes. Une bonne préparation du terrain vous aide à *être aux aguets*.

Rappelons que les enquêtés dans les situations ordinaires font la plupart du temps comme si vous compreniez tout immédiatement, comme si vous étiez des leurs ; et si vous êtes en situation d'entretien (enregistré), ils ne prennent pas toujours le temps de tout vous expliquer, d'autant plus qu'ils n'ont pas conscience de ce que vous ne comprenez pas. Vous ne pouvez pas non plus sans cesse les interrompre pour leur demander des précisions sur le vocabulaire employé.

Le plus difficile à acquérir, qui ne s'acquiert d'ailleurs qu'avec le temps et la fréquentation des enquêtés, c'est un ensemble de réflexes qui vous permettent de déceler l'implicite de la vie sociale dans le milieu que vous enquêtez, c'est-à-dire l'ensemble des choses qui vont de soi, qui sont admises de tous et qui, justement, ne sont pas maîtrisées par l'étranger. Bien évidemment, vous serez amené à faire des erreurs, parfois des fautes, qui démontrent votre méconnaissance des codes de

conduite et des manières de faire et d'être en vigueur dans le milieu enquêté. C'est lorsqu'on vous « reprendra », qu'on vous en fera la remarque, que vous avancerez le plus vite dans la mise au jour de ces implicites. *Exemple* : « T'es bien fière aujourd'hui » parce qu'on n'a pas dit bonjour. Ou bien : « Mais je t'ai déjà vue aujourd'hui » parce qu'on salue dans les formes une seconde fois dans la journée.

Ces remarques visent à vous montrer l'intérêt d'un savoir pratique de base avant de commencer votre enquête. Il vous sera utile pour poser des questions mais surtout pour « mieux suivre », décoder au plus vite des situations ordinaires parfois essentielles à comprendre sur le moment, éviter les plus grosses gaffes.

### Ne pas trop lire

S'il est nécessaire de rappeler cette exigence de lectures préalables, il est aussi important de vous prévenir qu'il est parfois bon, pour faire du terrain, de ne pas avoir « trop lu ». C'est un conseil paradoxal dans l'univers académique. Nous le donnons parce qu'on a maintes fois constaté qu'une des manières de lutter contre la crainte ou l'« angoisse » d'un premier terrain consiste à accumuler des lectures préparatoires, notamment théoriques, qui sont conçues comme des clés devant ouvrir toutes les portes. Or, sur le terrain, cette accumulation de lectures peut se révéler préjudiciable : vous serez en quelque sorte encombré de toutes ces théories auxquelles vous voudrez plier ce que vous observez (cf. encadré, p. 70). Vous risquez de ne rien voir d'autre que ce que vous êtes venu chercher. Or le terrain doit pouvoir aussi fonctionner, sinon comme remise en cause radicale des théories, du moins comme *série d'ajustements* parfois très importants. Le trop-plein de lectures préparatoires constituera une sorte d'écran entre la réalité observée et vous : vous risquez l'interprétation hâtive, vous risquez surtout de vous arrêter trop vite aux phénomènes qui satisfont votre théorie préférée et de ne pas poursuivre les investigations empiriques.

Conséquence : vous avez de fortes chances de chercher à tout prix l'élucidation du matériel recueilli dans le pouvoir



### **Un exemple de surthéorisation prématurée**

Si vous avez lu déjà plusieurs interprétations du phénomène que vous observez (par exemple le carnaval), vous risquez de vous arrêter avant même d'avoir commencé l'enquête proprement dite. Ainsi, une première observation du carnaval de Meaux et de son histoire récente permet de retrouver les grands traits du rituel carnavalesque (analysés par l'ethnologie européenne, de Van Gennep à J. Caro Baroja) : moment festif de renversement, de contestation de l'ordre existant, défilé de chars représentant les quartiers populaires, qui prend possession, pour un jour, de l'ensemble du territoire urbain, immolation par le feu de sa Majesté Carnaval, etc. Mais l'enquête, pour retrouver les initiateurs de ce rituel, mettra en avant l'absence de spontanéité du phénomène (mis sur pied par un travailleur social qui prend l'idée dans la littérature folklorique), son absence de gratuité (la ville lui alloue, plusieurs années durant, un budget important), son organisation minutieuse (par des responsables d'associations qui sont aussi des militants politiques), son ambiguïté enfin (il subit, au dire des premiers organisateurs, une double dérive, financière et délinquante).

Vous voilà loin des interprétations ethnologistes en termes de rituel, et bien près de la sociologie politique. En même temps, vous avez appris quelque chose sur les conditions, politiques et sociales, d'un revivalisme culturel qui ressemble plutôt, ici, à l'invention d'une tradition. Le problème serait non d'avoir trop lu, mais d'avoir trop lu dans une seule direction d'analyse, celle qui isole l'objet (carnaval), ce qui pré-déterminait la problématique appliquée à ce que vous observez.

explicatif de grands concepts omnibus, sans prêter suffisamment d'attention à la particularité de vos données, autrement dit sans vous laisser suffisamment guider ou porter par les acquis mêmes de votre terrain. C'est surtout vrai des lectures qui vous imposent par avance une certaine définition de votre objet : elles vont inhiber le travail de tâtonnement qui vous conduit d'un thème à un terrain et vous force à reformuler votre objet.

Ni empirisme naïf (qui conduit à l'accumulation désordonnée et brouillonne de faits sans éclairage conceptuel), ni théoréticisme intempestif et décisoire (qui réduit le terrain à une sorte de réservoir de données illustrant une théorie *a priori*) : le travail de terrain est exigeant dans la mesure même où il impose de trouver un juste milieu, c'est-à-dire d'adapter empirie et théorie. La tâche n'est pas facile. La solution consiste à effectuer un va-et-vient entre lectures et enquêtes en évitant deux écueils symétriques :

— le plus répandu consiste à aller sur le terrain dans une joyeuse ignorance (théorique ou du contexte historique de votre terrain), tout entier soumis à la seule excitation de faire du terrain, et de persister dans ce refus bibliographique ;

— l'autre écueil, plus rare, consiste à s'enfermer dans une bibliothèque pour « tout » lire et à réduire la phase du terrain à la portion congrue.

### *Vous informer (presse, radio, télévision)*

Faire une enquête de terrain, c'est être constamment en mesure de parler aux enquêtés de choses qui les concernent, qui les intéressent. D'une certaine manière, enquêter, c'est être (ou se replonger) « dans le monde », quitter (temporairement) le monde de l'école ou de l'Université. Cela signifie vivre au diapason de la majorité des gens, au rythme de leur vie ordinaire : ils travaillent, écoutent la radio, regardent la télévision. Se tenir informé, c'est la première démarche, cela permet de pouvoir entrer dans une conversation, relancer un entretien, vous rapprocher des gens que vous côtoyez, établir une forme de complicité avec eux (« Ah oui j'ai vu à la télévision, ou « entendu à la radio », « j'ai lu sur le journal ») et vous

informer, quitte à prendre des distances avec le point de vue médiatique pour faire comprendre que vous n'êtes pas des journalistes de télévision. Vous ne recherchez pas un scoop, vous cherchez à comprendre leur point de vue à « eux », spectateurs anonymes.

Dans cette phase de préparation du terrain efforcez-vous de recueillir un ensemble varié d'informations sur votre thème de recherche — informations de type scientifique (articles, livres, colloques), journalistique (coupures de presse), ou même purement idéologique (qui désignent un certain air du temps) — et d'adopter une attitude concentrée : tenez-vous aux aguets, furetez, faites des rapprochements avec votre thème. Le travail de recherche commence toujours par ce travail d'imprégnation qui vous fera repérer toutes sortes d'informations pertinentes ou divaguer librement sur votre thème.

Dans un premier temps, il faut vous habituer à vous constituer systématiquement des dossiers de presse au gré de vos diverses lectures, visions ou rencontres.

*Exemple.* — Si vous travaillez sur l'école, commencez par ouvrir différentes chemises (« rentrée scolaire », « politique scolaire », « cantines scolaires », « diverses statistiques nationales et régionales », « syndicats enseignants », etc.). Lisez régulièrement les articles de la rubrique « éducation » de la presse nationale et locale, découpez les plus intéressants. Consultez la presse spécialisée — *Le Monde de l'éducation* — et n'oubliez pas la presse syndicale (très fournie en ce domaine). Regardez les émissions télévisées consacrées à ce thème (documentaires sur *Arte*, émissions comme « La marche du siècle ») ou de radio (« le téléphone sonne » de France Inter). Enregistrez certaines d'entre elles au magnétoscope ou au magnétophone. Prenez des notes et faites des fiches. L'enquête devient plus active lorsqu'on fait la démarche d'aller chercher ce type d'informations dans les lieux spécialisés (visite aux locaux syndicaux, ONISEP, rectorat).

Connaître l'histoire et la sociologie d'un thème

Pour ce faire, lisez la bibliographie que l'on vous a conseillée, à condition toutefois qu'elle ne soit pas trop vaste. Préférez toujours les articles de revue aux ouvrages. Méfiez-vous des résumés de vulgarisation et des généralisations. Attrapez toujours le problème par le « petit bout » de la lorgnette.

*Exemple.* — Vous travaillez sur une « cité », sur la « banlieue ». La bibliographie est vaste, pas toujours de bonne qualité. Lisez des textes qui permettent de poser des questions aux enquêtés. Commencez par lire l'article de Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire — « Proximité spatiale et distance sociale dans les grands ensembles », *Revue française de sociologie*, XI, 1970, 1, p. 3-33 — devenu un des classiques de la sociologie urbaine française. Les auteurs montrent que, contrairement à l'utopie fondatrice de l'urbanisme des grands ensembles, ceux-ci étaient le théâtre de conflits de classe entre deux populations construites par les mécanismes d'attribution du logement social. Au centre du « malaise » des grands ensembles, on trouve alors les conflits autour de l'éducation des enfants entre classes populaires et classes moyennes, accentués par le déséquilibre démographique (surreprésentation des enfants de milieux populaires). Même si les choses ont aujourd'hui changé (pauvreté de masse, DSQ, « quartiers difficiles », etc.), ces résultats sont transposables à la période actuelle : voyez en quoi l'analyse faite à propos de ces deux types de population s'applique ou non aux deux groupes qui composent les quartiers d'habitat social aujourd'hui : les familles françaises paupérisées et les familles immigrées.

Lire des comptes rendus d'enquêtes

Les lectures les plus rentables pour préparer un travail de terrain sont celles qui rendent compte d'enquêtes ethnographiques, menées par un chercheur sur une assez longue période de temps et qui exposent en détail à la fois le déroulement de l'enquête et les résultats de la recherche. Ne vous sentez pas obligé de vous replonger dans les grands auteurs (Marx, Durk-

heim, Weber, Elias) pour ce travail préparatoire. On ne veut pas ici céder au culte du « tout terrain » en faisant comme si la théorie était inutile. Mais la théorie risque d'être prématurée. Sachez tout de même qu'aller sur le terrain sans base théorique n'est pas risqué en soi, mais vous nuira considérablement lors de la phase d'interprétation des matériaux recueillis. C'est alors qu'il vous faudra rattraper ce retard.

Allez à l'essentiel ! Commencez d'abord par établir une bibliographie de base (cf. encadrés ci-dessous et ci-contre), puis lisez des ouvrages ou des articles tirés d'enquêtes de terrain « exemplaires », qui sont devenus des « classiques » dans leur domaine. Vous apprendrez beaucoup à voir les profession-

### **La recherche bibliographique en bibliothèque**

Les propos qui suivent s'adressent moins aux habitués des bibliothèques universitaires qu'à ceux qui ne les fréquentent qu'occasionnellement. Il existe des bibliothèques dites « de section » (BS : exemple sociologie dans une UFR de sociologie) qui offrent des lectures de base, notamment pour le DEUG. Souvenez-vous que vous pouvez demander conseil aux bibliothécaires. Profitez de l'accès direct aux livres que vous pouvez trouver dans les BU (de lettres) et dans les BS, rôdez dans ces lieux où vous pourrez faire du miel de ces déambulations. Par ailleurs, ne sous-estimez pas les bibliothèques municipales dont le fonds est souvent très riche dans les grandes villes universitaires. N'oubliez pas les médiathèques et vidéothèques. Enfin, n'hésitez pas à *acheter les livres* qui vous serviront tout au long de l'année et constitueront votre bibliothèque personnelle. Un certain nombre d'entre eux seront vos compagnons de travail ; vous les consulterez souvent, vous aurez à travailler dessus, n'hésitez pas à les annoter, à vous les approprier à votre manière...

## **Vous constituer une bibliographie de base**

Il ne s'agit pas de faire un travail bibliographique exhaustif mais d'établir, le plus souvent en collaboration avec votre directeur de recherche, une bibliographie de base qui vous permettra de connaître les problématiques, les débats liés à votre thème de recherche. La constitution de la bibliographie de base peut se faire de différentes manières.

*Ce qu'il vaut mieux éviter pour ne pas perdre trop de temps*

— Ne recourez pas directement aux banques de données documentaires, en procédant à la recherche des mots clés et en produisant de longs listings difficilement utilisables. Cette opération est longue et souvent trompeuse : elle peut induire en erreur car ce type d'information n'est pas sélectionné, ni surtout hiérarchisé. Sous couvert de sciences sociales, il existe de nombreux ouvrages parascientifiques, inutiles à consulter ou, pis encore, dangereux, parce qu'ils légitiment certains préjugés, en général constitués politiquement, en les faisant passer pour des hypothèses sérieuses. Vous devez aussi apprendre à manier avec précaution les livres de synthèse, lectures de seconde main, qui ne livrent pas de données d'enquête et fournissent des résultats sans jamais donner les moyens de savoir comment ils ont été fabriqués, mais vous pouvez les utiliser notamment en consultant leur bibliographie (celle de la collection « Repères » est en général riche et bien faite).

— Méfiez-vous aussi des titres et surtout des titres d'ouvrages, en général choisis par l'éditeur et non par l'auteur, dans une logique de marketing et non de recherche. La première opération consiste à traduire votre thème d'intérêt (exemple : « la drague dans les boîtes de nuit ») en

→

langue académique (le choix du conjoint ou le marché matrimonial). Un ouvrage comme « Sociologie du dragueur » n'est sans doute pas la meilleure clé pour une telle traduction. Reportez-vous plutôt aux enquêtes INSEE ou INED (notamment la réactualisation de l'enquête classique de Girard sur le choix du conjoint, par Bozon et Héran).

*Ce qu'il faut faire*

— Outre les avis des enseignants, notamment de celui qui dirige vos travaux, appuyez-vous sur les bibliographies données par les autres professeurs dans leurs cours (ou dans ceux des années précédentes lorsque ceux-ci vous ont intéressé et/ou étaient riches d'aperçus d'enquête).

— N'hésitez pas à contacter les bibliothécaires spécialisé(e)s en sociologie, s'il en existe dans votre université.

— Utilisez les « index » des revues spécialisées qui recensent les articles parus par thème et par auteur. Ce sont à proprement parler des instruments de travail qu'il faut apprendre à utiliser.

— Consultez régulièrement les sommaires de ces mêmes revues.

— Trouvez un premier article sur votre thème, récent et autorisé (un indice de cette autorité académique repose dans la nature du support) ; pour ce faire, passez par les notes critiques ou les comptes rendus détaillés (appelés aussi *surveys*) disponibles dans les grandes revues de sociologie (*Revue française de sociologie*, *Sociologie du travail*, *Annales*, *Genèses*, *Recherches sociologiques*) ou d'anthropologie (*Ethnologie française*, *Terrain*). Une fois repéré ce premier article, constituez une amorce de bibliographie en notant systématiquement, dans un fichier bibliographique, les références de cet

→

article et recommencez avec les articles référencés.

Enfin, sachez que les publications en sciences sociales sont hiérarchisées de façon stricte selon leurs auteurs (plus ou moins consacrés) et selon les supports de publication. Pour un même auteur et sur un même thème, vous pouvez trouver :

- un article de fond (dans une revue scientifique à comité de lecture) ;
- un article préliminaire (type littérature grise) ;
- un article de synthèse ;
- un ouvrage ;
- un texte de vulgarisation.

Vous gagnerez du temps à trouver la référence de l'article de fond (en général cité dans les autres supports) : ne lisez que lui.

nels à l'œuvre, comme tout « apprenti-compagnon » qui, dans un premier temps, regarde le « maître » travailler pour ensuite reproduire, par mimétisme, les gestes et les manières de ce dernier. Certes vous n'apprendrez pas tous les « trucs du métier » parce que les publications ne s'y prêtent pas et parce que, aussi, aucun artisan ne souhaite vraiment les divulguer intégralement.

Vous savez déjà que, sur un thème donné (la politique, l'école, le travail, la religion, la ville, l'immigration, etc.), il existe des articles et des livres, publiés depuis plus ou moins longtemps, qui constituent ce que l'on appelle, dans le milieu professionnel de la recherche, des « classiques ». Ce sont des textes qui font autorité parce qu'ils ont établi des résultats « sûrs », parce qu'ils ont décrit et mis en lumière un certain type de mécanismes sociologiques qui résistent à l'épreuve du temps. A ce titre, ils constituent un fonds d'hypothèses qu'on ne saurait ignorer sans perdre son temps. Il faut donc en prendre connaissance, partir d'eux, même si vous pouvez espérer, à terme, les remettre en question. On n'insiste pas sur ce point car, en général, ce travail se fait en collaboration avec l'ensei-



gnant(e) qui dirige votre recherche et qui vous indiquera la « bibliographie de base ».

### Comment lire ?

Lire pour préparer une enquête de terrain n'obéit pas entièrement à la même logique que lire pour effectuer un travail purement bibliographique ou un travail critique des textes. Il s'agit d'effectuer des lectures dans la visée directe de votre terrain, de ne pas vous perdre dans le maquis des publications en sciences sociales, d'apprendre à faire des lectures « opératoires », c'est-à-dire des lectures qui vous font avancer vite sur votre sujet.

### Lire des articles

En sciences sociales, comme dans les autres sciences, la recherche vivante tend de plus en plus à se faire et à se donner à voir dans des articles de revues spécialisées. La lecture d'un bon article — original, dense, même un peu ancien (beaucoup d'articles des années 1960-1970 de la *Revue française de sociologie*, des années 1980 d'*Actes de la recherche en sciences sociales* méritent encore d'être lus aujourd'hui) — vaut souvent mieux que celle d'un gros livre. Visez toujours à gagner du temps. Si cela n'a déjà été fait, apprenez à connaître les principales revues en sciences sociales et à ne pas vous limiter aux articles parus au cours de ces dernières années. Les œillères disciplinaires pèsent d'un poids très fort dans les sciences sociales françaises. Lorsqu'on est sociologue, on est rarement obligé de lire les anthropologues (hormis dans les rares départements de sociologie-anthropologie). Or faire du terrain implique de s'ouvrir aux différentes sciences sociales. Alors consultez et lisez *Terrain*, *Ethnologie française*, *Journal des anthropologues* (et inversement des revues de sociologie, si vous êtes anthropologue). Apprenez à consulter des revues autres que celles de sociologie ou d'anthropologie.

- Sachez que l'on peut lire de la (bonne) sociologie ailleurs que dans les revues de sociologie *stricto sensu*, notamment dans des revues de sciences sociales interdisciplinaires (*Annales*, *Genèses*, *Enquête*), mais aussi dans des revues spécialisées dans un domaine précis de recherche. Exemples : *Annales de la recherche urbaine* (pour tout ce qui concerne la ville), *Études rurales*, *Cahiers d'économie et de sociologie rurales* (pour le monde rural), etc. Si vous travaillez sur la politique, allez voir du côté des revues de science politique qui, depuis une dizaine d'années, se sont ouvertes à la sociologie, notamment *Politix* (mais aussi, depuis quelque temps, la *Revue française de science politique*). Si vous travaillez sur les problèmes d'emploi, de formation, de travail, outre la revue consacrée (*Sociologie du travail* qui a toutefois largement ouvert son éventail de centres d'intérêt), les revues du ministère du Travail — *Travail et Emploi* — et du CEREQ (Centre d'études et de recherches sur l'emploi et les qualifications) — *Formation-Emploi* (qui contient une excellente revue bibliographique) sont impérativement à consulter. N'oubliez pas des revues plus militantes (*Critiques sociales*).

- Vous pouvez aussi consulter des revues d'histoire, comme les revues d'histoire contemporaine (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) : la revue généraliste comme *Vingtième siècle*, plutôt fournie en histoire politique et culturelle ; mais aussi *Le Mouvement social* (histoire sociale, histoire des métiers et des professions, histoire du mouvement syndical, fréquentes comparaisons internationales), *Histoire et entreprises*, *Histoire de l'éducation* (institutions scolaires, personnels enseignants, programmes, pratiques pédagogiques) *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (qui couvre une partie du programme contemporain), et d'autres publications plus spécialisées (*Cahiers de l'IHTP*, *Cahiers Marc-Bloch*), revues de départements de sciences sociales de province (*Revue du Nord*, *Revue des sciences sociales de l'Est*, *Revue du monde alpin et rhodanien*).

- Vous pouvez aussi regarder les revues de démographie, proche parente de la sociologie, notamment *Population*, la revue trimestrielle de l'INED, qui contient régulièrement des

articles de sociologie de la famille, sociologie des âges, sociologie de l'immigration, sociologie de l'éducation (en lien avec l'histoire de cette institution, pionnière des enquêtes de l'éducation) et le remarquable « 4 pages » mensuel de l'INED *Population et sociétés*, qui fait le point avec bonheur sur différents thèmes et aborde souvent des questions de construction d'enquête. Son équivalent pour l'INSEE, *INSEE Première*, est également une véritable mine ainsi que, pour l'agriculture, l'alimentation et le monde rural, l'équivalent pour l'INRA, *INRA sciences sociales*.

- Même si la science économique tend de plus en plus à s'autonomiser et à se couper des autres sciences sociales, il subsiste des revues qui cherchent à ancrer de nouveau l'économie politique dans le domaine des sciences sociales. Signalons la revue mensuelle de vulgarisation (réussie) *Alternatives économiques* qui offre un suivi très intéressant (car souvent problématisé) de l'actualité économique. *Problèmes économiques* (notamment sur le travail et la formation), la *Revue française d'économie*. La revue *Tiers Monde* mobilise, elle, de plus en plus des sociologues et anthropologues du développement.

### *Lire de manière « active »*

Il y a « lire » et « lire ». D'abord, on ne peut que vous conseiller de toujours lire les auteurs « de première main », c'est-à-dire en vous confrontant directement aux textes eux-mêmes, sans passer par des résumés qui sont souvent déjà des interprétations du texte. Lorsque vous lisez des textes en sociologie ou en ethnologie, il vous faut prêter une attention particulière à la manière dont l'enquête a été menée, même si les questions de « méthode » (en l'occurrence de fabrication d'enquête), pour des raisons éditoriales, sont en général reléguées en annexe, et donc considérées implicitement comme de lecture facultative. Ensuite, qu'entend-on par « lecture active » des textes ?

- C'est lire non pas pour mémoriser en vue d'un examen ou reproduire un apprentissage de type scolaire (mode de lecture

auquel vous êtes habitué) mais pour s'approprier un savoir que vous aurez à réutiliser, à « réinjecter » sous une forme ou sous une autre en situation d'enquête.

Par cette lecture, vous effectuez un premier apprentissage du milieu, des manières « locales » de parler, de faire, de sentir.

- C'est aussi apprendre à se faire une opinion critique, à entretenir un rapport soupçonneux, voire « irrespectueux », aux textes (qui apparaissent souvent sacrés lors des premières années du cursus universitaire), c'est-à-dire en considérant qu'ils peuvent être faillibles, en cherchant les manques ou les failles dans la démonstration. C'est aussi s'entraîner à poser des questions aux textes que vous lisez ou, plus exactement, à leur poser des questions issues de votre propre travail de recherche.

Concrètement, pour rendre efficace cette lecture d'avant terrain, efforcez-vous de la rendre aussi active que possible : prise de notes, mise en fiches, questions émergentes, critiques éventuelles, recopier des extraits sur un cahier de notes suivis de vos propres commentaires critiques, etc.

Exemple : Florence Weber lit un article de Claude Karnoouh<sup>2</sup> pendant qu'elle effectue une enquête dans un village bourguignon pour sa maîtrise d'ethnologie. Elle note dans les marges de l'article les noms des familles qui semblent suivre les deux stratégies analysées par Karnoouh, la stratégie économique (accumulation de patrimoine sur plusieurs générations, stratégie qui s'épuise au bout de trois ou quatre générations) et la stratégie politique (multiplication d'alliances, émiettement du patrimoine et accumulation d'un capital « politique »). Elle note même les formules qui, localement, résument ces processus (« trois générations pour accumuler, une pour dilapider »). En parallèle, elle fabrique des généalogies qui ne deviennent parlantes qu'en comparaison de celles évoquées par Karnoouh. On a eu la même expérience avec Hoggart [14] lu sur le terrain : une excitation permanente devant des détails que l'on retrouve tels quels, malgré les différences de date et de lieu.

La vertu des comptes rendus d'enquêtes réside dans l'inci-

---

2. Intitulé « Parenté et politique dans un village lorrain », *Études rurales*, 1, 1974.

*tation à comparer* avec sa propre enquête. Ce qui ressemble comme ce qui diffère doit être justifié. Voilà un moteur pour une *explicitation* maximale.

Ce travail de lecture préalable constitue votre « laboratoire personnel » : vous êtes là maître chez vous, vous y avez entière liberté, vous y avez aussi droit à l'erreur. Vous devez vous servir de ces lectures comme d'une forme d'entraînement à l'arme de la critique. L'essentiel est de ne pas prendre pour argent comptant ce qui est parfois livré comme vérité révélée. Il est bon d'adopter cette attitude *a priori* hypercritique : dangereuse lorsqu'on passe des concours, elle est salubre lorsqu'on fait de la recherche et qu'elle sert à construire d'autres formes de raisonnement. Cependant, cette attitude vous viendra plus facilement lorsque vous serez plus engagé dans votre travail de terrain. Elle vous sera presque familière, presque « naturelle », une fois que vous serez armé d'une « vraie » expérience de terrain. Vous pourrez, à titre d'exercice instructif, comparer la lecture d'un texte faite avant la phase de travail de terrain et celle que vous en faites après votre terrain.

### **Préparer une monographie locale (interconnaissance territoriale)**

Une longue tradition d'enquêtes monographiques, et tout particulièrement de monographies de villages, a contribué à durcir la méthode et à en faire un usage mécanique qui l'a déconsidérée. Néanmoins, à condition d'être averti des principaux pièges qui guettent la monographie locale, elle reste une façon efficace et solide d'appuyer et d'encadrer un travail de terrain. Ces pièges sont :

- *Le rêve de l'exhaustivité* (vous ne pourrez pas « tout » connaître d'un village ou d'une communauté locale et, le pourriez-vous, que cela n'aurait aucun intérêt), lié à la technique ethnographique raillée sous le terme de « monographie à tiroirs » (vous arrivez dans le village, ou la tribu, X ; vous remplites systématiquement le « tiroir » parenté, le « tiroir » religion, le « tiroir » politique, etc. Mais une fois les tiroirs rem-

### **Vous constituer des sources créatives**

Le travail de documentation que vous faites n'est pas que de pure routine. Concevez-le comme un vrai travail de recherche. Il ne s'agit pas de faire preuve d'exhaustivité, d'avoir tout lu, de vouloir citer tout le monde. Il faut vous efforcer d'ajuster votre travail de documentation à votre thème. Cherchez dans le milieu enquêté les sources les plus appropriées, les plus riches, c'est-à-dire celles qui feront le mieux « parler » votre thème. Apprenez à repérer dans vos lectures les documents qu'il serait intéressant de vous procurer, de demander aux enquêtés (après un certain temps d'enquête) : les photos de mariage, les copies d'élèves qui permettent par exemple de repérer les catégories du jugement professoral<sup>3</sup>. Cherchez à transformer en sources créatives des données qui peuvent apparaître banales, à considérer avec intérêt des objets qui peuvent apparaître sans valeur de la part de ceux qui les utilisent tous les jours. Des copies d'élèves, c'est avant tout tant d'heures de correction pour le professeur, ce n'est pas immédiatement à ses yeux un document sociologique. Fabriquer des données ethnographiques, cela consiste aussi à faire émerger des « sources » dormantes. Ces sources seront d'autant plus pertinentes pour votre recherche qu'elles sont proches de la pratique des enquêtés, peu travaillées ou déformées par des intermédiaires culturels qui s'en emparent.

plis, vous avez bizarrement dévitalisé et décontextualisé des faits qui ne valent que par leurs relations).

---

3. Cf. BOURDIEU Pierre et SAINT MARTIN Monique, « Les catégories de l'entendement professoral », *ARSS*, 3, 1975, p. 68-93.

- *Le risque de l'hypostase du collectif.*

Vous faites la monographie du groupe Y ou du village Z, vous vous surprenez à écrire « Z pense que »... « Y croit fermement que » ou, plus insidieusement, « les membres de Y ou les habitants de Z sont persuadés que... ». Autrement dit vous prêtez une conscience et une volonté collectives à un groupe, vous personnalisez ces collectifs, ce qui fut déjà dénoncé par Max Weber [97] comme l'un des dangers qui guettent sans cesse les sciences sociales. La variante adoucie de l'hypostase est le culturalisme (« à Z, on dit que... »).

- *L'absence d'interrogation* sur les frontières de la prétendue communauté que vous étudiez. Exemple, toujours le village : la commune est une réalité « politique » elle-même remise en cause par les nombreux syndicats de communes et autres SIVOM ; ce n'est pas une réalité économique ni sociale...

Cependant la monographie à base locale reste une des meilleures façons de faire du terrain :

- parce que c'est la plus petite échelle à laquelle les informations pertinentes sont recueillies (recensement par commune ou par îlot ; inventaire communal ; statistiques électorales par bureau de vote ; cadastre ; impôts, etc.) ;

- parce que c'est l'échelle la plus petite à laquelle l'État se fait sentir aux individus (ou plus exactement aux foyers ou « ménages »). C'est la résidence légale qui détermine les droits et devoirs de tout un chacun : lieu de vote, facture d'eau, impôts locaux, règles locales de stationnement, raccordement au tout-à-l'égout, règles d'urbanisme, etc. ;

- parce qu'une grande partie de la vie sociale (bien qu'à des degrés divers selon les classes, les générations, les âges, les professions, le genre, etc.) se joue à cette échelle : militantisme politique (les « unions locales », le « terrain » des hommes politiques, etc.) ; appartenance associative (associations de loisirs d'« originaires », de bénévoles, etc.) ; scolarité des enfants ; fréquentation des commerces ; interconnaissance de quartier ; transmission de patrimoine immobilier et foncier ; inscriptions patronymiques (monuments aux morts, cimetières).

La République s'est incarnée dans ces Clochemerle à la fois raillés et célébrés.

Certes les choses se passent très différemment selon les communes, leur taille, leur histoire démographique, leur vitalité économique (cf. Browaeys et Chatelain [4]). Selon les cas, on privilégiera résolument l'approche locale (petites communes où l'on s'installera) ou l'approche associative (communes plus grandes où le néo-résident passe inaperçu et où il s'investira dans des groupes plus restreints). Mais le fondement de l'enquête, dans tous les cas, restera une *présence longue de type résidentiel*.

### Étudier le cadre historique et géographique

Le milieu d'interconnaissance que vous étudiez a une histoire (une histoire sociale, économique, politique, culturelle) tout comme ses lieux (le paysage urbain ou rural, les rues, les habitations, la division de l'espace) et leurs hommes (langage, mœurs et coutumes). Cette histoire, il faut s'efforcer de la connaître, au moins dans ses grandes lignes. Non pas dans un but d'érudition mais parce que la connaissance de cette histoire — à la fois histoire longue et histoire événementielle — vous permettra d'aborder, mieux armé, votre terrain. Elle vous aidera à poser vos premières questions en tenant compte des particularités du lieu. Elle vous permettra de mieux réagir en situation d'enquête, de montrer à vos interlocuteurs que vous êtes dans le coup, que vous vous êtes impliqué dans l'enquête, que vous ne les méprisez pas.

Consultez les travaux déjà parus sur le lieu ou la région : travaux universitaires d'historiens, de géographes, de sociologues, mais aussi travaux d'histoire locale réalisés par des érudits locaux ou dans le cadre d'anniversaires, de commémorations diverses. Dans beaucoup de villes, on trouve un bulletin municipal dont la collection complète, disponible en mairie, vous sera très précieuse. Parfois aussi des bulletins paroissiaux, des feuilles associatives complètent la documentation locale. N'hésitez pas à fureter dans les archives ou les documentations municipales : elles peuvent être extrêmement riches. Appuyez-vous sur la puissance publique : la mise à dis-



position d'informations locales est considérée, en général, comme un service public.

### *Consulter les données sociologiques de base*

L'usage du terme de « sociologie qualitative » est trompeur : lorsqu'on choisit de travailler par observations et entretiens, la connaissance de données quantifiées, déjà disponibles (notamment *via* le recensement et d'autres enquêtes de l'INSEE) ou fabriquées par l'enquêteur, est un préalable. La tâche de l'enquêteur est ici facilitée par la disponibilité de données statistiques de bonne qualité produites par l'appareil statistique national (INSEE, INED, et autres institutions de production de statistiques). Ces données peuvent être utilisées comme des « données de cadrage », vous permettant de spécifier les caractéristiques sociales du terrain, notamment en comparant avec la moyenne du pays (France entière) ou de la région (département ou région).

Exemples de données socio-démographiques : composition socioprofessionnelle de la population (la lecture des proportions de CSP permet de caractériser une population plutôt ouvrière, plutôt classes moyennes, plutôt bourgeoise) ; composition par âges, pour savoir s'il s'agit d'une population jeune ou vieille ou vieillissante ; composition par nationalités ; par types d'habitat.

### *La presse locale comme source documentaire*

Travailler sur le terrain, dans le cadre d'une monographie, c'est apprendre à connaître la vie locale. Une des particularités françaises en matière de presse est la faiblesse du tirage des journaux nationaux et, au contraire, la vitalité de la presse régionale ou locale. On cesse fréquemment de lire cette presse locale lorsque l'on devient étudiant ; on peut même la regarder avec amusement et un brin de condescendance lorsqu'on est passé du côté du monde « intellectuel », installé dans la grande ville universitaire, loin de son « pays », comme s'il y avait un côté un peu ringard à se tourner vers ce type de lecture. En devenant enquêteur de terrain, vous apprendrez à regarder d'un

autre œil cette presse et à la considérer comme une source documentaire, qui s'avère souvent très riche, commode à utiliser, notamment lors des premiers moments de l'enquête : photos, prises de position publiques, polémiques ou « affaires » locales, vie politique et sportive, offrent de premiers points d'appui pour les prises de contact. On trouve dans la presse locale, fidèlement retranscrit, tout ce qui fait la vie sociale quotidienne des collectivités locales, ce qui est au centre des discussions et des commérages, ce qui contribue à entretenir l'interconnaissance locale, depuis les avis de décès jusqu'aux batailles électorales ; sachez que les journalistes des pages locales sont souvent de simples correspondants, non professionnels, et que même les professionnels rédigent ces pages *sous contrôle des habitants* (ou tout au moins de certains d'entre eux). Ces journaux, écrits avec l'aide d'une partie de la population et lus par son écrasante majorité, sont votre tout premier matériau d'enquête. Vous remarquerez bien vite la récurrence des expressions entendues à propos du journal local — « je l'ai vu sur le journal », « c'est marqué sur le journal de ce matin ». C'est d'ailleurs le premier réflexe du sociologue, arrivant sur le terrain, que d'acheter la presse locale du jour, de se plonger dans cette lecture, pour découvrir ou retrouver le monde de son enquête.

Cette presse a une fonction d'intégration locale ; c'est tout le groupe local qui se lit et se reconnaît à travers le journal, parfois en maugréant. Les événements locaux, les petites cérémonies (les fêtes du troisième âge, les bals et autres festivités, les foires, mais aussi les pots de retraite, les mariages, les événements sportifs...) qui scandent la vie quotidienne et paraissent anecdotiques aux étrangers ou aux touristes, ne prennent tout leur sens et tout leur poids que parce qu'ils « passent dans le journal ». Chaque article est le produit d'une « micro-histoire » et en entraîne une autre. Il n'a pas d'existence abstraite ou décontextualisée, il ne parle qu'à ceux qui connaissent. La presse locale est donc pour vous l'occasion d'entrer dans l'enquête, de vous couler dans un espace public autorisé : puisque c'est dans le journal, vous avez le droit d'être au courant, de poser des questions. Vous y repérerez les noms qui comptent localement : non seulement ceux des « personna-

lités » importantes de la ville (les édiles locaux, les plus gros employeurs, les vieilles familles, les « politiques ») mais aussi ceux des personnes qui font la vie collective de la ville ou du village : les responsables d'association, par exemple ; et enfin les noms de ceux qui, pour un jour, sont à l'honneur, ont l'honneur du journal, de l'attention publique (mariés, retraités, accidentés, disparus ou décorés).

Que faire de la lecture de cette presse locale ? Vous pouvez, bien sûr, la traiter comme un réservoir de données déjà toutes faites. Vous pouvez aussi collectionner des coupures de presse que vous utiliserez ensuite pour entrer en contact et proposer une collaboration à vos interlocuteurs. En employant des formules du genre « Ah oui ! Je l'ai vu sur le journal », vous montrerez à vos interlocuteurs que vous partagez, à votre manière, leur espace public, que vous vous intéressez « vraiment » à eux. Lire le journal local tous les jours, c'est devenir un spectateur de la « vie locale » comme la plupart de vos enquêtés, même si vous manquez sûrement de la distanciation qui fait l'indigène (« Je commence toujours par lire les nécrologies, disait un de nos enquêtés d'un village bourguignon, pour voir si je n'y suis pas »).

### *Documents administratifs*

Arrivé dans une commune de petite taille, votre première démarche doit être d'expliquer au maire et au secrétaire de mairie ce que vous faites. Vous avez le droit, comme tout un chacun, de consulter un certain nombre de documents d'usage public : tous les documents qui ont plus de cent ans (ou soixante ans dans certains cas), tels que listes nominatives du recensement, listes électorales, état civil. Pour les documents récents, seuls certains d'entre eux sont disponibles sans trop de formalités : le cadastre (registre des propriétés foncières, qui se décompose en un précieux « plan d'assemblage », une liste des parcelles avec les noms et adresses de leurs propriétaires), les POS (plans d'occupation des sols), les enquêtes d'utilité publique, et les comptes rendus de conseils municipaux lorsqu'il s'agit de séances publiques.

Consultez tous les *documents d'urbanisme* : plan d'occupa-

tion des sols (POS), plan d'aménagement rural (PAR). Opposables aux tiers, ils classent le territoire communal en zones différentes en matière de droit de construction. L'enjeu en est toujours fondamental : posséder une parcelle constructible ou non vous fait riche ou pauvre. La différence entre un quartier de grands immeubles et un quartier de pavillons est inscrite dans un document d'urbanisme qui préserve en général la situation existante. Un changement des normes a des conséquences considérables pour les propriétaires fonciers d'abord (hausse du prix du terrain), pour les promoteurs (possibilité ou non d'opérations immobilières), pour les habitants enfin (physionomie de leur quartier). Les discussions de renouvellement des POS donnent lieu à conflits, explicitations des positions des uns et des autres, batailles politiques, malgré leur caractère souvent abscons. Enfin, le cadastre est un élément indispensable pour comprendre les structures foncières, le parcellaire (la nature des parcelles détermine en général le paysage), le nombre de petits et de gros propriétaires, la nature de l'utilisation du terrain, les remembrements éventuels. Dans le cadastre on trouve les « lieux-dits » qui permettent de discuter avec les habitants lorsqu'ils ont une connaissance du territoire (propriétaires ou usagers).

- *Les enquêtes d'utilité publique* ont lieu lors des décisions d'expropriation : un pouvoir public (l'État, la commune, le conseil général, etc.) décide d'une opération dite d'utilité publique pour laquelle il faudra exproprier les anciens propriétaires moyennant indemnisation. A cette occasion, a lieu une « enquête » qui consiste en un dépôt du projet (sous forme de plans) à la mairie. On peut consulter ces plans et faire opposition. Au bout d'un certain délai, l'enquête est close si aucune opposition ne s'est déclarée. Le résultat (écrit) est toujours intéressant pour le sociologue.

- *Les comptes rendus de conseil municipal* sont disponibles dans la mesure où la séance du conseil municipal était publique. Il s'agit d'un relevé de décisions, indispensable à la gestion communale. C'est une mine d'informations concernant les moments où sont prises telle ou telle décision, les conflits

éventuels (les remarques de l'opposition municipale sont prises en compte par écrit), les subventions accordées à telle ou telle association, les dépenses publiques, la privatisation de certains services municipaux, etc.

### **Préparer d'autres monographies (interconnaissance professionnelle, militante, associative)**

Des conseils analogues s'appliquent à l'enquête en milieu d'interconnaissance lorsque la base de cette interconnaissance n'est plus la résidence (quartier, village) mais d'autres secteurs de la vie sociale : lieux de travail, professions organisées à plus grande échelle, associations, partis politiques. Utilisez les sources publiées mais n'oubliez pas que vous pouvez aussi faire émerger des sources constituées par les activités ordinaires des enquêtés (cf. encadré, p. 83)

Si vous travaillez sur des milieux qui ont déjà été étudiés et sur lesquels il existe des publications, commencez par en faire une lecture intensive.

*Exemple.* — Vous travaillez sur le militantisme politique, et plus particulièrement sur les partis de gauche : ne vous contentez pas des classiques de sciences politiques (par exemple Duverger, Annie Kriegel sur le Parti communiste), utilisez aussi des auteurs qui ont cherché à appliquer une démarche plus sociologique et anthropologique comme Bernard Pudal [94] pour le PCF.

*La presse spécialisée.* — Il existe presque toujours des publications destinées à un public fermé. Journaux syndicaux (*La Lettre de la FSU...*), lettres d'associations à leurs membres (*La Lettre de l'AFA, Jardin familial de France, Pour nos jardins*), journaux professionnels (*La Vie du rail, La Gazette du palais, Le Quotidien du médecin...*). A la différence de la presse vendue en kiosque, ces journaux ne sont distribués qu'à des adhérents (et non des clients). Il est donc vital de s'en procurer des collections en passant par des enquêtés abonnés ou en les consultant au siège du journal. Tous ces journaux offrent les

informations nécessaires à l'activité de leur public, mais aussi contribuent à fabriquer des signes d'appartenance, les mots de la tribu, une idéologie, professionnelle ou militante, à laquelle chacun adhère plus ou moins fortement selon son rapport au milieu. Cette presse offre pour le futur enquêteur les prémices d'une socialisation qu'il affinera au cours de son enquête. C'est l'occasion pour lui de se familiariser avec les mots, les thèmes, les sujets de préoccupation, les slogans, les données objectives, les conflits internes, les enjeux. On ne saurait donc trop conseiller la mise en fiches de cette documentation lorsqu'elle est pertinente : elle est l'analogue de la presse locale ou municipale pour un milieu d'interconnaissance sans base résidentielle.

Il ne faut pas pour autant s'y enfermer. Il faut l'utiliser à différents moments de l'enquête : avant les premiers contacts, elle sert surtout à repérer des noms propres (les personnages qu'il faudra contacter à tout prix) et les propriétés sociales de leurs porteurs. Ensuite, il faut l'abandonner pour n'en reprendre la lecture que lorsque des hypothèses viennent la guider.

Il existe enfin une mine utilisable dans certains cas : les dictionnaires biographiques. Citons, pour les milieux militants, le *Maitron* (dictionnaire biographique des militants ouvriers), pour les milieux dirigeants, le *Who's Who*, le *Bottin mondain*.

On a voulu ici essentiellement mettre en garde contre les représentations de l'enquête de terrain comme une sorte de moment magique, abordable sans préparation. On ne peut pas arriver « vierge » sur le terrain : c'est une illusion de croire que l'on pourrait enregistrer le réel sans biais ni médiation. Une enquête trop peu préparée, où les questions sont insuffisamment explicitées et la naïveté de l'enquêteur trop visible et donc agressive, expose à deux risques complémentaires : a) ne trouver que platitude et banalité, confirmer ses propres préjugés, c'est-à-dire perdre son temps et, pis encore, faire perdre celui des enquêtés ; b) commettre d'emblée des maladresses irréparables par une méconnaissance trop grossière du milieu enquêté. L'enquête de terrain suppose un lent travail d'imprégnation, de familiarisation avec l'objet, avec les lieux et leurs

hommes, ce qui nécessite un effort préalable de connaissance et de travail. On peut faire l'analogie avec le travail des « scientifiques » de laboratoire qui doivent impérativement connaître les résultats des expériences antérieures pour pouvoir tester les leurs, seul moyen d'évaluer leur apport propre à la recherche. L'essentiel à présent, c'est de ne pas remettre à trop tard le moment de s'engager dans l'enquête proprement dite. Car l'autre risque, non moins considérable, consiste à inventer sans cesse des manœuvres dilatoires, bien connues de tous : nous passons notre temps à reculer le passage à l'enquête, le passage à l'acte. Il faut savoir s'arrêter à temps dans le travail préparatoire (les échéances liées au calendrier universitaire devraient vous y aider). Donc en route pour le terrain !

### 3 / Mener l'enquête

Passons aux choses « sérieuses ». Vous avez réfléchi, vous avez lu, vous avez un thème et un lieu d'enquête. Reste à franchir le pas : aller sur place, rencontrer des gens qui vont devenir vos enquêtés, essuyer des refus, devoir vous expliquer, vous imposer face à des inconnus, vous ennuyer parfois, vous interroger souvent sur ce que vous faites là. Car ce sont ces doutes et ces difficultés dont sont pleins les carnets d'ethnographe, le plus souvent inédits et qui n'ont pas vocation à être publiés. Savoir que c'est le lot commun vous aidera, sans nul doute, à le supporter et à en faire bon usage.

Vous pouvez lire ce chapitre, comme les trois suivants, avant le grand « départ » ou pendant l'enquête. Vous ne les lirez pas de la même façon.

— Avant, ils vous aideront à démythifier l'enquête, à comprendre que la bonne marche d'une enquête passe d'abord par des conditions matérielles convenables (une sorte de bon sens qui vous évite les situations impossibles) plutôt que par un cadrage théorique parfois prématuré et des garde-fous méthodologiques souvent inadaptés.

— Pendant l'enquête, ils vous aideront à faire face aux difficultés classiques auxquelles vous ne pourrez manquer d'être confronté et à en tirer le meilleur parti intellectuel. Leur usage le plus rentable serait de les lire crayon en main, en prenant des notes sur votre carnet d'enquête pour comparer systématiquement les situations décrites ici avec la vôtre. Ainsi, vous ne



serez pas entièrement seul sur le terrain et vous vous approcherez d'une situation d'enquête collective : la comparaison avec les erreurs, les échecs, les réussites d'autres enquêteurs permet en effet l'élucidation de vos propres erreurs, échecs, réussites.

Nous traitons principalement dans ce chapitre de l'enquête par dépaysement : l'enquêteur s'installe dans un lieu éloigné de son domicile, qui l'oblige à couper avec son milieu d'origine et à s'immerger dans le milieu enquêté pour une durée assez longue (d'un ou deux mois à une ou deux années). Lisez-le même si vous ne vous croyez pas concerné : il vous montrera à quel point les détails triviaux de l'existence sont, de part en part, des faits sociaux à expliciter et à analyser. L'enquête par distanciation, plus difficile intellectuellement, plus facile pratiquement, sera traitée systématiquement dans les chapitres suivants.

### **Le journal de terrain, arme de l'ethnographe**

Le journal de terrain est l'outil principal de l'ethnographe, souvent ignoré du sociologue. C'est un journal de bord sur lequel sont notés, jour après jour, dans un style télégraphique, les événements de l'enquête et la progression de la recherche (cf. encadré ci-contre). Disons-le tout net : l'enquête de terrain est une science et non un art. Ou, plus exactement, il y a bien un art de mener l'enquête. Mais l'analyse quotidienne de l'enquête et son compte rendu sous forme de journal de terrain sont sans ambiguïté du côté de la technique. La description des lieux, des événements, des personnes et des choses ne requiert pas des qualités littéraires — même si la connaissance de la langue, de la langue parlée par vos interlocuteurs, de ses capacités linguistiques (lexicales et grammaticales) peut être d'une grande utilité (cf. chapitre 1). Elle requiert la précision, le sens du détail, l'honnêteté scrupuleuse du « garçon de laboratoire » qui consigne les conditions dans lesquelles s'est produit tel phénomène et la nature exacte de ce phénomène dans un « journal de bord » qui n'a, on le devine, aucun rapport avec son journal intime, sinon la présence des indications de date et de lieu.

## Tenir votre journal de terrain

Votre premier geste de futur enquêteur est extrêmement simple : vous achetez un cahier, assez épais pour servir plus d'une semaine, assez mince pour pouvoir vous accompagner partout. Sur la page de droite, vous consignez votre *journal d'enquête* : une suite de notations qui peuvent être très brèves mais qui seront toujours impérativement datées et localisées. Au minimum, un journal de bord est constitué de dates et de noms propres : les noms des personnes que vous rencontrez, le lieu où vous les rencontrez. En général vous y écrivez beaucoup plus : impressions, descriptions, récits.

Sur la page de gauche, vous consignerez votre *journal de recherche* : au minimum, une suite de questions. En général, vous y développerez des analyses utiles non seulement pour orienter votre enquête (par exemple, pour décider qui vous allez contacter) mais surtout pour construire les premiers embryons de votre plan de rédaction, de votre manuscrit définitif.

A droite, les indications pratiques donc : qui, où, comment, quand. Ce qui s'est passé. A gauche, la carte de vos questions, de vos hypothèses, de vos doutes, de vos bonheurs : vos lectures aussi, tout ce qui fait partie de votre « vie intellectuelle » et non pas de votre « vie d'enquêteur ».

Il va de soi que cette dichotomie stricte est *intenable*. Rapidement les notations de la page de droite, les notations d'enquête, deviendront des analyses, se hérissèrent de questions et d'hypothèses. Rapidement les notations de la page de gauche, votre cheminement réflexif, se barderont de noms propres et d'anecdotes. C'est pourquoi nous préconisons plutôt ce système de notations en vis-à-vis : écrivez toujours les deux

→

pages le même jour, quitte à laisser, d'un côté ou de l'autre, des pages blanches. Elles visualisent le va-et-vient incessant entre interactions d'enquête et analyses plus réflexives. Il existe un autre système de notations très répandu qui n'a pas cet avantage : il consiste à retourner le cahier selon que vous notez l'enquête ou la recherche.

C'est l'ensemble de ces deux séries de notations successives que l'on nomme journal de terrain ou journal de bord. Pour qu'il soit utilisable, une seule règle stricte : la *datation* de vos feuillets. Vous pouvez, certes, vous contenter de feuilles volantes : si vous datez, elles serviront tout autant. Le cahier constitue toutefois, pour la suite des opérations, un atout décisif : pour le démembrer, vous devrez le recopier ; il restera toujours intact, comme trace objective du déroulement chronologique parallèle de l'enquête et de la recherche.

Ce journal de terrain vous permet d'effectuer un travail sur vous-même et un premier travail de défrichage sur le terrain. Dans un premier temps, vous avez forcément des idées préconçues sur ce que vous allez trouver sur le terrain. Mais ces idées restent en général confuses et plus ou moins inconscientes. Votre premier travail consiste donc non à évacuer d'emblée ces « prénotions », qui sont inévitables et même indispensables, mais à les expliciter, première étape vers une véritable « rupture », c'est-à-dire à vous obliger à les noter. C'est ce que vous devez faire lorsque vous commencez le travail d'enquête : vos premières réactions, « à chaud », « à vif » en quelque sorte, livrent vos attentes parce qu'elles sont déçues, livrent vos projections parce qu'elles sont démenties. Tout cela disparaîtrait si vous n'aviez pas pris le temps de les noter. C'est le journal qui transforme l'erreur manifeste — erreur d'appréciation, événement inattendu — en outil de mise en évidence, par le décalage, des normes différentes auxquelles sont soumis vos enquêtés et vous-même.

C'est ce qu'on appelle *auto-analyse* : l'objectivation de vos attentes subjectives, de vos engagements plus ou moins inavoués, de vos prises de position, elles-mêmes socialement déterminées. Plutôt que de les censurer à l'avance, de les masquer soigneusement sous une apparence de neutralité, pourtant impossible, c'est en leur laissant libre cours, le temps de les noter, que vous pourrez le mieux vous en débarrasser ou plus exactement en tenir compte pour la suite de vos interprétations. Ce sont vos impressions les plus subjectives, les plus personnelles, celles dont ensuite vous aurez honte sans doute, que vous devez ainsi extérioriser en les confiant à votre journal de terrain (Lourau [60]).

Ce travail de notation est impossible avant le terrain, dans la solitude d'une imagination marquée par des références littéraires ou médiatiques ; il doit être mené en parallèle aux premiers contacts pris pour l'enquête. Il doit se poursuivre tout au long de l'enquête et même une fois le terrain terminé.

C'est également le journal de terrain qui constitue votre arme principale lors d'une enquête par distanciation. Celle-ci en effet repose principalement sur la réflexivité. Il s'agit ici de vous rendre étranger à vous-même, c'est-à-dire de vous soumettre vous-même à un interrogatoire approfondi : pourquoi voulez-vous mener cette enquête ? Quelle position tenez-vous dans cet univers ? En quoi cette position explique-t-elle, au moins partiellement, votre point de vue ? Qu'est-ce que vous investissez dans le groupe sur lequel vous allez enquêter ? Est-ce que vous vous y sentez à l'aise ou non ? Souhaiteriez-vous être ailleurs ? En quoi dépendez-vous de vos pairs, de vos collègues ? Dépendent-ils de vous ? Qui vous est sympathique, antipathique ? Pourquoi ? C'est par écrit que vous devez répondre à ces questions. Cela vous aidera à rompre avec vos habitudes, à vous défaire de votre point de vue originel. Encore faut-il que vous l'ayez noté avant de vous en être défait.

Seul le journal de terrain transforme une expérience sociale ordinaire en expérience ethnographique : il restitue non seulement les faits marquants, que votre mémoire risque d'isoler et de décontextualiser, mais surtout le déroulement chronologique objectif des événements. Il constitue de ce fait quelque chose comme des archives de soi-même. Citons Marc Bloch

[80] lorsqu'il évoque, en historien, ses activités d'officier de ravitaillement lors de la défaite de juin 1940 : « J'avais déjà, dans la journée, brûlé, conformément à nos instructions, mes archives, y compris le cahier sur lequel était inscrite, au jour le jour, toute l'histoire de mon service. Que ne donnerais-je, aujourd'hui, pour le tenir en main, ce cher cahier vert ! »

De fait, l'utilité principale du journal de terrain tient dans la relecture qu'on en fera. Cette relecture révèle la distance entre celui qui a noté et celui qui relit : grâce à l'acquis du terrain, les premières notations à la fois servent de points de repère (d'où l'intérêt des notations les plus triviales, dates, lieux, noms) et changent de sens (livrent le point de vue de l'enquêteur naïf).

### Devenir enquêteur

Pour tout professionnel de l'enquête de terrain, ethnographe ou sociologue, le problème de devenir enquêteur ne se pose pas ou ne se pose plus. Enquêter est constitutif de son activité et de son identité professionnelles. Lors des prises de contact préalables à toute enquête, il peut correspondre avec ses interlocuteurs sur des feuilles à en-tête de son institution, et, sur place, présenter sa carte de visite, faire état de son titre de chercheur, bref annoncer en toute légitimité sa venue sur le terrain. Il dispose aussi de ressources matérielles liées à son statut (sécurité d'emploi, possibilité de faire un « long » terrain, frais de mission) qui lui facilitent considérablement la réalisation de son enquête. La plupart d'entre vous, en situation d'apprentissage du métier, souvent étudiants en licence, maîtrise, DEA ou thèse, ne pouvez pas bénéficier d'une telle situation, même si vous avez, on le verra, d'autres avantages à faire valoir (cf. encadré ci-contre).

### Un nouveau rôle social à tenir

On a maintes fois constaté les difficultés rencontrées par les étudiants à endosser le rôle d'enquêteur, constitutives de l'apprentissage du terrain, même si elles varient selon les indi-

### **Étudiant : un statut idéal pour enquêter**

Être étudiant procure de nombreuses ressources pour mener une enquête. Le terme d'étudiant rassure, nombreux sont les enquêtés qui en connaissent dans leur entourage (enfants, neveux et nièces, voisins, etc.). Les gens veulent vous rendre service, vous aider. Vous n'êtes pas menaçant socialement, vous êtes avant l'entrée dans la vie active, et surtout en situation d'apprentissage, les gens seront ravis de pouvoir vous aider. Ils vous pardonneront des erreurs (à condition qu'elles ne soient pas trop grossières). Bref, vous bénéficiez d'un statut favorable pour mener l'enquête. Profitez-en !

vidus et leurs trajectoires scolaires. Votre malaise à jouer ce rôle d'enquêteur et à occuper cette position peut vous empêcher de mener votre enquête.

La situation d'enquête est tout sauf naturelle. Elle vous place dans une relation sociale à la fois artificielle et inédite. Lorsque vous devenez enquêteur, vous êtes contraint par la situation, durant tout le temps de l'enquête, de changer de rôle, de mener une existence différente de votre vie d'étudiant « traditionnel » (lecture, cinéma, bibliothèque, resto U, copains, etc.) ou celle d'étudiant salarié. La situation d'enquête vous coupe de vos réseaux ordinaires (famille, amis), de vos activités et de vos horaires ordinaires ; elle vous oblige à vous défaire provisoirement de vos appartenances (sociales, familiales, territoriales), à mettre en suspens une bonne part de votre identité sociale antérieure. Pour vous adapter à cette situation nouvelle, vous allez devoir, d'une certaine manière, changer de peau : changer d'activités, changer d'horaires, changer de codes de politesse, en même temps que changer de cadre et de relations.

Devenir enquêteur, c'est devenir nécessairement un peu « bizarre » pour autrui dans la vie sociale ordinaire. Vous allez être celui qui ne cesse de poser des questions, de regarder d'un

œil distancié les choses autour de lui, qui fait bien souvent montre d'une curiosité que les règles ordinaires de la bienséance pourraient qualifier d'excessive. L'enquêteur est celui qui regarde ou qui voit des choses qu'il n'aurait peut-être pas dû voir, qui pose des questions parfois embarrassantes, qui peut donner aux autres (les enquêtés) l'impression de « s'incruster ». De ce fait, certains enquêtés peuvent lui reprocher à la longue d'être « toujours là » ou de provoquer des conflits à l'intérieur du milieu enquêté.

Vous serez aussi conduit, par la force des choses, à devoir discuter d'égal à égal, ou temporairement sur un pied d'égalité, avec des personnes d'âge et de statut très différents des vôtres, déjà installées dans la vie professionnelle et sociale, qui peuvent vous en imposer socialement (et qui ne manquent pas d'essayer de le faire pour vous « intimider »). Vous devrez alors tenir une double obligation : respecter les convenances extérieurement et, intérieurement, en être suffisamment libéré pour les *observer*. Ou encore, prendre au sérieux le double sens du mot observer : suivre les convenances mais à distance, sans y croire, détaché d'elles en quelque sorte.

En situation d'enquête traditionnelle, de dépaysement, la position d'étranger bienveillant et curieux correspond parfaitement à ce qu'il faut faire. Encore faut-il la prendre très au sérieux, ne jamais se départir de cette attitude respectueuse et détachée. Le meilleur moyen, c'est de vivre cette activité d'enquête comme un vrai « travail » (même s'il n'est pas salarié) en vous imposant des contraintes régulières que vous vous efforcerez de suivre : tenir un journal de terrain, faire régulièrement des observations, réaliser des entretiens, aller vous documenter, aller aux archives, lire. Car le travail de terrain ne supporte pas la demi-mesure ou le travail en pointillé, il faut que votre enquête vous habite tout entier.

Plus vous détonnez dans le milieu enquêté, plus il est facile aux enquêtés d'avoir une idée claire de ce que vous faites là. En même temps, ils chercheront à vous trouver une place pensable, un rôle où votre non-conformité paraîtra naturelle. Si, par exemple, vous voulez observer un mariage, vous avez le choix entre deux tactiques : vous fondre dans la masse des amis du marié ou de la mariée (et alors, vaille que vaille, vous serez

forcément un peu « endimanché », même si c'est endimanché de façon « branchée ») mais vous risquez de vous ennuyer et d'être démasqué. Ou bien venir en tenue ostensiblement non festive, assumer votre place d'enquêteur (ce qui suppose d'avoir bien expliqué ce que vous faites là aux organisateurs) et obtenir l'appui du seul observateur professionnel du spectacle, le photographe. Quoi qu'il arrive, il y aura un moment où vous ne pourrez plus passer inaperçu.

Ne dites jamais que vous *observez* (on vous traiterait de voyeur) ou que vous *enquêtes* (on vous traiterait de flic) mais que vous faites un « travail d'étudiant », que vous étudiez la région, le village, l'histoire du quartier, etc. Affirmez d'emblée votre appartenance à un autre univers : vous serez ainsi moins soupçonné (d'être un démarcheur, un voleur, un espion, un contrôleur ; toutes catégories détestables qui se cachent avant qu'on les démasque). Jouez le plus franc jeu possible. Faites confiance à vos enquêtés : ils vous feront confiance. Ne les craignez pas : ils ne vous craindront pas. Jouez sur les mécanismes de la réciprocité.

### S'installer sur le terrain

Les questions matérielles de l'enquête peuvent vous paraître éloignées des préoccupations intellectuelles du chercheur, elles sont en réalité fondamentales. Pas de bonne enquête sans un minimum de confort, non pas pour le confort en tant que tel mais comme condition de travail : une adresse pour qu'on puisse vous situer, un téléphone pour qu'on puisse vous joindre, un endroit pour travailler au calme, à l'abri des regards, vous recomposer un « chez soi », ce qui est aussi important pour le moral. Faire du terrain c'est, dans un premier temps, rencontrer et régler des problèmes de logement, de voiture, de présentation de soi. Ces questions importent dans la mesure où elles peuvent interférer avec la réalisation du travail d'enquête, et notamment altérer la relation aux enquêtés. Une fois résolu le problème des conditions matérielles, on peut considérer qu'une partie des problèmes de l'enquête est résolue : ce ne sont pas seulement des problèmes pratiques mais



c'est déjà le problème central de toute enquête de terrain, trouver sa place, ce qui n'est pas qu'une métaphore.

• *Le logement.* — Pour se loger, le plus commode est de se procurer un logement indépendant dans la localité ou le quartier enquêtés. Si vous logez dans un village ou dans un quartier urbain, vous allez être rapidement repéré comme une personne qui « est là ». Votre inscription physique dans les lieux vous permettra de dire aux enquêtés « j'habite là », « je suis là pour quelques jours ou quelques semaines ». De ce fait, on peut dire que vous êtes un peu du « coin », un nouvel arrivé, un résident temporaire. Une partie des enquêtés, qui aura mené de son côté son enquête sur vous, pourra vous désigner (aux autres) comme « habitant là ». Tout cela facilitera votre repérage local et votre insertion sociale dans le milieu enquêté. Avoir une adresse, c'est être rassurant, c'est aussi le début d'une identification possible par autrui. En outre, votre logement peut être un lieu de rendez-vous, un point de passage (cf. encadré ci-contre) ; vous pourrez y faire des entretiens, vous pourrez surtout y travailler tranquillement, entreposer votre matériel (journaux de terrain, journaux de bord, livres, cassettes, photos...) à l'abri des regards.

Dans bien des contextes « difficiles », c'est la condition *sine qua non* d'une enquête sérieuse. Si l'on veut faire un travail ethnographique sur une « cité de banlieue », il faut s'installer sur place durant une période relativement longue pour dépasser la vision courante de la « banlieue », des « cités », comme une réserve de classes dangereuses vivant en dehors de la société. Partager une adresse, c'est ici partager d'une certaine manière une condition, c'est en tout cas donner des gages, prouver que l'on n'est pas de l'autre côté, que l'on n'a pas peur, que l'on n'est pas un ennemi potentiel.

Évidemment, il y a des milieux avec lesquels on ne peut pas jouer ce jeu-là : les SDF, les Gitans, les gardiens de prison, etc. Notre conseil serait, très sérieusement, de *les éviter*, de les laisser aux amateurs de sensations ou aux chercheurs confirmés.

Il existe une autre solution de logement : vous pouvez loger chez l'habitant. Elle a un avantage évident : votre logeur sera

### **Les effets bénéfiques de l'installation sur place**

On peut prendre comme exemple l'enquête d'Olivier Schwartz [33] menée dans une ville ouvrière du nord de la France pendant la première moitié des années 1980. Professeur de philosophie dans un lycée de la région, il habite depuis plusieurs années dans un quartier HLM. Membre du PCF, il est amené à connaître des militants communistes et à établir avec certains d'entre eux des relations politiques et amicales. Il assiste « en direct » à la montée du chômage et à l'éclatement d'un groupe ouvrier qui le touche d'autant plus qu'il est « militant ». Progressivement, l'idée lui vient de consacrer un travail universitaire à ce qu'il observe tous les jours. Grâce à son installation sur place, il a accès à de nombreuses informations, il a la possibilité de participer (et d'assister) à de nombreuses scènes de la vie familiale. Seule cette présence continue et longue sur place lui a permis de recueillir des récits très riches sur la manière dont est vécue la division sexuelle du travail dans les couples d'ouvriers.

votre premier allié, votre premier informateur (et il faudra par la suite prendre en compte sa position pour contrôler et analyser ses informations). Même s'il ne lève pas le petit doigt pour vous, son nom agira comme caution ou comme repoussoir. Elle a pourtant un énorme inconvénient : vous serez rarement tranquille pour travailler (prendre des notes, transcrire des interviews) car il faut savoir que, à ses yeux, ce que vous faites — notamment ce long travail d'écriture de l'ethnographe — est étrange, voire suspect (« passer tout ce temps à écrire ? Mais sur quoi ? pour faire quoi ? » etc.) et peut susciter la curiosité. Vous serez donc amené à toujours vous demander comment protéger vos documents, comment éviter que l'on vienne

fouiller dans vos affaires, qui contiennent effectivement des notes qui doivent rester « pour vous ».

Dans tous les cas, il importe que vous réfléchissiez aux conditions dans lesquelles vous avez obtenu votre logement (une chance, un privilège, un piston ?) et sur la signification qu'a pour les enquêtés le fait d'habiter là, d'avoir cette adresse-là.

• *La voiture.* — Tout enquêteur, faisant un terrain en province, se doit d'avoir une voiture. Seuls les Parisiens peuvent, aujourd'hui, ne pas avoir de voiture et ne pas en être handicapés. Dans la plupart des enquêtes menées dans le milieu de résidence, l'usage d'une automobile, fût-elle en mauvais état, est indispensable (cf. encadré ci-contre). Il constitue une ressource dans l'enquête et offre de multiples avantages. La voiture vous permettra de : a) ne pas dépendre d'autrui pour partir : l'ethnographe est bien celui qui est là pour longtemps, mais c'est aussi celui qui peut, s'il le faut, s'en aller ; b) rendre service ; c) être identifiable (« je me suis arrêté, j'ai vu ta voiture devant chez toi... ») ; d) rendre visite aux gens chez eux, même s'ils habitent « loin » de votre lieu d'ancrage ; e) rentrer le soir après des rendez-vous, des réunions, des repas. En bref, une voiture vous permet de conserver votre autonomie, de ne pas trop devoir aux autres. Soyez prêt à quelques sacrifices si vous voulez ne pas être mené en bateau par des informateurs qui viennent vous chercher au train et vous y ramènent.

• *Rompre provisoirement avec vos proches.* — Lorsque l'on fait du terrain en France, en métropole, avec des gens qui parlent la même langue, à 300 ou 600 kilomètres de chez soi, il est toujours plus difficile de se couper du monde que lorsqu'on part en Afrique ou en Océanie. En conséquence, la relation avec vos proches est plus compliquée à « gérer » : il faut arriver à leur faire comprendre que vous avez besoin d'isolement, de calme et de concentration, que vous avez impérativement besoin d'être « dedans » pour bien faire votre terrain. Ce qui signifie que vos proches ne cherchent pas à vous joindre pour des brouilles. Il y a là une nécessité à leur expliquer les exigences du travail de terrain, ce qu'ils ont toujours beaucoup de

### **Solex et Solex**

Ce qui est aussi important que le mode de transport, c'est la perception qu'en auront les enquêtés. On a pu comparer, à dix ans de distance, deux enquêtes réalisées par deux étudiantes, l'une en Bretagne intérieure, l'autre en Seine-et-Marne, toutes deux utilisant le Solex comme moyen de locomotion. D'un côté, la première, bravant la pluie et le vent (du Finistère) sur son Solex, attirait par là même la sympathie, voire la compassion, des « indigènes » qu'elle enquêtait. Cette jeune femme était perçue comme peu fortunée, courageuse, brave, ne craignant pas d'affronter les duretés du climat pour mener son enquête en solitaire. Son Solex était son emblème et le signe vivant de son total engagement dans l'enquête, et une sorte de gage moral donné aux enquêtés. L'étudiante était jugée d'un point de vue moral (c'est toujours un des principaux points de vue d'où vos enquêtés vous jugent comme enquêteur). Son Solex la démarquait de l'intello paumée et pas débrouillarde, qu'on regarde d'un œil goguenard.

Autre enquête, autre Solex ; l'étudiante, de dix ans sa cadette, vit sa première expérience de terrain (en Seine-et-Marne) comme une expérience mystique, son Solex comme un départ en mission, un chemin de croix en hiver. Elle apparaît comme la Parisienne perdue qui débarque, quelqu'un de bizarre. Son Solex renforce l'image de quelqu'un de pas sérieux, un peu « tordu ». Il freine la situation d'enquête.

mal à comprendre : parce que, sur le terrain, on est toujours un peu « en vacances », hors de la vie sociale ordinaire.

Sur le terrain, pris par l'enquête, il peut (et il doit) vous arriver d'oublier des événements liés à vos proches (comme par

exemple oublier de souhaiter les anniversaires) et plus vous avancerez dans l'enquête, plus ce que vous y vivrez supplantera votre vie ordinaire antérieure : réussir à décrocher tel entretien ou être admis à telle réunion vous importera plus que tel événement de la vie politique nationale ou tel autre événement de votre vie privée. Conquérir son espace-temps d'enquête est une chose importante.

• *Se présenter.* — Inutile de se déguiser en « indigène » : vous n'allez pas pouvoir passer inaperçu sur le terrain. Au contraire, un des moteurs de l'enquête sera votre repérage, votre identification. Dans tout milieu d'interconnaissance, la simple présence d'un inconnu déclenche toute une série de tentatives d'identification qu'il vaut mieux faciliter qu'esquiver. Pour vous donner une idée de ce processus, rappelez-vous ce qui se passe quand un nouvel élève arrive en cours d'année en classe, quand un nouveau stagiaire utilise la photocopie d'un laboratoire, quand un inconnu s'installe à votre table de café.

*Conseil.* — Restez vous-même et présentez-vous, ne vous déguisez pas en indigène, n'imitiez pas les Dupont de Tintin qui renseignent les indigènes sur les images que les Occidentaux ont d'eux. Par ailleurs, bien sûr, n'allez pas interviewer un ouvrier en costume trois-pièces et ne vous rendez pas non plus au siège de l'évêché en jeans troués (cf. encadré ci-contre). En fait, comme toujours, ce qui doit vous guider, c'est une certaine forme de bon sens sociologique, c'est la connaissance des normes en vigueur dans le milieu enquêté. Car il y a bien une norme de présentation (dans tous les sens du terme) des nouveaux venus ou des inconnus. On peut d'ailleurs considérer que cette obligation à se présenter ou à être identifié pour un nouveau venu définit un milieu d'interconnaissance où la norme est la relation personnelle (vous ne serrez pas la main de la caissière du supermarché en échangeant noms et qualités : vous n'êtes pas tenu d'entrer *personnellement* en relation avec elle).

Lorsque vous allez voir un maire, un directeur d'entreprise, un proviseur de lycée (ou plus généralement ce qu'on appelle un « institutionnel ») sur son lieu de travail, vous êtes obligé de faire un peu attention à votre apparence physique. Ils vous

### **Un premier contact ardu : tension entre deux représentants d'institutions**

Une série d'impairs — ou d'impolitesse — dans le démarrage d'une enquête auprès d'un diocèse entraîna, toujours lors d'un stage de terrain, une situation d'entretien à la fois inconfortable et instructive. Quatre personnes différentes sont impliquées dans cette histoire : deux étudiants, Lucas et Marina, deux enseignants qui encadrent le stage.

Premier jour : Lucas téléphone et se présente comme travaillant sur les mouvements chrétiens ; il prend rendez-vous avec M. XX, président d'une association de « cadres et dirigeants chrétiens ». Lucas et Marina accompagnés par un de leurs enseignants passent ensuite à l'évêché où ils souhaitent rencontrer un responsable capable de présenter le fonctionnement du diocèse ; rendez-vous est pris pour le lendemain avec M. YY, présent ce jour-là.

Deuxième jour : Lucas a changé de thème et s'intéresse à présent aux rituels. Il renonce donc à ses deux rendez-vous, confiant à Marina le soin de s'en expliquer. L'enseignant de la veille est pris ailleurs. Une autre prend le relais et, avec Marina, se présente au rendez-vous. Marina est russe et n'a pas l'âge d'une étudiante traditionnelle ; elle est assez inquiète de ce rendez-vous. M. YY n'est autre que M. XX, il prend très mal la défection de Lucas : « Comment ? Hier j'en ai vu trois, aujourd'hui il n'y a plus que Mademoiselle (Marina) et une nouvelle tête. Vous êtes très mal organisés », dit-il, sur un ton de reproche, à celle qui s'est présentée comme enseignante (et qui porte ce jour-là, malheur, un jean's troué). Il faudra une heure d'entretien pour convaincre notre interlocuteur de notre (relatif) sérieux.

Respecter les règles de la politesse est la pre-

→

mière épreuve, sans doute la plus redoutable, du terrain. Ponctualité, correction dans l'attitude et l'habit, présentation d'une « façade » cohérente, dirait Goffman : nous avons manqué aux deux derniers impératifs de l'enquête. On peut incriminer notre impréparation et notre précipitation. Elles ont révélé les conflits latents entre deux univers institutionnels : l'école laïque (l'ENS avec sa tradition dreyfusarde, « juive<sup>1</sup> » et de « gauche », et le laxisme de son enseignement) ; la hiérarchie ecclésiastique (un diocèse représenté par un laïc de droite, d'allure militaire, muni de raides principes). Deux caricatures d'un autre âge se sont mesurées ce jour-là, comme le montre la première phrase solennelle de M. XX : « En 1905 l'État a spolié l'Église, vous savez ce que signifie spolier, mademoiselle ? » Mise en scène d'un traumatisme original, exotique pour Marina. La poignée de mains finale fut pourtant empreinte d'un certain respect. Il est certain que, même sans les impairs commis dès les premiers contacts, l'entretien aurait été difficile et aurait peut-être tourné court : la méfiance de notre interlocuteur était manifeste. Mais sans doute la tension n'aurait pas été aussi forte : moment pénible mais instructif, à condition de ne pas prendre ces caricatures pour la vérité de leurs institutions respectives.

accordent du temps et un peu de considération. Il vous suffit de rendre la pareille. Il est évident que si votre présentation ne correspond pas à celle qu'ils attendent, si elle les heurte ou les choque, ils seront moins disponibles pour vous « aider » dans l'enquête, ils marqueront une réticence à collaborer. La présentation de soi joue ici un rôle important car elle peut condition-

---

1. Avant de commencer l'entretien, notre interlocuteur posa la question de notre appartenance religieuse. Chacune de nos réponses lui fit lever les yeux au ciel. On peut rappeler que, dans certains milieux antisémites, on a traité autrefois la sociologie de « science juive », comme la psychanalyse, d'ailleurs.

ner la poursuite de l'enquête, vous ouvrir ou, au contraire, vous fermer des portes. N'oubliez pas ce que signifie « se présenter » : décliner nom et qualité, justifier sa présence, désamorcer les soupçons, offrir une image présentable, supportable pour vous et pour l'autre (cf. Goffman [89]).

Lorsque vous partagez la vie quotidienne des enquêtés (dans l'espace public ou dans l'espace familial), les normes de présentation de soi sont différentes, elles offrent plus de latitude, elles admettent une tolérance à certains égards mais peuvent être sévères à d'autres. Il ne s'agit pas seulement de normes vestimentaires mais de normes de comportement dont les principales concernent les horaires (tôt/tard ; ponctuel/souple), la prévisibilité (s'annoncer/arriver impromptu), les relations corporelles (bise, poignées de main, distance physique), le respect des territoires (frapper/entrer sans frapper). Rassurez-vous, on vous signalera vos principaux manquements, à moins que vos hôtes soient si polis qu'ils se plient sans rechigner à toutes vos impolites (alors il faudra les observer et les interroger). Faites attention en priorité à la question des horaires : les normes diffèrent fortement selon la classe sociale et leur non-respect agace ou déplaît. Mieux vaut, sur le terrain, être trop ponctuel que pas assez. Mieux vaut, sur le terrain, être trop prévisible que pas assez. Vous verrez qu'il est parfois impoli d'être mal habillé (y compris en milieux populaires), parfois impoli de l'être trop bien. Prenez l'exemple d'une invitation à dîner à plusieurs : si vous détonnez trop, c'est que vous n'avez pas compris quelque chose à la situation, bon moyen après coup de réfléchir à votre « incompréhension ».

Relativisons toutefois l'importance de l'habit : l'essentiel en matière d'apparence physique est que vous vous sentiez à l'aise. Songez un peu à l'effet que vous pouvez produire. Mais ne vous interrogez pas trop à l'avance. Seule la « gaffe » vous renseignera tout à fait : plutôt que de vous en désoler, tenez-vous prêt à la noter parce qu'elle révèle des normes en général implicites.

*Exemples.* — Vous arrivez en retard. Votre hôte vous signifie, l'air de rien, qu'il n'a plus beaucoup de temps à vous consacrer. Ponctualité et retard sont des indices d'une relation



de pouvoir : votre médecin vous prend en retard mais vous sanctionne si vous vous permettez, vous, d'arriver en retard. L'enjeu de ces menus problèmes de politesse est la valeur relative du temps selon les individus. Le temps de votre enquête serait-il moins rare que le vôtre ? Vaudrait-il moins cher ? Autrement dit, lui seriez-vous supérieur ? Vos interlocuteurs qui ne se formalisent pas d'un retard sont ceux qui n'ont pas la moindre inquiétude sur la valeur de leur temps, soit qu'ils n'aient pas besoin de marquer leur supériorité, soit qu'il s'agisse d'une plage de leur temps soustraite aux contraintes sociales ordinaires. Ce qui vous complique le plus la tâche, c'est qu'il est souvent impoli de faire remarquer une impolitesse. Ne vous reste plus que la solution des commérages : les histoires dont le principal intéressé est absent (car on relève les impolitesses de chacun mais *in absentia*). Or on ne vous signale vos manquements que lorsqu'on les croit innocents, qu'on ne cherche pas à les interpréter, qu'ils ne prêtent pas à conséquence. Cette innocence, cette inconséquence de vos actes est un résultat de votre extériorité. Plus on vous prendra pour un étranger, c'est-à-dire un incompetent dans les relations sociales, plus on explicitera à votre intention les règles auxquelles vous manquerez.

Pourquoi accorder de l'importance au vêtement, au « chez soi », à la voiture ? Parce que ce sont, chacun à leur manière, des marqueurs sociaux, des éléments d'identification de l'enquêteur. Une des règles de base de l'attitude de l'enquêteur, c'est de ne pas susciter la défiance : au contraire, il lui faut sans cesse, par de petits gestes, par des attitudes adaptées à la situation, chercher à obtenir des marques de confiance de la part des enquêtés. Ne cherchez donc pas à composer un personnage trop éloigné de votre personnalité, parce que vous serez pris « la main dans le sac ». L'enquêteur déclenche une série de supputations, de soupçons, d'accusations, de jugements : il doit impérativement s'expliquer, en général le plus vite possible.

## Démarrer l'enquête

Désormais vous êtes sur place, plus ou moins bien installé, le pied à l'étrier. Par où commencer ? Qui rencontrer en premier ? Comment le faire ? D'une certaine façon, l'enquête a déjà démarré : lorsque vous avez cherché un logement, vous vous êtes expliqué. Vous êtes arrivé, on vous a repéré. Il faut à présent passer à quelque chose d'un peu plus *officiel*, d'un peu moins aléatoire. La phase du démarrage peut être plus ou moins longue, plus ou moins difficile. L'enquête peut démarrer très vite parce que vous avez trouvé tout de suite le « bon contact » ; les choses, dans un premier temps, s'enchaînent rapidement et harmonieusement. Mais ces enquêtes vite engagées peuvent subitement s'enliser, se gripper, pour des raisons qu'il faut toujours s'efforcer d'analyser : elles vous livreront des clés pour la suite. Vous pouvez aussi démarrer très lentement, faire du surplace, attendre longuement, voire en vain, que « ça » se débloque. Ces difficultés ne sont pas dues forcément à votre absence de savoir-faire ou à votre inexpérience sur le terrain. Elles peuvent être simplement dues à des conditions objectives que vous ne connaissez pas encore (cf. encadré, p. 112).

Il n'existe pas un modèle simple d'enquête. La consigne reste toujours la même : ne vous découragez pas, prenez votre temps, ne faites pas non plus du forcing, analysez les raisons du blocage de l'enquête (cf. encadré, p. 113). N'incriminez pas votre attitude (culpabilisation) ou le sort (fatalisme) mais plutôt la situation dans laquelle vous êtes tombé sans le savoir : tout est toujours intéressant. Si, malgré vos efforts, les difficultés persistent, il vous faudra réfléchir aux causes de ce blocage, interrompre peut-être momentanément le terrain, faire le point avec votre directeur de recherche, voire changer de sujet si cela apparaît complètement bloqué...

## Comment présenter votre enquête ?

Dans le cas des enquêtes par dépaysement, vous devez présenter votre enquête. Cette phase du travail est essentielle parce

### **A la recherche de parents d'élèves**

A l'occasion d'une enquête dans une petite ville de province, un étudiant souhaite travailler sur le rapport à l'école des familles populaires. Comme nous étions logés dans le foyer des jeunes travailleurs, situé dans le quartier HLM de la ville, il avait choisi d'enquêter auprès des parents d'élèves des deux écoles primaires (publiques) du quartier. S'il fut très facile de prendre contact, dès le début de l'enquête, avec les enseignants et directrices d'école, on ne trouvait pas de possibilité de réaliser des entretiens avec les parents d'élèves (notons la forte présence de familles monoparentales dans ce quartier). En effet, d'une part, il n'y avait aucun parent déclaré comme membre d'une association de parents d'élèves ; d'autre part, les institutrices affirmaient, ici comme ailleurs, ne pas avoir le droit de nous mettre en contact directement avec des parents. Nous avons tenté, un peu en désespoir de cause (en mesurant bien les risques d'échec de l'opération), de contacter les parents à la sortie des écoles ; comme prévu, cela n'a rien donné : les mères d'élèves, méfiantes, se demandaient bien ce qu'on pouvait leur vouloir (elles étaient là pour récupérer leurs enfants) et nous répondaient comme dans le cadre d'un « micro-trottoir » de reportage de télévision.

Bref, l'entrée sur le terrain ne pouvait pas passer par le biais de l'école. Il fallait faire autrement, tenter de « passer par » le quartier. Mais il existait peu d'associations sur le quartier, à l'exception de celles de Portugais et de Marocains (enquêtées par un autre étudiant du stage). Les choses se compliquaient : au bout de trois jours, l'enquête avait avancé uniquement auprès du monde enseignant et des travailleurs sociaux

→

du quartier, dans le recueil des statistiques des deux écoles. Nous n'avons pas totalement désespéré et nous nous sommes résolus à demander son aide à la « postière », responsable de la petite annexe de la Poste centrale : « Oh vous savez ici, je ne peux pas vous envoyer chez n'importe qui. » Elle nous donne trois noms de personnes, « celles-là ça devrait faire l'affaire ». Nous lui demandons de les prévenir pour ne pas débarquer chez ces personnes à l'improviste. Ce qu'elle se charge de faire.

### Les blocages d'enquête

Petit *vade-mecum* dans les cas désespérés.

1. *Vous vous ennuyez.* — Ne vous inquiétez pas, c'est normal. Mettez à profit le temps que vous avez pour faire des lectures, réfléchir, retranscrire des entretiens, mettre au propre vos notes. Surtout ne partez pas. Il faut que vous vous ennuyiez de temps en temps, cela vous donnera du courage pour oser des démarches délicates : tout plutôt que continuer à tourner en rond !

2. *Vous êtes bloqué.* — Tout allait bien, vous accumulez rendez-vous sur rendez-vous, entretiens, documents, etc. Et puis, depuis quelques jours, rien ne va plus : ils (les enquêtés) sont en vacances, débordés, on vous évite, vous ne voyez plus personne.

— Prenez la chose très au sérieux, ne haussez pas les épaules, ne partez pas en songeant revenir plus tard.

— Retrouvez votre allié le plus sûr (en général c'est quelqu'un que vous connaissiez avant l'enquête) et demandez-lui sérieusement ce qui se passe. S'il se dérobe, inquiétez-vous.

→

— Contournez votre premier réseau et trouvez une seconde entrée sur le terrain.

— Dès que possible, tentez de crever l'abcès (sans vous imposer). Il s'est sûrement passé quelque chose. Notez tout ceci : peut-être s'agit-il d'un événement qui vous servira, plus tard, de clé d'analyse.

*Exemple.* — Une étudiante travaille sur un centre de femmes battues. Dans un premier temps, l'enquête avance bien, l'entrée sur le terrain est aisée, les premiers entretiens commencent puis, subitement, pour des raisons inconnues de l'étudiante, les choses se bloquent, l'accès du terrain se ferme, l'étudiante est désespérée, son enquête lui semble condamnée, son « terrain » a disparu. Sur les conseils de l'enseignante, elle n'abandonne pas et va voir des personnes en dehors du centre avec lesquelles elle fait de longs entretiens, et qui lui révèlent les raisons du « blocage » : l'institution a changé de cap, les anciens responsables sont partis ou souhaitent partir, l'ambiance se dégrade. On ne peut pas offrir un tel spectacle à une personne extérieure.

qu'elle définit la situation d'enquête et permet d'éviter des blocages.

• *Les usages du mot « enquête ».* — Une question importante de vocabulaire, mais qui engage aussi le rapport entre enquêteur et enquêté : avec quels mots justifier, dans une situation de face à face (dont on verra plus loin qu'elle est préférable), votre démarche, votre présence sur place ? Un « travail », une « enquête », une « étude » ? Pourquoi s'attarder à ce qui peut paraître comme des vétilles ? Parce qu'il faut savoir que ces différents termes sont des mots chargés socialement, qui engagent un certain type de perception de votre travail par les « indigènes ».

Par exemple, le terme d'enquête, qu'on utilise le plus souvent, n'est pas neutre. Il se prête à des associations d'idées liées

à son emploi courant et dont la connotation est péjorative : « enquête policière », « enquête sociale », « enquête fiscale », « enquête de vie privée ». C'est donc un terme qui peut être spontanément l'objet d'interprétations négatives, de suspensions, de préventions de la part de certains enquêtés dans certains milieux sociaux ou professionnels. On sait aussi que certaines institutions sont souvent amenées à diligenter des enquêtes internes sur le (dys)fonctionnement de tel ou tel secteur de l'institution, sur leur personnel, etc. Vous imaginez bien qu'elles ne sont pas toujours prêtes à accepter le principe d'une enquête extérieure, « indépendante » et que, pour leurs agents, le terme ne peut que renvoyer à ce type de contrôle.

C'est notamment le cas aujourd'hui des institutions scolaires qui, pour un ensemble de raisons (autonomie croissante des établissements, concurrence accrue entre collèges et lycées pour le recrutement des élèves, déroulement des carrières des chefs d'établissement) tendent à se protéger des enquêtes ethnographiques. Exemple tiré d'une de nos enquêtes : un conseiller principal d'éducation (CPE) de lycée, avec lequel nous avons établi de bonnes relations, nous avertit à propos de son proviseur qu'il connaît bien (dix ans de travail en commun) : « Vous savez, notre proviseur, il n'aime pas trop les enquêtes. Vous avez eu de la chance qu'il l'accepte. » En fait, c'est sa dernière année de carrière avant la retraite et nous avons découvert, lors d'un entretien préparatoire, que nous étions de la même ville (que nous étions « pays ») : c'est ce qui a facilité le contact.

Bref, le mot « enquête » peut faire peur, évoquer l'État, le pouvoir, l'abus de pouvoir. Si vous avez de bonnes raisons de penser que le milieu étudié se méfie des « enquêtes », essayez d'éviter le terme, en utilisant d'autres expressions (un « travail » sur, une « étude », une « recherche »...). Mais le plus simple est que vous preniez le temps et les moyens de vous expliquer sur le sens de votre travail (cf. encadré, p. 116), si besoin est en vous démarquant des assimilations ou des confusions faites avec le travail policier ou la surveillance. Montrez aux enquêtés que votre travail est d'une autre nature, que vous n'avez aucun pouvoir, que vous ne divulguez rien, qu'il n'y a pas d'enjeu en dehors de votre univers, l'Université.

### La déontologie de l'enquête ethnographique

Être ethnographe, c'est établir des relations personnelles. Vous vous engagez donc *en votre nom, en personne*, vous ne pouvez pas vous retrancher derrière une fonction, une institution, un employeur. Mais vous engagez la réputation collective des enquêteurs de terrain, l'honneur de la profession. C'est pourquoi vous devez suivre un petit nombre de *règles déontologiques*.

1. Ne jamais enregistrer un entretien à l'insu de votre interlocuteur.

2. Demander l'autorisation pour prendre des photographies.

3. Tenir à la disposition de votre interlocuteur les photos, les cassettes, les transcriptions qui le concernent (ne pas les lui imposer pour autant).

4. Ne jamais divulguer les propos de votre enquêté dans son milieu d'interconnaissance.

5. Veiller, dans la mesure du possible, à maintenir séparés le milieu d'enquête et le milieu d'analyse (milieu universitaire). Le mémoire ne doit pas circuler dans le milieu d'enquête ; faites plutôt un texte qui résume vos principales conclusions à l'intention de vos enquêtés.

6. Si vous publiez (un article, un livre), *anonymisez* non seulement vos enquêtés (changez les noms et les prénoms) mais si besoin, les lieux et les collectifs. Le principe de cet anonymat est le suivant : quelqu'un qui ne connaît pas d'avance le lieu et les personnes ne doit pas pouvoir les découvrir, les « retrouver », à l'aide de votre texte. Ne vous faites pas d'illusions : les personnes concernées se reconnaîtront toujours, quels que soient leurs pseudonymes. Vous pouvez donc garantir à vos enquêtés le respect de ces règles déontologiques ; prenez le temps de

→

les leur expliquer (en particulier les règles 4 et 6). Enfin, une enquête ethnographique est universitaire et scientifique, ce qui veut dire qu'elle est *indépendante* : vous n'agissez que pour votre propre compte, vous n'êtes commandité par personne. Si vous enquêtez dans le cadre d'un contrat de recherche, expliquez quels seront les destinataires institutionnels de votre analyse. Dans tous les cas, votre impératif professionnel *primordial* sera de *protéger* vos enquêtés : il doit passer avant toute autre considération.

Ou encore appuyez-vous, si vous le pouvez, sur la demande de vos professeurs ou sur une institution de recherche scientifique.

La présentation de votre projet à des enquêtés n'est pas le seul moment où vous aurez à les rassurer : sur le terrain, vous passerez une partie de votre temps à faire comprendre ce que vous faites. Cherchez toujours à rester au plus près de la vérité (il est parfois impossible de dire toute la vérité qui ne pourrait pas, dans certains cas, être admise ou comprise par les enquêtés), à éviter les mauvaises interprétations de votre travail. Vous ne pourrez pas empêcher que des personnes y soient hostiles (qu'elles le montrent ou non) et se refusent à toute collaboration ou vous évitent ; mais en explicitant votre démarche, vous pourrez gagner le *soutien* de personnes qui vont vous aider à démarrer et à poursuivre votre enquête.

- *Laissez du flou dans votre présentation.* — Il ne faut pas croire qu'il faut « tout » dire tout de suite aux premières personnes que vous rencontrez. Il n'existe aucune obligation de transparence totale dans une enquête : celle-ci, comme toutes les activités de la vie sociale, autorise une part d'ombre, de non-dit. Dans la présentation de votre enquête, vous avez le droit de laisser un certain nombre de choses dans le flou, non pas par esprit de calcul ou par « ruse », mais parce que : a) les considérations académiques ne sont pas du ressort de vos enquêtés ; b) vous ne savez jamais à l'avance comment va évoluer l'enquête ; c) vous vous laissez une marge de manœuvre



pour réorienter ultérieurement l'enquête si vos premières investigations le commandent.

En effet, le plus souvent, les personnes enquêtées cherchent à savoir exactement qui vous êtes, ce que vous voulez, puis veulent savoir quelles informations vous cherchez, quelles réponses précises vous attendez, comme lorsqu'ils doivent remplir un questionnaire ou répondre à un sondage : c'est l'image stéréotypée et dominante de l'enquête à laquelle vous allez être sans cesse confronté et dont vous devrez vous démarquer. En vous voyant arriver, les enquêtés (notamment ceux qui appartiennent à une institution : entreprise, école, police, justice, hôpital, centre social) se posent toujours les mêmes questions qu'ils peuvent évoquer ouvertement avec vous : « A quoi votre enquête va servir ? » « A qui ça va servir ? » « Pourquoi nous (tel village, telle entreprise, telle association, tel club sportif, tel lycée, etc.) et pas les autres ? » On pourrait dire, en poussant à l'extrême les sentiments de beaucoup d'enquêtés (qui ne sont qu'une minorité à se prêter d'emblée avec joie à l'enquête) : pourquoi ça tombe sur moi ou sur nous ? Pourquoi cette « guigne » ?

Dans un premier temps, il faut vous efforcer de répondre le plus simplement et honnêtement possible, en invoquant les raisons circonstancielles qui vous ont fait choisir tel sujet et tel lieu d'enquête. « J'ai choisi tel village parce que des amis habitent à 10 kilomètres », « J'y suis venu en vacances quand j'étais petit », telle entreprise parce qu'elle a telle caractéristique. Autant d'explications plausibles qui tendent à montrer qu'il y a une grande part de hasard qui vous a conduit à enquêter « là ». Ainsi les enquêtés n'auront pas l'impression désagréable d'être pris pour des « cobayes ». Vous avez aussi le droit, puisque c'est la vérité, d'insister sur le fait que vous êtes au début de l'enquête, que vous tâtonnez, que vous êtes simplement en train de commencer votre travail. Vous vous mettez alors en position de débutant qui a beaucoup à apprendre, notamment de leur part, à leurs côtés, etc.

A l'inverse, certains milieux vont vous accueillir à bras ouverts parce que votre enquête sera perçue comme pouvant légitimer ou valoriser leur existence et leurs activités. On pense par exemple aux clubs des supporters, aux clubs de jeunes

(rock, politique...), aux clubs de troisième âge, aux associations culturelles, aux divers groupements en quête de reconnaissance sociale, notamment lorsqu'ils viennent de se créer (cybercafés, nouveaux clubs sportifs, et plus généralement nouveaux entrants en position de concurrents dans un champ social). Le sociologue peut alors servir de caution ou d'atout pour l'entreprise en cours : son rapport sera utilisé par exemple pour montrer l'utilité ou l'intérêt de l'activité étudiée, son travail sera un outil possible de promotion de l'association ou du groupe. Dans ce cas, le démarrage est immédiat, très facile — on serait tentés de dire « trop » facile —, on vous accueille les bras ouverts, on vous ouvre grand les portes, etc. Le revers de la médaille ne tarde pas en général à apparaître : la liberté de l'enquêteur est réduite, on vous suit (gentiment) de près, on contrôle étroitement la progression de l'enquête, et surtout on vous guide (« allez voir Untel », « faites ceci, faites cela »). Tout se passe comme si l'on cherchait à faire l'enquête à votre place et à l'écrire. Il est alors particulièrement difficile de se dégager de la pression des « responsables ». Une mise au point s'impose bien souvent pour faire respecter votre droit à enquêter librement, à trouver des résultats non conformes à leurs attentes.

### *Prendre des contacts*

Il faut différencier le mode de prise de contact selon le type d'enquête. Dans le cadre d'enquêtes portant sur des groupes constitués (associations, syndicats, institutions scolaires, religieuses, judiciaires), vous pouvez, bien sûr, passer par des contacts informels (amis d'amis, connaissances), mais vous devez assez rapidement annoncer officiellement vos intentions aux « responsables » directement concernés. Pourquoi ? Parce que vous serez vite repéré comme enquêtant et, si vous tardez à faire état des raisons de votre présence (même épisodique) dans le milieu enquêté, dans le meilleur des cas on vous le reprochera gentiment et, dans le pire, on vous accusera de ne pas l'avoir fait, d'avoir voulu les contourner, de ne pas avoir joué franc-jeu. Faute de cette précaution élémentaire, qui est ici aussi une règle sociale de savoir-vivre (cf. encadré, p. 120),

### **Ne rusez pas avec les enquêtés**

Vous devez toujours annoncer votre enquête, ne pas faire les choses en catimini. Cela ne veut pas dire la plus grande transparence (vos buts d'enquête peuvent rester « secrets ») mais, en tout état de cause, évitez de forcer à tout prix le passage. On prend ici l'exemple d'un étudiant, qui réalise sa première enquête de terrain et veut étudier la gestion des budgets des familles. Par ses activités professionnelles, il avait en sa possession un listing (constitué à un niveau national) avec les noms, adresses et numéros de téléphone de personnes habitant la petite ville enquêtée. D'une certaine manière, en devenant (et en se présentant comme) enquêteur, il transformait ses clients en enquêtés. Cette manière de faire nous paraissait contraire à la démarche ethnographique, mais « ça marchait » : des personnes contactées au téléphone acceptaient le principe de l'entretien (à notre grand étonnement). Jusqu'à ce qui aurait pu devenir un incident regrettable d'enquête. Une enquêtée contactée de cette manière, après trente minutes d'entretien, nous demande soudainement : « Mais, au fait, comment vous avez eu mon téléphone ? » — « Ben par le Minitel. » Elle s'étonne : « C'est bizarre, je comprends pas, je suis sur liste rouge. » On s'en sort en improvisant : « Mais on est passé à la mairie et on nous a donné votre nom comme membre de la Croix-Rouge. » — Elle : « Ah oui, c'est vrai, je suis très connue à la mairie. » Le malaise prend fin mais on a eu « chaud ». Il vaut toujours mieux éviter ce genre d'acrobatie. Faites simple et clair.

vous serez jugé « coupable » de dissimulation (ou suspecté de tentative de dissimulation). Vous risquez de vous fermer des portes, il se peut que l'on cherche à vous mettre des bâtons dans les roues.

Remarque : n'en faites pas trop. Il ne s'agit pas pour autant d'ameuter tout le monde sur le but de votre enquête. C'est, comme d'habitude, une question de tact. N'hésitez jamais à demander conseil à un allié sûr et bien informé.

Comment prendre contact ? En écrivant, en téléphonant, en vous rendant sur place ? Ces questions pratiques, apparemment toutes simples, sont toutefois importantes parce que le type de solution adoptée peut influencer sur le déroulement du début de l'enquête. Il n'y a pas, bien sûr, de réponse univoque. Tout dépend du contexte. On peut toutefois énoncer un principe valable dans la plupart des enquêtes : dans la mesure du possible, vous avez toujours intérêt à *aller sur place* (à la mairie, au local des associations, à l'union locale syndicale, au presbytère, dans la salle des profs, etc.), à vous présenter physiquement et à éviter autant que faire se peut le téléphone (cf. encadré ci-dessous).

### Téléphoner

On retiendra ici deux cas de figure.

a) Vous avez envoyé une lettre précédemment et, comme cela se passe le plus souvent, vous n'avez aucun retour de votre destinataire. Laissez passer quelques jours et, après ce délai, vous pouvez vous permettre (comme vous l'avez indiqué par écrit) d'appeler. D'une part, le souvenir de la lettre est assez frais dans la mémoire (« ah oui, je l'ai reçue il y a deux-trois jours ») et d'autre part, vous pourrez vous expliquer en étant alors identifiable, reconnu (votre nom et/ou l'objet de votre lettre évoqueront quelque chose pour vos interlocuteurs). Surtout il n'y aura aucune ambiguïté sur votre démarche, si bien que le coup de téléphone pourra se dérouler sans de longs préalables. Il faut savoir que beaucoup de personnes en ont assez des enquêtes, des sondages en tout genre qui pullulent et qui compliquent objectivement le travail des socio-

→

logues-ethnographes parce qu'il faut sans cesse se démarquer des « démarcheurs » en tout genre.

b) Soit vous téléphonez sans le support d'une lettre. Le risque est grand d'importuner les gens. D'abord, le mieux est de téléphoner de la part de quelqu'un qui puisse vous servir de recommandation (« Bonjour ou bonsoir, je vous appelle de la part de M. Untel ou de Mme Untelle, je m'appelle X », etc.). « Sans cette recommandation, il vous sera plus compliqué de vous expliquer. Ensuite, veillez à le faire à des heures convenables. Sachez que les rythmes temporels sont très différents selon les régions et selon les professions. S'il est courant de téléphoner à 22 h 30 lorsque l'on est étudiant, il faut savoir que la moitié des actifs sont couchés à cette heure (notamment les mères de famille qui font la double journée). Même si vous respectez des créneaux horaires décents, n'hésitez pas à vous excuser patement d'appeler au moment du repas, ou un samedi, un dimanche, etc. Bref, utilisez les règles (ordinaires) de civilité.

Si vous téléphonez sans pouvoir, dans un premier temps, donner le nom d'une personne appartenant de près ou de loin au milieu enquêté, sans être « recommandé », vous augmentez de manière significative : a) le risque de vous faire éconduire (ou de vous faire attendre « on vous rappellera », ce qui ne se fait pas toujours) ; b) le risque de malentendus divers ; c) le risque de vous embrouiller dans des explications forcément sommaires car ce n'est pas toujours facile d'expliquer au téléphone une enquête ; d) le risque de ne pouvoir joindre au téléphone que des intermédiaires (membres de la famille, employés, secrétaires) et des *gatekeepers* qui feront à leur manière barrage, en prenant souvent sur eux le droit de vous tenir à distance, en filtrant et en déformant votre message.

Imaginez que vous êtes dans un pays étranger dont vous parlez mal la langue. De vive voix on vous comprendra, grâce à

vos mimiques, à la part non verbale de la communication. Au téléphone, vous bredouillerez un sabir incompréhensible. Il est toujours préférable de vous présenter physiquement, d'aller sur place, de discuter avec des personnes en chair et en os. Bien sûr, en vous montrant, vous allez être immédiatement repéré, évalué, jaugé (comme dans toute première interaction de la vie sociale) mais vous allez pouvoir présenter dans de meilleures conditions votre travail d'enquête. Vous allez éviter une partie des malentendus. Si vous ne parvenez pas à voir la personne que vous cherchez, vous en verrez d'autres qui feront passer le message, et vous pourrez par la suite vous prévaloir de votre première démarche. D'ailleurs, certaines personnes rencontrées ainsi peuvent avoir envie de vous aider.

Attention toutefois ! Dans ces premiers moments de l'enquête, il faut veiller le plus possible à ne pas trop déranger, c'est-à-dire à ne pas trop bousculer le mode de vie des enquêtés. En enquête, vous avez une grande liberté de temps parce que vous êtes en quelque sorte hors contraintes ; en même temps vous êtes très désireux d'avancer votre enquête, de rencontrer des gens, de faire vite des observations ou des entretiens, bref vous êtes un peu « pressé ». Mais les enquêtés, eux, vivent leur vie de tous les jours, avec leur lot ordinaire de contraintes (horaires de travail, horaires familiaux, horaires scolaires, activités diverses, sportives, associatives) et leurs habitudes (heures de repas et du coucher, sieste, autres activités). Vous devez donc avoir à l'esprit ce décalage de rythmes et de contraintes temporels. Par exemple, il vous faudra apprendre à respecter les rythmes de travail des enquêtés, d'autant plus que, venant avec le label « enquêteur », « étudiant », bref « diplômé », certains d'entre eux, par respect pour vous, pour votre statut social, n'oseront pas vous dire que vous les dérangez.

*Exemple.* — Vous cherchez à faire des entretiens avec des mères de famille qui ne travaillent pas à l'extérieur de la maison. Sachez que, le matin, elles font plutôt le ménage et leurs courses, vont parfois chercher leurs enfants à l'école à 11 h 30, préparent le repas de midi, qu'elles sont très occupées et donc peu disponibles dans cette période de la journée. En revanche,

elles sont plus disponibles en début d'après-midi — les enfants repartis à l'école, le mari au travail et une longue plage horaire devant elles. Mais n'oubliez pas que le mercredi les enfants sont à la maison !

### *La tentation du « porte-à-porte »*

Face aux difficultés que vous pourrez rencontrer pour démarrer une enquête et prendre des contacts, vous pouvez être tenté de forcer le passage, de prendre des raccourcis, pour avoir fait « quelque chose », pour avoir la satisfaction de vous être mis un enquêté « sous la dent », de ne pas avoir perdu votre temps, avec l'objectif de vous rassurer. De même que William Foote Whyte [12], jeune étudiant de Harvard qui erre dans un quartier italien de Boston et n'arrive pas à établir des contacts avec ces jeunes Italo-Américains, découvre que le « quartier était tout près et si loin à la fois », de même vous pouvez vous dire, dans des circonstances semblables, que la solution la plus simple est d'aller voir directement les gens : faire ce qu'on appelle du porte-à-porte. Pourquoi vous mettez-vous ainsi dans une situation fausse, vouée à l'échec ? Parce que vous êtes immédiatement assimilé à un démarcheur, à un témoin de Jéhovah ou à un représentant, c'est-à-dire à quelqu'un qui, par définition, dérange ponctuellement et avec lequel le contact n'a pas vocation à s'établir durablement. Même si l'on vous accueille, les conditions d'une véritable enquête ethnographique ne sont pas réunies. On vous offre une interaction anonyme là où vous avez besoin d'une relation personnelle. Le porte-à-porte est donc une technique que nous vous déconseillons fortement, pour ne pas dire que nous la prohibons strictement. En fait, elle est à l'opposé de l'approche ethnographique : même si vous obtenez un entretien, vous ne pourrez pas établir une relation durable. Vous ne pourrez plus vous démarquer de la relation que vous aurez ainsi établie. On ne vous prendra pas au sérieux, on vous répondra pour se débarrasser de vous.

Résumons : vous faites une enquête ethnographique, vous cherchez à établir une relation de personne à personne, à comprendre des cas singuliers, vous ne faites pas une enquête de marketing avec des individus interchangeables, pour cocher

des cases. Un des éléments les plus importants dans l'enquête ethnographique, c'est de savoir prendre son temps, c'est-à-dire *savoir perdre son temps*. Certes ce n'est pas une situation toujours facile à vivre (tant nous sommes tous habités par un temps chronométré, de type industriel, un temps social efficace) ; elle peut même être franchement démoralisante. Mais sachez toujours que le temps que vous pensez avoir perdu, à chercher des contacts, à tenter de rencontrer des enquêtés qui se dérobent ou, pour le dire plus crûment, à « merdouiller » sur votre terrain :

— *primo*, fait partie intégrante de l'enquête : vous aurez après coup à vous demander pourquoi vous avez rencontré ces difficultés, quelles étaient les résistances à l'enquête, etc. ;

— *secundo*, sera du temps gagné ultérieurement, lorsque vous aurez réussi à nouer de bons contacts avec des personnes qui vous aideront à faire votre enquête.

### Continuer l'enquête

Une enquête ethnographique se construit dans le temps, dans la durée. Le plus grand obstacle à sa réalisation est le manque de temps et la précipitation. Il vous faut d'abord constituer un réseau d'enquêtés qui vous aideront dans votre travail ; ensuite vous pourrez continuer sereinement votre enquête.

### Chercher des « alliés »

L'enquête de terrain se fait par contacts successifs, par arborescence : vous rencontrez Untel, vous lui expliquez la nature de votre enquête, vous discutez librement avec lui, vous gagnez sa confiance et à la fin de la rencontre vous lui demandez de vous aider à poursuivre votre enquête. Vous lui demandez qu'il vous indique le nom d'Untel et d'Untel qui par la suite, à leur tour, vous donneront le nom de tel ou tel, etc. Vous irez encore plus vite si vous tirez profit de situations d'observation où une partie des personnes du milieu enquêté sont présentes : à la fin de la réunion (ou du match, de l'assemblée générale, du repas, etc.), vous vous dirigez vers la (ou les) personne(s) que vous



connaissiez déjà. Soit elles vont vous présenter spontanément aux autres, soit vous leur demandez de faire plus ample connaissance avec Untel ou Untel. « C'est M. ou Mlle Untel qui fait une petite enquête », « je t'en ai déjà parlé » — « Ah oui ! », etc. Chemin faisant, vous vous trouvez au cœur d'un *groupe réel* de personnes dont vous allez apprendre à connaître les caractéristiques, les manières d'être et de parler (cf. chapitre 4).

L'enquête se construit donc avec l'aide des enquêtés, ou plus exactement avec celle de certains enquêtés. Ce sont eux qui lèveront les obstacles principaux, qui vous feront pénétrer dans le milieu, qui seront vos titres de recommandation auprès de ceux qui se montrent un peu plus réticents pour vous rencontrer. Ils vous permettront d'ouvrir des portes qui, sans eux, vous auraient toujours été fermées, d'entrer en contact avec des personnes que vous n'auriez pas pu voir autrement. C'est à partir d'eux — ceux que la littérature ethnologique traditionnelle appelle des « informateurs » et qu'on a choisi d'appeler ici des « alliés » parce qu'on ne les considère pas comme des *porte-parole* ou des *représentants* mais comme des *associés* qui doivent être analysés comme tels — que vous pouvez bâtir une relation d'enquête solide et à même de produire des résultats intéressants.

Lorsque l'on n'a jamais effectué une enquête de terrain, on pense toujours qu'il faut rencontrer un maximum d'enquêtés, tenter de voir « tout le monde » sur son terrain ou, à défaut, une sorte d'échantillon représentatif du milieu enquêté. C'est une illusion. Car en travaillant auprès de certains enquêtés (qui appartiennent à un réseau, à un groupe, à un « clan » ou à une « clique »), vous vous coupez nécessairement d'autres réseaux ou d'autres sous-groupes qui sont, dans l'espace local d'interconnaissance, rivaux ou concurrents du vôtre. Conséquence immédiate : ces personnes, vous ayant vu avec vos premiers contacts, vous identifient nécessairement à l'autre camp et ne seront que rarement disposées à se prêter au jeu de l'enquête. Il sera inutile ici aussi de forcer le passage, de vouloir à tout prix rencontrer les « autres ». Apprenez à vous limiter, à concentrer votre attention et vos investigations sur le groupe auquel les aléas de la recherche vous a fait appartenir. Une image résume

assez bien cette situation : en randonnée, vous suivez un chemin et en même temps vous ne cessez d'être confronté à des bifurcations : si vous prenez à droite et poursuivez un bon bout de chemin, il vous sera très difficile ou coûteux de revenir en arrière pour prendre à gauche.

La question qui reste posée est celle de faire le bon choix. Il y a des gens qui d'emblée se montreront intéressés par votre projet, d'autres qui se maintiendront à l'écart, voire qui lui marqueront une sourde hostilité. Ne recherchez pas systématiquement les gens qui vous fuient, mais ne vous jetez pas non plus à la tête des gens les plus enthousiastes. Préférez les gens qui refusent de s'engager avant de savoir vraiment ce qu'il en est : il y aura avec eux un véritable « contrat », une alliance explicite.

### Saisir des occasions

L'enquête de terrain exige par définition un certain pragmatisme de la part de l'enquêteur. Sa bonne réalisation est très peu liée à l'utilisation de « recettes » qu'il vous suffirait de suivre méthodiquement mais elle dépend essentiellement de « circonstances », d'« occasions » qui se présentent sur le terrain. En fait, elle dépend de votre capacité à :

• *Saisir des chances.* — Être au « bon » endroit, avoir été là quand il fallait, lorsqu'on pouvait observer tel événement qui condense les spécificités du milieu d'interconnaissance, rencontrer la « bonne » personne un peu par hasard et l'interviewer sur-le-champ parce que vous avez assez vite « senti » qu'elle a beaucoup de choses à dire sur votre thème de recherche. Cette faculté d'être là au moment où il faut dépend d'abord d'une condition matérielle indispensable en enquête ethnographique : être de manière prolongée sur le terrain, être fortement présent sur le terrain.

Si vous faites votre terrain en pointillé, de manière épisodique (un jour là, un autre pas, gêné par d'autres types de rendez-vous), vous ne pourrez que très difficilement saisir ces occasions. D'autant plus qu'être là au moment d'un événement important (une fête locale, une grève, un match décisif, un

conflit de personnes, une AG d'association houleuse, une bagarre, etc.) signifie aussi l'avoir vécu avec et auprès des enquêtés. Cela vous donne par la suite des possibilités de revenir sur cet événement, notamment lors des entretiens, de confronter vos propres observations et analyses à celles qu'ils en ont faites (cf. chapitre 4).

• *Vous mettre en situation d'apprentissage.* — Enquêter hors de votre milieu ordinaire présente un avantage, énorme : vous êtes obligé d'apprendre à vous conduire correctement et cette situation d'apprentissage est un des moteurs de l'enquête. Situation classique en ethnologie exotique : apprendre la langue, c'est apprendre les catégories de perception et de pensée des indigènes. En ethnologie du « proche », cet apprentissage est aussi le moment où des choses qui deviendront familières, routinières, qui sortiront de votre champ de vision ou d'attention, ne le sont pas encore. L'important n'est pas d'avoir appris les compétences, les comportements obligés, mais d'être en train de les apprendre et de consigner cet apprentissage.

L'enquêteur est aussi celui qui « détonne » dans le paysage, celui vis-à-vis de qui certains enquêtés (les futurs alliés) se sentent tenus d'explicitier des choses habituelles — pour lui éviter un impair. De plus, être en milieu inconnu pousse immédiatement à imaginer la diversité des points de vue, dans la mesure où le point de vue de l'observateur extérieur, du spectateur, est de façon évidente différent du point de vue des acteurs : de là à concevoir que les différents acteurs ont chacun leur point de vue, il n'y a qu'un pas.

*Conseil pratique.* — Si vous n'êtes pas surpris, dans une situation que vous n'avez encore jamais connue, inquiétez-vous : vous êtes en train de plaquer sur la situation observée la somme des préjugés que vous aviez engrangée avant et vous n'êtes pas sur la bonne voie.

### Négocier votre place

Tout le temps de l'enquête vous aurez, en rencontrant de nouveaux enquêtés, à négocier et à renégocier votre place. Or

cette obligation de négocier l'entrée et le maintien sur le terrain fonctionne comme un révélateur du fonctionnement du groupe d'interconnaissance étudié. Le moment de la négociation est un moment d'expérimentation : il force les enquêtés à expliciter des normes implicites ; il montre aussi quels types de ressources sont nécessaires pour gagner la confiance.

Exemples :

— un chef d'entreprise voudra des gages de votre sérieux universitaire ;

— un ouvrier voudra avoir le sentiment que vous comprenez ce qu'il dit ;

— un dirigeant de club de football vous accueillera plus facilement si vous êtes amateur de sport.

Il montre enfin quelles sont les barrières réelles du groupe : pourrez-vous jouer d'une recommandation privée dans un univers professionnel, et lequel ? Devrez-vous montrer votre carte d'étudiant pour assister à un mariage bourgeois ? Lors de la négociation, moment clé de l'enquête, vous devez chercher et tester toutes sortes de moyens pour être accepté. La meilleure façon de l'être, c'est de se transformer en « participant » : donner des cours, écrire des lettres publiques, aider à l'envoi en nombre de lettres, construire un char de carnaval, jouer de la musique, jouer au foot, faire des matchs, etc. Aider, se montrer utile, partager les plaisirs et les peines du travail collectif (sans « en faire trop ») : autant de recettes efficaces pour votre insertion dans un milieu d'interconnaissance. William Foote Whyte raconte toutes les activités, plus ou moins légales, auxquelles il a dû participer pour se faire accepter par la bande de jeunes du quartier italien de Boston.



C'est finalement par l'analyse de toutes les places qu'on lui assigne parallèlement ou successivement, que l'ethnographe pourra comprendre à la fois ce qu'on lui dit et ce qu'il observe, puisqu'il saura à qui l'on dit et à qui l'on montre. Cette analyse

lui dévoilera aussi l'espace des positions et des relations non pas statiquement mais dans le processus même de leur constitution, dans les luttes quotidiennes pour leur maintien et leur transformation. Pour comprendre ce processus, il vous faut prêter une attention extrême à votre propre place, vous montrer très vigilant aux moindres signes de changement de vos relations avec les indigènes. C'est l'analyse de ces changements qui vous dévoilera le sens de votre enquête pour les enquêtés et, du même coup, vous permettra de comprendre le milieu étudié.

## Conclusion

### Les temps de l'enquête

Avant de faire de vous un excellent observateur et un intervieweur avisé, discutons d'une question primordiale, celle du calendrier de votre enquête. Comment devez-vous combiner les outils les uns avec les autres ? Peut-on distinguer d'avance différentes phases dans votre future enquête ? Devez-vous vous laisser guider par l'intuition ou tout prévoir minutieusement ? On verra ici que la réponse à ces questions dépend du moment où vous en êtes de votre recherche. De plus, vous ne pourrez pas travailler si vous n'avez pas des dates butoirs, des *deadlines* : il vous faut un calendrier pour ne pas être pris par le temps, pour ne pas vous précipiter au mauvais moment, pour entremêler le plus efficacement possible des phases de réflexions, de lectures et un travail d'enquête plus actif.

Le déroulement de l'enquête peut être décrit en termes d'hypothèses et de tests. Les hypothèses se détruisent et se reconstruisent au fil de l'enquête, les tests sont cliniques et non statistiques. Il faut expliciter vos préjugés pour les traduire en hypothèses, en général mauvaises, que vous vous hâterez d'infirmer. Puis il faut au cours de l'enquête reformuler de nouvelles hypothèses, que l'on espère plus pertinentes, avant de les soumettre cette fois à une véritable vérification, certes locale, et qui n'aura pas vocation définitive : d'autres chercheurs se chargeront de les infirmer ou d'en préciser le domaine de validité.

On distinguera quatre phases principales de l'enquête ethno-

graphique : exploration, accumulation, remise en cause et réorientation, enfin vérification. Dans le cas de l'enquête par distanciation, la phase d'exploration est remplacée justement par celle qui consiste à prendre de la distance (cf. tableaux 1 et 2).

Tableau 1. Les différentes phases de l'enquête par dépaysement

|                                                                                      | Du thème à l'objet                                     | Outils utilisés                                                                                                                                                         | Relations enquêteur/enquêté                                                                                                                           | État psychologique                                                                                 | Domicile/terrain                                                                     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------|
| 1. L'exploration<br>— 2 mois intensifs (thèse)<br>— 15 jours intensifs (matrise-DEA) | Étapes préalables :<br>choix du thème<br>et du terrain | Journal de recherche<br>Auto-analyse<br>Recherche de documents<br>Prise de contacts<br>1 <sup>re</sup> observations<br>1 <sup>re</sup> entretiens<br>refus d'entretiens | Enquêteur = étranger qui<br>cherche sa place, intrus<br>dans les milieux d'inter-<br>connaissance                                                     | Peur, appréhension<br>Mais aussi excitation,<br>fébrilité                                          | Terrain intensif<br>Installation sur place<br>Coupure avec domicile                  |
| 2. Le quotidien<br>— 1 an et demi<br>— 4 mois                                        | Premières hypothèses de<br>terrain                     | Journal d'enquête<br>Fiches<br>Accumulation d'entretiens<br>et d'observations<br>Fiches personnelles<br>Fiches thématiques                                              | Certains enquêtés = alliés<br>Enquêteur pris dans des<br>conflits qu'il ne comprend<br>pas                                                            | Confusion<br>Moindre excitation,<br>moindre appréhension<br>Stabilisation<br>Eauvi (« ça patine ») | Terrain<br>Retours périodiques<br>à domicile                                         |
| 3. La réorientation<br>— 2 mois<br>— 15 jours                                        | Définition de l'objet<br>Nouvelles hypothèses          | Journal de recherche<br>(nouvelles hypothèses)<br>Réductions provisoires<br>Lectures                                                                                    | Discussions avec alliés,<br>recentrement sur des cas<br>privilegiés, maintien de<br>contacts plus lâches avec<br>les autres enquêtés (poli-<br>tesse) | Neutralité                                                                                         | Du terrain au domicile<br>Il faut couper avec le ter-<br>rain<br>On croit avoir fini |
| 4. La vérification<br>— 4 mois<br>— 15 jours                                         | Tests                                                  | Expérimentations =<br>observations et entretiens<br>de tests (guidés)<br>Limpidité du terrain                                                                           | Rompres progressivement<br>avec la plupart<br>Expliquer ce qu'on a fait                                                                               | Inquiétude et excitation                                                                           | Retour sur le terrain                                                                |
| La mise au propre<br>— 6 mois<br>— 2 mois                                            |                                                        | Classements, recopages,<br>réécritures, relectures,<br>réduction finale                                                                                                 | Terminée sauf relation<br>de politesse (on donne<br>des nouvelles)                                                                                    | Angoisse de la page<br>blanche de l'examen                                                         | A domicile                                                                           |



Tableau 2. Les différentes phases de l'enquête de proximité

|                                                                                                            | Du thème à l'objet                                     | Outils utilisés                                                                                      | Relation enquêteur/enquêté                              | État psychologique                                                                                          | Domicile/terrain           |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------|
| 1. La distanciation<br>— 2 mois intensifs (thèse)<br>— 1 an et demi<br>— 15 jours intensifs (maîtrise-DÉA) | Étapes préalables :<br>choix du thème<br>et du terrain | Auto-analyse<br>Journal de recherche<br>Lectures<br>Comptages, discussions                           | Enquêteur = indigène<br>Prise de distance               | Inquiétude<br>Impression de ne « rien voir »                                                                | Se ménager un espace à soi |
| 2. Le quotidien<br>— 1 an et demi<br>— 4 mois                                                              | Premières hypothèses de terrain                        | Journal d'enquête<br>Collecte de documents<br>Fiches<br>Attention aux événements<br>Pas d'entretiens | Malaise<br>Schizophrénie                                | Malaise persistant<br>Peur d'être démasqué (enquête à couvert)<br>Mauvaise conscience (enquête à découvert) | Dedans                     |
| 3. La réorientation<br>— 2 mois<br>— 4 mois<br>— 15 jours                                                  | Définition de l'objet<br>nouvelles hypothèses          | Journal de recherche<br>(nouvelles hypothèses)<br>Réductions provisoires<br>Lectures                 | Prise de distance                                       | Plus grande tranquillité                                                                                    | Vacances<br>Coupure        |
| 4. La vérification<br>— 2 mois<br>— 4 mois<br>— 15 jours                                                   | Tests                                                  | Premiers entretiens de tests<br>avec les alliés<br>Observations tests (guides)                       | Recherche d'alliés<br>Enquête à découvert pour certains | Privilège d'être sur place<br>Vérification plus facile                                                      | Dedans                     |
| La mise au propre<br>— 6 mois<br>— 2 mois                                                                  |                                                        | Classements, recoupages,<br>réécritures, relectures,<br>réduction finale                             | Désinvestissement                                       | Angerisse de la page blanche de l'examen                                                                    | La rupture                 |

DEUXIÈME PARTIE

*Le travail d'enquête*



# Introduction

Vous voici à pied d'œuvre. Vous avez choisi thème et terrain, vous avez accumulé vos premiers matériaux, vous êtes installé sur le terrain, vos contacts sont établis, vous avez commencé vaille que vaille à nouer des relations avec vos enquêtés, vous entrez dans la phase d'immersion. Malgré les apparences, l'enquête ne consiste pas simplement à apprendre les règles locales du savoir-vivre, à vous laisser vivre et à expliciter ce qui vous arrive. L'ethnographe a en main deux outils efficaces : observation et entretien, ou stylo et magnétophone. Ce sont eux qui vous permettront, le cas échéant, d'enquêter sur votre propre univers. L'enquête est bien un travail, il y a bien un savoir-faire de l'enquêteur, de véritables techniques qui peuvent s'enseigner et s'apprendre.

On pourrait les résumer d'un mot, *écrire*, étendard de l'ethnographie. Le savoir-faire de l'ethnographe consiste essentiellement en *techniques graphiques*, en système de notations : le journal de terrain, la transcription d'entretien. *Faire des observations* et des entretiens et les *analyser* sont les deux jambes sur lesquelles s'appuyer pour faire avancer l'enquête. On améliore ses compétences d'observateur *in situ* et d'interlocuteur de face à face au fur et à mesure qu'avance le travail de transcrip-

tion des entretiens précédents et de notation des observations précédentes.

*Faire feu de tout bois, contrôler les données les unes par les autres* : telles doivent être les devises de l'enquêteur sur le terrain. Ne vous demandez pas à l'avance si vous n'allez faire que des observations ou que des entretiens : c'est la dynamique propre à l'enquête qui dictera votre conduite. A vrai dire, les uns et les autres sont complémentaires : une observation sans entretiens risque de rester aveugle aux points de vue indigènes ; un entretien sans observations risque de rester prisonnier d'un discours décontextualisé. Pour des raisons pédagogiques, on a autonomisé ici l'observation (chapitre 4) et l'entretien (sa préparation, chapitre 5, et sa conduite, chapitre 6). On s'efforcera de rappeler sans cesse que l'un ne va pas sans l'autre et qu'une analyse achevée met en relation, pour chaque enquêté, son discours (enregistré dans l'entretien), ses pratiques (observées) et sa position objective (obtenue par accumulation d'indices).

L'observation renvoie à une tradition anthropologique qui se méfie des entretiens parce qu'ils lui rappellent les trop fameux « informateurs indigènes ». L'entretien approfondi, lui, a été utilisé et codifié en psychologie sociale puis en sociologie. Il ne s'agit pas pour nous de poursuivre une querelle stérile entre les deux, mais de montrer leur pertinence respective et leur complémentarité. C'est la relation d'enquête qui diffère le plus selon qu'on utilise la technique de l'observation ou celle de l'entretien : dans le premier cas, il faudra s'assurer de la tolérance des enquêtés et d'une véritable alliance active avec quelques-uns ; dans le second, s'instaure une relation plus officielle de témoignage public qui peut évoluer vers une véritable collaboration intellectuelle.

## 4 / Observer

La conduite de l'enquête, la conduite des entretiens, la négociation des entretiens et, s'il y a lieu, la négociation des places d'observation relèvent du savoir-vivre et de la déontologie. En revanche, l'observation elle-même, triple travail de perception, de mémorisation et de notation, relève du savoir-faire et de la technique. Un observateur débutant risque de ne rien voir ou de ne voir que ce qu'il projette de ses expériences antérieures dans une situation nouvelle.

Dans toute interaction d'enquête, qu'elle soit personnelle ou anonyme, le malentendu sert à la fois de révélateur et de contrôle des interprétations immédiates de l'enquêteur. L'analyse ultérieure des relations d'enquête consiste justement à repérer et à expliciter ces malentendus pour les transformer d'obstacles en outils de connaissance.

Au contraire, si on laisse de côté la nécessaire négociation d'une place d'observateur, l'observation ne dépend que de vous : il n'y a plus possibilité de malentendu mais risque de contresens (cf. encadré, p. 140). Vous n'y dites rien, vous n'y exprimez rien, vous vous contentez d'observer : les observés ont donc fort peu de chances de vous « entendre » de travers ni de vous reprendre ; et si vous les écoutez sans leur répondre ni leur poser de questions, il n'y aura pas non plus d'indice tangible de vos mauvaises interprétations, rien qui puisse vous mettre la puce à l'oreille ni vous mettre des bâtons dans les roues. Dans l'observation pure, vous êtes libre de vos analyses.

### Faux pas, malentendu, contresens

Ce sont trois conséquences inévitables du *dépaysement*, moteur de l'enquête ethnographique classique. Les deux premières comportent des risques pour l'interaction d'enquête qui, s'ils sont surmontés, aident à avancer : on vous fera une remarque, vous allez vous expliquer, les bases du contrat d'enquête seront plus claires. Ce sont aussi des moteurs pour l'analyse : ils vous aideront à expliciter les règles de conduite que vous aurez enfreintes (dans le faux pas), la distance entre des univers fondés sur des références différentes (dans le malentendu).

Mais le contresens est solitaire : ce n'est pas un risque interactif, donc instructif ; c'est un pur risque d'analyse. Personne ne viendra vous contredire. Vous devrez donc contrôler vos interprétations dans des interactions — et le plus simple, en général, c'est de faire des entretiens.

#### *Exemple de faux pas*

L'ethnographe, une jeune femme de 25 ans, passe une soirée dans une boîte de nuit (sur son terrain) et y rencontre un jeune garçon de 17 ans. Le lendemain, elle déjeune avec un ami, ouvrier à l'usine, sa sœur ouvrière et son beau-frère cantonnier, chez les M., dont le mari ouvrier est l'ami du premier et qui tiennent « table d'hôte » (ils offrent des repas payants). Au milieu de la joyeuse et bruyante réunion, l'ethnographe voit son jeune homme de la veille descendre l'escalier. Il se fige. Il est derrière ses parents qui ne l'ont pas aperçu. L'air effaré, il lui fait signe de ne rien dire. Elle s'exécute, mais elle a bien failli le saluer !

En début d'enquête, ce faux pas n'a eu aucune conséquence : mais l'ethnographe avait transgressé, pour les besoins de son enquête, la frontière entre la génération des enfants et celle des

→

parents. La veille, elle avait eu une distraction typique d'adolescente (les clients de la boîte de nuit étaient des élèves de 16 à 20 ans) ; le lendemain, une distraction typique d'adulte (tous les convives, sauf elle, avaient entre 35 ans et 45 ans et des enfants entre 10 et 18 ans). L'effarement du fils de ses hôtes venait de sa « trahison » : comment l'enquêtrice pouvait-elle, la veille, être son égale, et, le lendemain, l'égale de ses parents ?

### *Exemple de malentendu*

Lors d'une enquête sur la mémoire ouvrière à Ivry-sur-Seine, un étudiant rappelle par téléphone une femme rencontrée la veille lors d'un entretien collectif dans un cadre syndical. Il lui présente une seconde fois son enquête sur Mai 68 ; elle répond en parlant de juin 1985. Le malentendu se poursuit sur plusieurs répliques jusqu'à ce qu'un problème d'âge (elle dit avoir été alors retraitée) révèle le malentendu (elle avait 35 ans en Mai 68, et n'était donc pas retraitée lors de ces « événements »-là). Un déplacement d'objet (de la mémoire de Mai 68 à la commémoration de juin 1985) sera la conséquence de cet échange téléphonique qui a dévoilé l'existence de deux univers (celui de l'enquêteur, celui de l'enquêté) construits sur des références contradictoires (Gobille [44]).

### *Exemple de contresens*

Une enquête sur le carnaval de M. procède par descriptions du défilé et « mise au jour » des modèles de l'événement. L'analyse est faite en termes de rituels politiques et de spontanéité populaire. Seule une enquête plus poussée montrera que les détails relevés par l'ethnographe ont été, au sens strict du terme, mis en scène par un salarié du service culturel de la ville, qui avait lu les bons ethnologues.



Personne ne viendra vous les contester ni les arranger pour les rendre supportables. Elles sont strictement incontrôlées. Cela semble, au débutant, une facilité. C'est un véritable piège. Vous risquez de « voir » de travers, d'« entendre » de travers, de vous méprendre sur le « sens » de ce que vous percevez. Mais vous ne vous en rendrez pas compte. Le contresens n'est pas un crime contre la politesse ou le savoir-vivre (comme la bien-nommée « faute » d'orthographe ou de grammaire), mais un crime contre la connaissance, comme le contresens des traductions.

C'est pourquoi nous conseillons de tester vos observations par des entretiens lors desquels vous demanderez à vos interlocuteurs ce qu'ils ont retenu d'un événement auquel vous assistiez ensemble. C'est pourquoi nous déconseillons l'observation « pure », son usage exclusif, et nous recommandons un mixte d'entretiens et d'observations (cf. encadré ci-contre) : selon le dosage des uns et des autres, nous l'appelons « entretien ethnographique » ou « observation sociologique ».

Ce chapitre est conçu pour améliorer vos capacités d'observation. On vous entraînera à expliciter la masse d'observations ordinaires que nous faisons tous sur le monde social, avec son lot de fausses observations et de fausses déductions. Car, comme Monsieur Jourdain, vous passez votre vie à observer sans le savoir et c'est cette capacité sociale à observer qui doit servir de terreau pour développer votre capacité ethnographique à observer. Puis on vous proposera une suite d'exercices d'observation pour vous apprendre à percevoir, à mémoriser et à noter en ethnographe. Il n'y a pas d'observation sans notation. Réciproquement la notation ethnographique n'est pas un exercice de style, elle se prépare *in situ* et s'écrit dans la hâte, pour ne pas oublier. Si vous suivez scrupuleusement ces exercices, vous n'éprouverez pas l'angoisse de la page blanche. La notation d'observation n'est ni littéraire ni philosophique, elle est proche du questionnaire à choix multiples (QCM), à ceci près que c'est vous qui devez inventer les questions et les réponses. Noter une observation est une technique particulière qu'on peut utilement comparer, pour s'éloigner du fantasme de la littérature, à une série raisonnée de photographies strictement

| Observations et entretiens :<br>tableau parallèle des différentes phases |                                                                                                 |                                                                                                                                                                                  |
|--------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|                                                                          | Observation                                                                                     | Entretien                                                                                                                                                                        |
| 1 <sup>re</sup> phase :<br>négocier<br>sa place                          | Trouver une place<br>d'observation<br>(mettre des alliés dans<br>la confiance)                  | Négocier l'entretien<br>(mettre en place une<br>collaboration)                                                                                                                   |
| 2 <sup>e</sup> phase :<br><i>in situ</i>                                 | Intervenir comme parti-<br>cipant s'il le faut,<br>ou<br>comme enquêteur<br>Mémoriser           | Conduire l'entretien<br>(intervenir comme<br>enquêteur)<br>Enregistrer et observer                                                                                               |
| 3 <sup>e</sup> phase :<br>écrire et<br>analyser                          | Noter l'observation<br>S'appuyer sur des<br>documents recueillis et<br>légendés                 | Transcrire l'entretien,<br>le mettre en fiches, le<br>décortiquer, le mettre<br>en rapport avec des élé-<br>ments extérieurs à<br>l'entretien (ragots, pra-<br>tiques observées) |
| 4 <sup>e</sup> phase :<br>contrôler                                      | Interviewer les partici-<br>pants<br>Réitérer l'observation<br>Comparer plusieurs<br>événements | Revoir la personne<br>Compléter les informa-<br>tions manquantes                                                                                                                 |

légendées. C'est une gymnastique mentale, une technique de mémorisation et de schématisation graphique.

### Qu'est-ce qu'observer ?

L'observation ethnographique repose sur l'enchaînement de ces trois savoir-faire fortement imbriqués : percevoir, mémoriser, noter (cf. encadré, p. 144). Elle suppose un va-et-vient permanent entre vos perceptions, leur explicitation mentale, leur mémorisation et le cahier (votre « journal de terrain ») sur lequel vous prenez des notes. Elle est une vigilance aiguisée par des informations extérieures et des questions qui évoluent au fur et à mesure de la poursuite de votre travail. Elle est outil

### Attention aux mots utilisés

Une des premières qualités de l'observateur est l'attention aux mots utilisés. Vous devez partir de l'idée que les mots ne sont jamais « innocents », qu'ils portent en eux non seulement une histoire morte, dont personne n'a plus conscience, mais des *connotations* bien présentes, qu'ils font partie d'un répertoire, qu'ils adressent des signaux par l'intermédiaire des références qu'ils traînent derrière eux comme un halo.

Avant de faire l'expérience sur des mots indigènes, sur les mots utilisés par votre milieu d'enquête, exercez-vous à entendre de la sorte les mots de tous les jours, les mots des médias, les vôtres, ceux de vos proches. Écoutez la chronique passionnante et humoristique d'Alain Rey, linguiste, sur France Inter (tous les matins à 8 h 40) intitulée « Histoire d'un mot ». Exercez votre curiosité en cherchant des mots dans des dictionnaires, contemporains, historiques ou étymologiques.

Exemple : pourquoi la « faute d'orthographe » qui semble être une erreur (de l'ordre du savoir) est-elle nommée « faute » (terme à connotations morales) ? Même s'il s'agit là de termes institutionnels, impossibles à interpréter en dehors de l'histoire de l'institution scolaire, exercez-vous à repérer les bizarreries et à essayer de les expliquer. Vous n'y arriverez pas tout seul ! Mais exercez-vous au moins à *repérer* les anomalies.

de découverte et outil de vérification. L'observation sans armes est vide, l'observation trop armée n'apprend rien : c'est à vous de construire ce que vous devrez vérifier. On n'observe pas sans références, sans points de repère. Mais le « guide » d'observation, tout comme le « guide » d'entretien, ne sont pas

de simples préalables méthodologiques. Pour être adaptés, ils sont déjà des produits de votre recherche : vous ne pouvez pas les « inventer » hors terrain, dans la solitude de votre cabinet littéraire ou philosophique. Sans quoi vous vous condamnez à n'observer que ce que vous connaissez déjà.

Pour améliorer votre *attention* au monde social et la porter à la qualité d'*observation*, il faut :

- expliciter vos perceptions et vos impressions mentalement d'abord puis par écrit ;

- prendre conscience que ces perceptions dépendent non seulement d'un questionnement théorique mais surtout d'un point de vue empirique ;

- faire varier systématiquement les points de vue que vous prenez empiriquement pour observer.

Les quatre exercices que nous vous proposons (p. 171-175) portent donc en même temps sur les perceptions *in situ*, sur leur mémorisation et sur leur notation. Ces trois activités (percevoir, mémoriser et noter) s'améliorent en même temps. D'avoir noté une observation précédente permet une meilleure observation *in situ* ; exercer sa mémoire décuple la capacité d'observation.

Nous vous proposons chaque fois un exercice double : le premier est un exercice de dépaysement, il doit être effectué sur le terrain, en cours d'enquête ; le second est un exercice de distanciation, il peut être effectué dans votre univers habituel. Si vous n'effectuez pas une enquête par dépaysement, mais une enquête par distanciation, reportez-vous d'abord au second ; le premier vous servira de contrôle. Ces exercices sont progressifs. Vous devez les effectuer dans l'ordre : vous éviterez ainsi la plupart des pièges que tendent les situations apparemment les plus faciles à observer, en réalité les plus redoutables, les « observations pures » qui ne s'exercent pas dans le cadre d'une enquête et qui ne s'accompagnent d'aucune participation. En général, dans ces cas-là, on ne voit rien, soit par excès de familiarité (il n'y a pas de surprise, rien à dire, rien à noter, c'est le cas lors des enquêtes sans dépaysement) ; soit par excès d'étrangeté, par manque d'information : tout se fond alors dans une impression d'ensemble, très vive, que l'on pourra noter, mais qui a toutes les chances d'être éloignée de la réalité (cf. encadré, p. 146). Il faut donc, une fois de plus, rendre familier

### Observations exceptionnelles et notations minimales

Il arrive, dans certaines circonstances exceptionnelles, qu'un détail vous frappe tellement que vous ne le notez pas ou le notez à peine. Pour autant il s'agit bien d'une observation au sens fort du terme, de quelque chose que vous avez remarqué parce qu'il vous choquait, vous surprenait, remuait en vous toute une série d'évidences qui soudain étaient renvoyées à leur arbitraire historique ou culturel. Et les circonstances sont elles-mêmes si remarquables que vous ne risquez pas de les oublier.

Parce qu'il ne s'agit que d'une possibilité ouverte et non d'un conseil à suivre, on donnera ici deux exemples célèbres que vous ne devez pas imiter. Ils concernent deux grands *social scientists* français, Marc Bloch et Marcel Mauss, tous deux confrontés (durant la guerre de 1914-1918) à l'expérience inoubliable de la guerre de tranchées. La première idée des techniques du corps est venue à Mauss, dit-il, lorsqu'il observa que les troupes anglaises ne savaient pas se servir de bêches françaises ([92, p. 137]). Par ailleurs Marc Bloch avait commencé à rédiger un « journal de bord » lors de la Première Guerre. Il le justifie par la curiosité. Puis il se lasse. Observe-t-il moins ? Ou a-t-il seulement changé sa façon de noter ? Il n'inscrit plus dans son carnet que des noms propres, des noms de lieux : ce que l'on oublie le plus vite mais aussi ce qui ramène la foule des souvenirs enfouis.

ce qui est étranger et rendre étranger ce qui est familier. Lorsque votre enquête se fait dans votre univers habituel, lorsque le « terrain » est sur votre territoire, la seconde opération, la seule possible, est rendue plus difficile par l'absence de points de comparaison. L'observation tient dans cette tension, ce

malaise provoqué, ce moment où le familier devient étranger, l'étranger devient familier.

On peut distinguer trois catégories d'événements ou d'objets observables, auxquels répondent les exercices 1 à 3, qu'ils soient effectués dans un contexte familier ou dans un contexte étranger :

- 1) des *cérémonies*, événements collectifs organisés qui supposent ou autorisent la présence de spectateurs, auxquels vous vous joignez ;
- 2) des *interactions* personnelles ou anonymes dans lesquelles vous avez, forcément, à tenir votre rôle ;
- 3) des *lieux* ou des *objets* observables dans la quiétude de la solitude hors cérémonie et hors interaction.

Dans la réalité, pas de lieux ou d'objets qui ne renvoient à des interactions ou à des cérémonies, pas de cérémonies sans interactions et sans cadres matériels, pas d'interactions sans lieux et sans objets. C'est pourquoi, après ces trois exercices analytiques, nous vous proposons comme dernier exercice une observation « totale », dans laquelle vous rendrez compte d'un événement collectif sous ces trois dimensions : son déroulement, son cadre matériel, les interactions dont il est lui-même le cadre.

## Observer une cérémonie

### Quelques exemples de cérémonies

Vous pouvez assister à une cérémonie, une fête, une réunion publique, un spectacle : ce sont soit des événements auxquels tout le monde a le droit d'assister, qu'ils soient gratuits ou payants, soit des événements auxquels vous avez dû négocier le droit de participer :

- fêtes (d'une école, d'un quartier, d'une association) ;
- « pots » (pour une naissance, une retraite, une promotion) organisés dans un cadre professionnel ou dans un *groupe de pairs* ;
- événements familiaux (mariage, baptême, enterrement) ;

— fêtes calendaires (fin d'année scolaire, Noël en entreprise, cérémonie des vœux pour la nouvelle année civile, 14-Juillet, 11 novembre) ;

— spectacles (audition, concert, match) ;

— réunions publiques (associations, conseil municipal, vernissage, cocktail) ;

— événements scolaires (championnat, examen public, concours, conseil de classe).

En général, l'annonce de cet événement a fait l'objet d'une publication écrite standardisée, imprimée, ou non, qui mentionne lieu, date, heure, motif de la réunion (cartons d'invitation, faire-part, affiches, parfois publication dans un journal local) et qui est diffusée dans un « milieu d'interconnaissance » spécialisé (famille, village, parents d'élèves, association, milieu professionnel).

Ou bien vous faites partie « naturellement » du public concerné, ou bien vous avez à négocier et à justifier votre présence.

- Dans le premier cas, vous occupez votre place, celle de *spectateur/participant autorisé ou invité* (du fait de votre qualité de membre d'une association, de collègue, de frère ou sœur d'un élève, d'un joueur, de parent éloigné, de résident...). Si possible, vous ne vous singularisez pas (vous n'êtes pas *le seul* spectateur autorisé).

- Dans le second cas, vous êtes normalement sous la protection d'un membre autorisé, vous bénéficiez à la fois de son statut et de son point de vue. Sinon, vous risquez de devenir un acteur très singulier de l'événement en question (encadré, p. 149-152).

Attention ! Il y a souvent une sorte de « droit d'entrée » à acquitter : lorsque la cérémonie n'est pas payante, ce droit consiste à montrer patte blanche, à donner une bonne raison d'être là, à vous faire reconnaître comme un spectateur autorisé. La négociation, l'explication de votre présence, doit alors se faire avant et non après la cérémonie. C'est à vous de juger si une présence étrangère inexpliquée (qui sera de toute façon remarquée, dès que le groupe présente un certain degré d'interconnaissance) perturbe ou non la cérémonie. A vous de juger qui vous devez prévenir, avec qui vous devez négocier, qui

## **Des assemblées générales d'associations : une participation forcée**

L'expérience montre que, dans bien des cas, une observation « neutre » ou plus exactement une absence d'intervention de l'observateur est impossible. Ne refusez pas d'intervenir en réunion publique lorsqu'on vous le propose : vous risqueriez de vexer vos alliés. Mais essayez de préciser les conditions de votre passage (temporaire, universitaire, bienveillant mais lointain).

### **Quelques exemples**

1. Une AG (assemblée générale) du comité de quartier Saint-Pierre, en 1983, est annoncée « sur le journal » (les pages locales du quotidien régional). Florence Weber s'y rend de bonne grâce, persuadée de pouvoir se fondre dans le « public » (attente ethnocentrique : l'habitude des « AG » de lycéens ou d'étudiants des années 1970). Elle arrive dans une petite salle de la mairie, désespérément vide : sur l'estrade, cinq hommes (le président, le secrétaire, le secrétaire adjoint, le trésorier, le trésorier adjoint) adoptent le rapport annuel (il s'agit d'une obligation statutaire pour les associations dites loi 1901). Elle est au milieu de la salle et prend des notes pour se donner une contenance. Au milieu de la séance, le journaliste local, très à l'aise, passe en coup de vent : le temps de serrer la main à tous, y compris à l'enquêtrice (qui ne s'est pas présentée, n'a donc pas serré de mains) et d'emporter quelques papiers. A la fin, horriblement gênée, elle s'approche de l'estrade, se nomme, essaie de s'expliquer. Le président la reconnaît (elle habite dans le même quartier) et l'invite au café où elle est sommée de boire une Suze, boisson féminine, de devenir « secrétaire » de l'association

→



(« puisque tu prends déjà des notes »). « On t'a prise pour la journaliste stagiaire puisque Jacques (le journaliste) te connaissait. » Serrer la main de quelqu'un signifie donc reconnaître, affirmer une relation *personnelle* (à l'inverse, exercez-vous à repérer les personnes à qui l'on ne serre pas la main, que l'on ne salue pas personnellement : la femme de ménage par exemple... Essayez aussi de serrer la main de quelqu'un que vous ne connaissez pas sans dire votre nom : vous verrez comme c'est difficile). L'enquêtrice essaie de s'expliquer : on la croit tour à tour journaliste, institutrice, assistante sociale... Elle restera une copine pas trop fière et un peu bizarre.

2. L'AG d'une fédération nationale de jardiniers se tient dans un grand hôtel parisien. Les participants (une bonne centaine) sont accueillis par une jeune hôtesse qui distribue des dépliants et des étiquettes au nom de chacun : c'est le principe des congrès, rendre possible l'établissement de relations « personnelles » par le repérage des caractéristiques institutionnelles de chacun, ici le lieu de l'Association. Florence Weber a négocié sa présence (il lui serait, sinon, impossible d'entrer). On la désigne par son appartenance institutionnelle (chercheur à l'INRA) ; en tant que telle, on veut l'installer sur l'estrade, aux côtés des représentants des ministères (qui lui adressent d'ailleurs des clins d'œil complices). Elle refuse absolument (c'est sa première intervention publique ; elle s'accroche à son ancien statut d'étudiante, malgré sa récente titularisation). Elle ne peut pourtant pas éviter que le président de la fédération, dans son discours inaugural, la présente (elle est assise au premier rang, essayant en vain de passer pour une journaliste) et se félicite publiquement de sa présence, qui dénote (à ses yeux) l'intérêt de l'institution dont elle dépend. Mais elle évite d'avoir à prononcer un discours

→

(poli et politique) comme celui des représentants des deux ministères (Agriculture et Affaires sociales). Une fois de plus, il s'agit d'un malentendu : pour les organisateurs, F.W. n'est pas une personne privée ni un simple enquêteur-observateur, mais le représentant mandaté par son institution pour exprimer son soutien. C'est ce qui explique leur surprise et leur approbation enthousiaste (l'INRA ne les a pas habitués à tant de considération) ainsi que l'amabilité systématique des présidents d'associations locales.

3. Les deux dirigeants d'une autre association nationale de jardiniers, avec lesquels elle a collaboré pour la passation d'un questionnaire postal, convient Florence Weber, en 1991, à une rencontre régionale de « délégués » locaux. Ils savent qu'elle leur porte un intérêt scientifique et non institutionnel ; l'enquête dont ils ont déjà longuement discuté les intéresse parce que leur association est à un moment critique (baisse sensible du nombre de leurs adhérents). Le contrat est clair : ils utilisent l'enquête comme une enquête de marketing gratuite ; F.W. les utilise pour obtenir (anonymement et aléatoirement) des adresses. Ils ne se sentent pas reconnus politiquement (comme les précédents) mais promus commercialement. La réunion est aussi cérémonielle que possible : décorations, panneaux colorés, remise de médailles, repas collectif. Elle ne ressemble pourtant pas à un congrès mais à quelque chose d'intermédiaire entre la foire commerciale, la fête paroissiale et la distribution des prix. Cette fois, F.W. a accepté d'être à la tribune et de prononcer quelques mots pour présenter son enquête. On lui répond par une énorme gerbe de fleurs et une place d'honneur au déjeuner : elle est l'attraction du jour.

Toutes les associations ne font pas ainsi assaut de civilités. Il y faut la conjonction :

— d'une activité consensuelle, politiquement

→

et socialement, comme peut l'être le jardinage mais aussi le don du sang, la lutte contre le sida, le téléthon, bien différentes sous ce rapport d'activités partisans (politiques, religieuses, « sociales » ou culturelles) ;

— d'une institution officielle derrière l'enquêteur qui ne soit pas sans liens avec cette activité (c'est le cas de l'INRA dans les deux derniers exemples) ;

— de négociations préalables qui rassurent chacun des partenaires sur les risques d'une alliance (F.W. aurait pu poser des conditions inacceptables à une invitation officielle ; ses partenaires auraient pu lui imposer des contraintes dont elle n'aurait pas voulu ; sans exclure, bien sûr, le malentendu).

vous demandera des comptes. Essayez de ne pas être trop importun avec les organisateurs au moment du « coup de feu ».

Exemple : vous pouvez assister à un mariage ou à un enterrement sans rien dire (par définition chacun vous prendra pour un allié et non pour un consanguin) mais pas au repas qui suit (le risque d'être découvert devient plus élevé), sauf si vous avez expliqué votre position à quelqu'un qui se présentera alors, si nécessaire, comme votre chaperon ou votre « parain ». Les cérémonies payantes (certaines fêtes, repas collectifs, excursions) règlent le problème à votre place : il suffit de payer l'entrée, puis d'expliquer ce que vous faites là (on ne vous expulsera pas puisque vous avez payé). Vous pourrez dans d'autres cas vous présenter comme un ayant-droit, un ami d'une personne autorisée. Occasion idéale de mettre en scène, de rendre visibles, vos alliances. S'il y a beaucoup de monde, vous passerez inaperçu. Si tout d'un coup vous vous sentez mal, si on vous demande des comptes, si on vous interdit l'entrée ou si on fait mine de vous expulser, demandez tout de suite à parler à l'organisateur, au responsable et expliquez-lui votre cas. Le sésame est ensuite « M. X est au courant ».

Sachez que l'événement auquel vous assistez a été préparé, même de façon minimale, par des *organiseurs* dont, si pos-

sible, vous ne faites pas partie. Il y a donc des « coulisses » de l'événement (les « préparatifs », avant l'événement, et probablement un « après-événement ») qui séparent le cercle des organisateurs et celui des spectateurs/participants/invités. Les frontières temporelles et spatiales de l'événement sont *données à l'avance*, elles sont indiquées par écrit, vous n'avez qu'à les prendre au sérieux et à les recopier, pas à les construire.

On distinguera ces « événements organisés » de deux autres catégories d'événements : *a)* les interactions personnelles spontanées (non organisées, elles ne font pas l'objet d'une annonce publique, c'est-à-dire publiée) ; *b)* les interactions anonymes et fonctionnelles (entre passants, automobilistes, usagers des transports, clients et employés des magasins, des administrations), lors desquelles il n'y a ni engagement personnel (comme dans les interactions personnelles) ni spectacle *stricto sensu* (sauf à faire un usage métaphorique du terme de spectacle) et qui ne sont organisées que de façon abstraite et générale.

### Avant l'observation

Vous choisissez l'événement et vous vous y préparez. Notez comment vous en avez eu connaissance, qui vous en parle, comment s'organise le rassemblement au-delà du support écrit qui vous a permis de le repérer. Notez qui sont les destinataires prévus de ce support ; si l'annonce est confidentielle ou non ; si l'entrée sera filtrée ou non et comment (paiement, cartons d'invitation, cartes d'identité, interconnaissance directe).

Collez, si possible, dans votre journal d'enquête un exemplaire de l'invitation en notant précisément comment elle vous est parvenue.

Analysez-en les termes : s'agit-il d'une invitation ? d'une réunion ? les organisateurs apparaissent-ils en personne ? avec leur patronyme ? avec leur fonction ? s'engagent-ils eux-mêmes ou engagent-ils l'institution ?

Notez à l'avance date et heure, vos propres préparatifs (vêtements de cérémonie, trac, importance d'être à l'heure), si vous y allez seul ou en groupe, qui vous en parle et ce qu'on vous en dit.

Sur place : percevoir et mémoriser

• *La question des notes in situ.* — En règle générale, évitez de prendre des notes au cours de ce type d'événement, sauf si la situation s'y prête ou l'exige (tout le monde est assis autour d'une table et prend des notes). Dans ce cas vous ne prendrez pas des notes d'observateur mais des notes de participant : le critère est que vous puissiez les donner à lire à votre voisin s'il vous les demandait. N'oubliez pas que prendre des notes, dans tous les cas, vous assigne une position particulière : puisque vous notez ce qui se passe, vous êtes là pour en *rendre compte* à des absents, supérieurs hiérarchiques (vous êtes alors en position de contrôleur), égaux statutaires (vous êtes alors en position de représentant, de porte-parole), public plus vaste intéressé (vous êtes alors en position de journaliste). Selon les situations, prendre des notes est une marque de grossièreté, le signe que vous vous abstrayez de la situation (c'est le cas lors d'un mariage ou d'un enterrement, par exemple) ou une marque de politesse, le signe que vous prenez au sérieux ce qui se dit (c'est le cas lors d'une réunion de conseil municipal, par exemple). En d'autres termes, *cela se fait ou cela ne se fait pas*. Ici comme partout et toujours, vous aurez besoin, pour être un bon ethnographe, de *savoir-vivre*. Mais vous aurez aussi à vous interroger sur les règles de savoir-vivre que tous suivent naturellement sans se poser de questions. Ce sont les gaffes — et les sanctions qu'elles entraînent — qui vous mettront sur la voie.

• *La question des photographies.* — Souvent, vous pourrez prendre des photographies. N'empORTEZ pourtant pas *systématiquement* un appareil photo (par exemple, on ne prend pas de photos à un enterrement : demandez-vous pourquoi). Les événements publics, à condition qu'ils mettent en scène le spectacle de la joie collective, donnent lieu « naturellement » à photographies. L'appareil vous donnera donc une contenance. Et vos photographies pourront vous servir de document, d'aide-mémoire.

Mais sachez que l'acte de prendre des photographies vous assigne une place : tandis que la prise de notes vous fait cen-

seur, porte-parole ou journaliste, la prise de photographies vous fait, plus simplement, photographe, c'est-à-dire spectateur au carré, caisse de résonance du spectacle. On supposera que vous les prenez « pour vous » (pour garder trace du spectacle comme spectacle) ou « pour les autres » (non plus sur le mode du contrôle, de la suspicion, ou de la publication, mais sur le mode d'un redoublement de la présence comme spectateur ou d'un substitut pour les absents qui auraient dû, voulu, être là).

On risque donc de vous demander, voire de vous acheter, vos photographies. Tous ces détails autour des outils mêmes de votre travail (prise de notes, prise de photographies) sont des indices extrêmement importants sur la nature même de l'événement que vous observez et sur la place que, sans le vouloir et souvent sans le savoir, vous y occupez.

• *Programme, documents écrits, objets souvenirs.* — Supposons que vous n'avez ni carnet ni appareil photo. N'aurez-vous donc ensuite nul aide-mémoire ? Rares sont les réunions où ne circulent pas des textes écrits, où ne sont pas prononcés des discours qui ont toutes chances d'exister sous forme écrite. Recueillez systématiquement tout ce qui traîne, procurez-vous, avant ou après, les textes des discours, ramassez des objets :

- programmes (des concerts, des auditions, des fêtes) ;
- menus (des fêtes, des mariages) ;
- textes distribués ou non (des prières, des discours, des poèmes) ; plans de table ; traces écrites des préparatifs ;
- objets festifs (bougies, cartons nominatifs, décorations, fleurs).

A l'occasion de cette collecte, vous ne serez pas obligé, en général, de justifier votre curiosité. Les événements dont il est question ici sont suffisamment marquants, exceptionnels, pour qu'il soit normal de chercher à en garder une trace. Votre apparent fétichisme trouvera des explications « naturelles », hors enquête.

Remarquez que tous ces objets peuvent, le cas échéant, être transmis à la postérité, c'est-à-dire peuvent devenir des documents pour historiens. Mais vous avez sur l'historien un avantage, que vous devez exploiter au maximum : vous assistez à l'usage de ces objets, vous n'avez pas à le déduire. Notez donc

dans quelles conditions vous les récoltez, à quel moment ils sont distribués, si tout le monde en est destinataire, si vous avez eu à les demander.

• *La mémorisation : qu'est-ce que remarquer ?* — Sachez que vous mémoriserez convenablement, pour un temps court (une journée ou deux), tout ce que vous aurez *remarqué*. La technique d'observation consiste donc non seulement à avoir une liste de questions standardisées (cf. plus bas), mais aussi à exciter votre capacité à remarquer des détails. Dans la vie courante, hors ethnographie, tout le monde passe son temps à observer, c'est-à-dire soit à déduire, sans y penser, des interprétations rassurantes de détails familiers, soit à remarquer des détails exceptionnels.

Qu'est-ce que remarquer ? Comme les autres usages du terme l'indiquent, c'est porter un jugement, positif ou négatif. « Je vous ai remarquée l'autre jour » : c'est là un compliment. Vous voilà devenue singulière, exceptionnelle. On suppose qu'il faut le prendre en bonne part ; mais peut-être vous a-t-on remarquée parce que vous êtes trop corpulente, que vous parlez fort, que vous vous comportez mal ? Il serait grossier de votre part de le supposer : si c'était le cas, on ne s'autoriserait pas à vous le dire sous cette forme. « Je dois vous faire remarquer que vous ne portez pas de cravate » : voici, inversement, un rappel à l'ordre. C'est ce qu'on appelle « faire une remarque » ou, en langage scolaire, encore « faire une observation ». En bref, on remarque ce qui choque ; on remarque ce qui plaît.

Conclusion : surtout, surtout, pas de *neutralité axiologique* au moment de l'observation. Vous vous condamneriez à ne rien remarquer du tout, hormis ce que les manuels vous demandent de noter. La neutralité axiologique est un principe d'analyse après coup, pas un principe d'observation sur place. Gardez-vous toutefois d'exprimer vos remarques, sous une forme ou sous une autre : en enquête (et malgré les apparences, dès que vous êtes en situation d'observation, même familière, vous êtes en enquête), la neutralité n'est pas un principe scientifique mais un principe déontologique ou, plus simplement, un principe pratique de *prudence*.

Exprimez donc vos remarques mentalement : ne les censurez

pas, ne les exprimez pas à vos voisins non plus. Et ne les interprétez pas pour l'instant, mais forcez le trait s'il le faut. Soyez choqué, furieux, content, ravi. Cela aide à observer. Plus tard, vous noterez à la fois vos observations et vos sentiments et vous pourrez interpréter les unes et les autres, les unes en relation avec les autres.

*Un exemple.* — « Voici un détail qui me choque : une maman appelle son enfant à haute voix pendant le spectacle. » Cette remarque mentale suffit pour que vous puissiez noter, ensuite, qu'à la fête de l'école les « petits » de deux ans qui jouent un spectacle préparé en classe et mis en scène par leur maîtresse sont déconcentrés par le public, surtout lorsque dans le public ils remarquent leur mère. Vous vous demanderez plus tard pourquoi ce détail vous a choqué : vous vous êtes identifié à la maîtresse, pour qui la concentration des acteurs enfantins est une réussite personnelle, combien difficile. Et vous pourrez ensuite analyser toute l'ambiguïté de ces fêtes d'école maternelle :

— mise en scène, pour leurs organisatrices (directrice, institutrices), du groupe des enfants : il s'agit à la fois du « groupe-classe », comme on dit dans les textes de pédagogie officielle, mais aussi du collectif constitué par l'ensemble des enfants de l'école et, par voie de conséquence, de leurs parents ;

— mise en scène, pour les spectateurs (pères, mères, grands-parents, frères et sœurs), des performances individuelles de leur exceptionnel rejeton. Ce dont on a plusieurs indices objectifs : comparaison permanente, à voix basse, entre son enfant et les autres (comparaison d'ailleurs amusée et pas toujours en faveur du sien) ; intensité des prises de vues (photo et vidéo) exclusivement centrées sur son propre enfant (les parents rangent leur appareil dès que ce n'est plus « leur » tour) ; mouvements de foules entre les différentes classes (on n'assiste pas au spectacle dans lequel son enfant n'intervient pas), qui exaspèrent les organisatrices ;

— les petits vivent physiquement cette ambiguïté, ballottés, selon leur âge, entre la famille (ils se précipitent dans les bras



maternels dès la fin du spectacle) et le groupe des pairs (ils « snobent » leurs parents et font comme s'ils n'existaient pas).

• *La mémorisation : repérage spatio-temporel, variation des points de vue.* — Les trois quarts de l'observation se jouent dans un bon repérage spatio-temporel. Observez d'abord, le plus tranquillement possible, les lieux. Arrivez en avance, si possible. Installez-vous à une « bonne » place d'observation : celle d'où vous verrez le mieux. Mais n'oubliez que vous êtes là pour observer les spectateurs largement autant que le spectacle. Ne soyez pas trop en vue, ne soyez pas caché non plus. N'oubliez pas que, parfois, vous n'avez pas le choix : si vous faites partie de la famille du marié, on vous placera avec « votre » famille (par opposition à la famille alliée), par exemple à droite dans l'église. Notez qui se charge de vous prévenir, de vous « placer ». Même si cette place ne vous convient pas, ne protestez pas.

Pour mémoriser les lieux, regardez-les en songeant au schéma (cf. encadré ci-contre) que vous ferez ensuite : à droite, à gauche, derrière, devant. Puis fermez les yeux et voyez si vous pouvez les reconstituer. Rouvrez-les et voyez tout ce que vous avez oublié. Recommencez.

Réfléchissez tout de suite aux mots qui vous permettront de nommer les places : retenez les mots que les organisateurs emploient (la salle, la scène, les premiers rangs, les coulisses ; l'estrade, les feux de la rampe ; le chœur, la nef ; le préau, les toilettes, la cour, la classe). Retenez aussi les mots qui nomment les personnes (le public, la salle, les acteurs, les élèves, les solistes, ceux qui apprennent, ceux qui savent ; les petits, les grands, les parents, les familles, les mariés, la famille du marié, les hôtes, les invités). Tous ces mots seront plus tard des clés d'interprétation. Pour l'instant, ce sont des clés de mémorisation. A chaque fois, retenez non seulement le mot mais la personne qui l'a utilisé et dans quelles circonstances, dans quelle intention : pour placer le public, pour présenter les élèves, pour recevoir les invités, pour porter un toast.

Décidez tout de suite dans quels termes vous allez distinguer les places principales : organisateurs, acteurs (principaux, secondaires), « petites mains » indispensables au déroulement

### L'utilité des schémas

Vous avez intérêt à noter les positions respectives des uns et des autres dans l'espace, mais aussi les descriptions de lieux et d'objets, sous forme de *schémas* plutôt que de descriptions en mots ou de photographies. Le schéma met l'accent sur les places et les relations spatiales — de personne à personne, de chose à chose, de personne à chose. Or c'est ce dont vous avez besoin comme support de votre analyse. La description en mots vous entraîne du côté de l'ambiance, du flou, de l'ambigu. La photographie vous tire vers l'esthétique, la pluralité de détails. Vous contrôlez entièrement le schéma, qui doit être un outil efficace de remémoration et d'analyse plutôt qu'une « œuvre » présentable. Il vous servira de matériau, vous ne le montrerez pas, c'est une étape intermédiaire pour raviver vos souvenirs et éclairer votre analyse.

matériel et en général invisibles et innommées, public (permanent, mobile).

Comptez le public. Pour ce faire, vous divisez mentalement l'espace en parties également denses (par exemple une rangée de chaises occupées). Vous comptez ensuite le nombre de ces « parties » (dans cet exemple le nombre de rangées) puis le nombre de personnes dans chacune de ces parties (ici, de ces rangées). Vous multipliez les deux nombres, le tour est joué (c'est la méthode utilisée par la police pour compter les participants à une manifestation de rue).

#### Noter sur le journal d'enquête

Quand tout est fini (restez longtemps pour vérifier que, selon les places occupées, l'événement ne finit pas au même moment), précipitez-vous chez vous (ou dans un coin *absolument* tranquille) et ouvrez votre cahier aux pages de droite.

Vous y retrouvez (et relisez) ce que vous avez noté avant l'événement. Il est possible que vous disposiez d'une assez bonne collection d'aide-mémoire : objets, textes, photos, notes de participant.

Étalez-les devant vous et commencez à noter :

- le déroulement chronologique de l'événement ;
- le schéma des différentes places (il peut y avoir plusieurs schémas si les participants se sont déplacés) ;
- ce que vous avez fait ;
- ce que vous avez entendu ;
- ce qui vous a choqué ou plu ;
- votre analyse (provisoire).

Appuyez-vous sur ces aide-mémoire ; légendez-les avec précision (qui vous les a donnés, à quel moment, quel rôle avaient-ils). N'oubliez pas de vous interroger sur les différents « commencements » de l'événement selon les personnes et sur ses différentes « fins ».

Vous n'aurez aucune difficulté à noter tout ce que vous aurez préalablement mémorisé, c'est-à-dire remarqué. Faites-le dans l'ordre où cela vous revient en mémoire : vous reclasserez ensuite vos notes. Mieux vous aurez distingué, au cours de l'événement, les différentes phases, mieux vous vous en souviendrez et mieux vous les noterez. L'observation est une « observation mentale » (comme on dit « calcul mental ») bien plus qu'une observation visuelle ou sensible : vous remarquez et vous mémorisez des mots entendus, des places nommées, des actions nommées.

La cérémonie que vous avez choisie peut être soit un événement d'enquête classique (par dépaysement) soit un événement familier. La possibilité de *distanciation* est inscrite dans toute cérémonie ; symétriquement l'absence de familiarité n'y est pas scandaleuse : il y a presque toujours une place pour l'étranger de passage, l'observateur désintéressé, qui fait un excellent « spectateur ».

Ce n'est plus le cas lors des interactions, qu'elles soient anonymes ou personnelles : l'observateur y est en général un indiscret. Il vous faudra alors jouer sur la tension entre dépaysement et familiarité, constitutive de l'ethnographie.

## Observer une interaction

La technique de base est la même partout. Mais l'interaction, contrairement à la cérémonie, n'a été ni préparée ni annoncée. Dans le meilleur des cas, vous avez un rendez-vous : telle heure, tel endroit. Ce peut aussi être parfaitement imprévu. Premier corollaire : c'est bien plus difficile de décider à quel moment cela commence et cela finit. Second corollaire : c'est bien plus difficile de lui donner un nom ; il ne s'agit que de « rencontres » entre des personnes qui se connaissent (interaction personnelle) ou entre des inconnus définis par leur fonction (interaction anonyme).

L'entretien ethnographique est le type même d'interaction *personnelle* en contexte de dépaysement. Sa relative solennité, accentuée par la présence du magnétophone, représentant du public, lui fixe un début et une fin. Comme lors des cérémonies il y a une « préparation » (avant le début) et une sorte de « traîne » (après la fin). Exercez-vous donc à l'observation des interactions personnelles par la prise de notes après l'entretien.

On a souvent remarqué qu'il était bon de faire un entretien à deux enquêteurs. En effet, l'un des deux est « pris » dans l'entretien, a la charge de la relance, il ne peut pas se permettre de détacher son attention (sa capacité d'observation) de son interlocuteur ; l'autre, détaché de cette tâche, peut observer la scène : son cadre, les autres participants, l'attitude de l'enquêté, l'attitude du premier enquêteur. Il est libre d'occuper mentalement ces différentes places.

Lorsqu'il ne s'agit plus d'un entretien, la première difficulté que vous allez rencontrer est d'isoler cette interaction personnelle, de l'autonomiser, de la nommer. Tout dépend alors de ce que vous cherchez à observer. Si vous êtes intéressé par une observation de pratiques de travail (auquel cas vous êtes, vous-même, partie prenante dans ce travail), vous aurez à nommer un moment particulier de ce travail. Si vous êtes intéressé par une observation de relations familiales, vous aurez, là aussi, à isoler et à nommer un événement. Le plus important est de comprendre à quel titre vous êtes admis à observer. Vous pouvez occuper de multiples places, mais sachez tout de même

qu'en général, si vous n'y prenez pas garde, la position d'observateur se confond facilement avec celle de contrôleur : c'est le rôle assigné à celui qui « ne fait rien » et qui pourtant assiste, regarde, a une bonne raison d'être là (voyez la facilité avec laquelle, lors d'une tâche domestique, le plus paresseux est traité d'« inspecteur des travaux finis »). Elle se confond aussi avec celle de *visiteur/voyeur* (cf. encadré ci-contre). Et lorsque vous êtes vraiment partie prenante, vous perdez de votre liberté de manœuvre et vous avez du mal à changer de rôle, de place, de point de vue. Prenez-en votre parti et sachez que votre observation sera forcément incomplète. Nommez et repérez les points de vue que vous n'avez pas pu prendre. Et complétez vos observations par des entretiens.

Les outils de l'observation, remarquer *in situ*, mémoriser, noter, sont les mêmes. Notez d'abord le déroulement chronologique, faites le schéma des lieux et des positions, retenez les mots, les formules et les interprétations « à chaud » des différents participants. Notez aussi la vôtre, avec modestie, en sachant qu'elle est provisoire. Essayez de prendre parti suffisamment pour *remarquer* ce qui va ou ce qui ne va pas, puis d'être assez détaché pour noter qu'il s'agit d'une prise de parti, qu'il y en a eu d'autres. Là aussi, l'observation consiste en une *tension* entre la prise de parti, l'« engagement », et la « distanciation ». Vous vous en sortirez en étant *engagé* lors de l'événement et *détaché* lors de la prise de notes : vertu « objectivante », « distanciatrice », de l'écriture *après-coup*.

L'essentiel de l'observation, dans le cas d'une interaction personnelle, réside dans la décision de noter, c'est-à-dire dans la décision qu'il s'agit d'un événement *important*. Important pour vous, pour votre enquête, pour votre recherche. Il vaut mieux noter trop puis jeter des notes sans intérêt que négliger de noter quelque chose qui pourrait s'avérer décisif pour votre *analyse*.

Vous pouvez observer aussi une interaction anonyme, c'est-à-dire dont les participants ne se connaissent pas par leurs noms. Vous aurez cependant des difficultés à en tirer parti. Soit vous-même ne connaissez personne et votre observation restera flottante, vous ne pourrez rapporter ce que vous voyez à aucune information extérieure à l'interaction, vous serez enfermé dans

### Entre le zoo et le chronomètre

Dans un atelier de production, nul n'entre s'il n'a un rôle dans le travail (ouvrier, contrôleur, chef d'équipe, ingénieur). Il existe deux occasions de visites d'atelier honnies des ouvriers : celle du chronométrateur, qui vient observer, mesurer, noter les pratiques de travail pour les transformer en instruments de contrôle et d'accélération des cadences ; celle des visiteurs « désintéressés » invités par les ingénieurs, immédiatement assimilés par les ouvriers aux visiteurs d'un zoo. Dans certains cas, il en existe une troisième : les visites organisées pour les familles des ouvriers. Lorsque c'est possible, c'est bien sûr la meilleure solution : on croira que vous êtes un(e) cousin(e) éloigné(e) de l'un des ouvriers. Mise en scène (typique de la cérémonie) et blagues (typiques de l'interaction personnelle) y sont présentes.

le moment observé sans même savoir s'il s'agit d'une rencontre autonomisée, nommée, remarquée par ses protagonistes. Soit vous connaissez l'un des participants, vous pourrez alors restituer son point de vue (c'est intéressant dans le cas des professions de service spécialisées dans ces rencontres fonctionnelles, serveurs, contrôleurs, gendarmes, employés d'accueil) mais non celui de ses partenaires. Tout dépend ici, une fois encore, du thème que vous avez choisi (cf. encadré, p. 164).

### Observer lieux et objets

Cette observation, la plus facile à mener puisqu'elle n'a pas à être négociée, est un véritable piège pour débutants. Soit vous ne verrez rien et vous n'aurez plus qu'à délayer ce rien ; soit vous chercherez à imiter le modèle de la description littéraire. En littérature, les descriptions, outils romanesques

**Observer des lieux publics :  
interactions anonymes et noms personnels**

On a constaté l'attrait des étudiants pour des observations *incognito* d'espaces publics où des individus circulent, où ils ont l'impression qu'il se passe des « choses ».

1. Prenons l'exemple d'un étudiant qui a choisi d'observer une gare : il observe des banalités — les mouvements de foule, la salle des pas perdus — et ce qui accroche l'œil (les SDF qui viennent y trouver refuge, qui font la manche près des distributeurs de billets). Il constate la prédominance des personnes âgées dans la journée (ils font un tour à la gare, un tour à la poste, ce qui leur permet de fixer des repères temporels), l'impatience des « bourgeois » qui, dans la queue au guichet, n'hésitent pas à montrer leur agacement. On lui demande, après ce premier compte rendu, de faire des observations plus rapprochées, notamment en profitant de sa relation d'amitié avec un guichetier. N'osant pas négocier cette position d'observateur, il se replie sur l'observation des queues, plus longues dans la salle des renseignements. Il se fait passer pour un client pour observer la file d'attente. Comme celle-ci, par définition, est instable et changeante, il ne peut faire que des observations ponctuelles et très proches du sens commun, comme par exemple le fait que les clients « chics » de cette station balnéaire veulent passer devant les autres.

**Solution**

A moins de savoir d'avance ce que vous cherchez, abandonnez le fantasme de l'observation *incognito* dans une foule anonyme. Essayez plutôt de trouver un endroit stable d'observation et des alliés avec qui parler de ce que vous obser-

→

vez. N'oubliez pas que l'observation fait partie de la vie sociale et qu'un certain nombre de professions (en particulier les professions « de services », celles qui ont affaire à un « public » d'usagers ou à une série de clients) ont développé, par nécessité, une pratique de l'observation intéressée. Isolez dans la gare un espace où vous pouvez faire des observations répétées d'interactions. En l'occurrence, prenez plutôt, si possible, la place du guichetier que celle du client : le premier fait face à des interactions anonymes mais aussi à nombre d'interactions personnelles (collègues, personnes de connaissance).

2. Prenons l'exemple d'une étudiante qui, travaillant sur le corps, souhaite observer la salle d'attente d'une PMI. Elle a cru d'abord pouvoir se fondre parmi les « clientes » avant de se rendre compte que, n'ayant pas d'enfant avec elle, elle ne pouvait pas éviter d'apparaître comme du côté de l'institution (secrétaire, traductrice, puéricultrice, médecin). Elle s'est donc installée plusieurs jours durant aux côtés de ces professionnelles puis est venue raconter sa panique, voulant abandonner : elle ne savait littéralement pas quoi observer, c'est-à-dire ni quoi regarder ni quoi noter. Elle a fini par comprendre deux « trucs » d'observation : a) désigner, dans ses notes, les enfants par leurs prénoms ; b) repérer, dans des conversations d'abord et des entretiens ensuite, les catégories de perception mises en œuvre par les différentes professionnelles. Elle n'a donc pu se forger des critères personnels d'observation qu'une fois décryptés les critères professionnels d'observation (de diagnostic ?) des enfants, qui sont aussi des critères de jugement sur les mères. Elle n'a pas pu avoir accès aux points de vue des mères mais a compris les fonctions que joue la PMI pour certaines d'entre elles : lieu de sociabilité maternelle, moment d'apprentissage des normes,

→



recours extérieur lors des conflits familiaux. Elle n'a compris les enjeux sociaux de la perception professionnelle des corps enfantins qu'en découvrant la faible différence, à ses yeux profanes et désintéressés, entre un enfant que le personnel de la PMI trouve « gros » (diagnostic pathologique accompagné de conseils de prudence et d'hygiène alimentaire) et un autre qu'il juge « superbe » (approbation sans réserve d'un corps largement aussi « grassouillet » que le précédent).

La première condition (désigner les enfants par leurs prénoms) vaut pour toute observation de personnes nombreuses et (relativement) indifférenciées du fait de leur position (ici enfants consultant en PMI ; ailleurs élèves, clients, passagers, ouvriers). Pour percevoir des différences interindividuelles, sortir du magma des impressions fugitives, il faut impérativement *nommer* les personnes. C'est ce que sait, à toute rentrée, un enseignant du secondaire : sa première tâche est d'« apprendre les noms » de ses élèves ou plus exactement de savoir mettre un nom sur un visage. C'est aussi la condition *sine qua non* pour toute observation ethnographique. L'ethnographe ne peut « connaître » que des *personnes* nommées, non des *individus* anonymes. De ce point de vue, son angle d'approche est radicalement différent de l'utilisateur de l'enquête par questionnaire — que l'on pourrait appeler « enquête anonyme ». Le statisticien ne connaît que des individus (au double sens socio-politique et statistique), l'enquêteur par questionnaire a fait passer son interlocuteur du statut de *personne* (dans l'interaction) au statut d'*individu* statistique.

(que l'on songe surtout aux romanciers français du XIX<sup>e</sup> siècle), ont une fonction précise : engendrer un « effet de réel » (Gri-gnon [90]), faire croire aux lecteurs que l'histoire, les personnages sont réels, les installer dans un cadre réaliste, ajouter des

détails inutiles à la narration pour plonger le lecteur dans un « autre monde ». En ethnographie exotique, elles ont un rôle analogue : entraîner le lecteur sur un terrain exotique, lui montrer la supériorité de l'auteur par sa connaissance du terrain.

Comme vous n'êtes pas un explorateur de contrées exotiques, comme vous n'avez à décrire que des lieux et des objets communs, banals, comme vous ne cherchez pas à convaincre vos lecteurs (vos enseignants) de votre véracité (ils ont d'autres moyens de s'assurer de votre honnêteté), évitez ces descriptions. Nul ne vous demande d'être romancier.

Faut-il pour autant proscrire toute description des lieux et des objets ? Ce serait dommage pour deux raisons.

— Ils servent de cadre aux cérémonies et aux interactions auxquelles vous assistez ; ils jouent un rôle pour les différents participants (contrainte matérielle — pièce trop petite, trop grande ; référence commune — lieu intime, impressionnant pour tous, pour quelques-uns ; support d'appropriation — chez moi, chez vous, chez eux).

— Ils portent les traces d'une histoire qui, à travers eux, s'impose aux participants.

Méfiez-vous cependant de vos premières descriptions d'un lieu inconnu : vous n'y mettrez que vos « projections », vous n'y livrez que vos propres fantasmes. Elles peuvent servir, le cas échéant, non comme description, mais comme élément d'auto-analyse (cf. encadré, p. 168). Préférez pour commencer des lieux ou des objets familiers. Vous pouvez effectuer une première description d'un lieu en tout début d'enquête, puis une seconde à la fin de votre enquête. Entre les deux votre familiarité avec le terrain d'interconnaissance aura transformé vos perceptions.

Pour noter vos remarques, vous n'avez plus la ressource du déroulement chronologique d'un événement. Notez cependant l'heure, les circonstances, puis nommez ce lieu, situez-le (à l'aide d'une carte s'il le faut) ; nommez votre relation avec lui. Qui utilise ce nom ? Est-ce un nom propre, un nom commun ? Utilisez-vous un pronom personnel ? Y a-t-il des marques objectives (matérielles) de cette appropriation signalée par le langage ? Par qui ce lieu est-il fréquenté ? A quel titre ? A quelles heures ? Pour quel usage ? Puis réfléchissez à son

## **L'ethnocentrisme des descriptions**

Dans la plupart des descriptions des personnes ou des lieux, lorsqu'il existe une certaine distance sociale entre observateur et observés, on trouve l'une ou l'autre de ces deux formes symétriques d'ethnocentrisme.

1. Le mépris, parfois teinté de compassion, colore généralement les perceptions qui s'exercent « de haut en bas ». On prendra comme exemple l'exposé d'un peintre-photographe devant un auditoire d'étudiants parisiens en philosophie. Le conférencier s'appuie sur une série de diapositives de jardins populaires. Il parle d'esthétique. Arrive un cliché montrant le jardinier posant, en pied, devant son jardin. Commentaire du conférencier : les jardins sont propres, nets, impeccables. Hurlements de rire des étudiants : le jardinier est vieux, sale, présente mal. Le mépris se manifeste souvent par le rire ou, lorsqu'il est teinté de compassion, par les larmes.

2. Une crainte respectueuse colore généralement les perceptions qui s'exercent de « bas en haut ». Ainsi plusieurs étudiants de DEA mènent des entretiens auprès de dirigeants (hommes politiques, « hauts » fonctionnaires », « grands » patrons) et rendent compte de ces entrevues en mettant l'accent sur la taille du bureau, la grandeur de la pièce, le moelleux de ses tapis et le nombre de *gatekeepers*. Ils ont été impressionnés et ne songent nullement à en rire.

### ***Deux solutions***

1. Laissez libre cours à ces sentiments dans un premier temps. Ayez le courage de les noter (j'ai eu peur, je l'ai trouvé ridicule). Vous rapporterez, par la suite, votre description aux caractéristiques de la relation entre vous et la

→

personne décrite (relation habituelle/inhabituelle, probable/improbable ; fascination ; rencontre d'un modèle pour votre vie future ; répulsion).

2. A titre d'hygiène personnelle, exercez-vous à inverser vos sentiments : riez des tentatives (ridicules dès qu'elles sont vaines) d'intimidation par les objets, le corps, l'attitude ; respectez les marques du travail (vieillesse, cicatrices, déformations) sur les corps des travailleurs manuels ; enviez les mères de familles nombreuses au lieu de les plaindre. Bien sûr, faites vos exercices *en secret* ! Il est mauvais, en enquête, de ne pas manifester les sentiments que votre interlocuteur attend de vous.

Une fois vos sentiments ainsi maîtrisés et votre « sensibilité » (socialement apprise) dénaturée, vous serez mieux à même d'en décortiquer les ressorts. On repère les dominants à leur capacité à manipuler leur « image », à imposer l'impression qu'elle fait sur leur public (même, et peut-être surtout, lorsqu'ils ont l'air naturel, spontané) ; à l'inverse, les personnes ordinaires, qui n'ont pas à se soucier de leur « image », sinon vis-à-vis de leurs proches (séduction, maintien, tenue), sont souvent démunies devant le regard éloigné (celui de l'ethnographe, celui du journaliste). C'est pourquoi elles laissent prise au mépris ou à la compassion, sentiments insultants que vous êtes tenus, comme tout un chacun, de cacher.

histoire. N'oubliez pas qu'un lieu et des objets sont à la fois le cadre et le produit d'interactions sociales. Ils ont des producteurs et des usagers. Ils portent la marque des événements qui s'y sont déroulés et ces événements, réciproquement, leur doivent quelque chose. C'est ce que la tradition sociologique nomme, après Durkheim, des *relations sociales cristallisées*.

Bien sûr, la distinction entre cérémonies, interactions et lieux est purement analytique. Chacun de ces trois « observables »

renvoie aux deux autres. Il est temps de vous suggérer une *totalisation* de ces trois « points de vue » à l'occasion d'un événement que vous observerez *en fin d'enquête*.

### Une observation totale

Vous aurez remarqué, grâce aux exercices précédents, que les événements publics (ou « cérémonies »), une fois que vous y êtes exercé, sont un véritable sésame sur le terrain. Au tout début, vous n'avez pas à négocier votre présence comme spectateur ; mais vous avez intérêt à vous « présenter » aux organisateurs à l'issue de la cérémonie, à leur expliquer que vous aviez des raisons particulières d'être là, à les complimenter de leur organisation et à leur demander des explications complémentaires. Excellente occasion de prise de contact ! D'autant que, plus tard, vous aurez un souvenir commun (ou plus exactement une référence commune) avec vos enquêtés qui ne se feront pas faute de vous le rappeler, de l'utiliser. Enfin, vous pourrez, avec le temps, passer de la position de spectateur à celle d'organisateur (évitez plutôt celle d'acteur), occasion d'observer cette fois toutes les interactions personnelles sur lesquelles repose ce genre de cérémonie.

Outre les avantages pratiques, en termes d'enquête, des événements publics, ils présentent des avantages en termes d'observation et d'analyse. Ce sont des *condensés de relations* qui offrent ensemble les trois niveaux d'observables : sous l'événement, les interactions ; en toile de fond, le lieu et les objets. En fin d'enquête, assistez à l'un de ces événements qui mobilisent un milieu d'interconnaissance. Vous connaissez tout le monde : vous pouvez mettre les noms sur les visages, vous avez discuté avec chacun, vous connaissez les liens de parenté, de voisinage, de profession de chacun avec chacun. Du coup, vous pouvez observer non seulement le spectacle qu'on a préparé pour vous (et d'autres) mais aussi les interactions annexes dont il est l'occasion et qui, en même temps, en font la trame. Vous pouvez alors tenter une observation totale : lieux, objets, interactions, cérémonies, chaque niveau renvoie aux autres et votre analyse se tient. Vous tenez la certitude que

votre terrain est fini : l'événement vous est transparent. Vous avez là à la fois le résumé de votre enquête et sa clôture.

## **Exercices d'observation**

### *Exercice n° 1. Observer un événement public*

#### **Enquête par dépaysement**

#### **Enquête par distanciation**

#### **1. Préparez l'observation**

- |                                                                                                           |                                                                                      |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------|
| a) Notez comment vous avez eu connaissance de l'événement (journal d'enquête)                             | a) Choisissez l'événement et notez les raisons de votre choix (journal de recherche) |
| b) Négociez votre place d'observateur et notez à quelles conditions vous êtes présent (journal d'enquête) | b) Analysez à l'avance votre position objective (journal de recherche)               |

#### **2. Accumulez des documents**

(écrits, objets, photos) *avant, pendant, après*  
et notez les conditions du recueil de chaque document (journal d'enquête)

#### **3. Pendant l'événement**

- Mémorisez la disposition spatiale des lieux et des personnes
- Mémorisez le déroulement temporel de l'événement
- Mémorisez les mots que vous entendez
- Comptez l'assistance
- Distinguez les personnes mobiles, les personnes immobiles
- Distinguez (selon quels critères ?) des groupes
- Distinguez des places, des points de vue
- Changez de place si possible, testez *in situ* l'existence de plusieurs points de vue

#### **4. Premières notations sur le journal d'enquête**

Notez ce que vous avez observé immédiatement après

#### **5. Testez les différents points de vue (et notez)**

|                                                                                                                 |                                                                |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------|
| au cours d'entretiens enregistrés où vous demandez qu'on vous raconte et qu'on vous explique ce qui s'est passé | grâce à des discussions informelles avec d'autres participants |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------|

#### **6. Observation de contrôle (et prise de notes)**

Une fois que vous avez compris tout ceci, réobservez un événement analogue pour contrôle. Refaites les étapes n° 3 et 4 seulement et ne notez que les nouveautés (dans la mesure même où elles éclairent la première observation)

### 7. Mise au propre des notes

Mettez en relation les notes prises avant, juste après, après la petite enquête, et recomposez vos notes (journal de recherche)

### 8. Rédiger un compte rendu

Vous pouvez à présent produire un texte définitif centré sur ce premier événement, lisible pour autrui, en supprimant les détails dont vous n'avez rien fait. Cela vous fera une partie de la rédaction finale, autant de temps et de confiance de gagnés...

## Exercice n° 2. Observer une interaction personnelle

### Enquête par dépaysement

Il s'agit en général d'un entretien. Ce peut être une interaction non enregistrée.

### Enquête par distanciation

Il s'agit d'un événement qui vous a frappé, lors duquel vous connaissez *par leur nom* tous les participants, et qui n'a ni *préparation* ni *public*.

### 1. Notez à chaud un premier compte rendu

a) Donnez un titre à cet entretien

a) Nommez cet événement.

Pourquoi utilisez-vous ce mot ?

b) Résumez la position de votre enquêté. N'oubliez pas que vous êtes un participant

b) Qui sont les participants ? Ne vous oubliez pas

c) Notez ce qui s'est passé avant le début et après la fin de l'enregistrement

c) Fixez un début et une fin à l'événement

d) Schéma spatial

e) Schéma temporel

f) Mots importants utilisés

g) Essayez de comprendre ce que l'entretien a *signifié* pour votre enquêté ; comment il vous a perçu. Malentendus ?

g) notez les points de vue des uns et des autres sur l'événement ; les conflits possibles d'interprétation *après coup*.

### 2. Laissez ces notes de côté

Transcrivez l'entretien quelques jours plus tard sans avoir relu vos premières notations.

N'y touchez plus. Vous les utiliserez une fois l'enquête finie, si votre analyse vous porte dans cette direction.

## Exercice n° 3. Observer un lieu et des choses

Enquête par  
dépaysement

Le piège !

a) Tentez l'expérience

b) Demandez à un enquêté de vous raconter l'histoire de ce lieu, ce qui s'y passe habituellement.

c) Testez le vide d'une observation parfaitement étrangère : en comparant a) et b) ; en comparant avec un lieu familier.

Enquête par  
distanciation

Choisissez un lieu parfaitement connu de vous depuis longtemps.

Répondez par écrit aux questions suivantes :

1. Nommez ce lieu. Nommez votre relation avec lui. Est-ce un nom propre ? un nom commun ? Marques d'appropriation ? Pronom personnel ?

2. Existe-t-il des seuils ? Avez-vous l'impression d'entrer et de sortir de cet espace en traversant une barrière ou un *no man's land* ? Comment savez-vous que vous êtes dedans ou dehors ?

3. Par qui d'autre que vous est-il fréquenté ? Nom, prénom, âge, sexe, etc. A quel titre ? A quel moment, pour quel usage ?

4. Schéma spatio-temporel : restituez la place des personnes qui le fréquentent. Choisissez un moment où il est occupé

5. Histoire (chronologie)

6. Objets marquants : leur histoire, leur usage...

Lire Yvette Delsaut [69]

Application : **Observez votre propre travail**

1. Lieu

2. Objets

3. Schéma spatio-temporel (cf. exercices n° 1 et 2)

4. Choisissez une journée singulière et notez-là le soir

— collègues présents/absents ; présentez-les

— mots entendus, mots utilisés pour dire ce que vous faites

— événements marquants (cf. exercice n° 2)

Lire Pierre Fournier [63]



### **Exercice n° 4. Une observation totale**

#### **Enquête par dépaysement**

**1. Choisissez un événement public où vous connaissez tout le monde.**  
Cet exercice ne peut se réaliser qu'en fin d'enquête : c'est une sorte de totalisation et de contrôle de vos connaissances  
Expliquez à vos alliés pourquoi vous voulez assister encore une fois à cet événement

#### **Enquête par distanciation**

Prévenez quelques personnes de vos intentions ; proposez de faire des photos ; prenez un ou deux « alliés » pour avoir d'autres points de vue que le vôtre (ex. une fête du personnel chez Mc Donald's ; mettez des collègues dans la confidence : un « fayot » et un « révolté »)

**2. Observez et notez son déroulement**  
Cf. exercice n° 1

**3. Observez et décrivez le lieu (le cadre) et les objets importants**  
(ceux qui ont une histoire)  
Cf. exercice n° 3

**4. Observez et notez les interactions personnelles qui y prennent place.**  
Votre regard est aiguisé par votre connaissance du milieu, vos observations précédentes, vos questions.  
Vous devez arriver à un compte rendu riche et intéressant.

### **Exercice facultatif. Faites vous-même votre plan de travail**

Vous avez votre thème. Réfléchissez pour trouver des situations d'observation comparables en contexte familial et en contexte étranger. Trouvez une cérémonie, une interaction, un lieu, des choses qui puissent être mis en rapport les uns avec les autres. Sachez que ce plan ne pourra sûrement pas être réalisé parfaitement. En l'abandonnant pour suivre la dynamique de l'enquête, vous aurez sûrement beaucoup appris.

Exemple : vous voulez mener une recherche sur l'école primaire où vous êtes surveillant. Vous allez observer :

— une cérémonie : la fête de fin d'année (dans « votre » école, dans une autre) ;

— une interaction :

• dans votre école, ce sera un déjeuner de cantine et les relations entre cuisinières, surveillants, institutrices, directrices, élèves ;

- dans une autre école, vous devrez négocier durement une telle situation et on peut supposer que le personnel sera « sur le pied de guerre » : cette interaction deviendra un événement public, changez votre fusil d'épaule, observez un entretien avec une cuisinière ;

— un lieu :

- décrivez votre école comme votre lieu de travail ;
- décrivez l'autre école en cherchant les traces du travail des autres ;

- des choses : tentez la décoration du préau ; du point de vue des élèves, de l'institutrice, de l'inspecteur, d'un parent d'élève, d'un visiteur. Que remarqueront ces différents observateurs ? N'oubliez pas la différence entre un objet perçu par son producteur (une décoration faite par les élèves sous le contrôle de l'enseignant) et le même objet perçu par des spectateurs plus ou moins intéressés.

## 5 / Préparer et négocier un entretien ethnographique

Si difficile soit-elle en réalité, l'observation reste le principal outil de l'ethnographe, sa meilleure arme. L'entretien en est le complément plus ou moins indispensable. Selon les enquêtes, on s'appuiera plus sur l'un que sur l'autre. Par exemple, les travaux sur des institutions où il est difficile de s'installer comme enquêteur (prisons, usines) utilisent des entretiens longs et répétés avec des personnes qui travaillent à l'intérieur comme donnée de substitution : si l'enquêteur ne peut observer *in situ*, il demande aux enquêtés de lui livrer leurs propres observations. Au contraire, les pratiques les plus ordinaires se prêtent difficilement à l'entretien : les enquêtés littéralement ne « voient » pas ce qu'ils font ; le travail reposera alors principalement sur l'observation. Dans les deux cas, il faudra toujours rapporter les descriptions (celles de l'enquêteur, dans le cas de l'observation ; celles des enquêtés, dans le cas de l'entretien) aux *points de vue* dont elles dépendent.

Les entretiens que vous allez effectuer sur le terrain sont des entretiens longs et enregistrés au magnétophone au cours desquels les enquêtés parlent à la première personne et s'adressent à vous personnellement. On les appelle entretiens ethnographiques parce qu'ils ne sont pas « isolés », ni autonomisés de la situation d'enquête. Les enquêtés sont resitués dans leurs milieux d'interconnaissance (qui sont aussi vos milieux d'enquête). Ils prennent place et sens dans un contexte dont vous ne négligerez pas la dimension historique et locale (his-

toire longue de la région, histoire des lieux et des personnes). Ils s'appuient sur des observations préalables et, en retour, guident les observations à venir. Entretiens et observations font progresser l'enquête de concert. Il n'existe pas de coupure entre les deux. Le terrain n'est pas compartimenté, vous passez indifféremment de l'un à l'autre et n'avez pas à vous spécialiser dans l'une ou l'autre technique. C'est le terrain qui vous dictera la part respective que vous devez leur accorder.

Nombre de règles ou de préceptes déjà indiqués dans ce *Guide* valent aussi pour l'entretien. Nous croyons toutefois nécessaire de bien distinguer, dans l'apprentissage de cette technique d'enquête, le moment de sa préparation et de sa négociation (propos de ce chapitre) de celui de sa conduite (chapitre 6).

## **Les principes de l'entretien ethnographique**

Comment travailler par entretien ? Combien en faire ? Pour quoi faire ? Avec qui ? Quel type de relation devez-vous nouer avec les enquêtés ?

### **Combien d'entretiens ?**

Si vous travaillez surtout par entretiens, vous allez vous poser la question de leur nombre. Or c'est une fausse question. D'abord, elle met sur le même plan des entretiens qui ont des statuts très différents. Un entretien approfondi (enregistré) avec un enquêté qui vous parle longuement, deux à trois heures durant, et s'interroge avec vous sur lui-même et sur son univers, aboutit à des avancées, à des découvertes et n'est pas comparable à un entretien (non enregistré) avec un représentant d'un groupe quelconque qui vous parle de façon impersonnelle.

Les entretiens approfondis ne visent pas à produire des données quantifiées et n'ont donc pas besoin d'être nombreux. Ils n'ont pas pour vocation d'être « représentatifs ». Si vous cherchez à atteindre la « représentativité », vous voudrez faire des entretiens qui couvrent le spectre entier du milieu enquêté. Or la logique de l'enquête ethnographique vous conduit à faire des

choix, à nouer des alliances qui vous rapprocheront de certains et vous couperont d'autres. De plus chaque entretien approfondi est un événement qu'il faut analyser pour lui-même : c'est une interaction personnelle où chacun s'engage fortement et c'est aussi une interaction solennelle avec un minimum de mise en scène, de cérémonial (le magnétophone sert ici de « spectateur » indispensable). Il se distingue de la « passation d'un questionnaire », relation anonyme et sans lendemain ; il se distingue aussi des interactions personnelles habituelles et constitue une sorte de mixte entre interaction personnelle et cérémonie (cf. chapitre 4).

Vos entretiens s'inscrivent et prennent sens dans le cadre de votre enquête de terrain. Ce sont des entretiens ethnographiques qui se répondent les uns aux autres, qui livrent des points de vue dont vous avez les clés. Chacun de vos interviewés<sup>1</sup> exprime, pour vous, dans le cadre de cette interaction particulière, un point de vue singulier. Plus vous ferez apparaître la singularité de ce point de vue, plus l'entretien sera intéressant (« l'universel est dans le particulier », comme aimait à dire Goffman). Cette singularité doit vous amener à analyser l'interviewé comme un cas, à restituer la cohérence de ce cas, à réfléchir sur sa pertinence : cas limite, cas idéal typique, appartenance à une famille de cas. Le critère du nombre d'entretiens importe donc moins que celui qui consiste à lier ensemble travail par entretiens et enquête de terrain proprement dits. Ne disjointez pas les deux opérations, faites dialoguer observations et entretiens, documentation écrite et entretiens.

Malgré nos conseils, une fois sur le terrain vous serez toujours tenté d'accumuler un maximum d'entretiens. Chacun d'entre eux fonctionnera, à vos yeux, comme une preuve d'avancement de votre enquête et une justification de votre présence sur le terrain. Plus vous en ferez, plus vous aurez l'impression d'avancer. Craignant toujours de ne pas en faire assez, vous serez insensiblement amené à en faire trop. Vous accumulerez ainsi de manière désordonnée des entretiens que

---

1. Certains emploient le terme d'« interrogé(e) », nous préférons par défaut « interviewé(e) » parce que le premier nous semble trop étroitement connoté à celui d'« interrogatoire ».

vous peinez ensuite à retranscrire, *sans prendre le temps* de les travailler en profondeur, de réfléchir à la construction de l'objet et à la réélaboration progressive de votre problématique initiale. La réalisation des entretiens ressemble alors à ce que Y. Winkin appelle des « aspirateurs à données ». Cette recherche, parfois effrénée, d'entretiens correspond à un fantasme d'enquêteur débutant : tout voir, tout entendre, tout enregistrer.

*Conseils.* — N'accumulez pas un grand nombre d'entretiens vite réalisés, de courte durée, souvent non enregistrés, partiellement retranscrits. Vous y consacrerez trop de temps au détriment de la tenue de votre journal de recherche et de la réflexion sur votre enquête. Vous les traiterez alors à la va-vite pour ensuite réaliser un collage d'extraits d'entretiens qui viendront illustrer un propos « théorique » préalable. Autorisez-vous à réaliser un nombre limité d'entretiens à condition qu'ils aient une certaine durée (une heure et demie, deux heures), qu'ils aient été entièrement enregistrés, que vous décriviez avec précision la situation d'entretien et que vous connaissiez un grand nombre de données objectives sur les interviewés (origine sociale des enquêtés et de leurs parents, trajectoires scolaires, professionnelles, résidentielles, statut matrimonial). Vous aurez ainsi le temps de les « travailler » de manière approfondie, de les transcrire avec précision, de les construire comme des cas. Bien sûr quelques entretiens approfondis isolés ne suffisent pas pour un mémoire de maîtrise ou de DEA, encore moins pour une thèse. Ils doivent s'insérer dans un ensemble pertinent de données ethnographiques (données de contextualisation historique et géographique, données statistiques liées à votre thème, observations diverses). C'est alors que vous pourrez sélectionner les entretiens plus intéressants pour votre recherche, sur lesquels vous concentrerez votre travail d'interprétation.

### *Les vertus de l'entretien approfondi*

Pourquoi un enquêté accepte-t-il de passer deux à trois heures à parler (parfois avec passion) avec un enquêteur ?

Pourquoi cette relation entre deux personnes, au départ étrangères l'une à l'autre, est-elle souvent marquante, parfois intense (rires et bonne humeur ou colère, émotion retenue, des larmes, ne sont pas rares) ? A la différence du questionnaire qui standardise les réponses et neutralise la relation d'enquête et les « bruits » de la communication interindividuelle par l'effet de la loi des grands nombres, l'entretien ethnographique a pour ressort cette relation sociale particulière qu'est la relation enquêteur/enquêté. Il faut donc que vous y prêtiez une grande attention. L'« alchimie » de l'entretien ethnographique tient autant à la nature du rapport intervieweur/interviewé qu'au savoir-faire de l'intervieweur.

L'entretien ethnographique, à la différence d'autres entretiens plus institutionnalisés (cf. encadré, p. 182), est une situation somme toute inédite de la vie sociale : deux inconnus (ou presque) se rencontrent, se parlent (longuement), puis se séparent, le plus fréquemment sans se revoir. Parce que cette rencontre est unique, les enquêtés ont tendance à vouloir vous dire beaucoup dans le temps qui leur est imparti. L'enquêteur est fondamentalement étranger au milieu enquêté (même si vous restez longtemps sur place, vous allez un jour repartir) mais c'est cette étrangeté qui peut être éminemment productive dans la relation d'entretien. En effet vous êtes extérieur à la vie sociale de l'enquêté, vous n'êtes pas mêlé à ses affaires de famille, de travail, de voisinage, de politique, vous êtes donc placé dans une position objective favorable pour recevoir ses « confidences ». Ne vous étonnez donc pas si l'interviewé vous révèle des aspects de sa propre existence qui peuvent parfois demeurer inconnus de ses proches. Combien de fois l'enquêteur s'entend-il dire après un entretien : « J'aurais jamais pensé en dire tant » ou « ça, il n'y a qu'à vous que je l'ai dit ». C'est un effet de position dont il faut profiter.

Vous pouvez faire une vérification expérimentale *a contrario* des vertus de l'étrangeté dans l'entretien approfondi en faisant des entretiens avec vos proches : des membres de votre famille ou des amis. C'est la situation qui semble idéale aux étudiants de DEUG : les contacts sont faciles à établir, les gens font ça « pour vous aider ». Or dès que vous commencez

### **L'entretien comme forme d'« institutionnalisation du moi »**

L'entretien fait aujourd'hui partie d'un ensemble de dispositifs plus ou moins psychologisants mis en place dans différents types d'institution (hôpitaux, prisons, écoles, recherche d'emploi) pour « écouter » et « faire parler » les « gens ». « Par le biais de structures d'offres variées, les agents sociaux sont progressivement invités à élaborer des récits autobiographiques, psychologisants, sociologisants ou historicisants » (Pudal [75]). Aujourd'hui nombreuses sont les instances de restauration ou de réparation du moi, notamment dans l'univers de la télévision marchande et de la radio (comme par exemple les célèbres émissions de Ménie Grégoire et Françoise Dolto) mais aussi de plus en plus dans le contexte de pénurie d'emplois où les prétendants à un emploi sont obligés de « se vendre » ; par exemple faire des CV (*curriculum vitae*), c'est donner une image de soi présentable, construire une identité acceptable. Ces différentes formes désormais institutionnalisées de présentation du moi ont des effets (directs ou indirects) sur la façon dont les enquêtés vont se présenter à vous et dont vous allez aussi les percevoir. Comme pour l'observation, les catégories de perception de l'enquêteur ne sont pas magiquement annulées par la technique de l'entretien. L'instrument n'est pas neutre : la manière dont vous voyez, dans un premier temps, les personnes qui se présentent à vous, importe.

l'entretien, vous voyez apparaître un malaise qui a, par la suite, peu de chances de se dissiper. En fait, vous savez déjà trop de choses sur votre interlocuteur. Celui-ci ne se donnera pas la peine de développer des points que vous connaissez déjà. Vous



ne serez jamais surpris, ni étonné lors de l'entretien. Plus grave encore, vous ne vous obligerez pas à demander des précisions à votre interviewé, à lui *faire expliciter* ses propos. Ce type d'entretien qui contient trop d'implicite est largement voué à l'échec. Le même processus se produit dans le cas d'un entretien avec un « informateur ».

**De l'informateur à l'interviewé :  
des risques de l'entretien avec un « allié »**

Comment gérer le rapport déjà institué avec un de vos alliés ou informateurs ? En règle générale, la relation s'est constituée mais n'a pas donné lieu à des entretiens formels, officiels ; il vous a donné des noms, des conseils, vous a aidé à faire votre enquête. Le plus souvent il est inutile de passer avec lui au stade de l'entretien car cela risque de « casser » votre relation de travail. Il peut très bien ne pas comprendre et généralement l'entretien suscite de la gêne des deux côtés, mais surtout du côté de votre informateur. Alors que tout se passait bien, les choses se figent. Pourquoi ? Parce que vous êtes devenu trop proche et que la relation d'entretien, en général, suppose une distance. La solution : inutile de faire un entretien là où la tenue de votre journal de terrain suffit pour objectiver le rapport sociologue-ethnologue/informateur.

*Conseils.* — Prêtez une grande attention à la manière dont la relation enquêteur/enquêté s'est constituée ; notez scrupuleusement sur votre journal :

- les premiers échanges essentiels ;
- le mode de présentation de l'objet de l'enquête, aussi important, sinon plus, que le mode de présentation de soi du chercheur ;
- la manière dont s'est définie la situation d'entretien et son évolution (« dynamique d'entretien ») ;

- la manière dont la relation a évolué au cours du temps ;
- le lieu et le moment de l'enquête.

Ce sont ces éléments qui vous permettront, plus tard, d'analyser la relation d'enquête.

### La situation d'entretien comme cadre d'observation

L'entretien ethnographique offre une riche matière à l'observation. Vos notes d'observation, que vous devez écrire au calme juste après l'entretien, importent autant que la cassette enregistrée. Notez ce qui vous a frappé dans la présentation de soi de l'interviewé, le « décor » (salon, cuisine, bureau, autre lieu de travail), les relations nouées à cette occasion avec d'autres personnes présentes sur le lieu (membres de la famille, amis, collègues de travail). Vous éviterez ainsi de faire reposer l'interprétation de l'entretien sur la seule transcription de l'entretien. Les observations des lieux et des personnes faites en situation d'entretien procurent des éléments précieux d'analyse.

*Exemple 1.* — Lors des entretiens avec des parents ouvriers réalisés à leur domicile (appartements HLM dans un quartier classé en zone sensible) sur la scolarité de leurs enfants, l'observation des lieux montrait bien comment les habitants de ces immeubles délabrés, promis éternellement à être réhabilités, tentaient à travers l'aménagement de leur espace intérieur de mettre à distance la « cité » (la « pourriture » du monde extérieur) : la propreté des lieux contrastait avec la saleté de la cage d'escalier, l'aspect neuf des papiers peints avec la peinture écaillée et les revêtements muraux décrépis, le petit bruit du filet d'eau coulant de la fontaine miniature installée à l'entrée du salon avec la stridence des cris des enfants à l'extérieur. Tout est fait pour recréer, à l'intérieur, dès le seuil de la porte franchie, un monde silencieux, apaisé, pacifié. Les entretiens confirmaient ces données d'observation : impression ressentie par les parents (français comme immigrés) d'être prisonniers du quartier et souci constant de vouloir protéger leurs enfants contre l'emprise délétère qu'il peut toujours avoir sur eux.

*Exemple 2.* — Lors d'une enquête sur le même thème dans une petite ville de Bourgogne, un rendez-vous est pris, par l'intermédiaire de la postière du quartier, avec un couple habitant un appartement HLM (le père, trente-cinq ans, est ouvrier d'entretien, la mère travaille au foyer, ils ont cinq enfants entre un et douze ans). Lorsqu'on se rend à leur domicile un samedi matin, un enfant de dix ans nous répond à travers la porte fermée : ses parents sont absents, il nous faut revenir en début d'après-midi. A notre retour, à 14 heures, l'enfant qui nous a observés à travers le judas crie, avec jubilation, en direction de ses parents : « C'est les étudiants ! C'est les étudiants ! » Le moment est important, nous étions attendus, le café nous est immédiatement servi. Toute la famille est réunie autour des deux étudiants. Comme l'entretien se prolonge, les courses (au supermarché) du samedi après-midi seront repoussées de deux heures. L'entretien a lieu dans la salle à manger autour de la table, le père et la mère assis en face, les quatre jeunes enfants font cercle autour de leurs parents (sur leurs genoux ou debout) et participent parfois à la conversation, apportant à tour de rôle leurs cahiers ou leurs livres à chaque fois que leurs parents le leur demandent. L'entretien se clôt par la visite guidée de l'appartement où l'on nous présente les chambres d'enfants : d'un côté la « chambre des jouets » et, de l'autre, la chambre des lits (deux lits superposés dans la même chambre). La situation d'entretien résume à elle seule l'intensité de l'inquiétude scolaire de ces parents (cf. chapitre 1).

*Conseil.* — Observez toujours les différents événements qui se déroulent sur le lieu de l'entretien. L'analyse détaillée du contexte d'un entretien — des difficultés de la prise de contact initiale par téléphone au récit des différentes phases du déroulement de l'entretien, en passant par l'observation des attitudes, mimiques, bruits tant dans l'échange de face-à-face que hors de la scène elle-même de l'interview — donne tout leur sens aux propos qui sont alors tenus par les enquêtés (Pialoux [78b]).

## **Demander un entretien**

D'abord, à qui faut-il demander des entretiens ? Comment le leur demander ?

### **Selon les moments de l'enquête**

Demander un entretien ne doit pas se faire entièrement au hasard et avec n'importe qui. Sur le terrain, vous faites sans cesse, et souvent sans le savoir, des « choix ». Vous êtes soumis à une contrainte de temps : ne cherchez pas à interviewer tout le monde, apprenez à cibler des personnes qui vous paraissent intéressantes pour votre enquête et à faire les entretiens en temps voulu (cf. encadré ci-contre).

Au début de votre enquête, vous n'avez pas tellement le choix, vous commencez vos entretiens un peu au gré des circonstances : avec des « institutionnels », des porte-parole, des personnes habilitées à répondre à des journalistes ou des sociologues. Votre marge de manœuvre est limitée : demandez-vous simplement si ces interviewés se sont montré de « bons informateurs » sur votre thème d'enquête. S'ils le sont, n'hésitez pas à faire de nouveaux entretiens avec eux et à nouer une relation privilégiée d'enquête (ils vous donneront des noms, des contacts, des personnes à aller voir). S'ils ne le sont pas, n'insistez pas, continuez toutefois à entretenir avec eux des rapports de courtoisie et de politesse.

*Conseils.* — Faites fonctionner le principe d'arborescence comme pour les prises de contact. A la fin de chaque entretien, une fois le magnétophone coupé, au moment de vous séparer de l'interviewé, demandez-lui s'il ne connaîtrait pas quelqu'un qu'il pourrait vous faire rencontrer et avec lequel vous pourriez faire un entretien. La personne a vu que l'entretien s'était bien passé, elle veut bien vous aider, se proposer de jouer un rôle d'intermédiaire. Après quelques semaines d'enquête intensive, vous aurez trop de personnes à voir. Il vous faudra peut-être renoncer à certains entretiens, couper les branches les moins « intéressantes » de votre arbre d'entretiens (cf. encadré, p. 193).

**Faites vos entretiens  
le moment venu dans l'enquête**

Vous ferez des entretiens de durée et de nature différentes selon les phases de l'enquête. Vous ne réalisez jamais du premier coup un très bon entretien, vous apprendrez en faisant. Les *premiers entretiens* sont à visée exploratoire, vous cherchez à dégager des thèmes, des points d'accroche en entretien. Vous tâtez un peu le terrain, vous apprenez à vous repérer dans le milieu enquêté. Vous lancez des ballons d'essai. Vous identifiez les traits pertinents d'une question, notez les thèmes qui reviennent souvent dans la parole des enquêtés, ceux qui les font parler, qui leur donnent envie de discuter plus longuement (et avec plaisir) avec vous. Vous apprenez un certain nombre de données, étroitement liées à votre terrain, que vous utiliserez par la suite. Une fois ces entretiens réalisés, prenez le temps de les analyser, prenez des notes, écrivez vos premiers résultats dans votre journal de recherche. *Ensuite* vous pouvez affiner votre questionnement, utiliser des thèmes d'entretien qui parlent à vos enquêtés parce qu'ils renvoient à leur expérience. Là vous serez amené à réaliser des entretiens plus longs, plus denses, car plus mûris. C'est la phase de l'élaboration de votre problématique. *Enfin* vous procédez, à la fin de votre enquête, à des entretiens de vérification au cours desquels vous serez amené, presque systématiquement, à tester vos hypothèses de recherche sur vos différents interviewés.

Après avoir effectué ces premiers entretiens, prenez un temps de pause, réfléchissez à ce que vous avez obtenu. Vous avez alors intérêt à définir avec plus de précision les personnes que vous souhaitez interroger. Vous risquez de vous apercevoir

que vous avez interviewé des personnes appartenant au même groupe (association, syndicat, clan familial, unité de résidence, camp politique, secteur de travail). Essayez alors de diversifier vos « sources », d'élargir la palette de vos enquêtés. Vous pouvez passer par les premiers en leur expliquant que, pour les besoins de l'enquête, vous aimeriez rencontrer Untel ou Untel (qui n'est peut-être pas du même bord qu'eux). C'est, comme toujours, en vous appuyant sur vos contacts, vos alliés, que vous réussirez à dépasser votre premier cercle d'enquêtés. Sachez tout de même que cette diversification n'est pas toujours possible. Les clivages, les conflits, les antagonismes dans le milieu enquêté font que vous-même, en tant qu'enquêteur, êtes pris dans ces luttes. Vous pourrez difficilement pénétrer les autres groupes rivaux de votre groupe « allié ». Évitez de faire du *forcing* en demandant par tous les moyens des entretiens à des individus qui vous perçoivent comme appartenant à l'autre camp. Faites vos entretiens dans le milieu où vous êtes implanté et accepté.

*Exemple.* — Michel Pialoux et Stéphane Beaud travaillent depuis plusieurs années déjà sur les « ouvriers Peugeot » de la région de Sochaux-Montbéliard. Les relations d'enquête ont d'abord été établies (par le premier) avec un OS de l'usine de Sochaux, militant CGT, et ensuite se sont élargies, notamment grâce à lui, à l'ensemble du réseau militant (principalement CGT). Cette inscription dans une partie du milieu ouvrier local (les ouvriers « anti-peugeotistes ») a, d'un côté, fait avancer très vite et durablement l'enquête et, de l'autre, nous a objectivement coupés d'autres ouvriers, notamment les « peugeotistes ». Ces coupures ne sont pas irrémédiables. En étant présents longtemps sur le terrain, vous avons été amenés, au hasard des circonstances, à rencontrer des ouvriers du second type et à faire des entretiens avec eux : par exemple, au moment de la grève des OS de carrosserie, avec un ouvrier séduit par les cercles de qualité ou, à la mission locale de l'emploi, avec des jeunes intérimaires hostiles aux « vieux » OS locaux et, à leur manière, « peugeotistes ». Ces entretiens différents font voir un autre point de vue que l'enquêteur a tendance à oublier, pris qu'il est dans son réseau, dans ses

alliances. Rien n'est figé dans une enquête. C'est surtout en multipliant les angles d'observation, les lieux d'enquête que vous pourrez diversifier votre gamme d'entretiens.

### Qui interroger ?

Comment choisir des interviewés dont le témoignage vous sera le plus utile ? Bien sûr, ce n'est pas écrit sur leur visage mais, chemin faisant dans l'enquête, vous pouvez mener un « travail » de repérage des enquêtés à interviewer, notamment à partir des renseignements recueillis auprès de vos informateurs ou lors de discussions informelles. Pour que cette sélection des interviewés puisse se faire, il faut que vous ayez déjà un peu progressé dans votre enquête et que vous ayez « fixé » votre perspective de recherche. A l'inverse, vous pouvez aussi être « choisi » par les enquêtés, certains d'entre eux feront tout pour être interviewés. Essayez toutefois d'éviter les importuns (ce qui n'est pas toujours facile, sachez que cela existe), c'est-à-dire ceux dont vous pressentez qu'ils seront « bavards » mais ne feront pas avancer l'enquête, voire la freineront.

*Conseils.* — Pour repérer de possibles « bons informateurs », tenez compte de leur position dans le milieu. Si, par exemple, vous voulez travailler sur le « stress » dans les nouvelles entreprises compétitives ayant adopté le modèle américain de management, n'allez pas voir la directrice des ressources humaines (la « DRH »). Elle a de fortes chances de vous raconter ce que vous trouverez dans les journaux d'entreprise, dans les manuels de « gestion des ressources humaines » ou dans *Le Monde-initiatives*. Allez plutôt interviewer l'infirmière de l'entreprise qui, elle, est bien placée pour mesurer le stress des employés. De la même manière, pour parler de la violence à l'école, mieux vaut aller voir directement le CPE (conseiller principal d'éducation), qui vous livrera quelques anecdotes bien choisies, plutôt que le proviseur. Compte tenu de sa position, celui-ci aura tendance à édulcorer et à minimiser les problèmes. Privilégiez les entretiens avec des personnes bien placées pour vous faire voir l'envers du décor et/ou qui sont des observateurs « professionnels ». Toujours dans les coulisses ou

à l'écart, ils voient mieux que ceux qui sont au milieu de la scène.

### Établir un pacte d'entretien

En sollicitant un « entretien » auprès de vos enquêtés, vous leur faites une proposition qui est, pour la plupart d'entre eux, peu habituelle. La vision de l'entretien qu'ils se font *a priori* n'est pas toujours claire. Les enquêtés ont tendance à l'assimiler à des pratiques qui leur sont plus familières : sondage, questionnaire, entretien d'embauche, entretien d'évaluation, « témoignage » de police ou judiciaire. C'est bien une des particularités de la plupart des techniques sociologiques d'être, comme le dit Jean Peneff, « des prolongements ou des emprunts à des activités ordinaires de la vie sociale (interviews journalistiques, questionnaires administratifs). Seule leur adaptation à de nouveaux intérêts intellectuels est originale » [74].

« Faire un entretien », cela revient souvent, pour les enquêtés, à répondre à un « petit questionnaire » de manière brève et superficielle. L'essentiel, dans un premier temps, est que cela ne demande pas beaucoup de temps (« Vous en avez pour combien ? Un quart d'heure, ça ira ? ») ou d'implication. Votre premier travail, si l'on peut dire, c'est de les convaincre du contraire : précisez-leur que vous n'allez pas faire un sondage ni leur faire remplir un questionnaire, vous voulez plutôt « discuter » avec eux et aussi aborder des questions qui les touchent de près (le travail, le logement, leurs enfants, leurs loisirs). Surtout présentez-leur votre enquête comme quelque chose de *sérieux*. Montrez-leur que vous faites un [vrai] « travail », que ce n'est pas une activité ludique ou gratuite (il y a une sanction, une notation, des rapports de recherche). Il vous sera souvent utile de vous démarquer du travail des journalistes, non pas pour les critiquer, mais pour bien montrer à vos futurs interviewés que vous faites un travail différent, plus long, plus fouillé, « scientifique ».

Les réponses à votre demande d'entretien varient selon les positions des enquêtés. Solliciter un entretien avec un « institutionnel » (un chef d'entreprise, un « directeur » de quelque chose, un délégué syndical, un président d'association) est une



démarche qui a de bonnes chances d'aboutir dans un délai plus ou moins long : accorder des interviews fait partie de leur rôle. Mais ces acceptations faciles ne préjugent pas de l'intérêt de l'entretien obtenu. En revanche, demander un entretien ne veut pratiquement rien dire dans les milieux populaires ou alors c'est quelque chose qui apparaît comme solennel et proche de l'examen scolaire.

*Conseils.* — Appuyez-vous sur les différentes formes de votre présence sur le terrain pour solliciter et négocier un entretien. Par exemple, à l'occasion d'une rencontre fortuite avec un enquêté (au café, dans un local d'association, autour d'un terrain de sport, chez quelqu'un, chez l'un de vos alliés d'enquête), celui-ci se met à parler de choses qui intéressent directement votre thème d'enquête. Dans un premier temps, situation d'observation banale, vous l'écoutez, vous continuez l'échange, vous entamez une « discussion » et, ce faisant, vous lui montrez, par petites touches, que vous connaissez assez bien le sujet. Vous n'avez pas intérêt à prolonger l'échange pour ne pas perdre d'informations non enregistrées ; dites-lui que « tout cela vous intéresse beaucoup », que « ça correspond entièrement à votre travail en cours », etc. N'hésitez pas à valoriser les propos de votre interlocuteur, à mettre l'accent sur l'intérêt qu'ils suscitent auprès de vous. Vous pouvez alors solliciter plus aisément de la personne un long entretien.

Dans la formulation de la requête, vous n'avez pas nécessairement intérêt à employer le terme d'« entretien », vous pouvez dire plus simplement : « J'aimerais bien en reparler plus longuement avec vous », ou : « Est-ce que vous n'auriez pas un peu de temps pour en parler plus tranquillement, dans un autre lieu, chez vous ? » En général, si vous avez bien préparé votre demande, « ça marche », notamment parce qu'il y a eu une amorce de votre part : vous avez su montrer votre intérêt pour les propos entendus et/ou votre relative connaissance du sujet. Bien sûr, cette règle souffre des exceptions : si vous savez pertinemment que vous ne pouvez pas attendre pour solliciter l'entretien, que demain ce sera trop tard, vous devez saisir l'occasion et faire un entretien sur-le-champ (si, comme on

vous l'a conseillé, vous avez votre magnétophone sur vous ou dans votre sac).

Vous êtes parfois amené à *explicit*er les conditions matérielles de l'entretien. Mais à ce stade de la procédure, ne dites pas à l'avance que vous allez enregistrer, cela peut effrayer inutilement. Lors de cette phase préparatoire à l'entretien enregistré, vous devez proposer, selon votre style, ce qu'on appelle un *pacte d'entretien* aux enquêtés, une sorte de contrat où les objectifs de l'entretien sont plus ou moins clairement définis, les rôles des deux parties relativement fixés.

Résumons : ne brusquez pas les choses, préparez l'entretien. L'idéal est que la demande d'entretien se fasse dans la continuité d'un échange, notamment parce que l'entretien se fera comme une sorte de prolongement de la discussion entamée. Encore une fois, tout est une question de contexte, aucune règle n'est, en soi, impérative ; vous devez sans cesse *adapter les conseils* que l'on vous donne à la situation particulière de votre propre terrain.

### Les refus d'entretien

Les conseils précédents visent simplement à accroître vos chances d'obtenir des entretiens ou à minimiser vos « gaffes » (vous en ferez de toute façon). L'essentiel se joue toutefois en amont de la demande d'entretien. Vous aurez d'autant plus de chances d'obtenir des entretiens que vous aurez bien préparé votre enquête, que vous aurez constitué un réseau d'« alliés ». Les entretiens qui vous sont refusés le sont avant tout pour des raisons objectives :

- la position sociale des enquêtés : le sentiment trop fort de dévalorisation sociale (pour des chômeurs ou des RMistes), une conjoncture difficile (pour un patron, un homme politique) ou une position institutionnelle critique ou trop exposée ;
- la perception de votre enquête : les effets qu'elle peut avoir sur la vie professionnelle, domestique de l'enquêté ;
- la perception de votre inscription dans le milieu enquêté.

Tous les enquêtés ne sont donc pas interviewables. Il y a des conditions sociales à cette prise de parole particulière qu'est l'entretien approfondi. On peut différencier deux cas de figure :

### **Des entretiens qui s'enchaînent**

On donnera ici l'exemple d'une enquête par entretiens qui a avancé vite et bien. Elle avait pour objet l'étude de la mobilisation scolaire des parents d'élèves d'un collège-lycée de l'enseignement privé, situé dans le centre historique d'une ville moyenne de la région parisienne. La première démarche effectuée a été de consulter la liste des associations de la commune disponible en mairie. Y figurait le nom de l'association de parents d'élèves et les noms et numéros de téléphone de ses deux responsables. L'une d'elles est contactée, elle accepte sans aucune hésitation le principe de l'enquête. Elle nous aiguille ensuite sur d'autres personnes qui pourraient être intéressées. A chaque interviewé, on demande s'il ne connaît pas une autre personne qui serait disposée à nous recevoir et à se prêter au jeu de l'entretien. Entre-temps, les personnes sollicitées téléphonent aux premiers enquêtés, l'information circule vite dans le groupe d'interconnaissance. Et une fois la mécanique embrayée, la confiance gagnée, la chaîne des interviewés se fait, tout se passe comme si tout le monde souhaitait être interrogé. Si le principe d'arborescence a si bien fonctionné, c'est que nous évoluons dans un milieu de forte interconnaissance (familles mobilisées, nombreuses occasions de rencontres dans l'année). L'enquête est intéressante, tous les entretiens ne sont pas identiques, parce que nous avons interviewé des personnes de statut social différent qui ont fait apparaître les différentes raisons du choix de l'école privée.

• des enquêtés qui ont « quelque chose à cacher », qui se méfient de tout regard extérieur, ou plus exactement de toute forme d'enquête. Ils craignent toujours que leurs propos soient

enregistrés et utilisés contre eux pour établir, entre autres exemples, qu'ils travaillent « au noir », qu'ils perçoivent indûment des allocations, qu'ils ne déclarent pas tous leurs revenus au fisc ou qu'ils sont plus ou moins « mouillés » dans des « combines ». Le refus d'entretien n'est, dans ce cas, guère surprenant. La solution consiste alors à mener un travail d'observation participante ;

- des enquêtés qui ne se sentent pas assez « légitimes » pour parler face à un magnétophone, qui ne se sentent pas de taille pour discuter avec vous. Même si vous ne pensez pas être quelqu'un d'important, vous en imposez forcément à des personnes « en difficulté » comme on dit pudiquement. Le refus d'entretien, souvent par l'évitement de l'enquêteur, peut être tout simplement une façon de se protéger d'un regard perçu comme goguenard ou compatissant. Le silence peut être aussi une manière de revendiquer sa dignité sociale, résister à l'enquête est aussi une des dernières manières de « se défendre ». N'insistez pas trop pour avoir votre interview (de SDF, de RMiste), ce serait déplacé...

*Conseils.* — N'interprétez pas uniquement ces refus d'entretien comme des « échecs ». D'une part, ils peuvent être provisoires : si vous savez patienter, une autre conjoncture d'enquête peut s'avérer favorable. D'autre part, les refus d'entretien sont *toujours instructifs*, à condition que vous preniez le temps d'en analyser les raisons. A chaud vous n'avez pas tout de suite la clé d'interprétation, mais vous la trouverez en progressant dans votre enquête. Vous pouvez aussi vous faire aider par vos alliés pour comprendre pourquoi Untel a refusé de vous parler à tel moment. Vous pouvez aussi vous décider, grâce à ces refus, à travailler par observation (cf. encadré p. 194).

### **Négocier les conditions de réalisation de l'entretien**

Une fois obtenu l'accord de principe, vous devez négocier les conditions de l'entretien : prendre rendez-vous, trouver un lieu approprié et un horaire compatible avec les contraintes des

### **De refus d'entretien en refus d'entretien...**

Installé durant un mois d'été dans un quartier HLM de Sochaux-Montbéliard, Stéphane Beaud souhaitait réaliser des entretiens auprès de jeunes chômeurs habitant la petite ville où il résidait. Il s'est assez vite aperçu que cette entreprise était vouée à l'échec. Les contacts noués n'aboutissaient pas, les promesses d'entretien obtenues n'étaient jamais tenues. Trois semaines après le début de l'installation sur le terrain, il n'y avait toujours aucun résultat concret : aucun « bon » entretien enregistré. En même temps, le groupe était fermé, pas de lieu ouvert, le travail par observation était très difficilement réalisable à cette période de l'année et dans le délai imparti. Ce qui était frappant, c'était la récurrence des rendez-vous promis et non tenus (les « lapins » posés à l'enquêteur). En face à face, avec des amis à côté, le principe de l'entretien est facilement accepté (« Ouais, ouais, pas de problème », « Quand tu veux ! »). Mais dès que les conditions permettent d'échapper à l'entretien, les enquêtés le font : ils ne viennent pas aux rendez-vous et, lorsque vous les croisez le jour même ou le lendemain, ils inventent sur le moment une « excuse » que vous êtes bien obligé d'accepter de bonne grâce.

#### **Leçons**

— Ces jeunes chômeurs esquivent l'entretien parce qu'il faut se sentir suffisamment fort, avoir une certaine assurance (reconnaissance, légitimité) pour accepter un entretien.

— Pour éviter ces « ratés » d'enquête (qu'il faut absolument intégrer dans l'enquête), habituez-vous à faire des entretiens sur-le-champ, dès que vous en avez la possibilité. Ou bien contournez la difficulté en cherchant un autre angle d'attaque, par exemple en travaillant par

→

observation participante. C'est ce que S.B. a fini par faire en collaborant avec des conseillers de la mission locale de l'emploi et en menant principalement un travail d'observation (Beaud [67]).

deux parties. Ne dédaignez pas ces questions matérielles. Elles conditionnent la possibilité de réaliser un entretien approfondi, elles sont autant d'éléments constitutifs de la relation d'enquête. Vous devez apprendre à en négocier les termes avec les enquêtés. Lorsqu'on est débutant dans le métier, on n'ose pas le faire, on se laisse trop souvent imposer ces conditions.

### Négocier l'horaire et la durée de l'entretien

Évitez de prendre des rendez-vous trop éloignés dans le temps. Proposez une date assez proche du moment où vous la fixez. Si les deux dates sont trop espacées, convenez que vous passerez un coup de téléphone la veille du rendez-vous. Cela vous évitera le désagrément d'être seul au rendez-vous.

La question de la durée de l'entretien est la plus importante. Vous devez disposer *a priori* d'une plage horaire suffisamment longue (une heure, une heure et demie). D'une part, c'est une condition indispensable pour conduire l'entretien en toute quiétude d'esprit, sans avoir à brusquer les choses ou « bousculer » votre interlocuteur. D'autre part, l'inscription de l'entretien dans un temps long lui permet de prendre un rythme de croisière et de connaître des tournants. Grâce à cette durée vous pourrez explorer différentes pistes et abaisser progressivement le niveau de censure de l'interviewé. Celui-ci, mis en confiance, a des chances de moins se surveiller, de « baisser sa garde ».

Un des attributs essentiels du pouvoir social est le pouvoir sur le temps, c'est-à-dire le pouvoir de disposer de son temps et de celui des autres, notamment celui de faire attendre. Les entretiens avec les dominants (patrons, cadres supérieurs, hommes politiques, élus locaux, responsables associatifs) sont plus difficiles à négocier, notamment si vous ne pouvez pas exhiber une légitimité de sociologue patenté. Ces personnes

vont vous réserver une petite place dans leur emploi du temps chargé si bien que vous allez devoir réaliser un entretien entre deux rendez-vous, en peu de temps (« Une demi-heure, ça vous va ? »). Vous y serez souvent dérangé par le téléphone, interrompu par leurs collaborateurs. L'entretien peut vous servir alors, au mieux, comme occasion d'observation.

Pour réaliser un bon entretien, il vaut mieux pouvoir discuter au calme et avoir du temps devant soi (cf. encadré, p. 198). Le plus frustrant est lorsque vous savez que l'entretien doit se terminer à heure fixe (par exemple, une heure après le début de l'interview) du fait d'un rendez-vous de votre interlocuteur ou parce que vous-même vous vous êtes fixé une autre contrainte. Bien sûr, vous ne pouvez pas imposer un horaire et une durée à vos enquêtés. Il vous faut envisager avec eux différentes possibilités.

*Conseils.* — Ne demandez pas d'emblée un entretien de deux heures, ni d'une demi-heure. C'est trop ou trop peu. Sachez surtout que des entretiens partis pour durer une heure peuvent se prolonger bien au-delà. L'enquêté se prête au jeu et prolonge naturellement l'entretien. Ne faites pas d'entretiens à la va-vite ou à la sauvette (d'une demi-heure) sous prétexte que vos enquêtés n'ont pas le temps. Refusez cette solution des entretiens express, tentez de les convaincre de prendre du temps, trouvez avec eux des solutions alternatives. Ne prenez pas deux rendez-vous de suite dans la matinée ou l'après-midi. Prévoyez toujours une plage horaire libre après l'entretien (par exemple, toute la matinée ou tout l'après-midi).

### *Choisir le lieu de l'entretien*

Là aussi vous n'êtes pas entièrement maître de la situation, vous êtes souvent contraint de « faire avec ». Rien ne vous interdit toutefois d'essayer de l'infléchir. Les objectifs sont simples même s'il n'est pas toujours facile de les remplir : il vous faut un lieu :

— sans trop de bruit pour réaliser un enregistrement audible,

### **Prévoir du temps pour un entretien...**

Prenons l'exemple d'un entretien réalisé avec un professeur dans un lycée de la banlieue parisienne, par une étudiante et Stéphane Beaud. L'entretien a lieu dans une salle de réunion du lycée et démarre à 8 h 30. En cours d'entretien nous apprenons qu'il doit se clore à 10 h 15 (heure du début du cours de notre interlocuteur). L'entretien démarre lentement, assez mal, le professeur n'est pas très à l'aise, il regarde souvent le magnétophone. On a quelque difficulté à le mettre en confiance. Mais peu à peu celle-ci vient, ses résistances faiblissent, il accepte de parler de différentes anecdotes qui lui semblent illustrer la dégradation de l'établissement dans lequel il enseigne depuis quinze ans. Le fait que des élèves, majeurs et venant au lycée en voiture (des « redoublants ou des « mauvais » élèves à ses yeux), puissent avoir accès au parking intérieur du lycée au même titre que les professeurs le scandalise. C'est bien le signe de l'incapacité du système scolaire actuel à faire respecter des règles élémentaires, notamment à remettre de temps en temps à leur place les élèves qu'il perçoit comme titulaires de droits mais peu redevables de devoirs. Or c'est au moment même où l'enquête est « lancée » — il se met pour la première fois à parler autrement de lui-même, non plus simplement comme professeur, mais aussi de sa famille (ses parents), de ses études passées, qu'il est contraint par l'heure d'interrompre l'entretien. Il aurait d'ailleurs bien voulu continuer, il s'était pris au jeu, il est significatif qu'il ait « mordu » de dix minutes sur son cours pour continuer à nous parler, sur sa lancée. On aurait eu une plage de deux ou trois heures, l'entretien aurait été très réussi... Là il n'a été qu'une amorce, et c'était difficile de lui redemander un autre entretien.

→



Leçon : toujours vous réserver du temps, parce que l'on ne sait jamais à l'avance comment va se dérouler un entretien.

— sans trop de regards extérieurs et curieux (le magnéto-  
phone suscite toujours une certaine forme de curiosité),

— où vous parlez sans craindre d'être entendu par des  
oreilles indiscrètes

*Conseils.* — Si vous faites parallèlement un travail d'observation participante dans une institution, il est plus simple de faire vos entretiens sur le lieu même de votre enquête. Débrouillez-vous toutefois pour trouver un endroit tranquille, où vous ne serez pas dérangé pour faire vos entretiens. Autrement, demandez toujours à vos enquêtés, dans la mesure du possible, de faire l'entretien à leur domicile. Là vous pouvez associer travail d'entretien et travail d'observation (du décor, des objets, des photos). Cela vous donne la possibilité d'amorcer d'autres sujets de discussion ; cela permet aussi à l'enquêté de parler plus librement, sans contrôle. On parle différemment selon qu'on est sur son lieu de travail ou chez soi.

### Entretiens ethnographiques et milieux sociaux

Certains enquêtés ne se sentent pas véritablement à la hauteur de l'exercice proposé (milieux populaires), d'autres se défient de l'entreprise d'objectivation sociologique, perçue comme réductrice, voire indiscrète (classes supérieures).

• Enquêter en *milieu bourgeois* revient fréquemment, pour le sociologue perçu comme un intellectuel de rang social inférieur, à subir un examen de passage. Perception plus accusée encore, vous êtes un jeune étudiant en « socio », qui plus est. Vous allez devoir faire vos preuves de correction et de maintien (Pinçon [46]). Dans certains milieux professionnels (haute administration, patronat), il faut pouvoir « s'imposer aux imposants » (H. Chamboredon *et al.* [72]). Lorsque ces derniers en imposent trop, notamment lorsqu'ils ont affaire à des étudiants

débutants dans le métier devant lesquels ils ne se privent pas d'afficher leur position dominante, le pouvoir d'objectivation de l'entretien est moindre, un travail par observation participante peut être plus rentable.

- Si vous faites des entretiens avec des personnes appartenant aux *classes populaires*, l'obstacle que vous avez plus de chances de rencontrer est le malaise lié à une certaine distance culturelle et sociale. Ce que dit Jean Peneff à propos de l'entretien biographique vaut aussi, nous semble-t-il, pour les autres types d'entretien : « Les conditions ordinaires de l'entretien biographique manifestent la différence de classe et portent la marque d'un ethnocentrisme : on propose aux ouvriers, aux paysans, un style de conversation proche de l'échange intellectuel mais éloigné de leurs pratiques (assis, au salon, en tête à tête avec magnétophone). Le contenu de la demande de "votre vie" contre un peu de considération symbolique de la part de l'intellectuel rend encore plus sensible l'entretien aux artifices de la relation superficielle entre inconnus. L'inconfort moral dans lequel se trouve le sociologue l'incline alors à endosser une attitude passive, complaisante ou faussement complice. Une solution (qui résout quelques-uns mais pas tous les problèmes) est de mener l'entretien biographique au plus près des situations naturelles de la conversation, dans le milieu étudié. »

Réalisez des entretiens dans des lieux où les enquêtés se sentent comme chez eux. Ce peut être pour le militant ouvrier une pièce du local syndical (à l'écart des autres) ou un café proche de l'usine. Ce peut être en participant à la vie de la famille, dans la cuisine, au jardin. Jean Peneff raconte que, lors de son enquête auprès d'ouvriers de la région nantaise, il a fait attention à rencontrer ses interlocuteurs « dans la cité ouvrière, ou à la sortie des chantiers navals, en vélo, et en limitant l'usage ou l'exhibition des symboles du travail intellectuel comme le magnétophone ».

*Conseils.* — Dans des entretiens avec des responsables (des hauts fonctionnaires, des chefs d'entreprise), ne partez pas « battu », armez-vous mentalement : habillez-vous pour la circonstance, préparez bien votre dossier, venez à l'entrevue avec

vos documents, n'hésitez pas à les exhiber. Montrez, à un moment ou à un autre de l'entretien, que vous connaissez votre partie. Donnez des exemples précis, illustrez vos propos de faits techniques qui montrent à vos interlocuteurs que vous êtes compétent. Affrontez-les sur leur propre terrain de la légitimité et de l'expertise, tout en continuant de manifester une ferme courtoisie.

Dans des entretiens avec des dominés, tentez, avec les moyens du bord, de lutter contre l'image négative que certains enquêtés peuvent avoir d'eux-mêmes, qui les empêche de se considérer dans un premier temps comme de possibles « bons » interlocuteurs<sup>2</sup>. Montrez-leur que s'ils connaissent leur métier, ils diront des choses qui ne sont jamais dites. Rassurez-les aussi sur le sens de votre entreprise, trouvez les mots pour leur dire que vous n'êtes pas juge ou examinateur.

### *Les « imprévus » de l'entretien*

Tout ne se passe pas toujours comme prévu en enquête et ces « imprévus » valent d'être analysés. Par exemple, il arrive fréquemment qu'un entretien qui devait se faire en tête à tête se transforme, le jour dit, en un entretien collectif. L'enquêté s'est fait assister par des amis ou des collègues. Bien sûr, vous « faites avec » et réalisez l'entretien comme si de rien n'était. En revanche il est important que vous réfléchissiez ensuite à la situation d'entretien : pourquoi ce surnombre ? C'est en général un indice du manque d'assurance de l'enquêté : par exemple, des jeunes qui acceptent l'entretien à condition d'être « en bande ».

*Exemple.* — Un étudiant se propose dans le cadre d'un stage de terrain d'étudier la sociabilité de la bourgeoisie locale de

---

2. Ils vous diront : « Vous savez, moi j'ai rien à dire », « Allez plutôt voir Untel, il vous renseignera mieux que moi », ou « Parler comme ça, c'est pas mon fort », « On va essayer, vous verrez bien ce que ça va donner et ce que vous allez en tirer », et dès les premiers moments de l'entretien, l'avertissement « je suis issu d'un milieu modeste », etc. Cette représentation d'eux-mêmes est directement liée à leur expérience scolaire (« J'ai pas fait beaucoup d'études », « J'ai jamais été doué à l'école ») et dont se sont en partie libérés les porte-parole des classes populaires (élus politiques, délégués syndicaux, militants associatifs).

cette ville moyenne. Restreignant son sujet, il entreprend une monographie du *Lions' Club* et commence, sans trop de difficultés, une série d'entretiens avec les membres de ce club (essentiellement des patrons, commerçants, professions libérales, médecins, assureurs, avocats). Il cherche à contacter un « ancien » qui sera plus à même de lui raconter l'histoire du club. Un enquêté lui donne le nom et le numéro de téléphone du membre le plus ancien du club, monsieur G (« bientôt quarante ans de lionisme », déclare-t-il avec fierté). Au téléphone, ce dernier paraît flatté, dans un premier temps, d'être considéré comme le plus ancien du club. Deux jours plus tard, il se montre moins favorable à l'entretien, s'étant renseigné auprès de ses amis « Lions » sur la nature de l'entretien. Le jour du rendez-vous, dans sa maison cossue du centre-ville, on se trouve face à trois personnes : M. G, sa femme, et un autre homme. Celui-ci nous est présenté comme un « ami » et comme un autre membre du club, de dix ans son cadet. En fait, assez rapidement dans l'entretien, c'est lui qui va monopoliser la parole, à la grande satisfaction (non dite mais perceptible) du premier.

La raison de ce retrait de M. G, nous l'apprendrons à la fin de l'entretien en revenant sur son histoire familiale. Celui-ci est un *self-made man*, fils d'immigrés italiens (son père était devenu « champignonnier » dans la proche banlieue parisienne). Lui-même, après de courtes études perturbées par la guerre, est devenu rechapreur de pneus à la Libération puis gros négociant. Même s'il est, comme on dit, monté dans l'échelle sociale, il ne se sent jamais à l'aise lorsqu'il s'agit de parler en public (« j'ai jamais beaucoup aimé parler », nous confiera-t-il vers la fin de l'entretien). C'était, pour lui, vital de ne pas faire l'entretien « seul » face aux étudiants. Il a donc, entre-temps, demandé le renfort de son « ami », lui aussi ancien directeur de société, lui aussi d'origine populaire, mais bien plus disert, et aimant « parler aux jeunes ».



Ce dernier exemple montre bien ce qui fait la singularité de l'entretien ethnographique : son inscription dans un ensemble de relations sociales « déjà là », que les conditions de son orga-

nisation viennent révéler, si vous prêtez attention à cet aspect des choses. Reste à examiner la manière dont l'entretien ethnographique doit être conduit pour s'ajuster au mieux à vos préoccupations de recherche.

## 6 / Conduire un entretien

Nous ne croyons pas qu'il existe des recettes simples pour conduire un entretien. Le problème n'est pas non plus de savoir si vous devez poser les bonnes questions pour obtenir de bonnes réponses. L'essentiel est de gagner la confiance de l'enquêté, de parvenir rapidement à le comprendre à demi-mot et à entrer (temporairement) dans son univers (mental). Tels sont les ingrédients qui alimenteront le plus sûrement l'entretien qui, idéalement, pourra alors se transformer en « discussion » instructive pour les deux parties. Pour mener à bien cet exercice, il vous faudra vous débarrasser des modèles d'entretien les plus courants (l'interview journalistique ou l'entretien directif) que vous pouvez avoir en tête. Vous risquez autrement d'adopter la posture de questionneur ou d'utiliser inconsciemment des « ficelles » apprises en écoutant des entretiens à la radio ou à la télévision. Contre vos habitudes d'auditeur ou de téléspectateur, vous apprendrez à vous convertir progressivement à d'autres manières de faire plus attentives aux propos des interviewés. Vous aurez à persuader les enquêtés qu'ils n'ont pas à répondre à des questions (vous les entendrez souvent dire au moment de commencer l'entretien : « Je dois répondre à vos questions, c'est bien ça ? »). Vous essaierez, par votre pratique, de leur suggérer qu'il s'agit plutôt d'un échange de points de vue.

En réalisant un entretien approfondi, vous effectuez un *véritable travail sociologique*. Certaines de vos questions sont des

hypothèses de recherche, d'autres seront des petits tests et vous allez mettre au point, en cours d'entretien, des petits raisonnements expérimentaux. Au fur et à mesure que votre enquête de terrain avancera, vous progresserez dans la manière de conduire vos entretiens et dans l'élaboration de votre « problématique ». Vous finirez par construire un questionnement d'entretien qui sera directement ajusté à votre objet.

L'entretien s'apprend essentiellement par la pratique. Plus vous en ferez, plus vous en discuterez avec votre directeur, mieux vous serez armé, à condition bien sûr de respecter quelques principes de base. Vous ferez des « erreurs », voire des gaffes, qui seront utiles si vous apprenez à ne pas les dissimuler et à les analyser.

Ici aussi, on ne vous conseille pas d'utiliser des protocoles contraignants qui sont autant de moyens de lutter contre votre angoisse. Appuyez-vous sur des faits objectifs tirés de votre enquête et de vos lectures, faites confiance à votre capacité à mener l'enquête.

### **Vous méfier des « guides d'entretien »**

Avez-vous besoin, comme le conseillent les « manuels de méthodes », d'un guide d'entretien pour conduire vos entretiens ? Devez-vous élaborer une liste complète de questions « à poser » impérativement à vos interlocuteurs ? Examinons, avant de répondre, les avantages et les inconvénients du guide d'entretien.

#### **Avantages**

*Primo*, il rassurera certains enquêtés (cf. encadré ci-contre) et vous rassurera : vous l'aurez sous les yeux, en cas de « panique » vous aurez toujours une question à poser, vous ne serez jamais « sec » devant l'interviewé. Il vous permettra de faire face. C'est un remède contre l'angoisse, comme beaucoup d'instruments d'enquête. *Secundo*, vous aurez l'impression d'avoir recueilli du matériel conforme à votre problématique.

### **Guide d'entretien selon les milieux sociaux**

L'utilité du « guide d'entretien » varie selon le type de rapport enquêteur/enquêté.

- Avec des personnes possédant du capital culturel ou social, le guide d'entretien peut servir de caution scientifique. Il vous donnera de la légitimité et vous rassurera. Votre travail apparaîtra sérieux, bien préparé, vos questions préparées à l'avance donneront du poids à votre entreprise. Le statut de l'entretien est ennobli, il tend à se rapprocher d'un entretien avec un journaliste.

- Avec des enquêtés en milieux populaires, le guide tend à officialiser encore plus la situation d'enquête en accentuant son caractère d'examen scolaire. La relation d'entretien vous place dans le rôle d'un « maître » qui pose « ses » questions. De ce fait, il contribue à rehausser votre position sociale d'enquêteur et à rendre plus difficile le travail de mise en confiance que vous allez faire au cours de l'entretien. Pour « bien faire », l'interviewé va chercher à s'ajuster : en livrant une série de réponses brèves et non approfondies, en attendant sans cesse vos futures questions, comme bridé par le « questionnaire ».

*Tertio*, il autorise des comparaisons systématiques entre entretiens et légitime la conception quantitativiste des entretiens.

### **Inconvénients**

Vous vous croyez obligé de suivre et de respecter (même de manière lâche) un ordre de questions. Vous n'êtes pas entièrement attentif aux propos de l'enquêté, vous ne pouvez pas suivre de près son regard, son attitude, ses gestes. Au lieu d'être véritablement à l'écoute de votre interlocuteur, vous êtes tou-



jours préoccupé par votre guide, inquiet de voir l'ordre des questions perturbé par les digressions de l'interviewé, qui enfrennent le protocole mis au point. Prisonnier de votre guide, vous cherchez à recadrer sans cesse l'entretien pour l'ajuster à votre questionnement préconstruit. Dans ces conditions, aucune hypothèse nouvelle ne sortira de vos entretiens. Vous stérilisez à l'avance la fécondité de l'instrument d'enquête.

Vous renforcez chez vos interlocuteurs l'idée qu'ils doivent répondre à un questionnaire. Vous les mettez objectivement dans la position de « répondant » à une série de questions. Celle-ci leur paraît rapidement fastidieuse, comme l'illustrent leurs regards furtifs et inquiets en direction du guide (comme pour dire « reste-t-il encore beaucoup d'autres questions ? »). Vous coupez court à toute possibilité pour l'interviewé d'enchaîner ses idées, vous l'empêchez aussi de « couler selon sa pente ». Votre interviewé, se sachant à moitié écouté, se laissera moins facilement aller, cherchera toujours à savoir s'il est dans le sujet, s'il répond « bien ». Or il n'existe pas de « bonnes » réponses en entretien approfondi. Ce qui est intéressant, c'est la manière dont l'entretien se déroule. La succession réglée de questions empêche tout imprévu, tout déclenchement d'une dynamique de l'entretien.

Le guide d'entretien vous enferme aussi dans votre sujet. Dites-vous bien qu'il n'y a pas à proprement parler de hors-sujet dans un entretien ethnographique. Laissez toujours la possibilité à l'enquêté de dériver, de faire des digressions ou des incursions dans d'autres domaines que celui abordé de manière principale. Si l'enquêté vous dit : « Là je me suis éloigné », rassurez-le et encouragez-le à continuer en ce sens (si, bien sûr, vous jugez que le jeu en vaut la chandelle). Vous verrez que ces digressions vous feront comprendre la manière dont les deux types de propos étaient liés. Les associations d'idées ont nécessairement du sens pour l'enquêté et un sens social à découvrir pour l'enquêteur.

Ne vous crispez pas sur votre sujet ou votre thème d'enquête. Si vous avez l'impression que l'interviewé s'égare, attendez un peu pour voir si ce n'est pas intéressant, ne le rappelez pas tout de suite à l'ordre (avec des formules du genre :

« Maintenant revenons au sujet »). Si vous êtes trop restrictif dans votre manière de conduire l'entretien, vous limitez considérablement votre domaine d'investigation, vous vous privez de la ressource (vitale lors du travail d'interprétation) de faire émerger des questions connexes et de les mettre en relation. Comme, par exemple, travail et hors travail, travail et politique, consommation et ethos de classe, etc.

Inutile donc de vous encombrer d'un *guide d'entretien détaillé* (sauf si vous devez faire étalage de sérieux), son usage ne correspond pas à l'esprit du travail ethnographique. En revanche, vous pouvez noter sur une feuille ou un carnet les thèmes ou quelques questions précises que vous voulez aborder. Préparez-vous mentalement avant de faire un entretien. En effet, réaliser un entretien ethnographique n'est jamais un geste anodin. Au moment de vous rendre au rendez-vous, vous ressentez toujours un peu de tension parce que vous ne savez jamais exactement comment la rencontre va se dérouler. Il peut y avoir des imprévus, des malentendus, des problèmes. Pour vous y préparer, quelques brèves suggestions.

— Faites un récapitulatif de ce que vous savez d'avance sur la personne que vous allez interviewer : milieu professionnel, histoire et composition de la famille, mode d'insertion dans la société locale, contacts établis avec elle (par qui ?), etc.

— Pour préparer l'entretien proprement dit, emportez un carnet. Vous ferez vos premiers entretiens (approfondis) avec, devant vous, ce carnet sur lequel vous avez écrit un petit nombre de thèmes à traiter. Au fur et à mesure que ceux-ci sont abordés, rayez-les de votre liste. Lorsque vous avez déjà effectué quelques entretiens, notez cursivement les thèmes dont vous savez qu'ils « marchent », rayez ceux qui ne rendent rien. Adaptez ces conseils en fonction de votre personnalité et du degré d'avancement dans votre enquête. Certains d'entre vous seront rassurés d'avoir devant eux des questions à poser, et de pouvoir cocher les thèmes qui ont déjà été abordés, pour avoir l'impression de n'avoir rien oublié.

— Vérifiez que vous avez un magnétophone en état de marche et des cassettes en nombre suffisant.

De toute façon, ne croyez pas qu'il existe un modèle unique

d'entretien. Les critères de qualité des entretiens sont variables. Vous pouvez faire un très long entretien avec un enquêté très affable, souriant, vous rentrez très heureux de l'entretien, vous vous dites « ça s'est bien passé ». En fait l'enquêté s'est surtout avéré bavard : il n'aura cessé tout au long de l'entretien de jouer, face à vous, un rôle de représentation, et se sera bien gardé de se livrer. A l'opposé, des entretiens qui se passent mal, dont vous sortez insatisfait, peuvent s'avérer être de très bons entretiens. Même si vous avez été maladroit, si vous avez fait des « gaffes », si vous vous êtes montré trop interventionniste. Les « bons » entretiens sont moins liés à des qualités techniques qu'à votre propre capacité à susciter et à obtenir — même « maladroitement » — la confiance de vos enquêtés. C'est cette relation de confiance que vous aurez su établir qui conduira au recueil d'un matériau suffisamment riche pour être interprété.

*Conseil.* — Ne multipliez pas les entretiens dans une journée. Réaliser un entretien approfondi est fatigant parce que vous devez assurer l'échange, trouver les bonnes relances, être très attentif aux propos de votre interlocuteur. Tout cela demande de la concentration. Vous verrez que vous sortirez épuisé d'un très long entretien.

### Enregistrer au magnétophone les entretiens approfondis

C'est une consigne stricte. Il n'y a pas de bon entretien approfondi *sans enregistrement*, c'est une condition *sine qua non*. Vous n'avez donc pas à tergiverser : à chaque fois que vous réalisez un entretien approfondi, vous devez tout faire pour enregistrer, quitte à négocier longuement avec vos interviewés. Demandez toujours l'autorisation d'enregistrer. L'interdiction des enregistrements clandestins fait partie de la déontologie de la recherche ethnographique (cf. chapitre 1). Vous n'êtes pas un détective privé, vous n'avancez pas masqué dans votre enquête, même s'il peut vous arriver de « cacher votre jeu » dans certaines circonstances. Enregistrer ouvertement fait partie intégrante du pacte d'entretien.

### Les raisons d'enregistrer

Le magnétophone (cf. encadré, p. 210) vous évite la prise de notes toujours fébrile lorsque vous cherchez désespérément à suivre tous les propos de votre interlocuteur. En monopolisant votre attention, elle vous empêchera d'être libre dans la conduite de l'entretien. Vous ne serez pas entièrement présent dans l'interaction, vous ne pourrez pas donner les signes non verbaux qui facilitent l'échange. L'enregistrement est donc plus qu'une simple raison de confort, il conditionne la qualité de votre écoute.

Seul l'enregistrement vous permettra de capter dans son intégralité et dans toutes ses dimensions la parole de l'interviewé. Vous pourrez par la suite travailler en profondeur votre entretien, notamment en écoutant et en réécoutant les cassettes. Conservez-les longtemps, c'est un précieux matériau de travail. Ne les effacez pas par souci d'économie.

A titre d'exercice, comparez deux entretiens, l'un enregistré, l'autre non. Vous constaterez la différence de volume : un entretien de deux heures enregistré correspond à environ 30-35 pages de texte alors que vos notes dépasseront rarement quinze pages. Différence de restitution ensuite : l'entretien non enregistré est forcément lacunaire. La lecture des notes d'entretien, même les mieux prises, donne toujours l'impression d'un entretien en pointillé, en quelque sorte décharné, où il manque ce qui fait tout le sel d'un entretien : le ton, les silences, les hésitations, les rires, la gêne, bref l'expression des sentiments, essentielle pour interpréter l'entretien.

### Demandez à enregistrer

Cette phase au cours de laquelle vous demandez à votre interlocuteur d'enregistrer est perçue comme délicate par les enquêteurs débutants. Vous pouvez essuyer des refus d'enregistrement. En enregistrant, vous changez le statut de la parole de l'enquêté, vous transformez une parole privée (de l'interviewé à vous) en une parole publique, potentiellement audible par autrui, donc exploitable et citable (cf. l'usage des cassettes comme « preuves » fait dans certains procès).

### Utiliser un magnétophone

Traisons d'abord de la question du matériel : il vous faut impérativement acheter un magnétophone : c'est, avec vos cahiers et carnets de terrain, votre principal instrument de travail. C'est « votre » magnétophone, vous devez bien connaître son fonctionnement pour éviter de mauvaises manipulations. Évitez les gadgets, achetez des appareils simples et robustes. Comme le marché des magnétophones enregistreurs est peu porteur, le matériel tend à être de moins en moins fiable, de plus en plus fragile. Rien ne sert de vous encombrer du dernier cri technologique, notamment des *voice activated system* (qui permettent de n'enregistrer que la voix et couper les silences) ni de vous doter de magnétophones miniatures, peu pratiques à employer. Vous n'avez pas à le dissimuler face à l'enquêté, sa taille importe peu. En revanche choisissez des appareils simples d'utilisation et maniables. Prenez-en un avec un voyant de batterie qui vous indiquera si les piles sont usées. Pensez que vous allez manipuler longuement ces cassettes, alors choisissez de bonnes cassettes (d'une heure et demie, elles sont plus résistantes que celles qui durent deux heures).

En cours d'entretien, vérifiez de temps en temps, par des coups d'œil, que le magnétophone tourne, que le voyant de batterie est toujours rouge. En cas de panne de l'appareil, n'hésitez pas à prévenir votre interlocuteur : mettez des piles neuves (que vous prenez avec vous par précaution), détectez toute autre panne. S'il ne fonctionne pas, n'hésitez pas à demander que l'on vous prête un autre magnétophone pour terminer l'entretien.

N'exagérez pas cependant la difficulté de l'exercice, tous les enquêtés ne craignent pas d'être enregistrés. Beaucoup d'entre eux n'y attachent aucune importance : certains vous diront avec fierté : « Vous pouvez y aller, moi, je n'ai rien à cacher », d'autres auront des réactions amusées (un couple d'ouvriers nous dit en riant : « Vous allez nous mettre dans la boîte » en désignant du regard le magnétophone), d'autres demandent simplement ce vous allez faire de la cassette et de l'enregistrement, etc. Ce sont surtout ceux qui exercent une position de pouvoir ou des « responsabilités » qui se montrent réticents ou hostiles.

*Conseils.* — Pour rassurer les enquêtés, rappelez-leur que vous vous engagez à respecter l'anonymat des noms de lieux et de personnes (ce que vous ferez lors de la publication). Le mieux à faire est de dédramatiser cette affaire. N'annoncez pas solennellement, à peine installés autour de la table, que vous allez enregistrer. Ne faites pas non plus comme si cela ne souffrait pas discussion, ne forcez pas le passage, vous renforceriez la méfiance préalable de certains interviewés ou éveilleriez des craintes qui n'existaient pas au début. Faites en sorte que cela se passe le plus naturellement possible. Une fois installé autour de la table, attendez un peu pour « tout » déballer (le magnétophone, la cassette), prenez du temps pour discuter un peu, pour présenter en détail votre enquête, ses objectifs, (« à quoi ça va servir ? »), évoquer vos études. Vous faites connaissance, comme lors d'une première rencontre et, insensiblement, avez commencé l'entretien proprement dit.

L'interviewé est dans son rôle. Demandez alors, sur un ton dégagé, à enregistrer, comme si c'était quelque chose de déjà acquis, une simple formalité à remplir (« ça ne vous dérange pas si j'enregistre »). Vous pouvez aussi justifier cela d'un point de vue pratique (« ça m'évite de prendre trop de notes et je pourrai mieux vous écouter »). L'expérience montre que cela coïncide lorsque vous faites de la demande d'enregistrement quelque chose de trop solennel ou que vous dramatisez la procédure. Allez-y progressivement, doucement (cf. encadré, p. 212), sans brusquer les enquêtés et sans en faire un enjeu.

En cas de réticence ou de refus d'enregistrement, n'aban-

### **Récit d'une « gaffe » d'enregistrement**

Nous réalisons à deux un entretien avec un conseiller d'orientation sur son lieu de travail, dans la grande salle d'accueil du CIO (centre d'information et d'orientation). Les conseillers ont l'habitude d'y recevoir les élèves qui viennent, souvent accompagnés de leurs parents, de leurs frères et sœurs ou amis. Notre table est un peu en retrait, à l'abri des regards. L'entretien commence rapidement : alors que notre collègue entame la discussion, nous sortons le magnétophone, que nous plaçons devant notre interlocuteur. Pour ne pas interrompre la discussion, nous faisons signe que nous allons enregistrer. Notre demande semble acceptée. Mais au bout de trois quarts d'heure d'entretien, il s'aperçoit, par la lumière rouge du magnétophone que nous enregistrons ses propos. Il nous demande d'arrêter l'enregistrement et nous reproche d'avoir voulu l'enregistrer à son insu. Ulcéré, il conteste notre manière de faire. Un peu interloqués, nous protestons de notre bonne foi, essayons de lever le malentendu, discutons pied à pied pour le convaincre de nos bonnes intentions. Bien entendu, l'entretien est mis entre parenthèses. Nos arguments ne l'ont pas convaincu, il nous suspecte toujours d'avoir voulu le berner. On lui réexplique notre manière de travailler, lui rappelons que nous prévenons toujours que nous « enregistrons ». Rien n'y fait. Il récupère la cassette du « délit ». Nous nous quittons, pas très fiers de notre « gaffe ». Leçon que nous en avons tirée : dire plutôt deux fois qu'une que l'entretien est enregistré.

donnez pas tout de suite la partie. *Prenez le temps nécessaire* pour expliquer l'importance de l'enjeu (pour vous, pour votre travail) de l'enregistrement. Rappelez encore une fois la règle

de l'anonymat, etc. Si cela ne suffit toujours pas, essayez d'insister encore un peu, quitte à vous mettre dans la situation d'un élève qui fait ce qu'on lui dit de faire (« mon prof, il veut que ça soit enregistré »). Vous pouvez aller jusqu'à proposer qu'ils gardent la cassette que vous transcrirez sur place. Après vous être bien « battu », vous pouvez vous résigner, la mort dans l'âme, à ne pas enregistrer, tout en sachant que votre entretien sera, de ce fait, très appauvri.

### Conduire l'échange

La meilleure préparation à la conduite des entretiens reste celle qui consiste à *lire de longs entretiens*, publiés dans des revues de sociologie ou dans des livres rendant compte d'enquête de terrain (cf. bibliographie). Vous y apprendrez progressivement l'art et la manière de faire des entretiens, vous allez l'acquérir par mimétisme. Prêtez attention à la manière dont le sociologue pose ses questions, « relance » son interlocuteur. Vous y trouverez, non explicités mais lisibles entre les lignes, les « trucs du métier ». Lisez aussi avec attention la présentation et le commentaire (les deux sont souvent entremêlés) de l'entretien. Enfin, sachez que chacun mène l'entretien en fonction de son style et de sa personnalité.

### Gérer le tempo d'un entretien

Un entretien approfondi comporte différentes phases, il n'est jamais linéaire, ne se fait pas sur le même rythme. Il faut toujours une période de lancement, plus ou moins longue selon les interviewés. Le début de l'entretien est toujours un moment important. Vous n'êtes jamais très à l'aise, l'interviewé non plus. Ne dramatisons pas toutefois ce moment. Pour votre question d'annonce (Combessie [59]), faites simple. Demandez aux gens de raconter. Il n'y a pas de règle absolue, mais il faut que l'interviewé se sente guidé, mettez-le plutôt sur un terrain connu. Puisque vous êtes venu le voir pour aborder avec lui votre sujet d'enquête, commencez directement par l'évoquer avec lui. Par exemple, en commençant par un récit historique



(« Vous m'avez dit que vous êtes responsable de ce club de judo [*ou de telle autre association*] depuis 1982, c'est bien ça, pouvez-vous me dire comment vous avez été amené à exercer ces fonctions... ») et ensuite c'est parti, la trame de l'entretien se fait, suivez le fil de l'enquête, et une fois épuisé ce filon, passez à d'autres en fonction de ce qui vous a été dit.

Au début de votre « terrain », n'hésitez pas à préciser à vos interlocuteurs que vous venez de « démarrer l'enquête ». Demandez-leur de les aider dans votre entreprise (« Je ne fais que démarrer », je vais vous poser des questions un peu « naïves », etc.), faites le plus possible préciser les faits dont ils vous parlent (les noms de lieu, de personne, d'entreprise, d'association...). Vos interlocuteurs auront à cœur de vous expliquer ce que vous ne connaissez pas ou comprenez mal, encouragez-les à jouer ce rôle d'informateur auprès de vous, de les mettre dans la position de ceux qui vous apprennent quelque chose. A ce stade de l'enquête, vous pouvez jouer un peu au « naïf » (mais pas trop quand même !), vous êtes encore dans la phase d'apprentissage du terrain. Grâce à votre familiarisation ultérieure, vous en viendrez progressivement à connaître les enjeux et les thèmes qui font systématiquement réagir les enquêtés et à faire des entretiens plus « poussés ».

Au cours de l'entretien des phases assez plates, « informatives », alternent avec des phases plus denses où l'enquêté se met, parfois brutalement, à parler de lui-même, à évoquer son histoire personnelle. Tout cela ne vient pas subitement, c'est le produit de votre travail préparatoire. Vous avez su les mettre en confiance, vous leur avez montré que vous les « comprenez » (Bourdieu [77]), que vous ne les jugez pas. A partir de là ils vont vous parler « en confidence ». Mais, pour l'obtenir, *faire durer l'entretien* est important.

Il arrive toujours un moment où, après une heure et demie, deux heures d'entretien, votre interlocuteur est pris par la discussion et en oublie le cadre formel. Il a envie de continuer pour dire le fond de sa pensée et parfois « vider son sac ». Cela fait un certain temps qu'il a oublié le magnétophone, il est, comme on dit en langage sportif, en roue libre. L'interviewé se met à vous dire des choses qu'il n'aurait jamais dites au début de l'entretien. Ces derniers moments sont souvent les

plus riches, les plus personnels : tout se passe comme si l'enquêté, sentant approcher la fin de l'échange, ressentait le besoin de se confier, de vous révéler au dernier moment des choses qu'il aurait par la suite regretté de ne pas avoir dites. C'est souvent le cas à la fin de l'entretien, au moment où vous coupez le magnétophone. Vous signifiez à votre interlocuteur que l'entretien est fini, qu'il ne pourra plus rien ajouter. Il se rappelle alors qu'il a oublié de dire telle ou telle chose et, bien évidemment, cette chose est toujours importante, cet oubli très significatif. Pensez à brancher à nouveau le magnétophone à ce moment-là.

*Conseils.* — Un entretien doit, au départ, être *centré* sur un seul point : l'interviewé doit savoir au début où vous allez. Avertissez-le que, dans un premier temps, vous allez parler avec lui de tel sujet (son engagement dans telle association, son métier, son activité sportive, etc.). Entretien non directif ne signifie pas entretien anarchique. Vous avez, dans la mesure du possible, à *conduire* l'entretien, à lui imprimer une direction. Il faut que l'interviewé se sache un peu guidé. Ne lui donnez pas d'emblée toute latitude, maintenez-le dans un couloir que vous agrandirez par la suite. Vous pouvez accepter dans un premier temps de suivre le « premier fil » que dévide l'interviewé.

Ce qu'il faut plutôt éviter : commencer par donner une interprétation en même temps que poser la question, poser des questions d'opinion ou des questions très factuelles qui peuvent mettre dans l'embarras si l'interviewé ne sait pas répondre. Il aura l'impression d'être pris en faute, de ne pas « bien répondre » (cf. encadré, p. 216).

Pour relancer votre interlocuteur en cours d'entretien, le principe de base consiste à vous appuyer sur ce qu'il vient de dire : soit en reprenant une de ses expressions pour lui faire préciser ou expliciter, soit en prolongeant le sens de son propos et en suscitant son adhésion. Il vous dira : « Voilà », « tout à fait », « oui, c'est exactement ça », « vous m'avez tout à fait compris ». Vous faites ainsi une série de petits pas qui vous mèneront à un entretien fructueux. L'essentiel consiste à ne pas couper votre interlocuteur, à ne pas l'interrompre pour imposer votre point de vue au détriment du sien. Là aussi armez-vous

### « Se présenter » : un savoir social

On donne ici quelques extraits d'un entretien réalisé par une étudiante de deuxième année de DEUG de sociologie avec une femme de 68 ans, née au Portugal, venue en France à l'âge de deux ans. Dans le cadre d'un cours de socio-histoire de l'immigration, chaque étudiant devait réaliser un entretien avec un immigré, plutôt centré sur sa trajectoire. Alors que cela ne leur avait pas été demandé, certains étudiants ont demandé à leurs interlocuteurs de « se présenter ».

— *Bonjour.*

Maria. — *Bonjour, allons-y...*

— *Présentez-vous... Donnez deux ou trois caractéristiques de votre personnalité.*

Maria. — *J'ai 68 ans, je suis née au Portugal dans une ville qui s'appelle Sinca dans l'Algarve, dans le sud du Portugal... (hésite) (silence).*

— *Simplement, si vous deviez-vous vous définir...*

Maria. — *(hésite) Je sais pas (hésite de nouveau) (rire) (silence). Ben oui... travailleuse... je suis coléreuse... (se reprend) non pas coléreuse, je suis pas tellement coléreuse en fin de compte.. (silence) Je sais pas me définir... obstinée (silence).*

— *Obstinée ?*

Maria. — *Obstinée, oui... (silence)*

— *Quel est votre pays d'origine ?*

Maria. — *Portugal.*

Ce court extrait montre bien ce que cette « recette » peut engendrer comme malentendus et comme pataquès. « Se présenter » face à un enquêteur n'est pas quelque chose de naturel, ni accessible aisément à tous les enquêtés. Pour pouvoir répondre à cette sollicitation directe, il faut déjà posséder un certain nombre de ressources, un savoir social, comme par exemple l'habitude de parler de soi ou de « s'épancher ».

→

En demandant abruptement à cette femme de se présenter, qui plus est au début de l'entretien, l'enquêtrice la met effectivement dans le plus grand embarras. Désarçonnée par cette entrée en matière, mise sur la défensive, l'interviewée n'a pu, dans un premier temps, que se réfugier dans le silence. En même temps, la « gaffe » de l'enquêtrice est aussi productrice d'informations intéressantes : la mise en avant immédiate de qualités morales (« travailleuse »), l'hésitation à se définir par des traits de personnalité « négatifs » (« coléreuse »), autodéfinition corrigée immédiatement par la mise au jour d'un trait de caractère valorisé et « positif » (« obstinée »)...

surtout de bon sens sociologique : ce n'est pas vous qui êtes « intéressant » en entretien, c'est l'enquêté. Égocentriques s'abstenir.

« *Suivez* » vos questions, prolongez-les toujours par des questions précises de relance et, si nécessaire, nombreuses. *Faites expliciter*, faites préciser les choses, sinon vous aurez des entretiens flous et trop vagues. Évitez surtout de survoler un thème et de passer d'un thème à l'autre, ce qui vous privera d'informations factuelles essentielles et déstabilisera votre interlocuteur qui ne saura plus, à un moment donné, « sur quel pied danser ». Pour que l'interviewé se prête au jeu de l'entretien, il faut l'amener à suivre son fil, lui donner l'impression que vous l'écoutez sérieusement, qu'il se sent « entendu ». Autrement il abandonnera la partie...

### Mettre en confiance

En entretien ethnographique, il ne vous suffit pas d'être un intervieweur bienveillant, attentif, neutre, qui aide l'enquêté. Ne vous laissez pas paralyser par cette notion de la « neutralité » de l'enquêteur. Il vous faut d'abord gagner la confiance des interviewés. L'entretien n'est pas une relation à sens

unique. L'interviewé peut se faire questionneur (de même que l'observé se fait observateur). Ne vous étonnez donc pas si vous êtes souvent invité, par lui, à donner votre avis (« mais, vous, vous en pensez quoi ? »). Il vous sera difficile de vous dérober à ces demandes. Vous serez aussi porté à conforter le point de vue de votre interlocuteur. N'hésitez pas, par exemple, à donner d'une manière plus ou moins ostensible votre approbation aux propos de l'enquêté. L'essentiel, dans un premier temps, est de *susciter la confiance* de votre interlocuteur, quitte à donner votre accord à des propos qui peuvent parfois vous choquer en tant que personne privée ou en tant que citoyen. Mettez temporairement un mouchoir sur vos opinions personnelles, cherchez d'abord à alimenter l'échange, il y a une part de jeu dans cet échange qu'est l'entretien. Si vous êtes trop direct, trop franc, l'entretien se bloque et risque même de s'arrêter. C'est finalement une situation pas si éloignée de la vie courante où l'on ne passe pas son temps à rompre des lances.

La prudence tactique que vous devez afficher ne signifie pas non plus que vous deviez systématiquement approuver tous les propos qui vous sont tenus. Dans les premiers moments de l'entretien, laissez l'interviewé développer plus ou moins longuement son point de vue. Mais il y a toujours un moment dans l'entretien où vous devez « reprendre la main », approfondir des questions, clarifier des choses restées obscures, faire dire ce que l'enquêté a dit avant à demi-mot. Une fois l'entretien bien lancé et stabilisé, vous avez le droit de revenir sur des choses qui vous sont restées obscures. N'hésitez pas à dire que vous ne comprenez pas telle assertion ni à demander des éclaircissements. Cherchez à faire la lumière sur un certain nombre de faits passés sous silence, à éclairer des contradictions que vous avez pu repérer dans les propos de votre interlocuteur. Celui-ci n'est pas un personnage sacré. Vous pouvez, si vous le faites dans les formes et non brutalement, lui demander de mieux s'expliquer, et donc de mieux vous expliquer.

Ne soyez donc pas passif, ni « béni-oui-oui », en entretien. Soyez progressivement actif, soit en posant des questions de plus en plus affinées, soit par vos mimiques d'approbation, d'étonnement, de compassion, d'effarement. Ne vous privez

pas de la palette de moyens verbaux et non verbaux pour gérer la distance et la proximité avec l'enquêté.

*Exemple* : lorsqu'on vous êtes placé trop loin de votre interlocuteur enquêté (à l'autre bout de la table ou dans un fauteuil moelleux à trop grande distance), n'hésitez pas à vous rapprocher physiquement de lui. Vous manifesterez ainsi votre souhait de mieux l'entendre et prêter une plus fine attention à ses propos. Vous pouvez au contraire vous reculer sur votre chaise comme pour prendre du recul et marquer alors de la distance. Apprenez à jouer pleinement de ce jeu de la distance et de la proximité, en manifestant tour à tour vos propres sentiments de surprise, de fausse naïveté, de sincère empathie. A vous de vous adapter à la situation et aux interlocuteurs, à susciter leur sympathie.

Dans le cas des entretiens avec des enquêtés qui sont mal à l'aise face à vous, une grande part de votre travail consiste à faire disparaître le sentiment de dépréciation qu'ils peuvent éprouver en vous parlant. On note des différences significatives de registre de langage entre le début de l'entretien où l'enquêté fait un effort pour « bien » parler » et la fin ou le milieu de l'entretien où l'enquêté, mis en confiance, se laisse progressivement aller et retrouve son registre ordinaire de langage. Vous pouvez accompagner cette variation du registre de langage au cours de l'entretien, en donnant des petits signes de connivence et de compréhension pour faciliter cette lente transition.

### Effectuer un travail d'interprétation

Il existe une dimension essentielle de la conduite d'entretien, présente en filigrane dans les développements précédents : c'est le fait que, lors de l'interview, vous ne cessez de faire des (mini) *interprétations* sur ce que vous venez d'entendre. Ce travail-là, vous l'effectuez « à chaud », sans filet, et il exige beaucoup d'attention. Vous devez être toujours aux aguets, à l'affût du moindre indice, de la moindre information sociologique, de type à la fois verbal et non verbal (moues, soupirs, yeux au ciel, mimiques qui suppléent ou accompagnent les propos de l'enquêté). Enregistrez-les mentalement et servez-vous-en à

l'occasion pour faire avancer vos investigations sur la personnalité sociale de l'interviewé.

Lorsque vous avez déjà réalisé plusieurs entretiens sur le même thème, vous avez accumulé un certain savoir. Vous avez notamment appris à repérer les thèmes qui « marchent », qui permettent de lancer les enquêtés sur des questions qui les touchent de près. En accumulant ainsi tout au long de l'entretien un certain nombre d'indices sociaux, vous pouvez commencer à faire, chemin faisant, un certain nombre de rapprochements sociologiques », prévoir de futurs résultats et ainsi *tester* la probabilité de réponses à certaines de vos questions. Une fois bien assuré d'un certain nombre d'acquis de votre recherche, vous pouvez vous risquer à suggérer des interprétations à vos interlocuteurs : soit ceux-ci abondent dans votre sens, soit ils contestent votre interprétation et cela vous permet de relancer le « débat ». Bien sûr, vos différentes interventions doivent être mesurées et ne pas braquer vos interlocuteurs.

Cherchez progressivement à repérer les thèmes qui font réagir (positivement ou négativement, peu importe) vos interlocuteurs, ceux qui les font démarrer « au quart de tour ». Ce sont le plus souvent des sujets de discussion qui sont préexistants dans le milieu enquêté, et vous ne faites que les réactiver par vos questions. Par exemple, tout ce qui touche aux conflits, aux frictions, aux antagonismes, etc., qui fonctionnent comme des révélateurs de points de vue différents sur un même problème.

### **Orienter l'entretien**

Conduire l'entretien, c'est aussi par moments infléchir son premier développement, lui donner une direction plus ajustée à votre ligne de recherche, quitte à « interrompre » (en y mettant les formes) votre interlocuteur lorsque son propos vous paraît être du « bavardage » (par exemple, des histoires de maladie à n'en plus finir...). Parmi bien d'autres façons possibles d'orienter l'entretien, évoquons le souci que vous devez avoir de recueillir, d'une part, des récits de pratiques et, d'autre part, des données objectives concernant l'enquêté et son entourage.

Interroger sur des pratiques

Vous cherchez à connaître le point de vue des interviewés en leur faisant raconter et décrire leurs pratiques. Ce que les interviewés pensent de telle ou telle chose — leurs « opinions » — n'a d'intérêt et de sens qu'à partir de leurs pratiques. Inutile donc de commencer par poser des questions du type « que pensez-vous de telle ou telle chose ? » si, au préalable, vous n'avez pas fait décrire des pratiques à vos interviewés.

Ne leur posez pas non plus des questions trop larges et trop éloignées de leurs activités ordinaires, vous obtiendriez des réponses générales, peu concrètes. Ils auront tendance à en parler « en général », non pas à la première personne. Invitez-les à *parler de ce qu'ils font* (ou ont fait). Vous obtiendrez un récit de pratiques, vous engrangerez des faits, des histoires vécues. Ce faisant, vous vous donnez les moyens de contrôle, en opérant des recoupements. Vous vous permettez aussi de faire apercevoir la cohérence des pratiques entre elles (pratiques religieuses et pratiques politiques, pratiques au travail et pratiques domestiques, pratiques culturelles et pratiques éducatives, etc.) et, plus tard, la cohérence entre pratiques et opinions.

*Exemple.* — Les professeurs de l'enseignement secondaire manifestent une assez vive réticence à parler de leurs pratiques professionnelles, ordinaires, de leur métier. Spontanément ils préfèrent évoquer des questions « intellectuelles » — en termes de pédagogie, psychologie (de l'enfant ou de l'adolescent), sociologie — que relater en détail les tâches de leur métier : s'adresser aux élèves, parler en classe, faire respecter le silence, établir une certaine atmosphère de travail, récompenser, réprimander ou sanctionner les élèves, corriger les copies, noter les élèves (à l'écrit comme à l'oral), bref tout ce qui constitue à leurs yeux l'aspect peu gratifiant du métier (et néanmoins essentiel). Il faut alors une intervention active du sociologue et l'établissement d'un climat de confiance pour amener les enquêtés à revenir sur ces pratiques. La situation d'entretien est, dès le départ, assimilée par les enquêtés à une discussion entre « intellectuels », qui n'est pas très différente



de celles qui forment la trame de la sociabilité ordinaire de professeurs de lycée ; cette définition de la situation excluait par conséquent de parler de choses aussi basses et matérielles que leurs conditions de travail ou de rémunération. On retrouve aussi ce même type de comportement chez des porte-parole autorisés comme les militants politiques ou syndicaux qui — effet d'acculturation lié aux différents mécanismes d'apprentissage des activités militantes et à leur pente sociale ascendante — ont tendance à développer des discours dans un langage d'emprunt, qui puise dans le registre des lectures syndicales, propos qui fonctionnent comme autant de discours écrans de leurs pratiques sociales ordinaires (cf. encadré ci-contre).

*Conseils.* — Pour obtenir des récits de pratiques :

— abandonnez toute posture théorisante, employez des mots simples, faites décrire, ne craignez pas d'être *très prosaïque*. Demandez des renseignements triviaux, notamment pour tout ce qui semble aller de soi pour les enquêtés. N'hésitez pas à être curieux, au risque de paraître indiscret, notamment lorsque vous parlez argent. A défaut de faire préciser le niveau de revenu, demandez le prix des choses (le coût de la location, le prix de la maison, le coût des vacances, le coût de la rentrée scolaire). Cela fait entièrement partie de la vie quotidienne de nombreux ménages. Ne l'oubliez pas ;

— n'hésitez pas à demander des anecdotes aux interviewés. Elles placent immédiatement l'entretien du côté des *pratiques sociales* qu'elles font en quelque sorte revivre dans un contexte. L'anecdote facilite aussi le passage par le locuteur à un style direct. Par son apparente banalité et son caractère sans importance (« vous savez, ce n'est qu'une anecdote »), elle autorise l'enquêté à évoquer des phénomènes au contenu sociologique, sans crainte d'enfreindre la bienséance sociale. A cette occasion vous lui ferez dire, en toute simplicité voire en toute ingénuité, des choses que la censure sociale ordinaire interdit. L'anecdote est ainsi un très bon révélateur et analyseur de situations sociales. Si vous parvenez à en susciter un bon nombre, au bon moment et dans le droit fil du discours de l'interviewé, vous avez de bonnes chances de réaliser un riche

## Bref inventaire des pratiques professionnelles des enseignants

Ne leur demandez pas en premier ce qu'ils pensent de l'école aujourd'hui, car c'est ce qu'ils auraient déjà bien volontiers tendance à faire, à prendre un point de vue en surplomb, d'analyste. Cela ne serait pas sans intérêt, mais commencez par obtenir d'eux une vision au ras du sol, c'est-à-dire au plus près de leurs pratiques professionnelles. Faire un entretien sur le métier de « prof », c'est concevoir un questionnement précis et détaillé sur leurs pratiques, avec des thèmes en tête, dont voici quelques exemples.

a) *Emploi du temps* : type de service (certifié ou agrégé), heures supplémentaires ou non, quels jours (ou demi-journées) de travail dans l'établissement ? Quelle négociation de l'emploi du temps avec l'administration et les collègues (le privilège des « anciens », c'est d'abord d'avoir un « bon » emploi du temps).

b) *Les pratiques pédagogiques.*

- Faire classe : présentation de soi (vêtements de rentrée et de fin d'année, etc.), manière de parler, entrée dans la classe, les premiers moments du cours, debout ou assis (pourquoi ?), allées et venues dans la classe, mode d'interrogation des élèves (envoi ou non des élèves au tableau, apprentissage des savoirs. Régime des sanctions (retards, absences, non-travail caractérisé, attitude en classe, etc.).

- Noter : quels principes de notation ? Note « sec » ou large » ? Variation de la notation selon les classes, les établissements, celle des collègues, etc. Type de correction des copies (temps passé, type d'annotations, etc.).

- Orienter : mode de renseignement sur cette question, participation ou non aux « carrefours des métiers ».



- Recherche pédagogique : abonnement à des revues, journées de formation, participation à des ateliers pédagogiques dans la discipline.

c) *Relations avec les collègues* : fréquente ou non la « salle des profs » (fumeurs ou non-fumeurs) ? Mange à la cantine ou non ? A des relations uniquement avec collègues de la même spécialité (allemand, français...) ou avec tous les collègues ? Les voit hors de l'école, en vacances, dans des soirées « entre profs » ?

d) *Rapport aux syndicats* : syndiqué ? Si oui, à quel syndicat (SNES, SGEN, SNALC, FO, Sud Éducation...) ? Participe à la vie syndicale (réunions, écriture des tracts) ? Fait grève (régulièrement, de temps en temps, à quelles occasions ?).

e) *Relations avec l'administration* : avec le CPE, les proviseurs (lycée) ou principaux.

f) *Relations avec les parents d'élèves* : les convoque quand difficultés des élèves ou au contraire les évite ?

g) *Le hors-travail* : gestion des relations avec le conjoint (surtout si non-enseignant), activités culturelles, vacances, mode d'éducation des enfants...

entretien. Enfin les anecdotes vous permettront de comprendre rapidement les tenants et aboutissants d'une situation sociale, vous incitant notamment à faire préciser des éléments de la scène racontée (les acteurs, le lieu, l'ambiance, les paroles prononcées, les attitudes des participants). Elles seront source de nouvelles questions-hypothèses. Si les interviewés vous livrent spontanément des anecdotes, n'hésitez pas à insister, à faire raconter *en détail*, à tirer tous les fils de l'anecdote. Dites-vous bien que cela peut prendre du temps (dix minutes, un quart d'heure ou plus) mais *primo* vous n'êtes pas pressé et *secundo* c'est un temps d'entretien bien employé. S'ils manifestent quelque réticence à parler avec des anecdotes, n'hésitez pas à leur en demander explicitement. Prononcez des phrases du style : « Vous n'auriez pas des anecdotes à ce sujet » (cf. encadré ci-contre).

### **Une anecdote : la « bataille du pain » contre le supermarché**

Lors d'un long entretien de trois heures d'un étudiant et de nous-même avec Lucette P. (ouvrière retraitée, ancienne déléguée CGT de son secteur à l'usine, devenue responsable du syndicat de locataires du quartier HLM où elle habite depuis trente ans), différents thèmes, étroitement entrelacés dans son existence, ont été abordés : le travail à l'usine, le syndicalisme, le quartier, la famille, etc. Au cours de ce récit apparaît de manière omniprésente la figure de « combattante » de Lucette, le souci de la « lutte », celui de « se défendre ». Vers la fin de l'entretien, Lucette évoque en détail une anecdote qui semble le mieux définir le sens de son existence et sa personnalité de même qu'elle illustre au plus juste la défense collective d'un groupe et d'un quartier. C'est l'histoire de la lutte qu'elle a contribué à mener contre le supermarché voisin (le seul du quartier) unique fournisseur de pain depuis la disparition, il y a quelques années, de la boulangerie, pour le faire cesser de vendre du « mauvais » pain. Fer de lance du combat, Lucette nous raconte comment elle a mené, avec sa famille, la bataille du pain : mobilisant tout son réseau familial (ses frères et sœurs qui habitent tous les immeubles voisins, chacun d'entre eux se relaie le matin pour aller chercher en voiture le pain au centre-ville), incitant son voisinage et son réseau à boycotter le nouveau pain du supermarché. Finalement, la « lutte » a payé, Lucette et ses amis ont obtenu gain de cause : la production d'un meilleur pain par le supermarché de la cité, faisant ainsi revenir une partie de ses anciens clients. Anecdote, certes, mais ô combien significative de l'intrication des sphères sociales (famille, quartier, politique, rapport à l'argent) et des luttes infra-politiques qui sont constitutives de la forme que prend la politisation en milieux populaires.

*Collecter des données objectives*

Le travail par entretiens comporte un risque, très perceptible dans les premiers travaux des étudiants, celui de mettre trop en avant le « vécu » des enquêtés. Pour éviter les facilités du « psychologisme », donnez-vous des moyens d'objectivation : cherchez à obtenir le maximum de données objectives — les caractéristiques sociales de l'enquêté, le cadre de l'entretien — qui permettent de contrôler le point de vue subjectif. Si vous n'avez pas recueilli ces données de base lors de l'entretien, vous aurez beaucoup de mal à le faire par la suite (sauf à mener après coup une enquête sur la personne). Vous aurez surtout de grandes difficultés pour interpréter ce matériau (cf. chapitre 7).

Ce souci de recueillir ces données objectives (cf. encadré ci-contre) ne doit pas conduire à un interrogatoire sur l'identité de votre interlocuteur. Si vous lui demandez successivement son âge, son origine sociale, son statut matrimonial, sa trajectoire professionnelle, etc., vous risquez de le braquer et vous l'empêchez de se présenter lui-même, spontanément à vous (ce qui est toujours une bonne information sociologique). Procédez donc différemment, de manière plus coulée, en collectant de manière éparse, et tout au long de l'entretien, ces différentes données.

*Exemple* : vous ne devez pas terminer un entretien approfondi sans connaître l'origine sociale de l'enquêté. Si cette donnée n'est pas fournie spontanément en cours d'entretien ou connue de vous à l'avance, débrouillez-vous pour la demander en entretien. Or vous éprouvez souvent une sorte de gêne à le faire. Cette question est perçue, à tort, comme indiscreète, relevant de la vie privée. Il suffit de mettre les formes pour que cette information soit obtenue sans trop de difficultés. Si aucune indication n'a transparu lors de l'entretien, ce qui est rare, vous pouvez le demander à l'occasion d'une question de relance : par exemple, si vous apprenez que le beau-père de l'enquêté était ouvrier (agriculteur, ingénieur), vous pouvez rebondir « là-dessus » et demander un peu plus loin dans l'entrevue « mais, vous aussi, votre père était ouvrier (agriculteur, ingénieur) ? ». La question s'inscrit dans un contexte, se

### **Les caractéristiques sociales de l'interviewé**

Pour obtenir le plus grand nombre de données objectives sur la personne que vous interviewez, ne procédez pas un interrogatoire direct (« Votre âge ? Votre profession ? » etc.). D'abord, vous n'êtes pas toujours démuni en ce domaine, vous pouvez en connaître certaines (*via* votre enquête de terrain). Pour celles qui vous manquent, posez, de manière éparsée dans l'entretien, une série de questions incidentes pour compléter progressivement votre tableau de données objectives. On peut distinguer des données de base, des données de trajectoires et des données ajustées directement à votre objet.

*Données de base* : ce sont les variables socio-démographiques classiques qui figurent dans les « talons » des enquêtes par questionnaire : âge, sexe, profession, statut matrimonial, nationalité, lieu d'habitat et statut d'occupation, diplôme ou niveau d'études, niveau de revenus, nombre d'enfants etc., de l'enquêté. Si possible recueillir le même type de données pour son conjoint, origine sociale (du côté du père ou de la mère), niveau scolaire.

*Données de trajectoire* : lignée familiale (parents, grands parents et enfants), trajectoire professionnelle, trajectoire scolaire, trajectoire résidentielle. Et, selon les sujets, trajectoire sportive, religieuse...

*Données ajustées à votre sujet* : si vous travaillez sur une association, date d'entrée de l'enquêté dans l'association, nombre d'adhérents, sources de financement, etc.

situé dans le droit fil de l'entretien, et perd de son aspect « privé ».

En revanche, évitez de poser cette question à brûle-pour-point, en passant du coq à l'âne dans l'entretien. On prend ici

un exemple caricatural, à visée pédagogique : une personne qui vient de vous parler pendant dix minutes de son travail ou de sa passion pour la pêche, si vous lui demandez à brûle-pour-point : « Et au fait que faisaient vos parents ? », cela sonnera faux, vous bloquerez votre interlocuteur. Prenez appui sur ce qui vous est dit lors de l'entretien pour poser des questions. Faites le même exercice ou procédez de la même manière pour d'autres indicateurs sociaux « sensibles » pour certains individus : statut matrimonial (les personnes divorcées, remariées), niveau de ressources, croyances religieuses, vote politique.

*Conseil.* — Dans le cours même de l'entretien, ayez toujours à l'esprit de caractériser l'enquêté comme personne sociale en saisissant toutes les indications corporelles, langagières, scéniques qui signalent certains traits de leur identité sociale. Cette quête d'indices objectifs se fait *chemin faisant* au cours de l'entretien, sans souci de formalisation, dans le cadre des différents sujets que vous aborderez, au gré du jeu naturel des questions successives. Votre souci, en menant l'entretien, devra être de recueillir les informations pertinentes sur les principales caractéristiques sociales ou culturelles des interviewés, au niveau le plus détaillé qui soit : histoire familiale du côté paternel et maternel, trajectoire scolaire, professionnelle, résidentielle, appartenances politique et religieuse...



Ne dédaignez pas ces conseils mais ne les prenez pas non plus trop au pied de la lettre, utilisez-les comme une manière de réfléchir à ce que vous avez fait en entretien. Prenez ainsi l'habitude d'avoir une attitude réflexive par rapport à votre travail de terrain. Rappelez-vous aussi que les entretiens, loin d'être des illustrations d'une technique apprise en cours ou par ce *Guide*, sont aussi des moments sociaux parfois extraordinaires. Vous allez, en entretien, rencontrer et découvrir des personnes étonnantes qui vont se révéler à vous sous un jour nouveau. Vous pouvez y prendre un grand plaisir, en garder de très bons souvenirs, certains de ces entretiens seront pour vous,

### Noter après l'entretien

Une relation d'entretien se construit de bout en bout, dès la première prise de contact, et se réfléchit en permanence. L'entretien ethnographique ne commence pas au moment de l'enregistrement de la parole de l'interviewé. Il débute bien avant, en fait, dès les premiers contacts (noués sur place ou au téléphone) que vous devez noter dans votre journal de terrain. Ce sont lors de ces premiers échanges que se définit la situation d'entretien. Situation sur laquelle il vous sera ensuite très difficile de revenir mais qui dit beaucoup sur la nature du rapport enquêteur/enquêté.

Dans la mesure où le travail d'analyse et d'interprétation d'un entretien approfondi commence bien avant l'enregistrement proprement dit, les conditions d'établissement de la relation d'enquête sont essentielles à restituer si l'on veut comprendre le déroulement de l'entretien, tout ce qui se passe *avant et après* le moment de l'entretien proprement dit doit être scrupuleusement noté et analysé. C'est aussi important pour l'enquête que ce qui a été enregistré.

Après l'entretien, isolez-vous quelque part (dans votre voiture, dans un café sur la route du retour), profitez du fait que vous avez en mémoire la manière dont s'est déroulé l'entretien pour noter tout ce que vous avez pu retenir de la situation d'entretien. Ces notes de terrain sont précieuses, elles vous aideront à reconstituer le contexte dans lequel s'est déroulé l'entretien. Notez aussi, « à chaud », les différents moments de l'entretien en retenant des expressions qui les ont ponctués.



à leur manière, des « événements ». Sachez aussi que ce plaisir de l'entretien est partagé par les enquêtés qui peuvent le vivre très intensément.

## Conclusion

Voilà, le plus gros du travail d'enquête a été fait, vous devez dorénavant vous dire que le « terrain » est fini. Vous aurez peut-être à y revenir momentanément pour compléter vos informations, revoir vos alliés qui sont devenus vos amis. Mais à cette heure, le plus important reste à faire : traiter votre matériel, le classer et rédiger. Pour ce faire, vous devrez couper radicalement avec le terrain, vous retirer un peu du monde, et vous consacrer le plus possible à ce travail d'analyse et d'interprétation. Dites-vous bien — c'est très important psychologiquement — que votre matériel est ce qu'il est, malgré ses lacunes, malgré ses défauts, malgré son incomplétude, malgré vos gaffes (qui n'en a pas fait !). Dites-vous aussi que vous n'allez pas en changer : vous n'en avez pas le temps et ce qui est fait est fait. Conséquence : vous devez *faire avec* et ne plus vous soucier de recommencer l'enquête. C'est le fantasme de tout chercheur de terrain que de vouloir sans cesse recommencer l'expérimentation. C'est la pente naturelle de chacun de tenir pour peu valable ou valide ce qu'il a déjà fait, voire de vouloir tout effacer. Vous devez donc apprendre à considérer que votre enquête est *bel et bien terminée*, vous mettre à composer avec cette réalité-là. Fort de cette certitude, qui aura la vertu de mettre fin aux crises d'angoisse liées à ce qu'on pourrait appeler le syndrome du terrain interminable, vous pourrez vous concentrer sur l'essentiel : soumettre votre matériel (dans sa diversité) à un traitement intensif, lui faire subir

plusieurs interprétations, transformer les « défauts » de l'enquête en forces grâce au rapport réflexif que vous allez entretenir avec votre enquête.

Il est important de traiter le matériel assez vite pour pouvoir le cas échéant reprendre l'enquête, non pour tout refaire mais pour vérifier rapidement des détails qui ont pris, après interprétation, une importance cruciale. Dites-vous aussi que vous ne partez pas de rien : si vous avez mené l'enquête *comme il faut*, en prenant le temps de noter chaque soir vos interprétations, vous avez déjà bien plus d'idées qu'au début de l'enquête. Il faut maintenant les tester rigoureusement.

## TROISIÈME PARTIE

# *Analyser les données ethnographiques*

« On tire davantage de ses erreurs que de ses succès. Exemple : vous formulez une hypothèse explicative, vous y croyez, vous en êtes séduit, vous la vérifiez (Oh ! la tentation de fausser les résultats, de leur donner un coup de pouce !) et vous constatez à la fin qu'elle est erronée : vous venez d'accomplir un cycle qui ne se présente que trop souvent « à l'état pur » dans le métier de chimiste, mais dont on trouverait sans peine un équivalent dans bien d'autres itinéraires individuels. Qui l'accomplit avec honnêteté en sort mûri. »

« [...] La chimie est l'art de séparer, de peser et de distinguer, trois exercices également utiles à qui se propose de décrire des faits réels ou imaginaires. »

Primo LEVI, *Le Métier des autres*, Paris, Gallimard/Folio « Essais », p. 26 et 27.



## Introduction

Vous voici devant la phase la plus angoissante pour la plupart d'entre vous. Vous avez accumulé entretiens et observations, passé du temps avec des enquêtés, vécu la découverte d'un monde et des relations personnelles toujours intenses. Que faire de ces matériaux ? Comment arrêter le terrain et « revenir » de l'univers de l'enquête vers votre univers, celui où vous êtes évalué, où vos actes portent à conséquence ?

En réalité, vos matériaux sont déjà en partie analysés. Il vous reste un gros travail de transcription d'entretiens, de relecture du journal de terrain, de mise en fiches, de mise en ordre. Mais vous découvrirez en le faisant qu'une partie de vos analyses a été faite à chaud, lors de vos notations quotidiennes. Si vous avez été un enquêteur consciencieux, vous ne devez pas craindre la phase de l'analyse.

Vous avez trois outils à votre disposition : l'écriture, notation et transcription, qui transforme enquête, entretiens, impressions en documents, qui objective, qui permet la mise à distance, le recul, la mise à plat ; la lecture critique, qui rapporte ces documents à leurs contextes, qui repère et décrypte les allusions, les malentendus, les contradictions, les références croisées ; le classement qui met en fiches des éléments tirés de documents disparates, qui fait apparaître des relations invisibles aux enquêtés, extérieures à l'interaction. Vous allez utiliser intensivement les trois.

L'écriture d'abord, déjà mise en œuvre dans votre journal de

terrain, va transformer les entretiens en textes ; puis la lecture critique s'applique à ces textes comme au journal de terrain (chapitre 7) ; le classement, enfin, efficace tout au long de l'enquête, va transformer ces premiers textes (journal, transcriptions d'entretiens) en matériaux à décortiquer, à désosser, à désarticuler. Ce n'est qu'alors que vous pourrez vous atteler à la rédaction finale (chapitre 8).

Enfin, pour travailler efficacement, aménagez-vous de longues plages horaires. Organisez-vous, prévoyez un emploi du temps sur la semaine, avec des périodes intensives de travail sur vos données. Imposez-vous des contraintes : « Je ne sortirai pas de mon bureau, je n'aurai pas achevé ma journée de travail tant que je n'ai pas écrit deux pages entières (par jour). » Ce n'est qu'en vous donnant des objectifs et des consignes stricts de travail que vous parviendrez à avancer.

## **7 / Travailler les entretiens et le journal de terrain**

Comment exploiter l'ensemble hétérogène des matériaux que vous avez accumulés ? Comment faire le lien entre le traitement des entretiens et les autres données de l'enquête ethnographique ? Vous gagnerez beaucoup de temps en procédant par ordre : d'abord en classant votre matériel, en faisant un inventaire qui vous permettra de trier et de choisir les entretiens (cf. encadré, p. 238) et les observations les plus importants ; ensuite en effectuant un travail soigneux de transcription de vos entretiens qui représente un premier travail d'interprétation ; enfin, en cherchant à mettre en relation les données ethnographiques et leur contexte.

### **Produire des matériaux écrits**

Vous avez en main un journal de terrain, touffu et désordonné. Vous allez l'utiliser de deux façons : pour restituer la chronologie de l'enquête et remettre chaque document dans son contexte ; pour isoler des récits d'observation significatifs. Par ailleurs, vous allez devoir transcrire certains de vos entretiens, ce qui vous prendra beaucoup de temps. Quels sont les enjeux de la notation et de la transcription ?



### Que faire de tous vos entretiens ?

a) Faites une liste de vos entretiens. Classez-les en fonction de leur intérêt — tel que vous le percevez — pour votre enquête. Commencez par transcrire *intégralement* les plus « intéressants ». Travaillez toujours un entretien dans le détail, ne menez pas de front plusieurs transcriptions. Retranscrivez l'un à la suite de l'autre deux entretiens qui sont comparables, cela vous facilitera leur analyse.

b) Retranscrivez et commencez le travail d'analyse au moment de la transcription.

c) Lisez *en entier* l'entretien approfondi retranscrit. Notez sur des feuilles (un premier brouillon) vos premières impressions liées à cette première lecture, cherchez à définir sa *tonalité* d'ensemble. Comme pour l'écriture du journal d'enquête, n'hésitez pas à griffonner les premières idées qui vous passent par la tête. Vous aurez ensuite le loisir de les reprendre, de les affiner ou de les corriger. Mais ne laissez pas votre lecture sans trace écrite.

d) Lisez vos entretiens stylo ou crayon en main. Soulignez les expressions frappantes, entourez les mots clés, les expressions qui reviennent constamment, annotez copieusement dans la marge.

e) Lisez l'entretien plus en détail, paragraphe par paragraphe, sélectionnez des extraits qui vous paraissent particulièrement intéressants et faites-en un premier commentaire.

f) Rédigez un commentaire d'entretien à partir de vos différents brouillons. D'abord présentez socialement l'interviewé, ensuite le contexte et la dynamique de l'entretien, bâtissez votre commentaire autour de ce qui fait, selon vous, la *spécificité* de cet entretien.

### Faire un choix parmi vos entretiens et vos observations

Votre matériel est inégalement utilisable. Vous avez fait des observations utiles et menées à leur terme, d'autres sont creuses ou insuffisantes ; vous avez fait de bons entretiens, d'autres moins bons. N'ayez pas peur de hiérarchiser ces données, une partie essentielle de votre analyse se joue ici. Même si un mauvais entretien ou les périodes creuses de l'enquête peuvent être formatrices, pas de masochisme, concentrez-vous sur l'essentiel. Vous en avez certainement une idée confuse, vous le « sentez » toujours plus ou moins. Fiez-vous à votre ennui ou à votre intérêt lorsque vous relisez votre journal de terrain, lorsque vous réécoutez une bande ou la transcrivez.

- Pour ce qui concerne les *entretiens*, ne commencez pas par vous enfermer dans un travail de transcription, long et répétitif, ne cherchez pas à décrypter intégralement tous vos entretiens. Autrement dit ne foncez pas, comme on dit, dans la « frappe au kilomètre ». C'est le plus souvent une fuite en avant. Si vous avez tendance à le faire, c'est parce que cette tâche, que vous effectuez alors de façon purement mécanique, vous « tranquillise ». Pendant ce temps-là, vous pouvez « oublier » votre recherche, négliger votre « problématique », et vous en venez à ne plus vous interroger sur ce que vous « cherchez ». Bref la transcription tous azimuts est une manière de gérer votre angoisse face au matériel : vous « faites quelque chose », trouvant là le moyen idéal de vous déculpabiliser.

- En ce qui concerne les *observations*, relisez le journal de terrain en repérant les événements les plus marquants et en les comparant : vous obtiendrez des *séries* d'interactions ou de cérémonies répétées. Le premier intérêt de cette relecture consiste à apporter un éclairage neuf sur les premières notations de terrain, à faire apercevoir ou remémorer des détails dont l'importance ne vous avait pas frappé. Le second consiste à vous obliger à fabriquer une série, donc à vous obliger à mettre en relation des événements que vous n'avez pas forcément vécus comme semblables.

*Conseil.* — rangez et classez vos entretiens d'un côté, vos observations de l'autre. Ensuite, évaluez-les à partir de vos souvenirs personnels et à l'aide de vos notes de terrain ; hiérarchisez-les. Le meilleur antidote au « tout-transcription » et au rêve d'exhaustivité, c'est de vous poser sans cesse la question : pour quoi faire ? Cet entretien mérite-t-il d'être entièrement décrypté ? Cette observation mérite-t-elle d'occuper une place centrale dans votre analyse ? Pourquoi ceux-ci, et pas un autre ?

*Pour faire un choix parmi vos entretiens, sachez que vous avez réalisé, schématiquement, trois types d'entretiens :*

- Des entretiens *informatifs*, réalisés souvent en début d'enquête (entretiens de défrichage). Vous avez demandé à différents interlocuteurs — responsables d'associations, représentants syndicaux ou patronaux, chefs d'établissement scolaire, de PMI, de crèche, travailleurs sociaux — de dresser un premier panorama relatif à votre thème de recherche. Ces interviewés parlent peu en première personne et davantage au nom de leur institution. Vous recueillez essentiellement le *point de vue de l'institution*. Mais, sauf si vous travaillez explicitement sur l'institution, ne perdez pas trop de temps à les transcrire intégralement (si vous les avez enregistrés). Dans un premier temps, écoutez-les et prenez-les en notes, quitte à en transcrire les extraits les plus intéressants.

- Des entretiens *davantage « personnels »* : l'interviewé parle davantage en son nom mais ce ne sont pas véritablement des entretiens approfondis. Soit parce que vous n'avez pas eu le temps de faire un long entretien, soit parce que vous ne les avez pas réussis (premiers entretiens, la personne ne s'est pas libérée, etc.). Ne les transcrivez pas intégralement, choisissez des extraits qui « collent » de près à votre recherche et qui vous paraissent intéressants.

- Des entretiens *approfondis* qui, sur le moment ou après coup, vous sont apparus importants ou fondamentaux pour votre recherche. On peut évoquer deux cas bien distincts :

- des entretiens longs (deux, trois heures), parfois répétés, au cours desquels l'interviewé parle en confiance et d'abondance, prend la posture de celui qui « témoigne ». Le cas idéal

(et limite) est celui où l'enquêté, pour différentes raisons que vous aurez à analyser, met à profit l'entretien avec vous pour se faire sociologue de lui-même et de son milieu. C'est ce type d'entretien approfondi qui peut donner lieu à publication : l'entretien transcrit se transforme en récit ;

— des entretiens un peu moins longs mais tendus, heurtés, difficiles, que vous avez pu, sur le moment, juger « ratés ». Ils sont pleins de « malentendus » et de désaccords comme si les attentes respectives des deux parties ne coïncidaient pas. Transcrits, ils ne sont pas faciles à lire ou à publier : ils sont arides, parsemés de sous-entendus obscurs aux profanes, et ils ressemblent à une succession de questions-réponses. Mais ils sont, pour vous, particulièrement intéressants à « travailler », à analyser.

Faites porter votre effort de transcription sur ces deux derniers types d'entretien. Transcrivez-les *intégralement*. Cela est nécessaire pour les interpréter, les analyser, réfléchir à la « dynamique » de l'entretien, etc.

*Pour faire un choix parmi vos observations, sachez que vous avez également réalisé trois types d'observations.*

- Les observations volées en cours d'entretien ou au cours de la négociation de votre place d'enquête. On sait que vous enquêtez, on ne sait pas que vous observez en chemin. Ces notations seront centrales pour comprendre le déroulement de l'enquête. Elles seront utiles également comme complément d'autres observations. Laissez-les de côté pour l'instant.

- Des observations d'événements publics qui concernent directement votre thème. Vous vous êtes coulé dans la place préexistante du spectateur puis vous avez fait l'enquête du côté des organisateurs. Vous avez à présent à mettre au propre ces notations et à restituer l'ensemble de l'événement puis une série d'événements comparables. Ils constitueront le cœur de votre matériau d'observation.

- Des observations d'interactions personnelles qui ont pris place par hasard en votre présence. Il faut d'abord trier celles qui concernent votre thème et les reprendre en détail, mais admettre d'en laisser de côté d'autres, non moins intéressantes, mais que vous n'avez pas les moyens d'intégrer dans une série.

### Mettre au propre le journal de terrain

Il s'agit plus précisément d'en tirer deux séries de notations :

— restituer le déroulement de l'enquête en retrouvant la chronologie des événements que vous avez observés ou provoqués. Vous avez intérêt à établir sous forme résumée cette chronologie en restituant les liens entre les moments ;

— reprendre et recopier au propre les événements marquants en gardant une trace de leur première transcription, en *explicitant* tout ce qui, alors, vous semblait aller de soi, et en réanalysant, à froid, à la fois l'événement et votre première analyse.

*Conseil.* — Lorsque vous recopiez une observation, demandez-vous, pour chaque détail mentionné, s'il est compréhensible pour quelqu'un qui n'a pas assisté à la scène, et s'il est indispensable pour la compréhension de la situation. Vous pourrez ainsi éviter à la fois les insuffisances d'explicitation (les récits incomplets) et le trop-plein de détails inutiles (les « récits bavards »). On voit bien que l'observation vaut non pour elle-même mais pour ce que vous en faites : vous devez chercher à *rendre compte* au maximum de tout ce qui s'est passé, à comprendre comment on en est arrivé là, à restituer un processus. N'abandonnez pas trop vite l'analyse des détails qui vous ont frappé et dont vous ne savez plus que faire. Cette difficulté à repérer des détails significatifs est d'ailleurs le travers coutumier des premiers récits d'observation effectués par les étudiants.

*Exemple* : une étudiante mène tout au long de l'année un travail d'observation dans une cantine traditionnelle (non organisée en self-service) d'un collège de ZEP. Elle étudie la constitution des tables et les relations entre élèves lors du repas. Chaque groupe se réserve sa « table », le mélange entre garçons et filles ne se fait pas ou de manière forcée, lorsqu'il faut « remplir » les tables. Ce sont surtout les garçons qui refusent l'arrivée de filles étrangères à leur groupe. Des conflits surviennent lorsqu'un surveillant veut placer une fille, en quête d'une place, à une table de garçons. En lisant l'extrait du jour-

nal de terrain de l'étudiante (cf. encadré, p. 244), on constate qu'il manque des éléments, et justement des *détails significatifs*, pour comprendre véritablement pourquoi le conflit prend de l'ampleur et les choses dégénèrent. Il aurait fallu raconter en détail les différentes phases du conflit. Par exemple :

— « le repas est très agité » : quels sont les signes — les paroles, les gestes et les attitudes — qui expriment cette agitation ? Qui sont, parmi les protagonistes (les six membres de la tablée), ceux qui mènent cette agitation ? Comment les garçons « provoquent » les filles et comment celles-ci y réagissent ? Etc. ;

— le bris d'un verre et du saladier : il aurait fallu éclaircir ce point. Qui les a cassés et à la suite de quel enchaînement de faits ? ;

— pour comprendre le conflit, il aurait fallu restituer l'histoire de l'animosité entre ces deux groupes. Seule la réinscription de cette « histoire de cantine » dans un contexte plus large permet de donner tout son sens à l'incident, de le faire passer du stade anecdotique au stade significatif. C'est cet exercice qui demande toujours de préciser, de détailler les interactions, d'explicitier à la mesure de l'analyse.

### Transcrire les entretiens

Un principe de base : un bon entretien approfondi est un entretien *bien transcrit*. Car la transcription peut enrichir ou appauvrir considérablement l'entretien ; la qualité de l'analyse des entretiens dépendra étroitement du soin que vous avez mis à décrypter les cassettes. L'écoute attentive de la parole vous permet de saisir les propriétés les plus corporelles, les plus personnelles et en même temps les plus sociales de la personne interviewée. Vous devez donc « rendre » par écrit cette parole, sa richesse, sa complexité, ses nuances. Ainsi vous ferez apparaître la *tonalité* d'un entretien, ce qui lui a donné ce ton singulier, différent de tous les autres. Vos entretiens seront d'autant plus riches et interprétables que votre transcription sera précise et fidèle : respectez les silences, soulignez les hésitations et atermoiements, marquez les inflexions de la voix,

**Un récit d'observation insuffisamment explicité**  
(Extrait d'une première version  
d'un mémoire de maîtrise)

« Le surveillant place deux filles de 5<sup>e</sup> à une table où il n'y a que des garçons de 5<sup>e</sup>, sauf Rudy qui est en 6<sup>e</sup>. Malgré leurs disputes régulières, trois des garçons sont assez bons copains (le quatrième ne déjeune à la cantine que quelques jours par semaine). En les voyant arriver, Rudy s'écrie : « Oh non ! Pas elles ! Elles font leur loi ! » Le surveillant lui demande de se calmer, Rudy se résigne mais ajoute en grognant : « Je m'en fous ! Je vais les claquer ! » Le surveillant lui répond du tac au tac : « C'est ça ! Si tu les claques, je te claque. » Quant aux deux filles, elles n'ont pas l'air angoissé. Elles acceptent de s'asseoir, sans difficulté, et les garçons les laissent faire. Le repas est très agité, les élèves cassent un verre puis un saladier au moment de débarrasser la table. A chaque incident, les deux groupes (filles et garçons) se divisent encore plus et la tension monte. A la fin du repas, la surveillante exige des élèves qu'ils balaient les débris de verre, mais chacun des groupes accuse l'autre d'avoir cassé le saladier. Rudy et ses deux copains, très en colère, clament leur innocence. Ils ne veulent pas balayer et insultent les deux filles (« connasses »). Puisqu'elles ont balayé une partie des débris, c'est aux trois garçons de faire le reste. Excédé, Rudy menace l'une des deux filles : « T'as pas intérêt à trainer dehors, toi ! »

signalez les différences de ton, notez les gestes et mimiques qui ont accompagné la parole, etc.

Cependant la transcription fait subir une double transformation à l'entretien : d'abord, l'interaction en face à face se réduit aux paroles enregistrées (la cassette), ensuite ces paroles (celles

de l'enquêteur et de l'enquêté) sont traduites en texte écrit. Cette dernière opération, essentielle, de traduction ne peut pas être neutre. D'une part, les normes du bien parler sont différentes des normes du bien écrire. En parlant, on engage son honneur devant un seul interlocuteur ; en écrivant, on l'engage devant l'ensemble de ses lecteurs. Votre interlocuteur a accepté de parler, d'être enregistré, il ne s'est pas engagé dans l'acte d'écrire, encore moins de publier (cf. encadré, p. 246). D'autre part, en transcrivant, vous allez nécessairement modifier le statut de votre « source », altérer le sens de l'interview, figer des paroles et les « dégrader » ou les ennoblir en texte. Quelle que soit la qualité de votre transcription, vous allez faire perdre à l'entretien une partie de ce qui fait la richesse de l'interaction de face à face et des paroles qui s'y prononcent, notamment tout le subtil dégradé des émotions qui passent à travers la voix.

Il y a donc une véritable illusion de la fidélité. On ne peut pas rester fidèle dans la transcription. Devez-vous donc transcrire littéralement la parole de l'enquêté, quitte à rendre difficile la lecture de ce qui sera toujours de toute manière un texte écrit ? Ou devez-vous tenir compte des exigences du lecteur ? C'est-à-dire, dans ce dernier cas, effectuer une transcription aménagée et donc intervenir, comme intermédiaire, dans la chaîne de production de la parole des enquêtés. Bref quel code de transcription devez-vous adopter ?

Notre position (qui peut être différente de celle de votre directeur de mémoire) : nous estimons inutile la transcription littérale qui s'efforce de rester le plus proche possible de la langue parlée, qui produit aussi un texte « difficile » à lire. Non seulement cela nous paraît être du fétichisme mais surtout — très bonne raison pratique de s'y opposer — cela vous fera perdre beaucoup trop de temps (que vous feriez mieux d'utiliser dans le travail d'analyse et dans le va-et-vient du travail empirique-théorique).

*Conseil.* — Pour évoquer les manières de parler, utilisez au mieux les indices qui vous permettent de situer socialement les locuteurs : le type d'accent (local ou régional, étranger, « parisien »), le timbre et le volume de la voix, le rythme, le ton



### Comment transcrire la parole des dominés ?

Loin d'assurer une symétrie entre les parlers dominants et populaires, la transcription littérale accroît le fossé entre les locuteurs. Gommer à l'écrit les imperfections ou franciser le langage, c'est sans nul doute déformer les paroles des enquêtés, en altérer l'originalité ou la saveur. Mais si vous adoptez le parti de transcrire au plus près de l'oral, vous donnez à lire une sorte de « récit oral » qui devient du « charabia ». Si vous retranscrivez un entretien avec un immigré qui parle « mal » le français, cela donne quelque chose qui ressemble à un langage de « colonisé ». Or en ce domaine vous ne pouvez pas oublier qu'au cours de l'histoire sociale de la colonisation la définition de la *langue officielle* fut un enjeu de lutte : le « bon » langage, celui du colonisateur, s'est imposé au langage du « colonisé ». Du pittoresque au stigmate, il n'y a qu'un pas, un renversement de valeurs. Transcrire littéralement ces propos, n'est-ce pas d'une certaine manière rendre les immigrés encore plus « étrangers » qu'ils ne sont, accentuer leurs manques qui les désignent comme de « mauvais » locuteurs, encourager toutes les formes de lecture ethnocentriste, et finalement les enfermer, comme plus largement les membres des classes populaires, dans une identité de « (ultra)dominés linguistiques » et de « (ultra)dominés » tout court. Ce type de transcription fait courir le risque de naturaliser, d'éterniser et d'aggraver les différences sociales.

général du propos et sa variation au cours de l'échange, les différents types d'intonation, etc.

• *Transcription de travail/transcription finale.* — La transcription est le plus souvent considérée comme une phase pratique du travail, ingrate et ennuyeuse, d'ailleurs fréquemment sous-traitée à des « petites mains » auxquelles on donne simplement quelques consignes de transcription. L'analyse du matériel, la partie noble du travail, ne commencerait qu'une fois l'entretien transformé en « texte ». Or en transcrivant bien, vous faites *déjà un travail sociologique* : vous engagez des choix importants d'analyse. Schématiquement il existe deux sortes de transcription : d'une part, la transcription de travail, celle que vous faites « pour vous », qui se situe dans le cadre de votre production personnelle de données et, d'autre part, la transcription finale, que vous allez rendre pour partie publique (dans votre mémoire ou thèse, dans un article ou livre).

— *La transcription de travail.* C'est le premier stade du travail de transcription. Ici vous décryptez littéralement l'entretien. C'est un peu votre premier brouillon (d'entretien). N'hésitez pas à être très précis dans votre transcription : notez les atermoiements, les bafouillages, les bégaiements, les lapsus, les silences (courts ou longs) ; notez aussi les différentes sortes de rire (rire franc, aux éclats, petit rire, rire jaune, rire nerveux, rire embarrassé), les multiples formes de gêne ou d'embarras, ne censurez pas les différentes « fautes de français ». Tout cela restera dans votre laboratoire personnel, ces transcriptions n'ont pas vocation à être publiées, elles ont le même statut que vos notes de terrain de votre journal d'enquête.

*Conseil.* — Notez tout ce qui sera utile pour l'analyse et dont vous allez vous servir pour construire votre raisonnement. Faites, en fonction de ce critère, une petite sélection dans cette transcription littérale. Par exemple ne vous échinez pas à noter scrupuleusement tous les « euh » de l'interviewé (*a fortiori* ceux de l'intervieweur) : sauf quelques-uns, ils n'aident en rien au travail interprétatif. Inutile aussi de mentionner à chaque fois tous les cafouillages, hésitations, ellipses. Indiquez-les plutôt entre parenthèses et en italiques, par exemple (*il hésite longuement*), (*il cherche le mot juste*), (*long silence*). C'est à

partir de vos transcriptions de travail que vous allez commencer vos premières analyses. Gardez-les précieusement.

— *La transcription finale.* Celle-ci a vocation à être publiée, on vous conseille de réécrire *partiellement* l'entretien afin que celui-ci devienne lisible. Vous privilégiez ici le point de vue de la réception, le point de vue du lecteur. C'est, selon nous, une manière de ne pas défigurer la parole de l'enquêté et, à notre sens, de le « respecter ». Vous ne devez pas, bien sûr, altérer le sens et la forme de l'entretien, ni tout réécrire en « bon français ». Vous allez plutôt effectuer une sorte de « toilettage » du texte pour qu'il ne soit pas trop rebutant à lire. Supprimez les répétitions trop nombreuses, les fautes manifestes d'accord, mais gardez vos remarques entre parenthèses. Enfin faites attention à bien ponctuer.

*Conseil.* — Pour donner à l'entretien une cohérence et faciliter sa lecture, donnez-lui un titre général, découpez-le en paragraphes auxquels vous attribuez des sous-titres, choisis (de préférence) à partir de certaines phrases ou expressions de l'enquêté.

• *Transcrire, c'est déjà interpréter.* — Transcrire un entretien approfondi, c'est *écouter* de manière attentive, minutieuse, avec un soin presque maniaque. Vous devez donc *prendre votre temps*, écouter et réécouter la bande, vous arrêter longuement sur certains extraits ambigus où la transcription exacte des mots justes est essentielle. Cherchez toujours à savoir si vous avez bien compris le sens de telle ou telle énonciation. Pour ce faire, vous devez le plus possible transcrire vous-même vos entretiens et limiter la délégation de cette phase du travail. En effet en faisant le travail vous-même, vous vous tenez au plus près de votre matériel, vous continuez votre travail d'ethnographe « à la maison ». En écoutant et réécoutant la bande, vous vous *imprégnez* auditivement de l'entretien, vous revivez la scène en étant à présent dégagé de la contrainte de l'interaction (conduire l'entretien, faire durer l'échange). C'est alors que vous élaborez dans le secret de votre laboratoire personnel des hypothèses de travail, que vous

explorez de nouvelles pistes, que vous bâtissez un début d'analyse. Vous découvrirez des passages de l'entretien que vous aviez oubliés ou auxquels vous n'aviez pas, sur le moment, prêté véritablement attention<sup>1</sup>. Ceux-ci acquièrent, avec le recul, un plus grand relief et en viennent à prendre un tout autre sens, si bien que vous êtes amené à les placer au centre de l'analyse.

Grâce à cette *écoute attentive* des bandes, vous corrigez vos premières impressions, vous revenez sur vos premières analyses (notées à chaud et rapidement sur le journal de terrain). La transcription vous permet d'opérer, après coup, comme un contrôle de vos propres empathies (ou antipathies). Si vous entendez différemment lors de la transcription, c'est parce que vous n'êtes plus dans la situation de face à face au cours de laquelle, pris par l'interaction, vous entendez souvent à demi-mot, vous croyez comprendre plus que vous ne comprenez véritablement. C'est lors de la transcription que vous allez mesurer l'étendue des malentendus et des faux accords qui ont parfois sous-tendu vos différents entretiens (cf. encadré, p. 250).

*Conseil.* — Préparez-vous à faire à la fois un travail mécanique (déchiffrer la cassette, *i.e.* copier, écrire ou taper) et un travail « intellectuel » (réfléchir aux propos écoutés, prendre des notes). Menez cette double activité dans le calme, dans votre espace de travail et dans la continuité (une journée de travail par exemple). Soyez *disponible* et *concentré*. Pendant que vous décryptez votre cassette, munissez-vous d'une autre feuille blanche (« entretien avec X, premiers commentaires ») ou, si vous frappez directement (ce qui est un gain de temps considérable) ouvrez un autre fichier informatique (au même intitulé). Faites alors ce qu'on peut appeler un *premier commentaire à chaud* de l'entretien. Vous formulez là et fixez les premières idées qui vous viennent à l'écoute de la bande. Ces idées sont importantes à noter parce que vous êtes, lors de

---

1. Comme le dit Freud à propos de la cure analytique : « N'oublions pas que la signification des choses entendues ne se révèle souvent que plus tard. » In S. FREUD, *La Technique psychanalytique*, PUF, 1<sup>re</sup> éd., 1953, p. 62.

### **Transcription et auto-analyse**

La phase de transcription peut être utilisée comme un outil d'auto-analyse. Ce ne sont pas seulement vos enquêtés que vous écoutez, mais c'est aussi vous-même, en tant qu'enquêteur. Sachez que cette auto-observation ne donne pas toujours la meilleure image de vous. En vous écoutant jouer le rôle de l'intervieweur, vous allez vous juger vous-même, vous allez souvent vous trouver « mauvais », parfois même « nul » dans vos questions. En effet, vous avez bafouillé, vous avez posé de mauvaises questions, ou mal à propos, etc. N'en tenez pas compte, que cela n'altère pas votre rythme de travail, et d'ailleurs nous sommes tous logés à la même enseigne en ce domaine.

Plus important encore, la transcription à domicile ou « à froid », par la prise de distance qu'elle permet, vous fera mieux voir la manière dont vous avez mené l'entretien : avec quelle préconception, avec quelles idées en tête, avec quelles fausses perspectives, etc. La transcription peut vous permettre de voir plus clair dans votre propre rapport à l'enquête, notamment de débusquer tout ce que vous avez engagé comme pré-suppositions, comme idées de départ trop arrêtées. De manière analogue au rôle joué par la relecture du journal d'enquête, la transcription opère comme une sorte de retour sur votre travail de terrain, sur votre manière d'effectuer vos entretiens. Elle peut vous montrer les fausses pistes que vous avez suivies et en même temps la manière dont les enquêtés vous ont mis sur d'autres voies de recherche.

Vous allez aussi faire des « découvertes » de transcription. Lors de deux entretiens réalisés à trois jours d'intervalle avec une lycéenne, élève

→

de terminale B, fille d'ouvrier de l'usine<sup>2</sup>, on se rend compte rétrospectivement, en retranscrivant ses cassettes, qu'on a été littéralement obsédé par le désir de la faire parler comme les autres lycéens interviewés (enfants « de cité », enfants d'OS, souvent immigrés). D'une manière largement inconsciente, on lui faisait subir un questionnement alors bien rodé. En se laissant ainsi guider par la routine du travail et en reproduisant une sorte de guide d'entretien mental, on s'est aperçu après coup qu'on s'était montré aveugle à d'autres réalités qui auraient dû nous alerter au moment de l'entretien : c'était notamment le fait que Lila ne soit pas fille d'un simple ouvrier mais celle d'un chef d'équipe dont la famille venait de s'installer en pavillon, deux aspects que l'on « redécouvre » au moment de la transcription. L'écoute et surtout la réécoute de la bande se sont révélées très éclairantes : les questions suscitaient de la part de Lila des réponses courtes et sèches, des silences gênés, de l'embarras, des sourires ou des rires espiègles (cf. encadré, p. 257).

la transcription, replongé dans l'entretien et que vous êtes sollicité mentalement par cette situation qui excite votre imagination sociologique. Certaines de ces premières analyses seront fautives, d'autres vous mettront sur la voie d'hypothèses de recherche qui seront, plus tard, confirmées. C'est ainsi que fonctionne la recherche, à tâtons, avec une petite lanterne qui ouvre sur des espaces plus éclairés.

Vous serez amené, en cours de transcription, à faire des découvertes. Notez-les dans votre journal de recherche. Ce sont des moments heureux de la recherche car vous allez voir surgir, de ce travail souvent ingrat, un nouveau sens des propos de

---

2. Elle est alors élève de terminale B. Son père (français) est chef d'équipe, sa mère ne travaille pas, sa sœur aînée redouble sa première année de droit à l'université de Besançon et son autre petite sœur est en troisième. Le lotissement où elle habite est situé à la périphérie d'un vieux quartier ouvrier, assez proche à la fois de l'usine et du lycée.

l'enquêté. Vous déplacez l'attention de ce qui s'est dit en clair à la façon dont cela s'est dit (les *catégories de pensée*), contribuant à donner une autre tournure à l'enquête. En ce sens, on peut dire que l'écoute attentive des entretiens enregistrés est un formidable analyseur et catalyseur d'hypothèses de recherche au cours de l'enquête de terrain.

Résumons : prenez votre temps pour bien le faire, apprenez à vous laisser surprendre par l'écoute des entretiens, réfléchissez longuement sur les entretiens choisis pour leur intérêt. Si vous respectez ces consignes qui font d'abord perdre du temps (c'est effectivement long), vous verrez que vous serez gagnant au bout du compte. Vous aurez produit, à partir de l'écoute des entretiens, un véritable matériau de travail, propre et utilisable. Votre travail d'analyse est partiellement réalisé.

## Contextualiser

C'est la force de l'enquête de terrain que de pouvoir multiplier les points de vue, de faire converger des résultats d'enquête sur un même lieu ou à propos d'un même objet, de pouvoir recouper les informations obtenues en entretien ou par observation. La contextualisation des données ethnographiques (Bensa [79]) sera votre principal « garde-fou » contre toutes les généralisations hâtives ou indues. Aidez-vous, pour ce faire, de la méthode du commentaire historique (cf. encadré ci-contre).

## La nécessité de la contextualisation

Dans le cas des enquêtes « qualitatives » non ethnographiques — nombre élevé d'entretiens, menés dans des conditions et à des moments différents, personnes choisies au hasard —, les entretiens sont faits de manière ponctuelle, ils ne sont pas reliés entre eux par un contexte commun. La dispersion et l'isolement des données ainsi produites conduisent nécessairement au raisonnement « toutes choses égales par ailleurs », seul moyen de neutraliser les effets de contexte. Les données essentielles de contrôle de l'entretien — le rapport enquêteur/enquêté, les caractéristiques objectives détaillées de

### **Les principes du commentaire de document historique**

Les apprentis historiens sont soumis à une épreuve, le commentaire de document historique, qui pourrait servir de modèle aux ethnographes. Les règles qui guident ce commentaire peuvent s'appliquer aux documents d'enquête.

1. Restituer les conditions de production du document (qui ? pour qui ? dans quelle intention ?).

2. Restituer ses conditions de réception (usages ? transmission ?).

3. Repérer dans le document les références ou les allusions qui commandent le sens (pour son producteur, pour ses récepteurs) et les expliciter.

Le souci du contexte individuel et du contexte collectif, la lutte contre l'anachronisme et la combinaison d'une analyse interne (ce qu'on peut tirer du document lui-même) et d'une analyse externe (ce qu'on peut savoir par ailleurs à son sujet) sont trois éléments de l'analyse historique également utiles pour l'analyse ethnographique. Le premier renvoie à l'interaction d'enquête et à la question des « univers de référence » des divers enquêtés, de l'enquêteur et de l'analyste, le deuxième à la lutte contre l'ethnocentrisme, le troisième à la mise en relation des documents (et non à leur simple agrégation par comptage des éléments).

Une des règles d'or de l'analyse ethnographique, comme de l'analyse historique, consiste à rapporter les documents étudiés (objets, textes) à leur production et aux univers de référence de leur producteur. La mise au jour de cet univers de référence repose sur la tension entre l'univers analysé (ou univers indigène) et l'univers de l'analyste (historien ou ethnologue). L'anachronisme comme l'ethnocentrisme est la lecture

→



naïve d'un document issu d'un univers avec les clés de lecture d'un autre univers (que cette altérité distingue des moments historiques ou des contemporains). Seule la connaissance cumulative des contextes du document en question permet de surmonter ces ennemis qui renaissent sans cesse.

l'enquête — ne sont pas toujours mentionnées. Le travail interprétatif repose sur des entretiens largement décontextualisés : d'où le risque de produire des artefacts et d'utiliser les extraits d'entretiens comme des « bouts de preuves » de leur contexte d'énonciation. Que compare-t-on lorsqu'on analyse divers entretiens comme « textes » ? Qu'est-ce qui peut fonder le principe de variation ? On compte des occurrences, des mots et, finalement, on construit un texte fictif en mettant bout à bout des extraits d'entretien.

L'entretien ethnographique, au contraire est par définition contextualisé. C'est sa richesse et sa rigueur. Ne cherchez pas à généraliser à partir d'un seul entretien. Vous ne pouvez pas interpréter isolément un entretien. Il ne « parle » jamais de lui-même, il « parle » toujours dans un contexte : à la fois celui, particulier, de la relation d'entretien et celui, plus large, de l'enquête ethnographique. Ce qui vous permet de le mettre en rapport avec d'autres entretiens réalisés sur le même terrain (ou sur des objets similaires).

Un entretien se déroule toujours dans un lieu et à un moment donnés. Le sens des paroles recueillies est strictement dépendant des conditions de leur énonciation. L'entretien ne prend sens véritablement que dans ce « contexte » immédiat. C'est en effet à lui que font référence les mots utilisés. Mais il vous faut aussi restituer un univers de référence plus large, constitué par des allusions, que vous n'avez peut-être pas comprises du premier coup, à l'ensemble des expériences et des cas singuliers auxquels l'enquête compare son propre parcours.

Exemple : la série d'entretiens réalisés avec Christian Corouge par Michel Pialoux [78a]. Ce dernier montre bien dans ses diverses présentations-analyses de ces longs entretiens,

répétés à quelques jours de distance, à quel point le discours qui lui est tenu par cet ouvrier spécialisé varie fortement selon le moment où l'entretien a lieu : immédiatement après le travail d'usine, la veille de reprendre le travail le lundi, juste après un incident dans les ateliers. Bien sûr, vous devez avoir le souci de la comparaison et de faire jouer le principe de variation sur des différences sociales qui apparaissent progressivement pertinentes, même si minimales ; par exemple, en confrontant systématiquement les points de vue sur la formation des ouvriers d'un même atelier selon leur mode d'enracinement ouvrier, qualification professionnelle, trajectoire scolaire, rapport à l'avenir, mode d'inscription dans les réseaux militants, statut matrimonial, contraintes budgétaires et familiales.

Finalement, l'entretien se donne d'abord comme un texte et il faut faire effort pour lui restituer son contexte. Au contraire, l'observation, qui doit se dégager d'un fouillis de détails peut-être inutiles et affermir des frontières incertaines, se donne d'emblée comme un contexte. Il faut donc faire effort pour en isoler des éléments qu'on cherchera à retrouver ailleurs. On comprendra alors ce que leur sens actuel doit à leur contexte immédiat.

### *Décrire et analyser les relations d'enquête*

C'est un élément essentiel de contextualisation. Vous avez négocié un entretien ou une place d'observation. Vous avez aussi été en face de l'enquêté, vous avez pu observer son comportement, vous avez gardé une image précise de lui, vous avez noté les conversations entendues, la façon dont on s'est adressé à vous, les modes d'interpellation, les gestes. Tirez-en parti. Examinez dans le détail la nature de la relation d'enquête. Revenez sur la manière dont vous avez sollicité l'entretien, dont on vous a accordé une place d'observation : acceptation sans réserve de l'enquête, acceptation polie (pour vous « aider »), quelques réticences exprimées (lesquelles ? à quel propos ?), réserves fortement exprimées, forte insistance de votre part, renseignements ou autorisations exigés par les enquêtés. Seul le compte rendu détaillé de ces différents éléments permet de contextualiser véritablement les données

ethnographiques et les analyser. Pour ce faire, écoutez et réécoutez les cassettes, lisez et relisez votre journal de terrain, vos transcriptions d'entretiens.

*Conseil.* — Demandez-vous toujours pour quelles raisons les enquêtés ont accepté de vous recevoir. Pourquoi vous ont-ils autorisé à être là ? Qu'ont-ils voulu vous montrer, vous dire ? Demandez-vous pour qui on vous a pris ce jour-là. Vous n'avez sûrement pas occupé la même place en toutes circonstances. Prêtez donc attention aux différentes places que l'on vous a assignées pour interpréter vos données. Pour penser la relation d'entretien ou la place de l'observateur, les enquêtés utilisent toujours des modèles à leur disposition, qu'il s'agisse de situations ordinaires ou exceptionnelles. Essayez donc de repérer ces modèles : ils vous éclaireront sur ce que vous avez vu ou entendu.

— *Une relation de conseil.* Vous pouvez être mis par un enquêté (davantage dans les milieux populaires) dans le rôle d'un conseiller : conseiller d'orientation (enquête sur la scolarité auprès de parents), conseiller pour la recherche d'emploi (enquête auprès de chômeurs), conseiller immobilier (enquête sur les trajectoires résidentielles), conseiller conjugal (enquête sur la famille). Vous faites souvent figure, en tant qu'enquêteur, de « connaisseur », qui sait mieux que l'enquêté ce qui se passe sur le marché du travail, le marché immobilier, le marché scolaire.

— *Une relation judiciaire.* Vous pouvez être pris à témoin par un enquêté — allocataire de prestations sociales par exemple (RMI, allocations familiales, vieillesse, maladie, etc.) — qui assimile plus ou moins l'enquête, malgré vos démentis, à une vérification et à un contrôle de sa situation personnelle. Il se vit comme accusé et n'aura de cesse, durant l'entretien, de vous demander de juger ou de confirmer le bien-fondé de ses propos ou de son action. Vous êtes alors assimilé à un agent administratif du bureau d'aide sociale, de la CAF, de la commission locale d'insertion.

— *Une relation thérapeutique.* Vous pouvez être confronté à une demande d'attention et de soins qui entraîne l'enquêté à vous confier ses souffrances, ses « malheurs », dans l'espoir que vous en tirerez les moyens de faire quelque chose pour lui. Exemple : une femme suivie par un psychiatre emmène l'enquêtrice dans sa salle de bains, ouvre l'armoire à pharmacie, lui montre ses médicaments et finit par lui demander quelle est sa maladie, tout en lui racontant ses symptômes à sa façon.

Ces assignations de place, qui varient en cours d'enquête et même au cours d'un seul entretien, constituent le phénomène central de l'enquête ethnographique. Ne traitez pas ces éléments de la relation d'enquête comme des informations anecdotiques, des bizarreries de comportement de la part des enquêtés. Prenez-les au sérieux, analysez-les (cf. encadrés, p. 257-260). Ce n'est qu'une fois objectivée la relation d'enquête que vous pourrez interpréter les entretiens et les observations.

### **Analyser le malentendu en entretien**

Les entretiens qui se passent « mal » peuvent être aussi intéressants à analyser que ceux qui se passent « bien ». Prenons l'exemple, déjà évoqué dans l'encadré des entretiens avec Lila (p. 251), qui ont été difficiles, heurtés, ambigus. Nous avons fortement ressenti, au moment où nous les réalisions un « malaise » que nous ne savions pas comment interpréter. L'écoute des cassettes a permis, en partie, de le comprendre. Tout au long de ces deux entretiens qui ont eu lieu à trois jours de distance, Lila manifeste tour à tour une espèce de curiosité amusée et un certain scepticisme à l'égard de l'entretien. Elle répond laconiquement aux questions, reste toujours sur la réserve, et rares sont les moments où elle parle librement et « se lance ». L'entretien devait avoir, dans son esprit, une structure plus directive, assez proche d'un exercice scolaire, où les règles sont définies d'avance, avec

→

un questionnement plus formel ou plus rigide. Parfois elle refuse de répondre, en riant, souvent elle s'empresse d'accepter la réponse contenue dans la question pour éviter d'y répondre. Pour élucider ce qui ressemblait fort à une interaction ratée (tout ce qui fait un « mauvais » entretien d'un point de vue technique), on a dû refaire tout un travail pour comprendre le malentendu qui s'était noué entre Lila et nous autour de cet entretien, obligeant ainsi à poser sans cesse la question du type de rapport que nous avions établi avec elle, à relater précisément les circonstances de la rencontre (d'abord au club théâtre du lycée, puis à la bibliothèque municipale), à examiner les attentes suscitées chez elle par la demande d'entretien. Au moment où on la rencontre, Lila porte un regard désabusé sur son début d'année, ayant l'impression d'avoir déjà fait le tour de la vie lycéenne. Elle est dans une disposition d'esprit de future étudiante, attendant impatiemment de pouvoir rejoindre sa meilleure amie et sa sœur qui sont « en fac ». On pourrait dire que le rôle qu'elle assigne à l'enquêteur dans ces entretiens est celui d'un « passeur » vers le monde étudiant, incarnant les aspirations intellectuelles qui sont alors les siennes, lui facilitant en quelque sorte une projection anticipée dans la vie étudiante. Le « pacte de l'entretien » est fondé, pour elle, sur cette aspiration à être traitée comme une « intellectuelle ». Or ce « pacte » n'est pas respecté par le questionnement, centré sur ses pratiques banales de lycéenne (son travail, sa préparation aux examens, ses rapports avec les élèves de sa classe), ce qui, on le perçoit bien à travers ses rires gênés, mimiques de dépit et petits soupirs, a tendance à l'exaspérer. Le malaise est donc étroitement lié à la nature de la relation sociale entre enquêteur et enquêté, c'est-à-dire la rencontre entre un enseignant-chercheur et une lycéenne, aspirante intellectuelle.

### **La situation d'entretien devient l'objet d'analyse**

Lors du long entretien (déjà évoqué p. 185) avec deux parents d'un quartier HLM, l'ensemble de la famille — les parents et les quatre fils, la petite fille finissant sa sieste dans les bras de sa mère — participe à l'entretien. Il a été très difficile à retranscrire, les deux parents parlent souvent en même temps, ou plus exactement ils s'adressent séparément à l'interlocuteur qui leur fait face. Les voix se croisent et se brouillent lors de l'écoute de la cassette. Le plus frappant, après coup, était la manière qu'avait cette famille de faire front, en bloc, face aux deux enquêteurs. Impossible d'aborder les thèmes un par un, nous étions débordés par la situation. En fait celle-ci, non maîtrisée, n'était pas maîtrisable, elle échappait littéralement aux enquêteurs. Il est par exemple significatif qu'à chaque fois que l'on pose une question sur les pratiques pédagogiques d'une institutrice d'un de leurs enfants, le père ou la mère demande à leur fils : « Va chercher ton livre », « Va chercher ton cahier », pour nous dire ensuite « Vous allez voir vous-même comment il est le livre » (« Il date de l'ancien temps »). Ces objets précieusement ramenés de la chambre de travail étaient comme autant de preuves matérielles de leur bonne volonté de « parents d'élèves », de leur bonne foi, la manière qu'ils jugeaient la plus appropriée de nous convaincre de la véracité de leurs dires. Non, ils ne mentaient pas, ils n'exagéraient pas : voilà la réalité de l'école d'aujourd'hui, ce livre qui « date de Mithusalem », ce bulletin trimestriel où la « prof de français » fait des fautes d'orthographe (« Vous trouvez ça normal, vous ? »), etc.

D'un point de vue formel, ce n'est évidemment pas un « bon » entretien (et les enquêtes sont « impossibles », ne se pliant pas à la règle

→

de la conversation bienséante où chacun parle à son tour). Il a un caractère anarchique et décousu qui le condamne d'avance à ne pas être publiable. Comment alors l'interpréter ? C'est justement la manière dont il s'est déroulé — l'absence de prise, l'impossibilité de canaliser nos enquêtés, cette débauche de témoignages, ce surcroît de preuves apportées aux enquêteurs, se redoublant les uns les autres — qui fait véritablement sens. Ce qu'il faut analyser, c'est moins les mots de l'entretien que la situation d'enquête elle-même. On doit se demander pourquoi surgit, chez ces enquêtés, cette violence contre l'école.

L'entretien ne prend sens que dans un contexte : cette famille, à la fois fortement mobilisée scolairement et déjà confrontée aux échecs des aînés, attend de la part des étudiants que nous sommes, sinon une aide directe, du moins une alliance temporaire contre leurs ennemis — institutrices, travailleurs sociaux, psychologues scolaires — qui voudraient faire reporter sur eux seuls, en tant que parents, la faute de l'échec scolaire de leurs enfants.

### *Analyser le déroulement de l'enquête : relire le journal de terrain*

On peut distinguer trois contextes utiles pour l'analyse des données ethnographiques :

1. Le contexte immédiat, en situation. Il s'agit du contexte interactif d'un entretien ou d'une observation. C'est celui que vous avez le plus de facilité à restituer, celui auquel vous pensez d'emblée : le cadre matériel et le déroulement de l'interaction elle-même, à l'échelle de la journée. C'est le niveau de l'interaction, qu'elle soit anonyme ou personnelle, dans laquelle vous avez été pris.

2. Le contexte de l'enquête tout entière. Il s'agit de repérer des moments dans l'enquête (cf. les phases de l'enquête

p. 133-134) et de restituer au cas par cas ce que votre interlocuteur sait de vous avant le début de l'interaction analysée : qui vous a présenté ? Quelle est votre réputation ? Que dit-on des raisons de votre présence, qui vous recommande ou exprime sa méfiance ? C'est le niveau de l'interconnaissance et de la réputation où vous avez votre place. Pour le restituer vous devez relire votre journal de terrain et y chercher les indices de votre insertion dans différents réseaux, retracer le chemin qui vous a conduit ici et là, comprendre quel statut on vous a donné.

3. Le contexte social dans lequel est pris chacun de vos enquêtés. Il s'agit de restituer les univers de référence de vos interlocuteurs : il faut travailler ici à l'échelle individuelle, retrouver au cas par cas le point de vue de chacun de vos enquêtés, décrypter les allusions à des univers auxquels vous n'avez pas accès directement, saisir les évidences dans lesquelles vos interlocuteurs baignent. L'ensemble des informations dont vous disposez en fin d'enquête vous y aidera : utilisez statistiques, documents divers, données de cadrage autant que généalogies, coupures de journaux, éléments biographiques. Partez de l'idée que vos enquêtés ont une connaissance subjective d'éléments objectifs et que votre tâche est de mettre ces deux aspects en relation.

Exemples : des enquêtés ouvriers plaisantent à propos de leur future retraite : « On n'aura pas le temps d'en profiter. » Sans être sociologues, ils ont l'idée (juste objectivement) que leur espérance de vie après leur retraite est plus courte que d'autres.

### Analyser le déroulement de l'entretien

Un entretien de deux ou trois heures n'est jamais linéaire. Le début correspond à un *round* d'observation, chacun se prête par bonne volonté au jeu de l'entretien. Arrive un moment où les choses s'accroissent, les positions se défont. Il y a des « tour-nants » d'entretien, c'est-à-dire des moments où, pour différentes raisons (à la suite d'une question, par une association d'idées, etc.), l'interviewé change de posture, prend un autre ton, dit des choses qui contredisent ce qu'il a dit précédem-



ment, développe longuement des thèmes qu'il n'avait pas du tout abordés et qu'il avait peut-être dissimulés lors de la première partie de l'entretien. Vous vous en apercevez mieux lors de l'écoute de la bande que sur le moment où vous êtes pris par la situation d'entretien.

Cherchez à repérer ces points de basculement, ces moments où la parole de l'enquêté change de statut, où, par exemple, il se met à parler en première personne, où, pour reprendre les expressions de Goffman, il change de « ligne d'action » face à vous et se met à vous parler tout différemment. Comparez l'avant et l'après de cette bifurcation dans l'entretien. Cherchez à savoir ce qui a pu la provoquer, pourquoi la première ligne d'action n'était plus tenable, pourquoi l'interviewé en a adopté une seconde, en quoi elle est plus accordée à son « personnage social ».

Analyser la dynamique de l'entretien, c'est aussi prêter attention aux modifications du registre de langage de l'interviewé. Un cas de figure classique est celui où l'hyper-correction linguistique ou le langage soutenu face à l'enquêteur lors des premiers échanges cède progressivement le pas à des propos du langage ordinaire.



Vous avez maintenant tous vos matériaux triés de la façon suivante :

— plusieurs chemises d'observations classées par séries ; chaque moment observé est autonomisé et nommé (« un conflit de personnes au travail », « la fête de l'école maternelle du tant »). On peut considérer qu'elles ont déjà subi une interprétation isolée ;

— plusieurs chemises avec les transcriptions intégrales des entretiens les plus importants, classés par ordre alphabétique ; chacun des entretiens est daté. Dans chaque chemise concernant telle ou telle personne, vous avez regroupé sur une petite fiche l'ensemble des éléments objectifs que vous savez sur elle et l'ensemble des contacts que vous avez eus avec elle. Ces entretiens sont déjà interprétés chacun isolément ;

— une série de dossiers dans lesquels vous avez rangé les documents que vous avez pu rassembler (coupures de journaux, statistiques, photos, etc.), datés et référencés ;

— une fiche récapitulative qui résume la chronologie de l'enquête avec ses tournants, ses rencontres significatives, et où vous avez situé observations et entretiens analysés par ailleurs ;

— Les cahiers qui constituent votre journal de terrain, avec à droite votre journal d'enquête et à gauche votre journal de recherche. Vous pouvez alors écrire deux textes conclusifs : à la fin de votre journal d'enquête, restituez la série des places que vous avez occupées et le processus qui vous a fait passer de l'une à l'autre ; à la fin de votre journal de recherche, rédigez la « problématique » à laquelle vous vous tiendrez désormais, ce que vous cherchez à démontrer, la série des principales hypothèses que vous avez progressivement dégagées.

## 8 / Interpréter et rédiger

C'est au moment de la rédaction que votre analyse prend corps et que vous construisez sa cohérence. Jusqu'alors vous avez effectué une série de réajustements progressifs du thème à l'objet d'enquête ; vous êtes dorénavant en possession d'un puzzle dont les morceaux (récits d'observations, analyses d'entretiens) sont plus ou moins gros. Il vous reste à les assembler. Ne cherchez pas à théoriser à tout prix ni à généraliser à tout prix. Vous devez faire un *compte rendu d'enquête*, le terrain ne doit pas disparaître sous les concepts mais, au contraire, les concepts doivent éclairer le terrain et rendre justice aux cas singuliers. Soyez modeste et précis, soyez honnête et rigoureux.

### Interpréter les données

Trois éléments doivent retenir particulièrement votre attention avant de mettre en œuvre des comparaisons systématiques : la mise en relation, dans chaque cas, entre positions objectives, pratiques et points de vue subjectifs ; les mots indigènes et les silences ; les malentendus.

Positions objectives, pratiques et points de vue subjectifs

Vos enquêtés ne sont pas des personnes désincarnées, ce sont des êtres « en chair et en os », inscrits dans une histoire plurielle (familiale, professionnelle, locale ou régionale, nationale, etc.). Ce ne sont donc pas les individus abstraits de l'*Homo sociologicus* (les « A » et « B » de l'individualisme méthodologique), ce sont des nœuds de relations. Vous les avez physiquement rencontrés, à leur domicile ou sur leur lieu de travail. Vous les avez vu se conduire, s'irriter ou rire, vous les avez entendu parler. Ils vous ont montré ou raconté des aspects importants de leur vie. Vous savez un certain nombre de choses sur eux : il vous faut à présent distinguer celles qui sont pertinentes pour votre objet.

Dans un premier temps, établissez pour chaque enquêté, à partir de l'ensemble de vos données, une fiche synthétique avec *le détail* de ses caractéristiques sociales. Bien sûr, ces caractéristiques sont d'importance inégale selon votre objet de recherche. Si vous travaillez sur les pratiques culturelles, tout ce qui concerne la trajectoire scolaire des enquêtés et celle de leurs parents est central pour élucider les phénomènes de transmission et d'appropriation culturelles.

*Exemple* : vous avez fait un long entretien avec un enquêté. Indiquez ses principales caractéristiques sociales. Il s'appelle Alain Durand (c'est un pseudonyme), 45 ans, fils de petits agriculteurs bretons qui ont eu cinq enfants. Il est depuis vingt ans technicien dans l'industrie agro-alimentaire, marié à une institutrice, elle aussi bretonne et fille d'agriculteurs (possédant une plus grosse exploitation), originaire d'un village voisin de celui de son mari. Propriétaires d'une maison (qu'ils finissent de payer), ils habitent la préfecture de leur département de Bretagne. Ils sont catholiques non pratiquants et votent régulièrement à gauche (PS). Leurs deux enfants, toujours scolarisés à l'école publique, sont lycéens.

Il vous faut aussi recouper vos informations. Les enquêtés peuvent dissimuler des données, mentir par omission, non pas forcément pour vous duper, mais parce qu'ils cherchent à donner la meilleure image d'eux-mêmes. A vous de démêler le vrai du faux, le plausible du probable, en fonction de l'ensemble des

données d'enquête dont vous disposez. Quoi qu'il en soit, adoptez toujours une position critique à l'égard des propos qu'on vous tient, recoupez toujours vos informations. Le « doute méthodique » n'est pas l'apanage des historiens : il doit être aussi celui des ethnographes. Par exemple, lorsque vous cherchez, après coup, à reconstituer une trajectoire, il y a toujours des zones de flou dans vos matériaux, notamment dans les dates. Au lieu de le déplorer, prenez ce flou comme objet de réflexion : pourquoi telle date et non telle autre est-elle rappelée précisément, documents à l'appui ? Quels sont les points de repère temporels qui permettent aux enquêtés de dater ce dont ils parlent (la naissance de leurs enfants, les campagnes électorales, les dates d'examen, d'achat de la maison, etc.).

Dans un deuxième temps, vous chercherez à mettre en rapport les positions objectives des enquêtés, leurs pratiques telles que vous avez pu les observer et leurs points de vue subjectifs exprimés dans l'entretien. Comme le dit B. Zarca à propos de son travail par entretiens sur les trajectoires professionnelles des artisans : « Il faut distinguer, dans ce qui est dit au cours d'une interview, les faits objectifs (par exemple, le fait d'avoir été apprenti dans tel métier, durant telle période, etc.) et les jugements sur les faits ("C'était dur, le patron était une peau de vache") qui constituent des données que, faute de mieux, on peut appeler "subjectives" et qui informent tout autant sur la subjectivité présente du locuteur que sur son passé nécessairement reconstruit. Il y a donc lieu d'analyser ces "données subjectives" en les référant à l'ensemble du cheminement socio-professionnel de l'individu : l'appréciation de la pénibilité des conditions d'un apprentissage peut être fort différente, à l'âge mûr, selon le chemin que l'on a parcouru depuis<sup>1</sup>. »

Même si vous n'avez vu vos enquêtés qu'en situation d'entretien, leur cadre familial vous a livré des éléments objectifs de leur position : ainsi le cadre domestique est le résultat matériel de leurs pratiques. Si vous avez eu d'autres occasions de les rencontrer, vous avez constaté directement ce qu'ils font, comment ils se conduisent, comment ils sont considérés.

---

1. ZARCA Bernard, *Les Artisans. gens de métier, gens de parole*, L'Harmattan, Paris, 1987, p. 9.

*Exercice.* — Pour apprendre à mettre en rapport positions objectives, pratiques et points de vue subjectifs, exercez-vous à comparer des enquêtés proches socialement. Par exemple, deux ouvriers, travaillant dans la même entreprise, sont propriétaires de pavillon dans un même lotissement d'une petite ville de province, perçoivent des revenus similaires, possèdent la même formation d'ouvrier qualifié, mais leurs conjoints ont des propriétés sociales dissemblables (l'une est ouvrière, titulaire d'un CAP, l'autre est employée du secteur public, niveau bac). Établissez les similitudes chez les deux enquêtés et en même temps notez les différences. Vous avez de fortes chances de constater que cette unique différence (la profession des conjoints) se traduit dans le décor, l'intérieur, le langage, le mode d'éducation des enfants, le rapport à l'école, le rapport à la politique et à l'avenir. A vous de tester cette influence, d'isoler la « variable » pertinente, une fois neutralisées les autres « variables » principales. La qualité de l'analyse se joue dans cette faculté de repérer ces petites différences et de saisir leur expression en cours d'entretien.

### *L'attention aux mots « indigènes »*

Pour mener en finesse votre travail d'analyse, vous devez vous appuyer sur les mots que vous avez saisis au vol dans les conversations, qui sont apparus dans un entretien. Ces mots ont la vertu de dire à leur manière — simple, imagée, quotidienne — des catégories de classement et de jugement « indigènes » que vous pouvez confronter aux modes de classements sociaux plus généraux et abstraits. C'est par exemple le cas des mots d'usine (« fayots », « poubelle », « gréviste »), des mots de cadres (« disponibilité », « esprit d'équipe »), des mots de « jeunes » (« giga », « méga »...). Réfléchissez sur le sens de ces mots qui, inventés sur le moment, sonnent « juste » et condensent la vérité sociale d'une situation.

### *Exemples*

- Tiré d'une observation dans un collège de ZEP situé sur une butte, en plein cœur d'un quartier d'habitat social « en

crise ». Ce collège recrute deux groupes opposés d'élèves — d'une part, les enfants de pavillon, issus de familles d'ouvriers et de classes moyennes, habitant « en bas » et, d'autre part, les élèves « du haut », vivant dans les HLM proches, enfants d'immigrés pour la grande majorité d'entre eux. Lors d'un entretien avec le chef d'établissement, celui-ci cherche à évoquer, avec les mots les plus justes, la manière dont la division sociale se traduit dans son collège. A un moment de l'entrevue, il nous invite à regarder, par la fenêtre de son bureau, la sortie des élèves du collège. Les deux groupes sont clairement identifiables : d'un côté, ceux qui tournent « à droite » et se dirigent vers le « bas » (quelques cartables, en vêtement de ville, certains en vélo, « français ») et, de l'autre, ceux qui s'en vont vers la « gauche » (sacs campus, à pied, « immigrés »). Le principal conclut : « Moi j'appelle ça le jugement dernier, les "élus" partent à droite pour regagner les pavillons de la vallée, les "réprouvés" à gauche pour retrouver leur HLM. »

- Tiré de l'entretien de Michel Pialoux [78 b.] avec le chef d'équipe et sa femme, ouvrière dans le même atelier. Les deux enquêtés sont amenés à évoquer l'ambiance de cet atelier. Là où le mari décrit la « bonne ambiance » qui y règne, la femme, quelques minutes plus tard, parle de « mauvaise ambiance ». Les mots n'ont pas le même sens pour les deux protagonistes. Pour l'ouvrière, l'ambiance réfère aux *relations sociales* entre ouvrier(e)s, à l'« entraide », à la solidarité, aux combines (toutes ces pratiques de solidarité ouvrière qui tendent à disparaître). Dans l'esprit du mari, chef d'équipe, l'ambiance a trait aux caractéristiques objectives des postes de travail (éclairage, charge des postes de travail, cadences).

*Prêter attention aux manières de parler, aux silences et aux non-dits*

Pour interpréter les observations ou les entretiens, soyez attentif non seulement aux paroles prononcées, aux mots et au sens différentiel qu'ils acquièrent selon le contexte d'énonciation, mais aussi à la manière dont l'enquêté les dit, au ton avec

lequel il les dit. Le « ton » indique avec beaucoup de précision le *sens de ce qui est dit*. Cherchez dans votre analyse à tirer profit de la diversité des manières de dire. Visez toujours à *éclaircir* ce que l'enquêté, en situation d'entretien ou non, a refusé de dire jusqu'au bout. Soyez donc à l'écoute des multiples indices qui trahissent une incertitude, une censure, une dénégation. Songez à l'« écoute flottante » du psychanalyste, qui relève systématiquement les lapsus et les associations d'idées.

Essayez, à titre d'exercice, d'expliquer les hésitations ou les silences répétés de vos enquêtés. Étonnez-vous de leur existence, ne les considérez pas comme allant de soi, demandez-vous quelle est leur raison d'être. Par exemple un long silence, en entretien, témoigne toujours d'un embarras que vous devez chercher à comprendre. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de vouloir faire un sort à toutes les hésitations, à tous les silences, à vouloir « tout » interpréter (vous courez alors le risque de la surinterprétation) mais de mettre l'accent, dans l'analyse, sur ceux qui vous apparaissent *les plus significatifs*.

*Conseil.* — Prêtez une attention particulière aux moments de l'interaction où l'enquêté hésite, bute sur les mots, se raidit ou « se ferme ». Vous touchez là des points sensibles, des zones de « résistance », qui sont intéressants à analyser. Cet exercice interprétatif s'applique aussi bien à des situations d'observation ou à un travail rétrospectif sur des scènes vécues (Delsaut [69]) qu'aux entretiens.

*Exemple :* pour les enfants d'OS immigrés habitant dans les quartiers HLM de la région, toute question sur le travail du père à l'usine suscite malaise et résistance. Que leur père soit ouvrier spécialisé ou ouvrier qualifié, ils répondent par des phrases brèves et laconiques ou par des expressions stéréotypées. On doit les solliciter pour leur « arracher » quelques mots et on sent assez vite qu'insister serait déplacé. L'attitude blasée ou la moue des enquêtés, face à nos questions, sont autant de manières polies de nous inviter à mettre un terme à ce point de la discussion. Les interroger directement sur leur père les oblige à thématiser, à expliciter la prise de distance avec le père et la rupture progressive avec l'univers familial, qui, pour être



vivables ou supportables, sont le plus souvent vécues dans le non-dit, dans l'implicite et la gêne réciproque. Revenaient alors dans la bouche des lycéens enquêtés les mêmes expressions de morbidité et de dégoût (« j'ai toujours eu ça en horreur », « c'est sale », « dégoûtant »). Le travail du père, et plus largement les conditions de vie de la famille, l'argent, ne semblent pas de l'ordre du dicible. Ce serait forcément devoir parler de la fatigue et de l'usure physique du père, de la diminution progressive de ses forces, évoquer la peur à l'usine (celle d'être muté de poste de travail, celle de tomber dans un secteur plus « dur », celle d'être un jour licencié...). En lieu et place de cette chronique impossible à tenir, les enquêtés répondent par des soupirs, des phrases inachevées, des mimiques qui marquent l'impuissance et la résignation. Le silence est alors peut-être la seule manière possible, en situation d'entretien, de dire le refus de l'héritage ouvrier de leurs parents. Il leur permet de se protéger en préservant leur avenir, de pouvoir se penser autrement que comme fils d'ouvrier voué à un destin social d'ouvrier. Il permet aussi de défendre « malgré tout » l'estime de ses parents, le respect de leur travail dur et ingrat, de ce « boulot d'esclave ». Parler du travail du père à ce moment de leur carrière scolaire, c'est concilier un passé qui se meurt et un avenir qui lui tourne résolument le dos. Se taire, c'est à la fois rester fidèle au père « privé » et renier le père « professionnel », respecter l'autorité du père dans la famille et contester la soumission du père à l'usine (cf. encadré ci-contre).

### *Chercher à interpréter les malentendus*

Votre matériel d'enquête comprend aussi des situations, en observation comme en entretien, au cours desquelles le malaise entre les enquêtés et vous ne s'est jamais dissipé. Prenez ce malaise comme objet en partant de l'hypothèse que rien n'est jamais dû au hasard, qu'il y a toujours une cause (sociologique), n'abandonnez jamais le principe de raison suffisante. Ne cédez pas non plus à la tentation psychologisante (« c'est un(e) cinglé(e) », un « mauvais coucheur », « il était pas sympa », etc.) qui vous décharge de la responsabilité d'analyser les ratés de l'interaction. Cherchez plutôt à comprendre pourquoi

### Un fils d'ouvrier qui ne veut pas parler de son père

Extraits d'un long entretien avec Mehmet, 21 ans. Étudiant en première année d'AES à la faculté de Besançon, fils d'OS immigré turc (ouvrier Peugeot venu en France en 1970), il aimerait devenir plus tard fonctionnaire.

— *Ça venait d'où cette idée de faire fonctionnaire ?*

— Ben j'aimais bien ce qu'ils faisaient les profs... fonctionnaire-prof quoi !... les profs, ils étaient tranquilles, ils avaient de bonnes vacances, et puis j'avais des copains qui avaient eu leurs parents profs. Eux aussi ils voulaient tous faire prof, c'est peut-être ça qui m'a aussi influencé... *(rires)*... Alors il *(son copain)* me dit : « Ouais c'est bien, il est payé une brique par mois, bon il a des vacances, deux mois payés, bon ça fait... quand je vois mon père qui travaille... *(hésite à dire le mot, ton plus grinçant)*... comme ça là-bas *(ne nomme pas l'usine)*

— *Ton père, il travaille à l'usine ?*

— Ouais, il travaille à l'usine *(dit très rapidement comme pour couper court à toute autre question)*... Je me disais bon ben c'est... c'est vachement mieux !... Et au moins, si on est fonctionnaire, on n'a pas l'angoisse d'être virés, quoi... On n'a pas l'angoisse... ça dépendra de la conjoncture économique *(petit rire)*.

— *Et cette idée de devenir fonctionnaire, tu l'as depuis la terminale ou plus tôt ? Quand tu étais en troisième tu voulais faire quoi ?*

— Quand j'étais en troisième ? Ben c'est toujours comme ça, j'ai toujours voulu faire ça. Quand j'étais gosse, je voulais faire pilote, des trucs comme ça, mais... *(rires)*... il faut pas viser trop haut quand même, il faut être réaliste...

— *Et quand est-ce que ça t'a paru important le fait de ne pas être viré... Ton père il en parle...*

→

— Ben je vois ce qui... chaque fois qu'il y a un plan social là, je vois comment ils sont... (*se reprend*) Je vois comment il est (*hésite encore*)... Chaque fois qu'il y a un plan social, ils sont... (*ne trouve pas le mot juste ou n'ose pas le dire*). Que ce soit mon oncle qui travaille aussi là-bas, que ce soit lui, ils sont (*soupir*). Ils ont vachement peur, quoi !...

— Et vous en parlez un peu ? Ton père, il te raconte ?

— Ouais... il me fait : « C'est trop, ils nous font trop travailler... » Tout ça pour les dégoûter, quoi... pour qu'ils rentrent au pays ou alors qu'ils arrêtent de travailler c'est tout... (*silence*).

— Et il travaille dans quel secteur à l'usine ?

— En peinture, je crois... en peinture, ouais... (*silence*).

— Et toi t'as jamais voulu travaillé...

— (*Coupant*) J'ai déjà travaillé dans son truc... ouais j'ai déjà travaillé... en décapage...

— Et tu trouves ça dur ?

— Ben c'est pas... (*rites*) c'est pas un cadeau ! Mais nous (*les « scolaires »*) on n'a pas fait le même boulot... on était en train de nettoyer la peinture. Lui, je sais pas ce qu'il faisait, ce qu'il fait spécialement... mais de toute façon la peinture, c'est pas... c'est pas un cadeau hein !... Avec la poussière qu'on a dans... partout... et puis il y a un moment où il se faisait tout le temps des prises de sang, tout ça, pour... (...)

— Et pour revenir sur cette question d'école, tu voulais devenir fonctionnaire mais fonctionnaire-prof, il y avait pas d'autres...

— ... (*Coupant*) Ouais, fonctionnaire... De toute façon fonctionnaire, c'est... Moi je voulais un boulot cool... un boulot tranquille... enfin je veux pas dire que prof c'est tranquille (*en me regardant, en se rendant compte de sa « gaffe »*) mais c'est quand même plus tranquille que les autres boulots, hein (*silence*).



— *Oui, c'est plus tranquille que travailler à l'usine...*

— *C'est plus tranquille que les autres boulots, quoi... (silence).*

— *Et au cours de ton année de terminale, il y avait aussi...*

— *(Coupant)* Oui, il y a eu des trucs... des BTS tout ça, ça m'a tenté... mais après je me suis dit « les BTS c'est bien gentil mais... (silence)... il faut travailler comme un « fou » (rires). et c'est même pas sûr d'avoir un boulot après. Alors que fonctionnaire, bon tu passes des concours, c'est dur d'être pris quand même, mais dès que t'es pris, t'es tranquille... fonctionnaire-flic aussi... flic... voilà... mais la vue, ça craint aussi, comme je suis myope. »

l'enquêté a d'abord joué le jeu de l'enquête et s'est ensuite rétracté ; pourquoi il a cédé à votre demande d'entretien et, une fois devant le magnétophone, a résisté (parfois jusqu'au bout) à l'entretien.

L'essentiel de l'analyse se joue ici dans la description et dans l'élucidation du malaise. Efforcez-vous de restituer les conditions sociales de cette interaction particulière. Demandez-vous qui (quel type de personne sociale) vous représentez aux yeux de l'enquêté. Un jeune, un diplômé, un « bac +5 », un (petit) bourgeois, un « étranger », un « journaliste », un « naïf », etc. Ensuite établissez *dans le détail* les caractéristiques sociales de votre interlocuteur. Faites la liste de tous les malentendus liés à l'enquête. Enfin cherchez la ou les « failles », les raisons principales du malaise. Seule l'analyse détaillée de la relation qui se noue entre vous et l'enquêté vous permet d'éclairer la divergence entre ses attentes et les vôtres, d'expliquer les malentendus.

*Conseil.* — En entretien, les malentendus sont manifestes lorsqu'une question de votre part suscite une réponse « à côté ». Prêtez attention à ces réponses « à côté », elles sont toujours intelligibles et riches de sens. Elles ne sont pas fausses ou

« sottes », mais manifestent un *décalage*. Confrontez vos attentes (à travers les questions que vous posez) et les réponses que vous obtenez : l'écart, toujours significatif, exprime une différence entre vos propres catégories de perception (d'enquêteur et de personne singulière) et celles de l'enquêté. C'est cet écart qui fait sens sociologiquement, c'est cela qu'il vous faudra travailler dans l'analyse.

### Vers une problématique

Vous avez maintenant en main des séries d'observations, des commentaires d'entretiens, sans oublier la contextualisation par l'enquête (son déroulement, l'évolution des relations d'enquête). Ces différents matériaux se répondent entre eux : il faut d'abord comparer vos matériaux d'enquête, puis tenter de dégager, à partir de leur reclassement, une problématique.

### Comparer vos matériaux entre eux. Un contrôle croisé

Vous n'avez pas un *corpus* homogène. On ne peut pas vous le reprocher, c'est la base de l'enquête ethnographique que de « faire feu de tout bois ». Ces matériaux, vous ne les juxtaposerez pas : vous essaierez de les confronter les uns aux autres. Cette confrontation intervient à plusieurs niveaux :

— au niveau de l'enquête elle-même, par un « recouplement » des informations. Vous devez en effet vous efforcer toujours de confronter ce que les gens vous ont dit, ce que vous les avez vu faire (dans diverses circonstances et divers lieux de la vie sociale), le cadre dans lequel ils vivent (observation menée en cours d'entretien) et les éléments que vous pouvez savoir sur eux à leur insu (ce que d'autres vous en ont dit, ce que vous avez appris au hasard de divers documents) ;

— au niveau de l'interprétation générale. Autorisez-vous à comparer vos « données », malgré leur hétérogénéité, avec d'autres, que vous trouvez dans des textes publiés sur votre sujet. Autres terrains, autres catégories sociales, autres problématiques : vous devez lire dans cette perspective de comparai-

son, non pas systématique (c'est impossible), mais *heuristique*, les textes des sociologues, des ethnologues, des historiens.

*Exemple* : vous observez une cérémonie puis vous faites un entretien avec l'un des participants : vous lui demandez de décrire ce qui s'est passé et vous confrontez cette description avec la vôtre (notée soigneusement dans votre journal d'enquête). Voyez ce qu'il vous manquerait si vous deviez vous restreindre à un usage « pur » de l'observation ou de l'entretien : le risque de contresens serait beaucoup plus grand. Ici l'hétérogénéité de vos sources est source de fiabilité : vous contrôlez l'une par l'autre. Vous vérifiez ainsi les distorsions plus ou moins grandes, toujours significatives, entre des récits de personnes différentes (dont vous-même) : voici qui vous permet de totaliser, de fait, un plus grand nombre de points de vue que si vous vous étiez enfermé, par un purisme méthodologique frileux, dans l'unique observation ou dans l'usage d'entretiens hors enquête de terrain.

Faites cet exercice sur un événement que vous connaissez bien, que vous avez pu observer de façon répétée, dont vous connaissez la plupart des protagonistes : faites-vous raconter, sans crainte de vous ennuyer ou de perdre votre temps, « la même chose » par plusieurs personnes différentes. Ne craignez pas non plus d'entreprendre des analogies osées : peut-être ne vous mèneront-elles nulle part (soyez donc vigilants), peut-être vous livreront-elles des clés décisives.

### Dégager une problématique

Votre travail à présent consiste, tout simplement, à reclasser tous ces matériaux sans plus tenir compte de l'ordre chronologique de leur fabrication, mais en les organisant selon un ordre logique. Gardez cependant la trace de leur date pour ne pas perdre votre analyse du déroulement de l'enquête. Comment arriver à cet ordre logique ?

- *Dans une première étape*, vous allez ouvrir de nouvelles chemises dont les intitulés ne seront plus « Entretiens avec monsieur Dupont », ni « Une fête à l'école maternelle », mais « Les contremaîtres : une position en porte à faux » ou « Rela-

tions familles/écoles » C'est-à-dire que vous allez passer des cas singuliers aux *questions conceptuelles* auxquelles ces cas « répondent » partiellement. Vous y arriverez en réduisant le cas à l'ensemble de ses caractéristiques objectives puis en choisissant l'une de ces caractéristiques pour orienter la lecture du matériau. Laissez de côté pour l'instant les matériaux pour lesquels vous n'arrivez pas à faire ce « surtitrage ».

- *Dans une seconde étape*, vous allez manipuler ces chemises, dans lesquelles vous avez rangé une partie seulement de votre matériau préexistant, pour essayer de comprendre les liens logiques entre les questions que vous avez ainsi dégagées. Exemple : l'une est incluse dans l'autre, l'une suppose l'autre, l'une est un complément de l'autre, l'une et l'autre sont identiques mais pas les réponses. Ce faisant, vous voyez apparaître des convergences ou des contrastes inattendus, dans la mesure où des cas singuliers, jamais mis en relation, se trouvent répondre à la même question conceptuelle.

*Exemple* : si vous travaillez sur le travail en entreprise, vous avez nommé un ensemble d'entretiens « Les contremaîtres en porte à faux » et un autre ensemble « Les syndicalistes en porte à faux ». Rien ne vous aurait permis de supposer qu'une comparaison systématique entre contremaîtres et syndicalistes pouvait servir à quelque chose. Vous risquez alors de découvrir l'existence d'une similitude de trajectoires, par exemple une scolarisation interrompue pour des raisons financières ou accidentelles alors qu'il s'agissait d'un « bon élève », comme dans le cas des syndicalistes agricoles ; l'existence aussi d'une forme de proximité sociale entre ces deux catégories sociales (par l'intermédiaire des professions des épouses, par exemple), qu'il faudra bien sûr vérifier, c'est-à-dire n'admettre qu'à titre d'hypothèse, mais qui vous servira de point d'appui pour avancer.

Vous le voyez, la question du « plan » n'est pas formelle, scolaire, dissertative. Elle est directement liée à la formulation d'hypothèses, de réponses partielles à ces hypothèses, de rejet et de reformulation des hypothèses. Vous avez le droit d'être « en devenir », d'exposer des hypothèses que vous allez aban-

donner, vous n'avez pas à être d'emblée « parfait », vous progresserez par tâtonnements. Vous avez de fortes chances de faire un premier plan, puis un deuxième, puis un troisième, etc., au gré du déplacement de votre questionnement et de l'affinement de votre problématique. Conseil : ne vous enfermez pas dans un plan rigide à l'intérieur duquel vous chercherez à caser vos données, laissez-vous plutôt guider par le travail interprétatif sur vos matériaux.

Si vous ne prenez pas ces risques d'interprétation, si vous ne vous « lancez » pas dans des raisonnements (qu'il faut impérativement expliciter pour pouvoir les contrôler, les infirmer ou les poursuivre), vous n'arriverez jamais à rédiger. Inversement, si vous organisez votre compte rendu d'enquête à partir d'hypothèses théoriques extérieures au terrain, vous aurez manqué le point essentiel de l'enquête ethnographique qui est de casser la dichotomie entre « théorie » et « empirie ». Vos cas singuliers (qu'il s'agisse d'événements observés ou de personnes interviewées) ne sont pas des exemples illustratifs de théories qui leur préexistent, mais des points d'appui pour faire avancer des hypothèses qu'ensuite vous pourrez tester, approfondir, ou abandonner.

### *Quelques conseils importants*

1. Clarifiez à présent, si ce n'est déjà fait, quels sont vos objectifs, c'est-à-dire quelle est, parmi toutes les questions auxquelles vos matériaux répondent, la *plus importante*. Vos matériaux sont riches, trop riches même. Ils vous emmènent dans de multiples directions différentes. Il faut à présent en *choisir une*. Écrivez-la, et appuyez-vous sur elle : il est rassurant de dire, maintenant, enfin, que vous travaillez sur « les ouvriers et leurs enfants », ce que vous pouvez traduire par « la reproduction du groupe ouvrier » ; sur « les relations entre profession et hors-profession », du point de vue du hors-profession ou du point de vue de la profession.

Explicitez donc votre objet en quelques paragraphes. Certes, vous l'avez déjà fait maintes fois. Mais les formulations précédentes, en particulier avant le terrain, étaient destinées à changer. Celle-ci vous servira de point de départ et de fil direc-



teur pour la rédaction définitive. Si vous avez « fixé » trop tôt votre question principale, vous courez le risque d'avoir été aveugle aux surprises du terrain et de n'avoir finalement trouvé dans votre enquête que ce que vous y aviez mis d'avance. Si vous la fixez trop tard, vous courez le risque symétrique d'avoir accumulé une masse de matériaux inutiles.

A ce moment de redéfinition de votre objet (qui peut intervenir plus tôt, en cours d'enquête, ou plus tard, au moment de rédiger), il est vital que vous discutiez avec votre directeur de recherche. C'est lui qui fait, avec vous, ce choix. Il peut en effet vous dire que votre perspective n'est pas originale, que votre projet est trop difficile et que vous vous y casserez les dents. De toute façon, n'ayez pas trop peur de ce choix. Il vous engage, certes. Mais il ne vous amputera pas. La plupart des choses importantes que vous avez vues ou comprises en cours d'enquête, vous serez forcément amené à les utiliser. Simplement elles seront orientées par la question principale que vous posez dorénavant. Poser une question et une seule, c'est en poser beaucoup, mais en ordre, hiérarchisées. Cette remarque ne vaut pas seulement pour l'enquête de terrain, bien sûr, mais pour toute utilisation active de matériaux.

Maintenant vous avez votre question principale. Vous avez des matériaux classés sous des rubriques qui sont des « questions secondaires ». Voyez comment ces questions représentent autant d'étapes pour arriver à la question principale. Usez, sans craindre d'abuser, de schémas, de flèches, de brouillons de plan, jusqu'à arriver à quelque chose qui vous satisfait ou qui, du moins, satisfait votre directeur. Ne fétichisez pas non plus ce résultat provisoire. Ce n'est qu'un premier plan, au cours de la rédaction il évoluera et vous ne pourrez vraiment écrire votre plan définitif que lorsque le manuscrit sera achevé. Un conseil encore : n'hésitez pas à changer les titres de vos parties, sous-parties, etc. C'est dans cet exercice que se joue la moitié des conceptualisations et hypothèses que vous allez, sans même vous en rendre compte, essayer, défaire et refaire.

2. Acceptez l'idée qu'une bonne partie de vos matériaux (entre le tiers et la moitié) ne vous serviront à rien pour la rédaction de votre mémoire (thèse). Par exemple, laissez de

côté les documents pour lesquels vous ne trouvez pas la question à laquelle ils répondaient. Ces matériaux ne sont pas pour autant sans intérêt ; ils sont simplement inutiles parce qu'ils ne répondent pas à une curiosité de votre part ou qu'ils n'en éveillent pas. C'est peut-être que vous n'avez pas les éléments de comparaison nécessaires, ou plus simplement qu'ils sont, une fois votre enquête finie, « hors sujet ». Vous savez bien que votre sujet a considérablement évolué au cours de l'enquête. Il est donc normal qu'il y ait du « déchet ». Soit que vous ayez dépassé le stade où vous en étiez au moment du recueil (le matériau est alors inutile parce que mal fabriqué, mal observé, l'entretien mal conduit, etc.). C'est l'équivalent d'un « brouillon » qui a servi mais ne servira plus (imaginez une seconde la masse de tableaux statistiques inutiles ou non publiés que fabriquent vos collègues « quantitativistes »). Soit qu'il ouvre une piste que vous ne souhaitez pas ou que vous ne pouvez pas suivre pour l'instant. Alors ne le jetez pas, gardez-le dans une chemise « pour plus tard ».

N'hésitez pas à « jeter », sinon physiquement du moins mentalement, une bonne partie de votre matériel d'enquête. Ne soyez pas fétichiste de vos matériaux accumulés. Ils n'ont de sens et d'intérêt que par ce que vous en faites. Ils vont devenir passionnants.

### Écrire un compte rendu d'enquête

Tout cela représente un travail considérable, demande du temps, suppose d'écrire, de biffer, de recopier, de refaire... Les textes limpides sont les plus travaillés.

#### Une langue simple

Privilégiez la clarté : « Pour que le message soit digne de valeur, être clair est la condition nécessaire mais non suffisante : on peut être clair et ennuyeux, clair et inutile, clair et menteur, clair et vulgaire [...]. Si l'on n'est pas clair, il n'y a pas de message du tout » (Primo Levi, *op. cit.*, p. 76). On vous donnera ici quelques conseils pour éviter les écueils les plus

courants (ceux qu'on regrette de voir dans les travaux d'étudiants mais aussi parfois sous la plume de certains de nos collègues avant publication). Il y a en effet un véritable « travail » technique de rédaction, un véritable savoir-faire professionnel que trop d'auteurs ignorent et que vous devez apprendre au plus vite. Par exemple, le traitement de texte procure l'illusion d'écrire un texte « propre » alors que des règles élémentaires pour la lecture ne sont pas respectées. On vous suggérera aussi quelques remèdes, consignes banalement lexicales et grammaticales, qui vous aideront à une mise en forme rigoureuse, précise et simple.

- Tout d'abord, ne mythifiez pas cette phase de l'écriture, de la rédaction ; ne l'autonomisez pas ; n'en faites pas une montagne. Dans votre puzzle, prendront place des textes déjà mis au propre qu'il vous suffira d'intégrer tels quels dans votre rédaction finale. Au fur et à mesure de votre terrain, vous avez pris le temps d'écrire, c'est-à-dire de vérifier où vous en êtes, ce qu'il reste à faire, ce que vous savez déjà et ce que vous n'avez toujours pas compris.

- Écrire, ce n'est pas « improviser », jeter sur le papier dans la hâte et l'effervescence des formules géniales, mais c'est avant tout *travailler*. Nombreux sont ceux qui réécrivent et recopient chaque page sept ou huit fois avant d'obtenir une version correcte. Les versions successives ne changent pas seulement de forme, c'est le raisonnement qui devient plus solide à chaque fois. Ces exigences (rigueur, clarté, simplicité, logique) ne sont pas hors de portée. Ne croyez pas non plus qu'il y aurait des gens plus doués pour écrire que d'autres. On ne vous demande pas d'être écrivain ou poète inspiré. Essayez d'oublier vos angoisses scolaires devant les dissertations de français ou de philosophie. Dites-vous qu'il ne s'agit pas d'un travail littéraire sur les mots ni d'un travail philosophique sur les idées mais d'un travail scientifique sur des *données* que vous avez vous-même produites.

- Le travail d'écriture ethnographique se distingue fortement du travail littéraire en ce qu'il ne vise pas « l'effet de réel », qui cherche, dans le courant réaliste, à faire croire à la vraisemblance du récit. Il recherche la rigueur et la précision, la

démonstration et la réponse aux objections. Un compte rendu scientifique d'enquête doit proscrire les allusions, les sous-entendus, les « demi-mots », la complicité avec le lecteur (le clin d'œil au lecteur révèle le plus souvent un ethnocentrisme partagé). Il doit viser l'explicitation dans la concision.

Il faut prendre au sérieux le terme même de « compte rendu » : vous êtes en train de « rendre (des) comptes », on est en droit de vous demander des explications. Vous n'avez pas à « séduire » votre lecteur, à l'impressionner mais à entraîner sa conviction, à l'aider à contrôler ce que vous avancez. C'est pourquoi il vous faudra éviter les descriptions inutiles, celles justement qui permettent au romancier réaliste d'entraîner le lecteur dans un monde auquel il croira d'autant plus qu'il ne verra pas où l'auteur veut en venir. Mais vous n'avez pas non plus à faire étalage de vos connaissances : il ne s'agit pas d'une dissertation, on ne jugera pas la quantité des références produites<sup>2</sup> mais leur pertinence par rapport à vos données. On ne jugera pas la façon dont vous restituez des auteurs, mais celle dont vous rendez compte de votre enquête. Ce n'est pas un travail scolaire qu'on vous demande : c'est un *travail scientifique personnel*. Certes vous n'avez pas tout inventé : citez les travaux publiés, mais seulement s'ils sont pertinents. Il y a un enjeu à vous situer dans une continuité : celle des travaux empiriques en sciences sociales. D'autres ethnographes vous aident à « voir » le terrain, vous en aiderez d'autres à votre tour.

### Rendre compte

Vous avez produit des données originales, dont vous devez rendre compte le plus précisément possible, à condition que cette précision ait une place dans votre raisonnement. Ne craignez pas de montrer les « trous » de votre documentation, de montrer ce qu'il aurait fallu, encore, vérifier : d'abord cela vous aidera à avancer, à voir ce qui manque ; ensuite on vous saura gré d'aider vos successeurs à effectuer les compléments

---

2. Cependant une bibliographie abondante ne nuit pas ; le risque c'est de l'utiliser à mauvais escient.

d'enquête ou les vérifications qui s'imposent. Vous devez donc produire un raisonnement à la hauteur de vos données : ni trop ni trop peu.

Vous n'arriverez pas du premier coup à un raisonnement satisfaisant. Quand vous commencerez à rédiger, c'est-à-dire à suivre un raisonnement de bout en bout, en vérifiant qu'il tient, vous souffrirez certes, vous aurez du mal, cela viendra lentement, mais aussi vous comprendrez à fond des intuitions qui restaient auparavant flottantes, comme en lambeaux, parce que non reliées entre elles.

- Rédiger votre compte rendu d'enquête c'est à la fois *expliquer* les détails et *relier* par un raisonnement ces mêmes détails. Rédiger, c'est tester des raisonnements successifs, les abandonner, en produire de nouveaux, plus simples et plus efficaces. Il faut admettre d'essayer plusieurs formulations avant de trouver la bonne. Attention aux mots et à la justesse des formulations.

Vos données ne doivent en aucun cas servir simplement d'illustrations à votre propos. Ce dernier est en effet construit entièrement à partir de l'interprétation de vos données. Vous raisonnez sur vos données, vous n'illustrez pas avec elles une thèse fabriquée ailleurs. Cela vous évitera le syndrome du perroquet : la répétition mécanique de concepts forgés ailleurs. Vous cherchez en effet à « rendre compte » de ce qui s'est passé, à éclairer vos observations et vos entretiens à partir de leurs conditions sociales d'effectuation. Vous pouvez tenter de formaliser vos « découvertes » : écrivez une formule ou un schéma qui vous semblent valables pour le cas X et testez-les sur d'autres cas.

- Il vous faut aussi livrer vos « sources », tout en respectant l'anonymat des enquêtés. Vous êtes dans une situation particulièrement inconfortable, il faut bien le reconnaître. Vous ne pouvez pas, comme les sociologues statisticiens, vous appuyer sur l'autorité, fût-elle magique, d'un tableau de chiffres. Vous ne pouvez pas non plus, comme les historiens, vous appuyer sur une liste de cartons d'archives dépouillés. Vous devez donc impérativement produire, au sens juridique du

terme, vos sources, c'est-à-dire les montrer, les exhiber. On vous soupçonnera en effet toujours de parler sur du vide, de « surinterpréter ». Votre seule garantie, il faut l'admettre et finalement la revendiquer, c'est votre journal d'enquête, vos comptes rendus d'observations, les documents que vous avez recueillis et vos entretiens transcrits.

Ce n'est pas rien. N'ayez pas peur de les citer, à condition de le faire à bon escient. Que penserait-on d'un statisticien qui montrerait les dizaines, les centaines de tableaux inutiles qu'il a bien dû faire avant d'avoir mis au propre celui qui lui paraissait convaincant ? Que penserait-on d'un historien qui se contenterait de recopier, en annexe, tous les documents qu'il a consultés avant de trouver celui qui convenait à sa démonstration ?

### *Quelques règles*

1. Poser un problème en introduction (vous rédigez l'introduction à la fin !).

2. Faites votre démonstration point par point.

3. Sous chaque point, trouvez, parmi vos matériaux, le ou les « cas » sur lequel vous vous appuyez.

4. Exhibez ce cas en annexe ou en parallèle. C'est-à-dire :

— autonomisez-le (avec prudence : ne pas sortir une phrase de son contexte, ne pas sortir un événement de ceux avec lesquels il fait sens, restituez sa cohérence ;

— recontextualisez-le ;

— Reportez-vous au chapitre 7 pour les règles de transcription finale des entretiens et les règles de mise au propre /explicitation des observations.

5. Ne terminez pas sans avoir mis au net les compléments d'enquête (peut-être considérables, d'ailleurs) que nécessiterait une démonstration parfaitement convaincante. C'est là que vous pouvez suggérer un traitement de données statistiques, que vous aurez peut-être le temps d'effectuer vous-même par la suite. Inventez un « test » de confirmation /infirmation de votre propos : rien de tel pour vérifier que vous n'avez pas tenu simplement un discours rhétorique creux.

### Les principaux écueils

Ce sont le syndrome de l'énumération, la tentation littéraire, la complication inutile.

• *Le syndrome de l'énumération.* — Il guette ceux qui n'ont pas bien fait l'enquête : ils vont énumérer des données juxtaposées, non reliées entre elles, non mises en perspective. On leur reprochera une absence de raisonnement, un défaut de construction des données, un manque de confiance dans le pouvoir explicatif de la sociologie. On les suspectera de s'acquitter au moindre coût d'un exercice scolaire qui, fondamentalement, les ennuie. On leur dira qu'ils ne cherchent pas à démontrer quoi que ce soit, qu'ils alignent des cas sans savoir ce qu'ils veulent dire. Ce syndrome atteint ceux qui ne se sont pas posé assez de questions sur leur matériel, ceux à qui tout paraît évident, ceux qui manquent de capacité d'étonnement. Il ne devrait pas vous atteindre si vous avez suivi nos conseils pour l'analyse de vos matériaux (chapitre 7).

*Le remède :* le cas est grave. Si vous êtes atteint, retournez à votre matériel. Posez-lui des questions. Comparez les cas que vous avez eu le tort d'analyser séparément. A chaque fois, demandez-vous : pourquoi monsieur Dupont ne se comporte-t-il pas comme monsieur Dubois ? Restituez la cohérence des cas. Construisez les comparaisons pertinentes, les familles de cas, réfléchissez sur les proximités, les analogies, avant de réfléchir sur les différences. Bref, il faut que vous arriviez à être décontenancé : vos données doivent absolument vous paraître, à un moment ou à un autre, bizarres, inexpliquées. Vous souffrez peut-être d'un manque d'inquiétude scientifique, le monde est plat. Si cette pathologie persiste, posez-vous des questions sur votre intérêt pour la sociologie : vous aurez peut-être à changer de voie.

• *La tentation littéraire.* — Elle guette surtout les romantiques du terrain, ceux qui ont choisi l'enquête par rejet de l'abstraction et de la réduction propres à l'attitude scientifique. L'humeur antipositiviste a conduit récemment à plusieurs formes, plus ou moins insidieuses, de démission et d'abandon

des principes scientifiques, en sociologie et surtout en anthropologie. Il y a là un risque d'effacement de la frontière entre ethnographie et fiction qui devient gênant lorsqu'il est proposé en modèle à des étudiants.

Un conseil, donc : ne mélangez pas littérature et sociologie. Il n'est pas question de vous empêcher d'avoir des tentations littéraires, mais satisfaites-les ailleurs que dans un compte rendu d'enquête. Ne renoncez pas à la rigueur, ne vous laissez pas aller à des suppositions invérifiées ou à des « projections » (au sens psychologique du terme), à confondre imagination et observation. Cela ne veut pas dire que vous deviez faire ostentation de lourdeur et de complication sous prétexte de « faire scientifique ». Autant il est légitime d'écrire des « récits » littéraires, pourquoi pas à composante sociologique (par exemple, Georges Perec, Annie Ernaux), autant il est pernicieux de chercher à les faire passer sous l'autorité et la légitimité scientifiques.

Cet écueil se traduit par une enflure excessive d'images inutiles, par une recherche de détails dont vous ne tirez aucun autre parti que rhétorique. Ne vous inquiétez pas trop : ce que nous proposons est une lutte incessante contre soi-même, nous aussi ne sommes pas toujours à la hauteur de nos conseils !

*Le remède : éloge de la concision.* D'emblée, exercez-vous à faire des phrases courtes (pas de phrases alambiquées), des paragraphes courts. Titrez mentalement vos paragraphes : cela vous permettra de savoir où vous voulez en venir, puis de reconstituer intégralement votre raisonnement. Vous pouvez faire un plan détaillé, si besoin après coup ; utilisez tous les moyens possibles pour contrôler la rigueur de votre raisonnement. Puis relisez-vous. Commencez par supprimer les adverbes, les locutions qui expriment un doute poli. Assumez vos positions. Ne nuancez pas trop. Les adjectifs : faites-en un usage prudent, n'en utilisez qu'un à la fois, choisissez-le bien et demandez-vous pourquoi vous hésitez : la solution sera peut-être de n'en conserver aucun. Coupez vos phrases : non seulement vous fatiguerez moins le lecteur, mais vous serez amené à hiérarchiser ce que vous voulez dire, à clarifier, probablement à réduire votre texte.

De façon générale, faites attention aux mots que vous utili-



sez. Cherchez toujours le mot « juste » : utilisez sans restriction les dictionnaires (le *Littre* et le *Robert*, pour vérifier le changement de sens des mots à un siècle de distance). Vous restituez en effet une série de points de vue sur le monde social : chacun de ces points de vue s'exprime dans des mots, parfois à l'insu de ceux qui les prononcent. Vous devriez être bien placé pour savoir que les mots *portent*, qu'ils signalent un rapport au monde. Demandez-vous si vous rendez justice à ce que vous avez fait, vu, entendu, en utilisant les mots que vous utilisez.

Ne mettez pas en scène inutilement vos personnages, ne faites pas durer le suspense. Vous n'écrivez pas un roman policier. On vous saura gré d'être simple. On soupçonnera toujours l'enflure stylistique de n'être qu'un cache-misère : de masquer un manque de travail empirique, un manque de sérieux, un manque de rigueur dans le raisonnement. Excès de description sans concepts.

• *La complication inutile.* — C'est le principal défaut des étudiants, qui ne se rendent pas compte qu'il détruit jusqu'au projet même d'une entreprise ethnographique. La complication inutile consiste à obscurcir ce que vous devriez éclairer, notamment par un excès de conceptualisation hors de propos. On repère facilement les textes qui présentent ce défaut : ils attribuent une « efficace » à des termes abstraits. Par ailleurs, dans ces textes, on ne « voit » pas les enquêtés, on ne « voit » plus le terrain, on nage dans une théorie flottante qui écrase le terrain. C'est un signe que vous hiérarchisez l'univers d'une façon très intellectualiste : les textes deviennent sacrés et priement les données de terrain. C'est une façon regrettable mais compréhensible de s'adapter à un univers intellectuel qui, de fait, fonctionne souvent ainsi.

*Le remède : éloge de la simplicité.* Pour tout ce qui concerne ces questions liées à la manière de rédiger, et notamment pour éviter de dernier écueil (fréquent lorsqu'on est porté dans l'écriture par des modèles d'identification), on fera ici l'éloge de la simplicité. Faites la chasse aux néologismes. N'utilisez de termes abstraits que lorsqu'ils sont utiles, éclairants. Pesez chaque mot pour vérifier qu'il apporte un surcroît d'intelligibilité

et qu'il ne perturbe pas la compréhension. Ne lisez pas que des textes sociologiques, lisez des historiens, lisez, de temps en temps, des textes scientifiques. Faites la chasse aux jargons de toutes écoles. Sachez que les grands textes sont limpides : voyez Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique* ; voyez Mauss, *Les Variations saisonnières...* ; voyez Bloch, *L'Étrange Défaite*. Voyez Strauss, *Miroirs et masques*. Certes la sociologie fourmille de textes célèbres et obscurs mais c'est que, souvent, ils sont inachevés, propices à toutes les lectures et réinterprétations, riches de leurs ambiguïtés. Ne les imitez pas, ou pas tout de suite !...

### De la preuve à l'expérimentation

On accuse souvent l'ethnographe de *parler sans preuves*. Ou plus exactement, historiens d'un côté, statisticiens de l'autre, émettent des doutes sur la validité de la démarche ethnographique. Les historiens, parce que l'ethnographe, croient-ils, ne peut jamais exhiber l'équivalent de leurs cartons d'archives. Les statisticiens, parce que l'ethnographe est privé du viatique que représentent les « tests » statistiques. Pareille critique ne serait pas grave si les ethnographes étaient regroupés en une association professionnelle puissante. De plus, dans la mesure où l'enquête de terrain est utilisée par des sociologues, voire par des historiens, ceux-ci ont toujours à justifier devant leurs pairs l'usage d'une méthode aussi singulière. De fait, malgré l'usage d'un même terme (nous ne pourrions exhiber de « preuve »), ces deux critiques, qui convergent contre le travail de terrain, relèvent de deux univers de référence distincts.

### Archiver le travail de terrain

Du côté des historiens, la preuve par l'archive est de l'ordre de la preuve judiciaire : la question est celle de la qualité, de la « fiabilité » du témoin qui garantit la fiabilité du témoignage. Leur critique de l'ethnographe est donc une critique fondée sur la singularité de l'enquêteur : qui garantit qu'il n'ait pas falsifié ses sources ? Qui garantit qu'il n'ait pas inventé ce qu'il

raconte ? La réponse aux historiens consiste en une organisation plus collective et donc plus contrôlée du travail ethnographique.

- *Constituer des archives ethnographiques*<sup>3</sup>, dont le principe et les premiers éléments existent déjà au musée des Arts et Traditions populaires. Entre 1936 et 1955, tous les enquêteurs des grandes enquêtes collectives mises en place par la Commission des recherches collectives puis par le musée des ATP lui-même ont tenu des « journaux de terrain » qu'ils ont déposés, avec leurs documents d'enquête (photographies, plans, schémas, etc.). C'est une source déjà utilisée mais insuffisamment connue. On devrait multiplier ce genre de « dépôt ». Pas d'enquête publiée sans dépôt des cassettes et de journaux, sous conditions restrictives de consultation. On pourrait même imaginer que les pseudonymes (cf. plus bas) soient « déposés » avec une liste des noms réels des enquêtés, sous réserve de consultation tardive (type archives privées).

- « *Revisiter* » le terrain des prédécesseurs. C'est ce qu'ont fait, plus ou moins systématiquement, les anthropologues américains. Jusqu'à présent, les anthropologues de la France n'ont pas manifesté un goût particulier pour cette pratique<sup>4</sup>.

- *Disqualifier les enquêtes de terrain* dont le compte rendu ne livre aucune donnée sur la façon dont l'enquête a été menée (dates, longueur, collaborations, présence de l'enquêteur, etc.).

### Le travail de terrain

Des expérimentations singulières. Du côté des statisticiens, la preuve statistique est de l'ordre d'un raisonnement fondé sur l'échantillonnage dont le fondement est l'interchangeabilité des enquêtés : si je ne trouve pas monsieur Dupont au téléphone, je le remplace par monsieur Durand qui, comme lui, est français,

---

3. On doit cette idée à Hervé Sciardet que l'on remercie ici.

4. En 1980, nous avions demandé à Lucien Bernot d'autoriser un stage ethnographique à « Nouville », ce qui nous fut refusé.

employé, entre 30 et 39 ans, marié, deux enfants, et habite un F4 en région parisienne ; que l'un vienne de perdre son père et l'autre soit sur le point de divorcer ne fait rien à l'affaire. Le raisonnement porte sur des personnes singulières mais sur la relation entre plusieurs variables (les employés de cette catégorie ont tant de chances de voter Le Pen si leur père votait à droite mais tant si leur père votait à gauche). On peut, bien sûr, avoir choisi de mauvaises variables. Mais un bon statisticien ne se risquera à aucune conclusion sur les chances d'une personne singulière de voter Le Pen.

Rappelons d'abord que nous ne sommes pas dans une logique de l'échantillon : ce que nous observons ne « vaut » pas pour une autre population que celle que nous avons enquêtée directement. De ce point de vue, nous entrons dans la catégorie des monographies. Pour autant, nous n'abdiquons pas toute ambition à la généralisation. Simplement nous ne généralisons pas sur des « individus » ou des « populations », mais sur des « processus » et des « relations ». Et surtout, nous entrons dans une logique cumulative : nous nous essayons à des interprétations et des hypothèses, par définition générales, qui ont vocation à être contestées, ici et ailleurs.

Nous apportons une pierre, à notre modeste mesure, à l'édifice cumulatif qu'ont édifié nos prédécesseurs. Loin de chercher l'originalité théorique à tout prix, et la table rase, nous nous situons dans une tradition scientifique solide, même si elle n'est pas reconnue universellement, et nous avançons sur le terrain déjà bien balisé de la description des relations sociales.

- La présence de l'enquêteur agit comme un *catalyseur* sur les relations sociales préexistantes : il sert de révélateur à des conflits et à des classements locaux, il devient un enjeu dans des rapports de force qu'il ne connaît pas encore et qu'il maîtrise encore moins. Au fur et à mesure qu'il reste sur le terrain, il deviendra le confident, l'otage, le témoin, le juge, la providence, l'aide : il représente, d'une certaine façon, le « monde extérieur », il est un enjeu dans la représentation que les personnes rencontrées se font d'elles-mêmes et veulent présenter vis-à-vis d'un « public ».

• Après ce premier temps d'enquête, à l'aveuglette, l'enquêteur forge une première interprétation de ce qu'il a déclenché. C'est alors que sa présence rend possible une véritable « expérimentation » où le cobaye n'est pas l'enquêté, comme celui-ci le croit parfois, mais bien la relation qui se noue entre enquêteur et enquêté. L'enquêteur est alors à même de faire des prévisions sur l'évolution de ses relations avec les enquêtés. Qu'il les note. Qu'il prenne le temps de les observer. Il se trompe parfois. Il a souvent vu (prévu) juste. Il pourra se targuer d'avoir une interprétation convaincante, du moins à ses propres yeux, quand il aura vu se confirmer un certain nombre de ses prévisions concernant des personnes singulières.



La vraie ressource de l'ethnographe, c'est sa chronique d'enquête. Une fois son enquête achevée, il pourra prédire non seulement l'attitude des enquêtés à son égard, mais aussi les relations qui se nouent entre les différentes personnes qu'il observe ; il pourra prédire les réactions des uns ou des autres à tel ou tel événement extérieur. Il aura même parfois le plaisir d'entendre, en condensé, toute son interprétation validée par un discours entendu au hasard d'une conversation, qui reprend l'ensemble des mots dont il a patiemment fait l'analyse, l'ensemble des formules qu'il a appris à repérer et à interpréter. Alors la boucle est bouclée. Cela n'arrive pas très souvent mais, au moins, sachez que cela peut arriver. Il est clair, dans ces conditions, que l'horizon d'attente de l'ethnographie, ce n'est pas la généralité d'une loi universelle, mais la généralisation partielle : sous telle et telle condition, dans tel ou tel contexte, si tel événement (action) a lieu, alors tel autre événement (réaction) devrait suivre. Ce qui nous importe, ce n'est pas l'action individuelle mais la forme de la relation interpersonnelle. C'est ce qui nous permet de tenir à égale distance l'individualisme méthodologique (qui postule les singularités individuelles comme des « explications » des relations sociales) et l'hypostase des collectifs (qui postule les « classes », les « groupes » ou les « forces sociales » comme des « explications » des actions individuelles).

## Conclusion

Vous avez rédigé votre mémoire, ou votre thèse, et l'avez soutenu : vous avez été jugé, loué, critiqué. Or trop souvent votre mémoire restera en l'état, consultable seulement en bibliothèque universitaire. Si votre travail a été particulièrement apprécié par vos enseignants, efforcez-vous, avec l'aide de certains d'entre eux, de le publier, d'en faire au moins un article, au mieux un livre pour la thèse. Bien sûr, vous aurez à retravailler votre texte, parfois longuement. Mais, pour ceux qui veulent s'engager dans la carrière de chercheur, c'est un investissement indispensable. N'hésitez pas à demander conseil à vos examinateurs pour savoir ce qui mérite d'être publié (tel chapitre plutôt que tel autre). N'attendez pas trop pour le faire, il vaut mieux battre le fer quand il est chaud. Rédigez donc un projet d'article, montrez-le autour de vous, notamment à l'enseignant qui vous l'a conseillé, corrigez-le en fonction des critiques qui vous ont été faites, puis envoyez-le au comité de rédaction de différentes revues de sociologie ou d'anthropologie. La procédure de lecture y est anonyme et ne prend en compte que la qualité scientifique du texte et non les qualités sociales de l'auteur.

Pour accroître la visibilité des bons comptes rendus d'enquêtes de terrain réalisés par les étudiants, il faudrait, entre autres, créer, en ethnographie, l'équivalent pour les maîtrises du prix Maitron (du nom de l'historien social, Jean Maitron), qui est décerné chaque année à un mémoire de maîtrise d'his-

toire sociale par un jury national composé de professeurs d'histoire. L'étudiant lauréat voit alors, l'année suivante, son mémoire publié en livre. Belle récompense. Mais nous n'en sommes pas encore là. Contentons-nous d'espérer qu'un jour la discipline soit suffisamment forte et institutionnalisée pour qu'une telle initiative voie le jour...

## Postface

### Pour une ethnographie sociologique

Que vaut l'enquête ethnographique ? A quoi bon ce travail de fourmi, cette obsession de la précision, cette modestie rigoureuse ? Votre travail d'enquête et d'analyse n'est pas un effort solitaire, il s'inscrit dans une double tradition de recherches, en anthropologie et en sociologie, dont ce *Guide* a tenté de tirer les enseignements et dont nous allons ici systématiser les principes et retracer à grands traits l'histoire.

Ce qui définit en propre l'enquête ethnographique, par opposition aux autres modalités de la production des données en sciences sociales, c'est que l'enquêteur/chercheur est seul responsable de son travail du début à la fin : du projet de recherche à l'enquête et à l'analyse puis au texte définitif. Cette absence de délégation est la condition *sine qua non* du contrôle de l'ethnographe sur ses données, de son style particulier de travail, qui repose sur le va-et-vient entre théorie et empirie, entre fabrication des données et fabrication des hypothèses, entre vérification des données et vérification des hypothèses. C'est la même personne qui définit son thème, choisit son terrain, trouve ses interlocuteurs et négocie avec eux, observe, interprète les données qu'il a ainsi produites, et publie les résultats sous une forme destinée à être lue au moins par des enseignants, au mieux par d'autres lecteurs (rapport de recherche, article, etc.). Cette règle de non-délégation ressemble beaucoup à l'exigence historienne d'un *travail de première main*. Il ne s'agit nullement d'interdire à l'ethnographe, non plus qu'à



l'historien, l'utilisation d'analyses produites par d'autres (ce serait renoncer à toute ambition de cumulativité). Mais il s'agit, en lui demandant la « preuve » qu'il est allé sur le terrain (comme l'historien aux archives), de s'assurer qu'il a bien les moyens de rapporter son matériau à son contexte.

C'est ce qu'en anthropologie on a appelé la « révolution malinowskienne » : le refus d'une anthropologie « de cabinet » ; le refus de confier l'enquête à des intermédiaires ; la prise de conscience du caractère crucial de la fabrication des données et, plus profondément, du rôle de l'enquête et de l'enquêteur comme « révélateur » de la « société indigène ». Un des exemples les plus frappants en est le travail de Gérard Althabe [5] sur Madagascar où les enquêtés ont rejoué, devant l'enquêteur et pour lui, la décolonisation récente. La réflexion menée par les anthropologues sur le contexte colonial de leur science, le rapatriement de l'anthropologie dans les anciennes métropoles, l'apparition d'anthropologues issus des anciennes colonies, tout cela a contribué à accentuer la dimension réflexive de la discipline et sa méfiance devant la prétendue *objectivité a priori*, donnée d'avance, des matériaux d'enquête. C'est au contraire à l'enquêteur de mener à son terme un travail d'objectivation non tant de ses caractéristiques personnelles que des conditions historiques, sociales et politiques de sa rencontre avec les enquêtés.

L'enquête ethnographique se construit comme une suite d'interactions personnelles qui rendent possible la présence longue de l'enquêteur sur le terrain. C'est à prendre au sérieux ce qui se passe lors de l'enquête que nous vous avons invité ici, dans la droite ligne de la tradition anthropologique et en accord avec une sociologie attentive aux conditions de production de ses données.

### **Les trois conditions de l'enquête ethnographique**

Il faut que soient réunies trois conditions pour la conduite d'une enquête ethnographique : que le milieu enquêté se caractérise par un degré élevé d'interconnaissance ; que l'enquêteur se donne les moyens d'une analyse réflexive de son propre tra-

vail d'enquête, d'observation et d'analyse ; que l'enquête elle-même soit de longue durée pour que s'établissent et se maintiennent entre enquêteur et enquêtés des relations personnelles.

### Interconnaissance

Le terme est d'abord utilisé par Marcel Maget<sup>1</sup> ; son analogue, dans la sociologie anglo-saxonne, est celui de « groupe primaire » (*primary group*). Milieu ou groupe d'interconnaissance désigne un ensemble de personnes en relation directe les unes avec les autres ou plus exactement qui disposent, les unes sur les autres, d'un certain nombre d'informations nominales. C'est le cas chaque fois que l'on peut dire : « Ici (dans tel village, telle entreprise, tel quartier, telle école, telle association, etc.), tout le monde se connaît. » Les interactions personnelles, de face à face ou médiatisées par un moyen de communication (téléphone, courrier), sont des *actualisations ponctuelles* de cette interconnaissance. Lors de certains événements publics, l'interconnaissance à la fois se construit et se donne à voir : c'est le cas lors des mariages par exemple, qui mettent en présence non seulement deux groupes de parents (ou parentèles) censés se fondre en un à cette occasion, mais surtout deux groupes d'interconnaissance (ce qui permet de ne pas distinguer, de ce point de vue, parents et amis des mariés).

L'interconnaissance (qu'on devrait dire personnelle pour souligner qu'elle réunit des individus dotés d'un *nom propre*, patronyme officiel ou surnom) distingue l'interaction personnelle de l'interaction anonyme. On en a un bel exemple à l'occasion de l'événement suivant (raconté comme une « bonne blague » par son héroïne).

Mme A.B. manœuvre sa voiture sur un parking public. Une voiture heurte la sienne. Les deux conducteurs sortent : on est en présence d'une interaction anonyme typique entre deux inconnus réunis accidentellement. Mme A.B. reconnaît son cousin, qu'elle voit tous les mois. Ils s'embrassent chaleureu-

---

1. « Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques », *Bulletin de psychologie*, VII, 7-8, avril 1955, p. 375-382, republié in *Cahiers d'économie et de sociologie rurales*, 11, 1989, p. 79-91.

sement. L'interaction personnelle remplace soudain l'interaction anonyme. Ce qui fait beaucoup rire Mme A.B., c'est la stupeur des spectateurs qui s'attendent sinon à une dispute, du moins à une froideur respectueuse et qui ne comprennent pas que l'interaction ait changé de nature.

Sans interconnaissance, pas de terrain, pas d'enquête ethnographique. C'est là une règle d'or qui ne souffre aucune exception. C'est la condition, *du côté du milieu enquêté*, pour faire jouer la « dynamique » de l'enquête, la transformation de l'enquêteur en allié ou en ennemi potentiel, la possibilité d'enchaîner les entretiens et d'observer les interactions personnelles. Cela ne veut pas dire qu'il soit impossible *d'enquêter* hors milieu d'interconnaissance : simplement, ce sera une enquête d'un autre type.

Levons deux ambiguïtés. Tout d'abord, interconnaissance ne veut pas dire harmonie. Tout milieu d'interconnaissance est traversé de ragots, de conflits, de concurrence, d'enjeux, de petites ou de grandes batailles (Élias [87]). Ensuite, on peut être en relation d'interconnaissance avec quelqu'un sans l'avoir jamais vu. Il suffit de connaître son nom et certaines de ses caractéristiques (par exemple, le cousin d'Amérique qui débarque un matin et ravive ses relations de parenté). Mis en présence l'un de l'autre, les deux interlocuteurs, *en se nommant*, sont pris dans une relation dont les termes préexistent à leur rencontre. C'est le principe du parrainage dans certaines associations (quelqu'un se porte garant de votre moralité) ; c'est le principe des relations de parenté (qui préexistent aux interactions) ; c'est aussi le principe des alliances dans l'enquête ethnographique : on peut dire, en quelque sorte, que votre *réputation* vous a précédé. En effet qui dit interconnaissance dit réputation.

### Réflexivité ou auto-analyse

Il s'agit cette fois non plus d'une condition portant sur l'objet (comme l'interconnaissance) mais d'une condition portant sur le travail de l'enquêteur lui-même : il doit sans cesse analyser ce qui se passe en le rapportant à ce qu'il fait.

Le ressort de l'enquête ethnographique, ce qui fait *voir* et

*entendre*, c'est la surprise : elle est offerte par le dépaysement, dans le cas classique ; elle est conquise par la distanciation, dans le cas de l'enquête en terrain familier. Cette surprise ne vaut pas pour elle-même, au premier degré ; elle vaut comme *comparatisme en acte* : si je suis surpris, c'est que je m'attendais à autre chose. Il faut alors expliciter ce à quoi je m'attendais et ce qui est advenu : c'est la différence entre les deux qui fait sens. Premier usage de la réflexivité : l'explicitation des surprises. Deuxième usage : l'analyse de l'interaction d'enquête. L'ethnographe ne prévoit pas le déroulement de son enquête ; il ne suit pas un protocole préétabli qui dicterait sa conduite en toute occasion. Il saisit les opportunités du terrain, il prend les pistes qui s'ouvrent, mais en les contrôlant au plus près, après coup. La réflexivité est aux antipodes du nombri-lisme stérile : elle consiste à rapporter l'enquête à ses conditions sociales de possibilité. Parmi ces conditions, les caractéristiques objectives de l'enquêteur, telles qu'elles sont perçues par les enquêtés, sont importantes : non pas pour elles-mêmes, mais dans l'analyse des multiples interactions d'enquête.

Vous pouvez faire l'expérience vous-même : on ne dit pas les mêmes choses à un homme et à une femme, à un jeune et à un vieux, à un homme en cravate et à un homme en jogging, le matin et le soir, dans une salle de conseil d'administration et dans un café enfumé, sur le pas de la porte et dans le salon, etc. Chacun s'adapte sans cesse au cadre de l'interaction et aux caractéristiques de son interlocuteur. Pourquoi en serait-il autrement en enquête ?

La conséquence de cette évidence trop souvent inaperçue — que toute donnée d'enquête est produite lors d'une interaction — est une alternative.

- Soit l'interaction d'enquête est une interaction anonyme. L'anonymat de l'enquête n'est pas une métaphore : l'enquêteur ne se présente pas « en personne » mais comme un représentant, un délégué, de son institution (INSEE, SOFRES, etc.) ; il assure l'enquêté que sa réponse est anonyme, c'est-à-dire à la fois que son nom ne sera pas divulgué mais aussi que son nom ne compte pas ; cet enquêté-là vaut pour d'autres, il a été tiré au hasard, il n'est qu'un numéro, pas un nom propre, pas une personne. La véritable question porte, dès lors, sur le modèle

qui aide l'enquêté à penser cette relation anonyme et à s'y adapter : micro-trottoir, enquête fiscale, enquête sociale, sondage électoral ? Peut-être tentera-t-il de la transformer en relation personnelle ?

- Soit l'interaction d'enquête est une interaction personnelle. C'est le parti pris par l'ethnographe. La principale question porte alors sur les raisons pour lesquelles l'enquêté accepte d'entrer dans cette relation personnelle et, conjointement, sur la perception qu'il a de son interlocuteur : veut-il lui rendre service (il l'identifie à un fils, une nièce, un étudiant qu'il faut aider) ? Veut-il le prendre à témoin d'une injustice, de sa bonne foi, etc. ? Veut-il le convaincre, le prévenir, se donner en exemple ? Veut-il s'assurer d'avoir raison, se rassurer ? La relation d'enquête engage à présent non plus une institution et un numéro, comme dans le cas précédent, mais deux personnes.

Enfin, troisième usage de la réflexivité, la « présentation du témoin ». Vous allez livrer un récit de votre enquête, une suite d'observations, quelque chose qui s'apparente à un « témoignage ». On peut espérer que vous serez un meilleur témoin que d'autres : moins distrait, plus attentif, formé à rendre compte d'une situation sous différents points de vue, etc. Il n'empêche que votre témoignage ne vaudra que rapporté à vos caractéristiques personnelles. « Tout témoin a besoin d'un état civil », écrit Marc Bloch [80]. Vous voici donc, encore une fois, porté à expliciter les conditions objectives qui rendent compte de votre point de vue.

### *Longue durée*

Il s'agit cette fois non d'une condition portant sur l'objet, ni d'une condition d'analyse, mais d'une condition portant sur l'enquête elle-même : elle doit être « de longue durée ». Un mois ou un an, qu'importe, dirons-nous. Mais certes pas trois ou quatre jours de temps en temps. Pourquoi ? Parce que le temps passé sur place ouvre la possibilité de véritables « rencontres », de véritables « échanges différés », d'un jeu sur le temps avec vos enquêtés. Un bref passage livre l'enquêteur pieds et poings liés à ses contacts locaux, en général des notables ou des personnages officiels en charge, au moins infor-

mellement, des relations avec le public ou les étrangers : les « informateurs » ou les « correspondants » des enquêtes d'autrefois. Seule une installation, bien sûr provisoire, lui procure une véritable identité : un nom propre, un lieu, une adresse, où le trouver si on le cherche. Il aura une place, à part certes, mais une place dans le milieu d'interconnaissance, il aura une réputation, on saura « qui » il est et ce qu'il fait là.

Interconnaissance, réflexivité, longue durée : trois ingrédients qui rendent possible l'enquête ethnographique. Mais il n'est pas question pour autant de s'enfermer dans l'enquête interpersonnelle (observations et entretiens) et de négliger les apports des documents et des statistiques.

### La combinaison des méthodes

Il serait absurde d'opposer les différentes méthodes les unes aux autres. Bien au contraire il faut faire feu de tout bois à condition de toujours se rappeler *comment* telle ou telle « donnée » a été fabriquée. L'ethnographe utilise toutes sortes de documents qui préexistent à son enquête : statistiques administratives ou privées, journaux locaux, archives publiques ou privées.

La spécificité du travail de l'ethnographe ne réside pas dans son enfermement au niveau « micro » ou au niveau « local ». D'abord il existe des milieux d'interconnaissance sans base locale, étendus et puissants (que l'on songe à une ethnographie de la bourgeoisie financière, des hauts fonctionnaires). Ensuite, ce qu'il observe au long de son enquête dans un milieu d'interconnaissance, ce sont des processus qui pourront être observés ailleurs, sous certaines conditions ; ce sont aussi des phénomènes qui mettent en jeu des éléments qui dépassent largement l'échelle du milieu d'interconnaissance à laquelle il travaille : le rapport à l'État, l'intériorisation des normes, etc. (Schwartz [52]).

Cette spécificité ne réside pas non plus dans un refus du comptage, comme le fait croire la fausse opposition entre sociologie qualitative et sociologie quantitative. En effet, l'ethnographe compte tout ce qu'il peut et utilise toutes les données

quantitatives à sa disposition. Simplement, il se demande toujours ce qu'il compte (d'où proviennent ses catégories de classement) et se trouve donc en phase avec les analyses critiques des résultats statistiques.

Sa véritable spécificité tient dans son refus d'une division du travail qui déléguerait la fabrication des données à de simples exécutants. Ce qu'il y perd en extension (ses données originales paraîtront toujours ridiculement maigres aux adeptes des « grandes » enquêtes), il le gagne en rigueur : à l'exception de quelques variables qui ne souffrent pas le malentendu (qui sont principalement les données de l'état civil sur lesquelles repose la démographie), il est le seul en état de rapporter les déclarations des enquêtés à leurs contextes d'énonciation. Mais il est, de ce fait, capable d'énoncer des hypothèses sur les résultats statistiques des enquêtes par questionnaire, hypothèses qui pourront être vérifiées statistiquement : ainsi peut-il découvrir, sous une « variable statistique », les différents processus qui ont conduit à y classer telle ou telle réponse et peut-il amener à « reformuler » des variables, élément essentiel, trop souvent passé sous silence, du travail du statisticien. Symétriquement, il serait absurde que l'ethnographe n'ait pas connaissance des enquêtes statistiques qui concernent, de près ou de loin, son thème d'enquête.

Nous plaiderons ici non pas forcément pour que l'ethnographe se fasse statisticien ni le statisticien ethnographe, mais pour que cessent les batailles contre des moulins à vent. La sociologie « qualitative » se méprend souvent sur le travail réel des sociologues quantitativistes (qui font d'ailleurs rarement un effort de transparence et préfèrent la batterie rassurante des tests au récit des tâtonnements nécessaires à la création de variables efficaces et des minuties créatrices du nettoyage des données). Ces derniers affichent d'ailleurs en général un certain mépris pour le manque d'ambition ou de rigueur des ethnographes (à qui il arrive de dériver vers la fiction ou la provocation subjectiviste). Souhaitons que, parmi les nouvelles générations, cette méconnaissance réciproque s'estompe.

## **Des outils d'analyse**

### **L'ethnographe et les « points de vue »**

Mais pourquoi le regard ethnographique est-il intéressant ? Pourquoi serait-il meilleur que le regard des participants ordinaires ? La question agite les sciences sociales : certains sont persuadés que les savants en sciences sociales ont à leur disposition, comme les physiciens et grâce à leurs outils statistiques, une connaissance supérieure aux connaissances ordinaires sur le monde social. D'autres dénie toute spécificité au *social scientist* qui ne peut faire mieux que mettre en forme le point de vue des participants. Pour notre part, nous nous contenterons de souligner que seul l'ethnographe a le temps, les moyens et la disponibilité mentale pour restituer tour à tour l'ensemble des différents *points de vue* sur un événement, pour faire le tour d'une situation.

On peut reprendre l'exemple célèbre de Merleau-Ponty : le Panthéon, dit-il, n'est rien d'autre que la somme des points de vue que l'on peut prendre sur lui. Il n'y a pas de perception possible sans point de vue. On peut dire la même chose, bien sûr, de l'observation. On ne peut espérer prendre un point de vue totalisateur, on peut seulement tenter de totaliser différents points de vue.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait qu'un point de vue possible pour l'observateur, de même qu'il n'y a pas un point de vue indigène unique : il y a autant de points de vue (sur un objet, un lieu, un événement public, une interaction) qu'il y a de « places » objectives. Ces « places » sont les positions occupées physiquement dans l'espace à différents moments et les positions relatives occupées par chacun dans une interaction : les positions sociales de chacun, leurs histoires antérieures, leurs rapports de force commandent, à des degrés divers, les places occupées dans l'espace et dans l'interaction.

Ces *points de vue* ne sont donc pas attachés à la subjectivité intérieure de chaque individu mais à sa place objective dans une situation et, pourrait-on ajouter, aux objectifs qu'il poursuit (ce que Husserl appelle « intentionnalité »). Interviewez par exemple une jeune femme qui attend un enfant, puis



revoyez-la lorsque l'enfant a six mois. Ce n'est pas sa « subjectivité intérieure » (par définition stable, comme son caractère ou sa personnalité) qui explique les transformations qu'ont subies ses perceptions du monde extérieur : elle juge à présent de la chaleur et du froid, du bruit et du silence, de la saleté et de la propreté, à partir de leurs effets sur le nourrisson ; elle perçoit les objets au ras du sol (que bébé prend et met dans la bouche) ; elle perçoit le temps en fonction des horaires de repas et de sommeil de l'enfant, etc. Autre exemple, la perception d'un champ par celui qui le cultive (qui juge de l'état d'avancement des cultures, de leur densité) n'a rien à voir avec la perception désintéressée du citadin ni avec la perception intéressée du chasseur.

L'intériorité individuelle (domaine invisible dans lequel nul ne pourrait pénétrer) est un produit de l'évolution historique : voilà qui fut démontré par Mauss ([92] dans son « travail sur la notion de personne »), par Élias ([88], dans ses travaux sur l'intériorisation des contraintes et de l'autocontrôle), par des travaux d'histoire littéraire qui mettent en relation cette idée de l'intériorité avec la naissance du journal intime.

Une fois évacué ce mythe de l'intériorité, nous voici plus à l'aise pour restituer des « points de vue » différents du nôtre et pour rapporter notre point de vue à notre place objective. Il n'y a pas de fatalité à l'enfermement subjectiviste, pas non plus nécessité de « sympathiser » à outrance pour « entrer dans l'intériorité » d'autrui ; on peut (et il faut) faire varier les points de vue et les rapporter à des places. C'est ce que permettent de faire :

— l'observation (qui est aussi écoute, indiscrète, des remarques, des conversations),

— l'entretien (surtout si l'on arrive à faire décrire des événements, des situations auxquelles on a soi-même assisté),

— des « questions test » (on fait en situation une hypothèse sur le point de vue de X ou de Y et on la teste immédiatement en posant une question).

La perception est liée à ce que l'on connaît de l'objet perçu et à ce que l'on veut en faire. Ainsi, un artiste-peintre en visite dans des jardins ouvriers s'exclame sur la couleur d'un banc fraîchement repeint (il est là, en partie, pour trouver des maté-

riaux pour ses tableaux et s'intéresse particulièrement aux couleurs). Son interlocuteur se moque : « On va pas faire de frais ici, on a trouvé une bombe à peinture d'un gosse (le banc est violet pailleté), c'est vraiment pas terrible, mais c'est pas grave. »

Il n'y a donc pas de « vérité objective » d'une situation : il y a des vérités subjectives partielles et la vérité objective (celle que peut découvrir l'analyste par comparaison, par étude systématique) est elle-même partielle. L'analyste a sur les participants un avantage incontestable : il a du temps et il est, suppose-t-on, désintéressé. Mais son point de vue n'est, lui aussi, qu'un point de vue. Il a donc la charge de restituer les autres points de vue. C'est une spécificité irréductible des sciences sociales (ou humaines) par rapport aux sciences naturelles : nos « objets » pensent et leurs points de vue, leurs interprétations, ont des effets sur l'événement étudié.

Certaines places aident à restituer une série de points de vue différents : l'extériorité (à condition de faire effort pour entrer dans le jeu) ; la trahison (ou, du moins, l'expérimentation successive de plusieurs points de vue) ; le porte-à-faux ; le fait d'être pris pour confident par plusieurs personnes en relation. De façon générale, restituer la diversité des points de vue suppose d'abandonner ses certitudes, d'accepter le malaise, de mettre entre parenthèses le confort d'une place unique. Vous pouvez facilement faire, dans votre vie quotidienne, des exercices de *décentrement de point de vue*.

### Analyser des cas singuliers

Pourquoi s'intéresser à des *cas singuliers* ? Comment analyser les individus dans l'enquête ethnographique ? D'abord commençons par dire que l'individu ethnographique n'est ni un atome statistique ni une intériorité romanesque. Il ne s'agit pas de s'intéresser à des « êtres d'exception », à des personnages de roman, à des génies solitaires (telle Athéna sortie tout armée du crâne de Zeus), ni même à des *personnalités exceptionnelles*. Il n'est pas besoin de « pénétrer » dans les multiples recoins métaphoriques de l'intériorité des personnes rencontrées, ni de chercher la fusion de deux « consciences intérieures ». Nous

n'écrivons pas un roman. L'individu ethnographique n'est pas non plus un individu représentatif : bannissons cette horrible expression de notre vocabulaire. Les enquêtés ne valent pas à la place d'autres, ils ne valent que pour eux-mêmes, ils ne sont pas interchangeables. De ce point de vue, l'enquête ethnographique diffère radicalement de l'enquête statistique. C'est bien cette personne-là, M. Martin, que nous avons eue en face de nous, dont nous rendons compte, que nous devons « expliquer » ou « comprendre »<sup>2</sup>. Ce sont ses actes et ses discours que nous devons analyser.

Un individu, pour l'analyse ethnographique, n'est pas un atome de base, inexplicable parce qu'il serait une variable explicative (comme le consommateur avec ses « préférences » dans la théorie économique). Au contraire, il est le résultat d'un processus, il est le produit d'une *histoire* qu'on peut dire aussi bien « sociale » que « personnelle » : à la fois le produit des multiples interactions personnelles dans lesquelles il a été pris depuis sa naissance et le produit des multiples références culturelles et linguistiques auxquelles il a été exposé et qu'il s'est appropriées successivement. De sorte qu'on peut lire son histoire, sa trajectoire, comme la rencontre entre plusieurs histoires collectives.

Que l'individu soit un produit des interactions suffit à distinguer l'interactionnisme (où l'interaction est l'atome de base) de l'individualisme méthodologique (où l'individu est l'atome de base). Qu'il soit le produit des histoires collectives dont il est le point d'interférence entraîne l'utilisation, pour analyser une biographie, de chronologies comparées : chaque titre de colonne désigne une de ces histoires dont il est le produit (Chamboredon [84]).

Cette conception ethnographique de l'individu est aussi à l'œuvre dans certains travaux de microhistoire : non ceux qui se réclament explicitement du primat de l'individu (et qui sont d'ailleurs plus à l'aise avec certaines techniques statistiques) mais ceux qui, comme Carlo Ginzburg dans son fameux

---

2. A la suite d'une tradition scolaire, on a souvent opposé « expliquer » (qui serait du côté de l'objectivité) et « comprendre » (qui serait du côté de la subjectivité). Pour notre part, nous croyons que la « subjectivité individuelle » est un phénomène objectif dont les sciences sociales doivent rendre compte. Ce qui rend l'opposition caduque.

ouvrage *Le Fromage et les vers*, lisent à partir d'une interaction (celle entre un meunier frioulan accusé d'hérésie et ses juges) la série des histoires indépendantes qui se croisent à cette occasion.

### Analyser des processus

Pour sortir de l'alternative infernale individu/forces sociales (d'un côté les tenants d'un individualisme radical, de l'autre les tenants des déterminismes globaux), on dispose du concept de *processus* : les situations échappent aux individus et, pour autant, aucun *deus ex machina* ne tire les ficelles. Un processus, c'est le déroulement d'une situation (par exemple, un match de football) où les actes de chacun comptent, où rien n'est joué d'avance et qui, pour autant, échappe à chacun des participants. C'est ce qu'Élias [86] appelle une « configuration en mouvement », un *système mobile de places*.

L'un de ces processus a été décrit et analysé en détail par l'anthropologue et psychiatre britannique Gregory Bateson [6] : il s'agit d'une interaction à deux partenaires dont la dynamique propre a des effets sur le comportement de chacun ; une sorte de spirale interactive. Bateson a nommé ces interactions duelles « schismogenèse » (ou genèse du schisme, c'est-à-dire de la différenciation individuelle). Il en a décrit trois types, les deux premiers dans le cadre d'une anthropologie du rite, le troisième dans le cadre de la psychiatrie :

— la *schismogenèse symétrique* où chacun des partenaires est entraîné à imiter, à reproduire, à dépasser le comportement de l'autre : c'est le cas, par exemple, de la *vantardise*. Chacun se doit d'en rajouter sur les affirmations de l'autre. On peut expliquer ainsi le déclenchement de certaines disputes : c'est toujours l'autre qui a commencé ;

— la *schismogenèse complémentaire* où chacun adopte une attitude contraire à celle de l'autre et ce, de plus en plus. Exemple : l'autorité et la soumission. Plus A est autoritaire, plus B se montre soumis ;

— le *double bind* (double lien) : deux personnes en relation (par exemple une mère et son enfant) communiquent quelque chose à un niveau et son contraire à un autre niveau, ce qui

fabrique un piège relationnel. La mère peut signifier en paroles qu'elle aime son enfant et le rejeter physiquement ou encore le couvrir de baisers en lui disant qu'elle le déteste. Un bon exemple de ce piège est l'ordre : « Sois spontané », logiquement impossible à suivre (la spontanéité ne pouvant, par définition, se commander) ou encore l'affirmation : « Tu dois m'aimer. »

C'est en psychiatrie que Bateson a analysé ce troisième processus qui peut conduire à la schizophrénie. Élias a rapatrié le concept de la psychiatrie à la sociologie et en a élargi le domaine de validité à des relations d'interdépendance moins spécifiques que les interactions de face à face<sup>3</sup>.

L'analyse ethnographique a tout à gagner à se concentrer sur ce qu'elle sait déjà faire, décrire non des états mais des *processus*, décrire des actions prises dans des interactions, décrire le déroulement et l'enchaînement des situations *du point de vue* de chacun des partenaires. Elle peut s'appuyer sur les résultats des autres méthodes d'enquête (statistiques et archivistiques) pour comprendre de quoi dépend ce qu'elle observe. L'ethnographie pourrait dès lors contribuer sereinement, et en toute légitimité, au progrès des sciences sociales.

### **L'ethnographie redécouverte ?**

Pourtant, elle est aujourd'hui encore, en France du moins, en butte à une double série de critiques. Les savants fascinés par les chiffres reprochent à l'ethnographe de ne jamais apporter de « preuves » (sous-entendu statistiques) de ce qu'il avance. Ils n'admettent pas que la description des processus et des situations dans lesquels sont prises des personnes singulières puisse apporter une pierre à l'édifice général de la connaissance des hommes en société (pour parler comme Marc Bloch). Le pointillisme ethnographique n'est pourtant qu'un principe de méthode, non un manque d'ambition, et si l'ethnographie devait s'arrêter à des résultats du type « La marquise de Beaumont sortit, le vendredi 3 novembre 1983, à 5 heures », elle ne

---

3. *Engagement et distanciation*, Fayard, 1993 (Presses Pocket, 1996), p. 75.

vaudrait pas une heure de peine. Les savants fascinés par les cartons d'archives reprochent à l'ethnographe le manque d'homogénéité de ses sources et, surtout, l'absence de fiabilité de ses « témoins » (enquêteur et enquêtés). Ils ne prêtent aucune attention ni aucun crédit aux exigences de contextualisation des « données », par l'auto-analyse et par l'enquête de terrain.

Parallèlement à ces critiques qui contestent la validité scientifique de l'enquête ethnographique, celle-ci fait l'objet, aujourd'hui, d'une double redécouverte par certains courants de la sociologie française. Du côté de la sociologie du travail et des professions, l'observation systématique apparaît comme le meilleur mode d'accès à l'objectivité des pratiques (Fournier [63] et Peneff [65]). Du côté de la sociologie de l'action<sup>4</sup>, l'ethnographie apparaît comme le meilleur moyen d'isoler des « compétences », des « dispositifs » et des « formes d'action » que l'on pourra retrouver ou compléter ailleurs.

Dans les deux cas, le retour à l'ethnographie s'est fait grâce au détour par certains courants interactionnistes de la sociologie américaine, de Everett Hughes [50] à Anselm Strauss [95, 96]. Il a conduit à oublier d'autres pans de l'histoire de l'ethnographie et en particulier sa « version française », certes inachevée et chaotique, mais qui peut apporter quelques lumières sur l'histoire spécifiquement française des raidissements disciplinaires.

### *L'ethnographie, point de convergence entre l'histoire des Annales et la seconde école durkheimienne*

Rappelons en deux mots la situation des sciences sociales en France avant 1914. L'école durkheimienne fonde, sur une base philosophique, une nouvelle *science* qui veut dégager des « lois sociales » sur le modèle des lois naturelles de la physique (c'est ce qu'on appelle l'ambition « nomologique »). Sa radicalité (elle doit s'opposer à la psychologie et à l'histoire) lui fait mépriser l'individu et l'événement, poussières concrètes

---

4. BASZANGER Isabelle et DODIER Nicolas, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *RFS*, XXXVIII, 1997, p. 37-66.

qui doivent disparaître devant les données construites par le savant. L'histoire connaît elle aussi, avec Langlois et Seignobos, une période fondatrice ; l'accent y est au contraire mis sur l'établissement critique des « faits », qui ne peuvent être que des actes individuels et des événements datés et qui, loin de pouvoir être construits par les interrogations du savant, s'imposent à l'historien, une fois qu'il a mis en œuvre toutes les techniques d'authentification et de datation des documents d'archives. A cette époque il n'existe pas d'anthropologie au sens actuel mais une visée anthropologique de la sociologie (Durkheim étudie les sociétés primitives autant que la société contemporaine et son école publie de remarquables travaux en anthropologie religieuse, par exemple) et une multitude d'études de folklore. Le folklore se définit comme l'étude des « cultures populaires » et intéresse les sociologues (par exemple Robert Hertz, jeune durkheimien brillant, publie une étude d'anthropologie générale sur la prééminence de la main droite et une étude de folklore sur le culte d'un saint dans les Alpes [18]) mais surtout les érudits locaux qui y cherchent de prétendues « survivances » qu'ils veulent soit combattre (c'est souvent le cas du folklore religieux, dénoncé par l'Église comme superstitions depuis longtemps) soit magnifier pour trouver des racines raciales aux « peuples de France ».

Dans l'entre-deux-guerres, la situation change fortement. En sociologie l'école durkheimienne a perdu son chef (décédé en 1917) et beaucoup de ses chercheurs. L'histoire au contraire se renouvelle avec vigueur. C'est le moment de la naissance (1929) d'une revue majeure, les *Annales d'histoire économique et sociale*, sous la direction de Lucien Febvre et de Marc Bloch. On peut dire que l'histoire et la sociologie font alors chacune un pas vers l'ancien adversaire. Les historiens des *Annales* sont nourris de sociologie durkheimienne en ce qu'ils veulent arracher leur discipline à la désolante manie du petit fait isolé, acte individuel ou événement ; pour autant ils ne subissent pas la tentation nomologique des premiers durkheimiens. De leur côté les « seconds » durkheimiens, et principalement Marcel Mauss, ont entendu la critique historique : il ne sert à rien de s'évertuer sans cesse à purifier les faits sociaux et à les décontextualiser, il faut en restituer la complexité événementielle. C'est le

sens, rarement aperçu, de la formule célèbre de Mauss : un « fait social total ». Durkheim isolait des « faits sociaux » pour les traiter comme des variables statistiques, les décontextualiser, les « désindividualiser » : c'est le modèle du *Suicide*. Seul compte le fait nu du suicide, et leur nombre : les caractéristiques individuelles du suicidé, le contexte de l'événement ont disparu. On est aux antipodes de l'historien avide de « chair humaine » que décrira Marc Bloch. Au contraire, Mauss, en analysant un potlatch, ne fabrique pas un « fait » potlatch qu'il pourrait additionner à d'autres. Il le considère dans sa complexité singulière et événementielle, il lui accorde une attention toute monographique et ne le disqualifie pas pour son absence de « pureté » et de reproductibilité.

« Ce sont des "tout", des systèmes sociaux entiers dont nous avons essayé de décrire le fonctionnement [...]. Il y a dans cette *observation concrète de la vie sociale* le moyen de trouver des faits nouveaux [...]. Dans les sociétés, on saisit plus que des idées ou des règles, on saisit des hommes, des groupes et leurs comportements » ([92], p. 275). On trouve ici la trace de la révolution malinowskienne<sup>5</sup>.

Les enquêtes de folklore ont bien failli devenir le terrain d'entente de ces deux disciplines qui s'étaient ainsi objectivement rapprochées. La technique de l'enquête ethnographique n'a pas encore été adaptée à la France : on se contente souvent d'enquêtes ponctuelles et extensives ; mais on fait des enquêtes. Celles-ci intéressent Mauss, qui définit le folklore comme l'étude de « tout ce qui n'est pas officiel ». Elles intéressent Lucien Febvre qui fonde, en 1935, avec l'appui de Marc Bloch, une petite « commission des recherches collectives » où travailleront deux folkloristes, André Varagnac et Marcel Maget. Malinowski daigne visiter l'un de leurs terrains, en

---

5. Mauss et Bloch ont eu tous les deux conscience de cette convergence. Mauss écrit à la suite du passage cité plus haut : « Les historiens sentent et objectent à juste titre que les sociologues font trop d'abstractions et séparent trop les divers éléments des sociétés les uns des autres. Il faut faire comme eux : observer ce qui est donné. » Bloch reconnaît sa dette à l'école sociologique fondée par Durkheim tout en la critiquant pour son dédain de l'événement et de « la vie la plus intimement individuelle ». Puis il ajoute : « Du moins, si l'on ne tient pas compte des assouplissements qu'à la première raideur des principes nous vîmes peu à peu apportés par des hommes trop intelligents pour ne pas subir, fût-ce malgré eux, la pression des choses » ([81], p. 76).



Sologne. Un premier Congrès international de folklore est organisé à Paris : la discipline s'envole ! Las, nous sommes en 1937, l'Allemagne, pionnière dans la discipline avec les pays d'Europe de l'Est, envoie des représentants nazis, la guerre et l'Occupation sonneront le glas de l'entreprise. Peu de traces resteront après-guerre de ce rapprochement prometteur. Maget poursuit le sillon entamé avec son *Guide* et d'autres textes remarquables, en particulier pour leur analyse acerbe des intellectuels et leur réflexivité, comme ces « Problèmes d'ethnographie européenne » [39] que tout ethnographe devrait connaître<sup>6</sup>. Mais l'anthropologie s'éloigne de la sociologie, l'histoire oublie son intérêt pour les enquêtes contemporaines et l'ethnographie métropolitaine, malgré les efforts de Maget, sort affaiblie de l'époque structuraliste.

### L'institutionnalisation de la sociologie et le refus de l'ethnographie

Parallèlement c'est dans l'immédiat après-guerre que la sociologie française s'institutionnalise : elle prend alors pour emblème méthodologique l'enquête statistique par questionnaire en important la méthode du *survey research* née aux États-Unis dans les années 1930. En France, la coupure entre sociologie et anthropologie se radicalise ; au contraire, l'anthropologie sociale britannique restera nourrie de concepts sociologiques et, au sein même de la sociologie américaine, certains courants s'appuient sur des références anthropologiques. Cette rupture a entravé longtemps la circulation des méthodes d'enquête entre les deux disciplines<sup>7</sup>. Tandis que la sociologie s'affirme comme discipline universitaire et scientifique (création du Centre d'études sociologiques en 1946, de la licence de sociologie en 1958, naissance en 1959-60 des prin-

---

6. Un recueil de ces articles est actuellement en préparation.

7. A l'exception de P.H. Chombart de Lauwe, ancien élève de Mauss, qui est peut-être le seul ethnologue de formation à avoir rapatrié en sociologie la méthode de l'observation directe. Dans les années trente, Mauss a donné, à l'Institut d'ethnologie, des instructions d'enquête à ses élèves qu'il encourageait à partir sur le terrain. Ces « instructions » auxquelles il attachait beaucoup d'importance devaient rendre ses étudiants « capables d'observer et d'enregistrer les faits correctement » ; elles ont été consignées dans son livre posthume [1], préfacé par une de ses élèves, Denise Paulme.

cipales revues dans la discipline, développement de départements de sociologie à l'Université dans les années soixante), l'anthropologie s'affirme comme courant philosophique (avec le structuralisme) et s'éloigne vers la littérature (avec Michel Leiris). Les sociologues de la nouvelle génération veulent rompre avec la sociologie théorique et réaliser des enquêtes, avec le « souci d'appuyer la nouvelle discipline sur la méthode statistique, instrument de fondation et de légitimation du caractère scientifique de la sociologie » (Chapoulie [56]). L'enquête par questionnaire donne lieu à de nombreuses discussions : échantillonnage, construction des variables, vérification des hypothèses, tests statistiques. L'enquête de terrain, mise en avant momentanément dans la première phase du travail de l'équipe de Georges Friedmann (1946-1950), est progressivement marginalisée, et finalement évincée au profit d'enquêtes statistiques qui apparaissent plus fiables sur le plan de la « preuve » et de la représentativité. Comme le dit Jean-Daniel Reynaud (alors jeune chercheur au CES auprès de Georges Friedmann) : « [A l'époque] il y a eu une très grosse discussion, beaucoup d'échanges [...]. Le thème c'était la sociologie empirique américaine, même si cet adjectif ne désigne pas précisément de quoi il s'agissait, il n'y a aucun doute que ce qui était fascinant, c'était ce modèle-là, un modèle où on apportait la preuve, on chiffrait, on utilisait des méthodes largement inspirées de la psychologie sociale [...]. Nous avons une sorte de paradigme de la démonstration : nous avons des données, ces données sont quantifiables, on peut les représenter sous forme de tableau à double entrée et il y a des tests : ça c'est le début des années cinquante » (Chapoulie [56], p. 356). Une stricte division du travail sépare alors théoriciens et enquêteurs ; les seconds sont le plus souvent les humbles servants des premiers, les « professeurs ».

Les enquêteurs qui travaillent par observation participante ne font pas confiance à leurs matériaux : ils écrivent peu, se censurent, toujours incertains quant à la validité de leurs résultats de recherche (trop pointus, trop parcellaires), impressionnés au moment des exposés de recherche par le déploiement de preuves statistiques de leurs collègues travaillant par questionnaire. Le témoignage de Jacqueline Frisch-Gauthier (jeune

chercheuse au CES à la fin des années 1940, enquêtant quatre ans en usine) est à cet égard éloquent : « Il y a eu une chose qui m'a beaucoup gênée, qui a fait que je ne suis pas allée jusqu'au bout de ma démarche [...]. Quand je faisais un exposé, j'avais toujours les réflexions : "ça n'est pas représentatif", "mais est-ce que ça a une portée généralisable" [...] et j'ai fini par être inhibée, si bien que j'ai rédigé un certain nombre de choses, mais je ne savais pas comment leur donner une portée générale — bien sûr c'était limité à une usine, c'était mon sentiment propre qui faisait que j'avais l'impression que ça allait au-delà, mais je ne suis pas sortie de cette impasse » (Chapoulie [56], p. 354). Elle abandonne ensuite la méthode de l'observation participante pour réaliser des études qui reposent sur l'usage de la démarche dite alors « scientifique ».

A vrai dire, l'enquête de terrain « à la Malinowski » ne s'était pas imposée en France sans ambiguïté. L'anthropologie et le folklore avaient longtemps utilisé des médiateurs relais, des correspondants locaux, des « informateurs » indigènes ou encore des monographies locales rédigées par des amateurs éclairés (curé ou instituteur en métropole, missionnaire ou administrateur aux colonies). L'enquête de terrain y fut soit extensive (voyages rapides d'enquêteurs munis d'une grille de recueil des données), soit monographique (guidée par une autre grille, à visée d'exhaustivité et de standardisation, qui fut critiquée sous le nom de monographie à tiroirs). La monographie locale eut son heure de gloire en sociologie rurale et en ethnologie de la France. Deux idées coexistaient : en sociologie comme, auparavant, en géographie régionale, celle d'une carte de France des monographies ; en anthropologie, celle de l'exemplarité miraculeuse du cas (*case study*), qu'il soit moyen ou polaire. La méthode buta d'abord sur la question de la généralisation puis fut attaquée au nom de l'inconsistance sociale du village, sans que jamais soit levée l'ambiguïté entre la monographie systématique, dite « à tiroirs », et l'enquête de terrain à la Malinowski. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que l'ethnographie française ait préféré oublier son passé, colonial et métropolitain, et trouver ses justifications dans ses versions américaines ou anglaises.

## Vers une ethnographie sociologique ?

Certes, cette période est derrière nous. Au début des années 1980, la crise des grands modèles théoriques (marxisme, structuro-fonctionnalisme) et la critique des enquêtes statistiques par les ethnométhodologues ont amené à redécouvrir les vertus de l'observation et celles de l'enquête de terrain. Entre-temps Bourdieu avait fait œuvre d'anthropologue (*Esquisse d'une théorie de la pratique, Le Sens pratique*) et de sociologue (*La Distinction*) sur fond d'ethnographie sociologique (*En Algérie et en France*). Les historiens aussi, à leur façon, découvrent l'ethnographie ou, plus précisément, l'étude intensive de cas singuliers, soucieuse de restituer des trajectoires individuelles plutôt que de broser des tableaux et des récits à échelle macroscopique. Le courant actuel de la microhistoire à l'italienne rencontre bien des préoccupations du *fieldworker* : suivi des carrières individuelles, importance du « détail », doute méthodique sur les catégories de classement et d'analyse. Serions-nous donc revenus à une configuration aussi favorable que celle des années trente où historiens, sociologues et anthropologues pouvaient se retrouver autour de la notion d'*observation*, entendue non comme une technique codifiée mais comme un style d'attention au monde social ?

Plusieurs indices révèlent néanmoins la position toujours dominée de l'enquête ethnographique dans la sociologie française contemporaine à la différence des États-Unis : faiblesse de la littérature spécialisée ; absence d'une revue de sociologie « qualitative » ; faible place accordée aux enquêtes ethnographiques dans les revues scientifiques et surcroît de preuves exigées du *fieldworker* par ses *referees* (lecteurs anonymes) au moment de la publication ; refus d'accorder une place importante aux notations ethnographiques toujours sous la menace d'une suppression par l'éditeur (elles ne « font » pas assez scientifiques, semblent des détails inutiles qui encombrant le « vrai » texte « théorique ») ; absence de postes universitaires fléchés sous ce label dans la section de sociologie.

Voilà qui signale la forte résistance du monde des sociologues professionnels à considérer le travail ethnographique comme un mode de recherche sociologique aussi scientifique

— aussi « noble » — que le travail statistique. Voilà aussi pourquoi nous avons voulu, en pratique et pour les futurs praticiens de l'ethnographie, combattre la division entre anthropologie et sociologie et promouvoir, à notre modeste mesure, une *ethnographie sociologique*.

## **Postface à la deuxième édition (2002) Actualité de la recherche ethnographique**

Depuis la première édition de cet ouvrage en 1997, le paysage français de la recherche ethnographique s'est profondément transformé. Quatre facteurs peuvent rendre compte de son extraordinaire vitalité aujourd'hui, à la jonction entre sociologie et anthropologie : l'affaiblissement relatif de la sociologie quantitative, à la fois pour des raisons de technicité, de coût et de défiance devant le positivisme supposé de la recherche quantitative ; le rapprochement entre anthropologie de Soi et anthropologie de l'Autre, lié à la critique du Grand Partage entre la « civilisation moderne occidentale » et toutes les autres, mais aussi à la nécessité renouvelée d'appréhender certains phénomènes à l'échelle mondiale ; la porosité plus grande des frontières entre sociologues et ethnologues sur des thèmes ou des cultures (par exemple, en France, entre sociologues et ethnologues de la famille contemporaine) ; enfin, l'ouverture plus grande des ethnographes français à la recherche internationale. Parallèlement, l'histoire de l'ethnographie française est à présent mieux connue, et des archives européennes de l'ethnographie devraient voir le jour, sur le modèle des archives européennes de l'archéologie. Seule l'organisation collective des ethnographes n'a pas progressé : la question cruciale de la déontologie est restée pendante<sup>1</sup>.

---

1. Cette postface est la reprise largement modifiée, par Florence Weber, de son article paru en anglais sous le titre « Settings, interactions, and things. A plea for multi-

Signe de maturité ? L'ethnographie s'accommode désormais de positions théoriques et épistémologiques opposées et commence à les expliciter. Pour comprendre les débats, parfois confus, qui divisent les partisans de la méthode ethnographique en France, il faut distinguer trois lignes de clivage. La première est institutionnelle. Elle oppose sociologues et anthropologues sur fond de faiblesse universitaire de l'anthropologie, qui ne dispose pas d'un premier cycle autonome. La seconde est épistémologique. Elle oppose des chercheurs attachés à l'idéal scientifique de rigueur et de description positive des phénomènes sociaux défendu en 1968 par Bourdieu, Chamboredon et Passeron dans *Le Métier de sociologue*, pour qui l'ethnographie pose de manière particulièrement aiguë le problème de l'objectivation des conditions sociales de la production scientifique, et des intellectuels tentés par le relativisme post-moderne, qu'il soit inspiré par la critique littéraire, par une sociologie « interprétative » qui relit Max Weber à travers Georg Simmel, ou par la psychanalyse, et pour qui les difficultés propres à l'ethnographie nourrissent un scepticisme radical, proche du nihilisme, envers le caractère « scientifique » des sciences de la société (songeons par exemple à Baudrillard ou à Maffesoli). Le troisième clivage, d'ordre théorique, oppose entre eux des courants ou des écoles au sein de chaque discipline. On pourrait, pour le résumer rapidement, le rapporter au statut de l'individu dans les sciences sociales. Entre les différents courants individualistes, pour qui les stratégies des acteurs suffisent à expliquer les phénomènes sociaux, et les courants qui continuent à raisonner à l'échelle de groupes sociaux plus vastes, classes sociales, groupes professionnels ou groupes de statut, l'ethnographie se réclame souvent, mais pas toujours, d'un interactionnisme méthodologique qui lui permet de prendre en compte les individus non comme les atomes de base de la description, mais comme le résultat d'interactions et de processus qui leur préexistent, au premier rang desquels les différentes modalités de la socialisation.

---

integrative ethnography », *Ethnography*, vol. 2 (4), 2001, p. 475-499. Nous remercions Loïc Wacquant pour son aide lors de cette version antérieure, et les éditions Sage de nous avoir autorisés à en republier de larges extraits (© Sage Publications Ltd, 2001).

Pour emprunter la terminologie proposée dans un important article par deux ethnographes du monde médical [Baszanger et Dodier, 1997], l'ethnographie intégrative, à la manière de Malinowski, rapporte directement les cas observés à une « culture » ou à une « société » données ; l'ethnographie narrative, issue du courant postmoderne, critique radicalement toute prétention de la description ethnographique à l'objectivité. Tandis que l'ethnographie narrative finit par se diluer dans le récit rhétorique de l'enquête de terrain, d'où elle ne peut plus sortir, ce que Baszanger et Dodier nomment l'ethnographie intégrative s'accompagne de positions culturalistes avec risque d'hypostase des collectifs. La première constitue l'ethnographe en acteur principal de l'histoire racontée, la seconde, sans y prendre garde, fabrique des acteurs collectifs imaginaires, « la France », « la classe ouvrière », « l'État » ou « le consommateur », et leur prête des capacités cognitives ou sentimentales, comme si ces acteurs étaient de chair et de sang. Dodier et Baszanger ont proposé de surmonter l'impasse dans laquelle se trouve chacune de ces deux approches au moyen d'une « ethnographie combinatoire » qui tient compte des « mondes possibles » et des choix individuels. Nous défendrons ici l'idée que cette troisième conception de l'ethnographie, parce qu'elle rapporte les comportements individuels à une condition humaine universelle — position incontestable d'un point de vue politique : nous sommes tous des êtres humains partageant, au titre de cette commune humanité, les mêmes droits —, finit par oublier les appartenances locales et le poids des diverses socialisations et, finalement, par perdre sa capacité explicative en raisonnant sur des acteurs interchangeables, tous également adultes et détachés de leur histoire culturelle et sociale, comme le font les modélisations individualistes.

Quelle que soit son approche, l'ethnographe, comme l'historien, est forcément confronté à une question dérangeante : comment dégager son analyse des coordonnées spécifiques de son terrain ? À quels phénomènes de portée plus générale rapporter ses observations localisées ? Comment sortir du simple récit d'enquête (ethnographie narrative) pour viser non pas une « personne générique » (ethnographie combinatoire), mais la diversité des réalités sociales auxquelles son enquête lui a



donné accès ? L'ethnographie intégrative tenait sa réponse avant même que la question soit posée : l'ethnographe observait directement la « société » ou la « culture » dont ses informateurs étaient les représentants, les porte-parole. Son terrain était une version microcosmique d'un monde distant ou disparu. L'ethnographie narrative, découvrant avec inquiétude à la fois la question et la réponse, devenue soudain inadmissible, a renoncé à son statut de connaissance scientifique. Enfermée dans un « ici et maintenant » strictement indépassable, elle s'est condamnée à n'être plus qu'une forme mineure de littérature. Comme Baszanger et Dodier, le temps me semble venu, pour l'ethnographie, de dépasser ces deux approches et de se reconstruire comme un outil des sciences sociales. Mais sur quels fondements théoriques ? Sommes-nous condamnés à observer, comme l'ethnographie intégrative, le représentant supposé d'un groupe, qu'il soit autoproclamé ou construit par la relation avec l'ethnographe, ou, comme l'ethnographie combinatoire, une personne générique, sans caractéristiques sociales, qui réagit à une situation donnée comme « nous tous » le ferions ? En d'autres termes, quelle « totalisation ethnographique » est possible ?

On voudrait défendre ici un renouveau de l'ethnographie intégrative qui, tout en intégrant la prise en compte des relations d'enquête et l'analyse des interactions, se soucie d'analyser précisément 1) la complexité et l'imbrication de diverses appartenances collectives, 2) les significations indigènes des interactions liées aux scènes sociales dans lesquelles elles se situent, et 3) la construction des personnes par les interactions et par les choses appropriées. On se propose d'appeler « ethnographie multi-intégrative » cette suite de totalisations partielles qui s'attachent à décrire les collectifs d'appartenance, les scènes sociales et les histoires personnelles.

### **Ethnographie et sociologie en France aujourd'hui : une nouvelle donne**

Après une histoire mouvementée, faite d'oublis et de redécouvertes, l'ethnographie semble aujourd'hui arrivée à matu-

rité. S'y rencontrent deux principaux courants internationaux, tous deux à la charnière entre la sociologie et l'anthropologie sociale : la tradition de l'anthropologie sociale britannique, marquée par son attachement à la sociologie durkheimienne ; une tradition sociologique américaine, dans laquelle se sont croisés l'anthropologie, le journalisme de la première école de Chicago [Chapoulie, 2001] et la phénoménologie, elle-même sensible à la sociologie de Max Weber comme le montre l'œuvre de Merleau-Ponty. En France, l'ethnographie connaît une naissance précoce, dans la personne de Robert Hertz, jeune sociologue de l'école durkheimienne qui, parallèlement à des travaux théoriques fondés sur la compilation de matériaux ethnographiques, a conduit de part en part une enquête de terrain à la frontière des Alpes françaises et italiennes (Hertz [18]). Son décès prématuré pendant la Première Guerre mondiale n'a pas permis que ces études « de plein air », alors prônées par les géographes, acquièrent une légitimité en sociologie. Réinventée par importation de la méthode malinowskienne dans une anthropologie sociale en voie de constitution, dans les années 1930, l'ethnographie connaît quelques réussites marquantes, comme *La Tarasque* de Louis Dumont [1951], et une première institutionnalisation, avec le *Guide d'étude directe des comportements culturels* de Marcel Maget [2], mais peine à s'imposer dans une sociologie alors vouée au culte des données statistiques. C'est en anthropologie exotique qu'elle acquiert ses titres de noblesse, avec Claude Lévi-Strauss, qui la cantonne pourtant dans le rôle d'une humble description vouée à aider à construire des synthèses régionales (ethnologie des aires culturelles) et universelles (anthropologie). Germaine Tillion applique la méthode dans l'Algérie d'avant-guerre mais perdra toutes ses notes au moment de sa déportation dans les camps nazis pour ses activités de résistante, ce qui enlève à ses publications ultérieures la précision ethnographique sur laquelle elles sont pourtant fondées [Tillion, 2000]. Pierre Bourdieu applique à son tour la méthode enseignée par Marcel Maget à ses travaux sur la paysannerie dans le Béarn en 1962 [Bourdieu, 2002].

Dans les années 1970 et 1980, les anthropologues et les sociologues qui mènent des enquêtes directes sur le terrain

français s'ignorent. Dans l'entourage, parfois critique, de Pierre Bourdieu, on méconnaît les travaux pionniers des anthropologues Gérard Althabe, revenu de Madagascar, ou Jeanne Favret-Saada, revenue d'Algérie. L'ethnographie sociologique, issue des travaux menés autour de Pierre Bourdieu, ceux de Michel Pialoux sur le monde ouvrier, ceux d'Yvette Delsaut sur les cultures populaires, ceux d'Abdelmalek Sayad sur l'immigration algérienne, ne communique ni avec l'anthropologie urbaine et industrielle, qui peine à s'imposer dans un univers où les objets nobles sont les sociétés exotiques ou, à la rigueur, les anciennes sociétés paysannes, ni avec la sociologie qualitative, plus proche de la psychologie sociale, qui prône l'usage des biographies individuelles et des trajectoires de vie sans toujours prêter une attention suffisante à leur contexte historique, et qui se trouve en butte, de longue date, au mépris des sociologues statisticiens. L'illusion biographique, liée au caractère faussement cohérent des récits de vie rétrospectifs qui reposent sur une rationalisation de sa propre histoire, indispensable pour construire une personnalité stable, est critiquée par Bourdieu et ses proches, tandis qu'est dénoncé, dans le même temps, l'oubli des acquis de l'histoire sociale par une anthropologie structurale acquise aux mérites de l'histoire longue. L'anthropologie en terrain français connaissait alors de pleins succès, en participant à d'énormes enquêtes pluridisciplinaires sur des terrains localement circonscrits, comme le village breton de Plozévet ou le village bourguignon de Minot. La rencontre entre sociologie et anthropologie a failli se réaliser sur le terrain des études rurales, mais elle fut plombée par le partage implicite de l'objet, qui réservait la modernité agricole à la sociologie et la tradition paysanne à l'ethnologie, alors même que Bourdieu relisait la « modernisation de l'agriculture » comme une crise de reproduction de la paysannerie.

Dans les années 1980 et 1990, coexistent donc, et s'ignorent, deux courants principaux qui pratiquent l'ethnographie en France : une ethnologie de la France représentée surtout à Toulouse et à Aix-en-Provence, tournée vers l'anthropologie de l'Europe du Sud, et une sociologie des classes populaires issue des travaux de Pierre Bourdieu, mais parfois critique envers eux (Grignon et Passeron, [90]). Ces deux ethnographies ont en

commun une même définition de l'enquête ethnographique par interconnaissance et un même intérêt pour les appartenances collectives, qu'elles soient culturelles (ethnologie de la France) ou sociales (sociologie des classes populaires). La seconde, parce qu'elle dialogue avec la sociologie statistique, est plus soucieuse d'histoire sociale que la première. Parallèlement la découverte et la traduction, en France, des travaux de la sociologie urbaine américaine, au premier rang desquels la « première école de Chicago », soutient des recherches de terrain effectuées dans un certain isolement.

Le paysage des revues scientifiques reflète bien l'éparpillement des recherches ethnographiques et leur rattachement à des disciplines et à des courants différents. Côté anthropologie de la France, coexistent deux revues nées à des moments différents de la discipline. *Ethnologie française* a pris la suite des revues de folklore et d'ethnographie des années 1930 à 1950 ; elle est liée institutionnellement à la Société d'ethnologie française et au Musée national des arts et traditions populaires. *Terrain* a été créée en 1982 par la Mission du patrimoine ethnologique du ministère de la Culture, pour accueillir les travaux financés dans le cadre d'une ambitieuse politique de patrimonialisation des cultures. Toutes deux accueillent de plus en plus, depuis une dizaine d'années, des travaux de sociologues. Côté sociologie, après la revue *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, pionnière dans les années 1970, la revue *Sociologie du travail* s'est ouverte à des textes ethnographiques ainsi que, plus tardivement, la *Revue française de sociologie*. Des revues plus récentes, comme *Sociétés contemporaines* (dont un numéro spécial en 2000 est consacré à des observations inspirées de la seconde école de Chicago) accordent une place croissante à l'ethnographie. Plusieurs revues pluridisciplinaires ont été particulièrement accueillantes pour des travaux ethnographiques : *Études rurales*, où coopéraient historiens, géographes, sociologues et anthropologues, dès son origine (c'est là que fut publié l'immense article de Bourdieu sur le célibat paysan dans le Béarn), plus récemment *Genèses*. *Sciences sociales et histoire*, centrée sur le dialogue entre l'histoire et les autres sciences sociales. Cette dernière a publié des résultats d'enquêtes ethnographiques. Elle a également publié,

comme la revue *Enquête*, elle aussi pluridisciplinaire mais moins ouverte aux travaux de terrain, des textes attentifs aux conditions sociales du travail de terrain, renouant ainsi avec une tradition d'ethnographie réflexive (Schwartz, [52]) qui, de Gregory Bateson à Georges Devereux, refuse à la fois l'idéalisation du terrain comme expérience personnelle ineffable — idéalisation qui reste très présente dans l'anthropologie française [Olivier de Sardan, 2000] — et la dissolution de l'objet de recherche dans le récit de l'enquête et la fascination rhétorique pour l'écriture ethnographique, tendance beaucoup moins présente en France que dans l'anthropologie postmoderne américaine. Enfin, certains historiens français (autour de Bernard Lepetit et de Jacques Revel) avaient découvert et adapté, dans les années 1990, l'approche ethnographique, en particulier à travers l'œuvre de Fredrik Barth, la microhistoire italienne et, à un moindre degré, le courant allemand d'histoire du quotidien.

Entre 1997 — date de parution de ce *Guide* — et 2002, l'ethnographie a pris dans la sociologie française une place très importante, qu'il nous était impossible d'imaginer lors de la rédaction de cet ouvrage. Elle est enseignée dans de nombreuses universités, à la place des « méthodes qualitatives » qui, elles-mêmes, ont gagné du terrain en partie du fait de la difficulté éprouvée par les étudiants à entrer dans la technologie des enquêtes quantitatives. Plusieurs manuels ont été publiés [entre autres, Péretz, 1998 ; Copans, 1999 ; Arborio et Fournier, 1999]. Beaucoup de travaux scientifiques reposent à présent sur des enquêtes ethnographiques, dans des domaines aussi divers que les marchés financiers [*Politix*, 2000 ; Godechot, 2001], les bureaucraties publiques [Dubois, 1999 ; Cartier, 2001], le genre au travail [Arborio, 2001], la sociologie des musiciens d'orchestre [Lehmann, 2001], sans compter les études plus classiques sur les quartiers populaires [Lepoutre, 1997 ; Masclet, 2001] ou sur les sans abri [Soutrenon, 2001]. Malgré des doutes persistants sur sa rigueur, alimentés par le laxisme de ceux qui, restés en terrain néocolonial, sont moins soumis à la concurrence des méthodes quantitatives [Olivier de Sardan, 2000], elle a acquis le statut d'un outil classique de la sociologie, comme en témoigne par exemple un ouvrage

d'Henri Mendras [2000] qui souligne les apports fondamentaux de plusieurs enquêtes de terrain.

Parallèlement, plusieurs courants sociologiques, comme la sociologie du travail, la sociologie des organisations, la sociologie des réseaux, utilisent l'ethnographie en cherchant parfois une modélisation formelle des configurations relationnelles, à l'instar de certains historiens [Gribaudo, 1998]. De son côté, l'économie applique la théorie des jeux aux interactions sociales. Le défi d'aujourd'hui est d'inventer les bases d'une formalisation capable de restituer non seulement des relations entre individus pris comme atomes de description et isolés de leur histoire, mais aussi la façon dont ces individus sont de part en part constitués par ces interactions (processus de socialisation), elles-mêmes dynamiques (processus de schismogenèse), tout en restant attentifs à la diversité des atomes de description pertinents (parfois les individus physiologiques, parfois des groupes d'appartenance dont le fonctionnement diffère, collectifs de naissance, collectifs de cooptation, collectifs institutionnels au sens webérien du terme). Si ce défi était relevé, l'ethnographie ne s'opposerait plus à la modélisation mais, bien au contraire, y contribuerait.

Enfin, l'ancienne opposition entre sociologie quantitative et sociologie qualitative, qui fondait le mépris des premiers envers les seconds, tend à disparaître au profit d'une réelle complémentarité. Certains maîtrisent les deux démarches et les combinent dans leur travail personnel. Une alternative sans doute plus efficace consiste à constituer des équipes où coopèrent, à égalité et à tous les moments du travail empirique et de la formalisation par l'écriture (littéraire ou formelle), ethnographes et statisticiens. Pourtant, en dépit des multiples incitations institutionnelles — ou à cause d'elles — le travail d'équipe reste, dans les sciences de la société au contraire des sciences de la nature, plus affiché que réel.

### **Analyser des collectifs**

L'enquête ethnographique suppose, comme condition non pas philosophique mais tactique, que les personnes enquêtées

soient en relation les unes avec les autres. Ce sont ces relations, préexistant à l'enquête, qui permettent aux enquêtés de parler les uns des autres ou encore de parler de la même chose, du même lieu, des mêmes gens, des mêmes événements. Ce sont aussi ces relations qui sont directement observables par l'enquêteur au cours des interactions où elles s'actualisent : évitements, embrassades, conversations, services rendus, relations institutionnelles ou marchandes accompagnées ou non d'à-côtés personnels... Ce sont enfin ces relations qui expliquent l'accueil réservé par chacun à l'enquêteur en fonction de ce que les enquêtés eux-mêmes observent et remarquent à son sujet. L'enquête n'est pas une action (de l'enquêteur) exercée sur des enquêtés passifs : elle est une vaste « chaîne d'interdépendances » qui dure le temps de l'enquête, qui s'enclenche d'une certaine façon (les premiers moments de l'enquête sont décisifs) et qui poursuit sa dynamique propre. On le sait, elle progresse d'autant plus vite que l'enquêteur peut recueillir des commérages. L'ethnographe n'a pas à renégocier sa présence à chaque interaction : contrairement aux enquêteurs institutionnels travaillant sur un « échantillon » d'individus isolés, l'ethnographe est précédé non par une lettre officielle mais par une réputation, il est personnellement recommandé, il suit les contours d'un ou de plusieurs groupes, quelle que soit leur nature.

Ainsi, lors d'une enquête de terrain menée en 1978 dans un village bourguignon, Crépand, une première série de contacts pris à travers l'école primaire puis autour de la préparation d'une exposition sur le Crépand d'autrefois nous a permis d'enquêter auprès des agriculteurs qui entretenaient des liens amicaux avec la population ouvrière du village. On découvrit ensuite que ce mode d'entrée nous interdisait l'accès à un second groupe d'agriculteurs, plus fortunés, qui appartenaient à un groupe défini à la fois par son implantation spatiale (le haut du village contre le bas) et par sa position politique (il avait tenu la mairie pendant plusieurs décennies). L'appartenance à l'une ou l'autre de ces deux factions n'était pas exclusive d'un passage par l'usine, au sein de laquelle le clivage se maintenait tout aussi fortement. Non seulement il était impossible de passer, par recommandation, d'un groupe à

l'autre, mais le fait d'être reçus par les membres d'un groupe me valut d'être systématiquement évitée par les membres de l'autre.

Le récit de l'enquête, qui subsistait seul dans l'ethnographie narrative, devient, dans l'ethnographie multi-intégrative, un outil parmi d'autres de compréhension des événements observés. En effet, l'ethnographe travaille rarement dans un seul milieu d'interconnaissance, où tout le monde se connaît et dont personne ne sort, comme dans les exemples extrêmes du village de Marcel Maget [2] ou de la grande bourgeoisie des Pinçon [46]. Il travaille plus souvent à l'intersection de plusieurs groupes. Selon l'objet de son enquête, il s'intégrera à plusieurs de ces groupes ou à un seul. S'il travaille sur une école primaire, il s'intéressera aussi aux différents groupes auxquels appartiennent élèves et enseignants, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'école : il étudiera les interférences entre réputation scolaire et réputation dans le quartier, il verra des parents d'élèves et tentera de les resituer dans l'ensemble de leurs univers. Il ne s'agit pas là de mondes possibles, mais d'univers réels faits d'expériences partagées entre différentes personnes : ouvriers du même atelier, joueurs de la même équipe de foot [Renahy, 2001], parents d'élèves de la même école [Beaud, 1999], assistants au même enterrement. Ces expériences peuvent être partagées dans l'indifférence (nous nous croisons tous les jours aux mêmes sorties d'école mais n'y accordons pas la moindre importance, n'en avons jamais parlé), dans l'hostilité (votre fils a agressé le mien), dans l'émotion (nous pleurons le même défunt).

Si, dans ces univers partagés, l'interconnaissance est généralement la règle (je « connais » personnellement, plus ou moins bien, mes collègues d'atelier, les joueurs de mon équipe, les parents d'élèves de l'école de mes enfants, les personnes qui assistent à l'enterrement de ma mère), ce qui diffère, c'est le degré de cette interconnaissance, la fréquence des contacts, la structure du réseau, mais aussi le degré de cristallisation du groupe en question et sa nature. Pour analyser les groupes, l'ethnographe a à sa disposition les trois idéaux types webériens (voir les extraits de Max Weber choisis et commentés par Florence Weber, 2001) : l'institution, où les individus, occu-



pant des places immédiatement repérables (grâce à des objets comme les uniformes, les plaques sur les portes, les papiers à en-tête, etc.), détiennent une autorité qui ne doit rien à leurs qualités personnelles ; et deux groupes où l'interconnaissance personnelle joue un rôle fondamental, le « groupe traditionnel » auquel on appartient de naissance et le groupe « sectaire » ou « charismatique » auquel on appartient par cooptation. Dans ces deux derniers cas, le groupe peut être un milieu d'interconnaissance, c'est-à-dire un ensemble lâche de personnes qui, parce qu'elles ont une histoire au moins partiellement commune, partagent des connaissances, des références, des expériences, et jouissent d'une réputation individuelle. Même dans le cas des institutions au sens webérien du terme, souvent aussi appelées « organisations », la sociologie a mis en évidence depuis longtemps l'importance des milieux d'interconnaissance qui courent sous la façade officielle de l'institution (voir l'ouvrage classique de Crozier, Friedberg, *L'Acteur et le système*, 1977). Ce sont les termes d'adresse et de référence qui permettent de distinguer les places officielles (le chef de tel service, Monsieur le Directeur) des relations interpersonnelles (marqués par l'usage des prénoms ou des surnoms). Dans l'usage français du masculin, aujourd'hui abandonné, pour désigner les postes officiels, même lorsqu'ils étaient occupés par des femmes, il fallait voir la marque du sens de l'institution plus que celle du machisme (évident par ailleurs, mais pas dans cet usage linguistique) : c'est en effet dépouillés de leurs attributs personnels (dont le genre, d'évidence, fait partie, au même titre que les autres attributs du corps propre) que les individus (hommes ou femmes) sont portés à leur fonction officielle. La courtoisie faisait dire alors « Madame le Directeur », la politesse (usage de « Monsieur » ou « Madame ») s'adressant à la personne (terme d'adresse) et le titre à la fonction (terme de référence).

L'ethnographe cherche donc à rendre compte du fonctionnement objectif des collectifs, dans leur histoire et dans leurs relations : disjonction totale, intersections plus ou moins importantes, imbrications. Par exemple telle équipe de football, tel atelier d'usine, telle école, telle association, tel groupe de copains, etc. L'analyse configurationnelle s'impose ici : il

s'agit de comprendre les groupes à la fois dans leurs relations les uns avec les autres (un atelier dispose d'une personnalité collective dans ses rapports avec les ateliers voisins, comme une équipe avec les autres équipes, une école avec les autres écoles, etc.) et dans les relations que leurs membres entretiennent entre eux (de coopération, de rivalité, de subordination hiérarchique, etc.). L'analyse configurationnelle s'applique également aux institutions, puisqu'elle combine le point de vue interne (une institution est ce qu'en font ses agents) et le point de vue externe (une institution se définit par sa position relative par rapport aux autres institutions, alliées ou concurrentes, égales ou hiérarchisées). Il n'est pas question d'oublier pour autant la « lourdeur » des institutions, leur viscosité, qui tient au caractère objectivé des cadres et des décisions, produits de relations passées qui perdurent : la cristallisation, dans le monde matériel et dans les formes institutionnelles, des relations sociales. Bien souvent l'ethnographe reste aveugle à cette dimension qui pourtant justifierait pleinement son objectif de totalisation : car, au fond, la « société » ou la « culture » que l'ethnographe cherche à reconstituer doit son existence objective à de telles cristallisations. La sociologie urbaine, au contraire, lorsqu'elle était attentive à la morphologie et à l'espace, est restée fidèle à cette approche fondatrice portée par Maurice Halbwachs (voir par exemple *La mémoire collective*, PUF, 1968 [1950], p. 138-140).

L'ethnographie affirme donc *de facto* le primat de l'interaction sur les individus et les institutions, même si l'analyse du cadre de l'interaction, de ses formes et de son contexte, est centrale dans toute bonne description ethnographique et amène à restituer, au sein même du présent ethnographique, le poids des institutions et des objets, leur durée propre (le mort saisit le vif) ainsi que leurs manipulations et leurs réinterprétations incessantes par les individus.

### Norbert Elias : une ethnographie généralisée

Reprenant la conception webérienne de la sociologie comme science des groupes et l'analyse par Bateson de la dynamique des interactions deux à deux (processus de schismogénèse), Elias formalise l'analyse de la « société des individus » en rompant à la fois avec la société comme entité collective et avec les individus comme unités closes (*Homo clausus*). Norbert Elias rapporte cette opposition, caractéristique des sciences sociales de l'après-Seconde Guerre mondiale, entre « individualisme » et « holisme », au contexte international de la guerre froide. Il fait explicitement référence à Bateson dont il dit généraliser à  $n$  individus l'analyse de la dynamique des interactions deux à deux (Elias, *Engagement et distanciation*, Fayard, 1993, Agora Pocket, p. 74-75). Pour Elias, ce sont les chaînes d'interdépendance entre les individus qui permettent d'expliquer l'histoire comme processus. Ce sont ces chaînes et leur mouvement qui constituent l'objet d'étude des sciences de la société (y compris les sciences historiques). La formalisation d'Elias constitue ainsi une généralisation, à l'échelle universelle (totalité de l'histoire humaine depuis la préhistoire et sur l'ensemble de la planète), des principes mêmes de la description ethnographique, conduite pour sa part à l'échelle élémentaire (temporelle et spatiale) des événements et des objets directement observables. Cette lecture d'Elias comme généralisation de l'ethnographie interactionniste à la Bateson repose sur l'idée chère à Émile Durkheim et Maurice Halbwachs, que la différence entre les « libres courants de la vie sociale » et les institutions n'est pas une différence de nature — les uns comme les autres sont faits de relations sociales — mais une différence de cristallisation — les institutions,

→

comme les choses matérielles, sont des relations sociales cristallisées qui survivent aux individus. Le présent ethnographique, quant à lui, renvoie à la présence de l'observateur ; l'univers étudié est celui des interactions ou des cérémonies observables ou à la rigueur reconstituables par l'observateur. Bien que Bateson soit surtout reconnu en psychiatrie, on ne saurait oublier que sa théorie de la schismogenèse est issue de son travail ethnographique sur le rituel du naven (Bateson, [6]).

À ce niveau élémentaire, seules les interactions sont des événements directement observables dans leur totalité. Les interactions observées par l'ethnographe sont de différentes natures : interactions anonymes de face à face (auxquelles Erving Goffman a consacré son œuvre [voir par exemple Dubois, 1999], interactions fondées sur l'interconnaissance personnelle (auxquelles s'attache l'ethnographe des groupes primaires — parenté, voisinage, association [voir par exemple Retière [31] ou Renahy, 2001], interactions dans l'institution (auxquelles s'intéresse la sociologie des organisations et l'ethnographie du travail [voir par exemple Monjardet [24] ; Hochereau, 2000], cérémonies (objet de prédilection de la sociologie des religions et de l'anthropologie exotique (voir par exemple pour une application au terrain français Bromberger [28]), interactions médiatisées (depuis l'écriture [voir Fabre, 1993], jusqu'à Internet [voir *Réseaux*, 2001]).

### **D'une scène à l'autre : analyser les interactions**

Pour analyser les interactions, l'ethnographe dispose d'un autre outil conceptuel, celui de « scène sociale » : l'univers de référence et de socialisation dans lequel les interactions prennent sens pour leurs partenaires. Les scènes sociales peuvent

être des milieux d'interconnaissance peu cristallisés et n'impliquant aucune appartenance collective ; elles peuvent être des groupes de diverses natures. Dans tous les cas, certains éléments du contexte contribuent à fixer les interprétations que donne chacun de l'événement auquel il participe ; des interprétations différentes du même événement ont d'autant plus de chances de coexister que l'événement prend sens dans plusieurs scènes sociales [F. Weber [21], F. Weber, 2000].

La « scène sociale » ne se réduit pas à l'espace de coprésence physique de plusieurs individus, comme chez Goffman. Au contraire, un espace de coprésence peut être à l'intersection de plusieurs scènes : par exemple, lorsque j'emmène le mercredi mes enfants déjeuner à la cantine de mon bureau, j'effectue une superposition (risquée, puisque les normes de comportement ne sont pas les mêmes dans les deux scènes) entre scène professionnelle et scène familiale. En revanche, une scène sociale comprend souvent un ensemble de « sites » reliés entre eux par une définition commune de la situation et par l'interconnaissance des participants. De ce point de vue, la scène sociale ressemble au « champ » défini par Pierre Bourdieu, surtout dans ses premières formulations, qui combinaient l'analyse webérienne et l'apport de l'interactionnisme (« Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de Sociologie*, 1971, 12, p. 295-334). L'ethnographie met l'accent non sur le fonctionnement structural des champs, mais sur la réalité des chaînes d'interdépendance qui les constituent. Elle restitue les interactions effectives et actualisées, y compris les interactions à distance, par lesquelles cheminent les informations et les jugements qui déterminent les pratiques et les actes. Surtout, elle met au centre de l'observation la question de l'intersection des différentes scènes sociales, intersection qui entraîne deux conséquences possibles : le malentendu (dans quelle scène sommes-nous ? à quel titre agissons-nous ?), le cumul dynamique des positions (positions de pouvoir qui se multiplient plutôt que de s'additionner lorsqu'elles sont détenues dans différentes scènes ; positions de faiblesse, également). C'est ce cumul dynamique qui explique l'attitude différente des individus envers les intersections des scènes sociales : l'évitement (crainte du cumul des infériorités), le jeu avec elles

(usage plus ou moins dénié du cumul des supériorités). Seule une exigence d'égalité sur les différentes scènes assure la neutralité de l'intersection (F. Weber [21]).

Par exemple, les relations entre un conseiller principal d'éducation et les surveillants qu'il a sous ses ordres prennent sens dans la scène sociale que constitue le lycée où ils travaillent ; mais lorsque l'un de ces surveillants est aussi son fils, ces relations prennent sens également dans la scène familiale, où elles sont l'occasion de ragots. Autre exemple, bien tenir son jardin prend sens dans la scène sociale du quartier, de ses habitants et de ses visiteurs, sans que pour autant l'appartenance au quartier soit forcément cristallisée dans une association ou revendiquée par tel ou tel habitant. Prenons encore un exemple, situé cette fois dans une ville ouvrière bourguignonne, Montbard, où j'ai enquêté sur les activités ouvrières hors de l'usine. Deux collègues de l'usine se croisent en ville l'après-midi. Ils se sont déjà vus le matin à l'usine. Ils ont le choix entre se saluer, signifiant ainsi que l'usine n'appartient pas au même monde que la ville, ou ne pas se saluer et s'expliquer par un « Toi je t'ai déjà vu ce matin à l'usine », prenant acte de l'intersection des deux scènes (l'usine et la ville) et de leur unité, à chacun d'eux, en tant que personne. La scène sociale n'est pas seulement un réseau entre individus (A connaît B qui connaît C mais A ne connaît pas C), mais un « milieu » au sens où l'interconnaissance « boucle » les relations, même s'il ne s'agit que d'interconnaissance « faible », par ragot, par ouï-dire, plus que par multiplication des rencontres : la scène est une intersection de plusieurs étoiles d'interconnaissance. Mais surtout, la scène sociale impose des significations aux événements qui s'y déroulent. En effet, il n'est pas question pour un ethnographe de considérer qu'une relation d'interconnaissance en vaut une autre. Bien au contraire, ces relations d'interconnaissance sont qualifiées par la « scène sociale » où elles s'actualisent : les différentes scènes reposent sur différents codes de politesse, différentes normes de comportement, elles mobilisent différentes émotions, elles entraînent différentes interprétations indigènes des événements qui s'y déroulent. La scène sociale n'est pas définie seulement par des personnes et des relations interpersonnelles, mais par des objets et par des

lieux, qui servent de « cadre » aux interactions. La réputation de chacun y est en jeu, la valeur de chacun (estime de soi tout autant que réputation) s'y mesure à une échelle commune de la réussite et de l'échec personnels.

La scène sociale, espace d'interconnaissance donc espace de réputation, voire de contrôle, ne diffère pas beaucoup de l'« espace commun de coexistence » défini par l'ethnographie combinatoire : seulement, là où Baszanger et Dodier [1997, p. 59] revendiquent une ethnographie de l'action, posant l'acteur, personne générique, comme premier et observant ensuite son engagement dans l'action, l'ethnographie multi-intégrative pose l'interaction comme première et la définit comme un « événement », c'est-à-dire comme un atome de l'observation (telle poignée de main, tel salut...). L'individu n'est alors que la somme des événements dans lesquels il a été pris et qui l'ont constitué, dans le processus multiple et ininterrompu de la socialisation.

Ce n'est sans doute pas un hasard si l'ethnographie combinatoire s'est développée de façon privilégiée à partir du travail médical ou, plus généralement, à partir du travail des agents institutionnels. Comme l'a montré Anne-Marie Arborio [2001], les médecins et l'institution hospitalière en général ont affaire à des corps dépouillés, autant que possible, de toute trace d'appartenance sociale ; ce « dépouillement » est confié aux aides-soignantes, qui transforment la personne sociale arrivant dans leur service en être humain générique, susceptible de devenir le matériau du travail thérapeutique. L'idéologie médicale consiste alors à rendre sa dignité de « personne singulière » à cet être générique, sans pour autant le réinscrire dans ses univers sociaux habituels. Lorsque Nicolas Dodier [1993, p. 37] affirme vouloir « passer par une étape de désagrégation des acteurs collectifs pour faire agir des personnes singulières au travers de séquences », il utilise la méthode ethnographique en poussant à l'extrême sa logique de singularisation des « enquêtés » mais il ne nous offre plus, par la suite, l'étape attendue de « réagrégation des acteurs collectifs », sauf par l'intermédiaire des discours et des affiliations rhétoriques. L'hôpital, comme les institutions en général, offre d'excellents observatoires ethnographiques, à condition de pouvoir en sortir

pour retrouver les mêmes « personnes singulières » dans leurs univers extra-institutionnels, qu'il s'agisse des univers familiaux et résidentiels des agents institutionnels (Dodier ne nous emmène pas en week-end avec ses médecins du travail) ou des univers ordinaires des patients (saisis lors des interactions avec les médecins mais non ailleurs).

Comment restituer alors les significations que prennent la consultation, l'hospitalisation et le passage au guichet d'une administration publique pour les « usagers », les « patients », ceux pour qui l'interaction n'est pas une routine professionnelle mais un événement, parfois dramatique ? L'enquête ethnographique doit, pour saisir leurs points de vue, quitter le « site » de la rencontre avec l'institution et suivre ces « hommes ordinaires » là où ils cessent d'être ordinaires, là où ils sont effectivement des personnes singulières, père, mari, collègue, ami, ennemi, voisin encombrant ou serviable... L'ethnographe doit alors se faire accepter au quotidien, non plus par les agents de l'institution, mais par son public. Repérer les scènes d'interconnaissance où joue chaque usager, une fois quittés l'hôpital et le guichet, et s'y faire accepter : l'ethnographie intégrative — ou plutôt multi-intégrative — retrouve ses droits et ses difficultés habituelles.

Les événements prennent sens dans plusieurs scènes d'interconnaissance, repérables par l'observateur à la densité des ragots qui y circulent : par exemple, la scène professionnelle, tout comme la scène scolaire, où les gestes de chacun sont quotidiennement sous le regard de tous, où les événements font l'objet d'interprétations incessantes et concurrentes ; la scène familiale, où le récit des événements circule (lettres, téléphone), indéfiniment commentés et interprétés, tandis que des événements rares et denses en offrent à l'observateur une représentation condensée ; les scènes associatives, religieuses, sportives, politiques, plus ou moins actives, ponctuées par des cérémonies, elles aussi plus ou moins commentées selon le rythme des interactions entre leurs membres ; les scènes résidentielles, où les objets des ragots sont le plus souvent collectifs, groupes domestiques (représentés par leurs maisons, leurs appartements, leurs voitures), immeubles ou quartiers (représentés par leurs bandes, leurs écoles, leur aspect extérieur).



Pour maintenir l'exigence ethnographique d'observabilité des phénomènes, il faut restituer la série des échanges effectifs qui donnent sens à une interaction donnée et qui, bien sûr, la dépassent largement. Car observer un événement suppose de restituer, au moins en partie, la série des événements, au moins les plus proches, qui permettent de comprendre ce que font les individus et ce qu'ils savent et pensent de ce qu'ils font et de ce que font leurs partenaires.

Les individus adaptent instantanément leurs comportements aux scènes sociales auxquelles ils participent. Pour donner une idée des changements d'attitude, parfois cocasses, auxquels donne lieu le passage d'une scène à une autre, voici une anecdote racontée par l'une des protagonistes de l'événement, sur le mode de l'histoire drôle. Un jour, à Montbard, Suzanne, une ouvrière récemment retraitée, gare sa voiture dans un parking au pied d'un immeuble HLM où habitent deux de ses sœurs. Lors de la manœuvre, elle accroche une autre voiture en train de se garer. Ce parking est un endroit où circulent en permanence les habitants de deux quartiers voisins et qu'observent également en permanence les résidents des HLM qui le surplombent. Il ne faut pas oublier que ces habitants ne se connaissent pas tous au même degré : certains sont apparentés les uns aux autres dans de gigantesques parentèles actualisées lors de diverses cérémonies (mariages, anniversaires, réunions de famille) ; les hommes sont fréquemment collègues à l'usine, ou l'ont été ; des cérémonies réunissent hors de l'usine les membres ou les anciens membres d'un atelier voire de l'usine tout entière (pots de retraite, pots de départ de la région) ; les enfants sont camarades d'école ou de loisirs, ce qui amène leurs parents à se côtoyer en de multiples occasions, routinières ou festives. Pour autant, de nombreuses personnes ne sont reliées entre elles par rien d'autre que l'usage d'espaces communs, rues, parkings, escaliers d'immeuble. En effet, Montbard constitue un lieu de passage, pour quelques mois ou quelques années, pour de nombreux travailleurs plus ou moins précaires et mobiles, mais aussi un lieu de retour entre deux emplois pour des membres des parentèles locales voués à repartir au gré des opportunités. Revenons à l'anecdote. Suzanne sort de sa voiture, fâchée de cet accrochage comme le

serait tout automobiliste dans la même situation. L'autre conducteur sort lui aussi. Au lieu de regarder leurs carrosseries d'un air soucieux, de s'excuser poliment ou de s'invectiver, toutes attitudes disponibles dans un cas comme celui-là, les deux conducteurs s'embrassent alors chaleureusement, stupéfiant leur public médusé. Du moins est-ce ainsi que Suzanne aime à raconter l'histoire. En effet, il s'agissait d'un cousin éloigné, habitant la région, qu'elle n'avait pas vu depuis quelque temps. Elle met en scène, devant le public de cet événement mais aussi pour son auditoire lorsqu'elle raconte la blague, sa parentèle exceptionnelle, à la fois paysanne et locale (à l'échelle de la petite région), faite d'individus que personne d'autre ne connaît dans son univers de résidence. L'irruption de ce cousinage incongru dans une scène résidentielle où les voisins sont parfois des parents, mais se voient alors tous les jours (et ne s'embrasseraient donc pas chaleureusement lors d'un incident de ce genre), voilà ce qui justifie la transformation de l'événement en bonne blague où le public est mystifié et ne comprend pas ce qu'il a sous les yeux.

### Personnes et choses

On aura compris que les histoires personnelles, loin d'être considérées comme des atomes ethnographiques, seront analysées comme une succession et un chevauchement de scènes sociales : on lira ainsi les itinéraires comme des suites d'appartenances et de réputations, repérant les ruptures comme de véritables changements de personnalité. Loin d'être des points de départ, personnes génériques ou individus donnés d'avance, les personnes ethnographiques sont des résultats : le résultat des nœuds de relations avec d'autres personnes, avec des choses et avec des lieux familiers.

En effet, pour l'ethnographie multi-intégrative, chacun appartient simultanément à plusieurs scènes d'interconnaissance. C'est ce que Bernard Lahire appelle *L'Homme pluriel* [1998]. On peut considérer une personne comme le point d'intersection entre différentes scènes d'interconnaissance, et une trajectoire personnelle comme la succession de ces points

d'intersection. L'unité personnelle, dès lors, loin d'être supposée acquise comme dans les représentations naïves de l'intériorité — préférences permanentes rapportées à l'essence de cet individu-là quand ce n'est pas à l'essence universelle de la « personne générique » — devient une conquête, parfois improbable, sur la diversité et le défilement de scènes sociales éclatées et provisoires. On pourrait interpréter ainsi les difficultés de personnes « transplantées » de scène en scène à exprimer des « projets » ou une « personnalité » fermes, à faire un récit cohérent de leur « biographie » (Chamboredon [84]) mais aussi les difficultés à rendre compte dans une scène des événements qui se produisent dans une autre. Car l'univers de signification des événements et des actes est intimement lié à un univers de relations interpersonnelles : ces deux univers reposent sur des expériences (lieux, choses, événements) effectivement partagées.

Suivant classiquement l'usage proposé par Marcel Mauss, nous réservons les termes de personne et de chose (personnelle) à ces *Homines aperti* (Elias [86]) construits par et dans les interactions et définis non comme une conscience générique (un Soi) mais comme un corps propre, prolongé dans une série de choses personnelles et de lieux familiers, immergé dans une suite de relations interpersonnelles. On peut trouver aussi chez Merleau-Ponty cette approche de la personne comme corps propre plongé dans un univers familier, qui seule est capable de « perception ». Choses, lieux et relations fondent à la fois la dignité personnelle et la singularité individuelle, mais aussi ancrent la perception dans le corps. Ces trois éléments médialisent, en quelque sorte, la socialisation, qui n'est pas un face-à-face tragique entre individu et institution (au sens webérien du terme). Seules certaines expériences limites montrent ce que perd une personne dépouillée de ses choses, de ses lieux et privée des « siens » : à la fois son identité et sa dignité. Depuis le « doudou » des enfants, qui leur permet de changer de lieu sans perdre pour autant leur identité — c'est-à-dire leur lien avec un univers personnel, familier —, jusqu'aux meubles, vêtements, bijoux, papiers, objets « personnels » dont on ne peut priver un malade qui entre à l'hôpital ou une personne âgée qui entre en institution sans le dépouiller à la fois de sa personnalité indi-

viduelle et de son identité sociale, ces choses personnelles, aussi ténues et misérables soient-elles, sont justement celles qui sont arrachées aux déportés à leur arrivée au camp mais aussi aux « sans domicile fixe » et, plus généralement, à tous les individus plongés — provisoirement ou non — dans une institution qui les considère comme un numéro, un individu abstrait, une personne générique. L'appropriation d'une place se fait par le corps et ses prolongements : c'est un processus éminemment matériel mais qui reste en dehors des cadres officiels et souvent implicite, voire inconscient. Cette appropriation permet l'acquisition d'un point de vue sur le monde, d'un point fixe — fût-il ténu et éminemment provisoire — qui permet ensuite de se mouvoir dans l'espace. Une telle acquisition d'un territoire personnel, d'un « chez-soi », peut s'observer dans la rue (le « chez-soi » du SDF dont l'expulsent sans cesse les agents chargés de sa gestion), au travail (« je retourne chez moi », dit la secrétaire après une visite « chez » ses collègues), en déplacement (la voiture comme « point fixe » des voyageurs professionnels ou des vacanciers) et bien sûr, « chez soi ». Une des caractéristiques importantes de la personne ainsi définie par ses choses et ses espaces est qu'elle peut être collective : le partage d'un espace commun — espace de résidence, espace de travail — fût-il provisoire, fût-il involontaire, fait exister un point de vue commun, un « nous » partiel et provisoire, fondé dans des choses matérielles.

Le territoire personnel est à la fois subjectif (c'est la personne qui, par ses gestes, par son corps, s'approprie cette place), matériel (c'est d'espace physique et d'objets qu'il s'agit, décoration, photos, outils de travail, objets adaptés aux corps de leurs usagers) et intersubjectif (les autres m'assignent à cette place, reconnaissent une correspondance entre moi, ces choses, cet espace) : on me juge en jugeant mes choses et mon espace. L'estime de soi est aussi jugement sur cette extension du « moi », du « nous » : c'est ce que montre l'observation des jardins, des maisons, des voitures, des bureaux, de tous ces espaces appropriés qui valent pour leur occupant.

Contrairement à la personne, définie par ses choses et ses lieux, qui doit son « point de vue » à son corps et à ses extensions, l'individu est, par définition, d'abord séparé des autres et

séparé du monde. Il est interchangeable avec d'autres individus parce qu'il n'a pas de lieu, de territoire, de point fixe, de chez soi, de repère, de point de vue. Déplaçable, numéroté, privé de tout attribut personnel, il est doté de préférences et de caractéristiques non situées. Il précède sa situation, il n'est pas défini par elle. Un tel individu n'est pas seulement une fiction scientifique : c'est une représentation efficace. Il existe bel et bien à certains moments et dans certains lieux, séparés des scènes sociales d'interconnaissance par des rites devenus très ordinaires. C'est l'électeur inventé par la République, avec son « isoloir » si bien nommé (*Homo clausus*, individu isolé) et ce bulletin qui devient nul si y est inscrite quelque marque personnelle que ce soit [Garrigou, 1992]. C'est le consommateur qui, loin de s'approprier par la pratique des choses personnelles, achète des objets, biens économiques eux aussi interchangeables ou plus exactement échangeables, mobiles, séparables. Mais dès qu'il est acheté par un consommateur (et non par un autre commerçant), l'objet, même encore inutilisé, est devenu invendable, tout au plus échangeable. Preuve que le statut d'objet ne tient pas à ses caractéristiques matérielles, techniques (objet « industriel », « standardisé ») mais aux caractéristiques juridiques et sociales de son possesseur : s'il s'agit d'un « commerçant », c'est-à-dire de quelqu'un qui a le droit de vendre, c'est toujours un objet ; s'il s'agit d'un « particulier », qui n'a pas le droit de vendre, c'est devenu une chose personnelle, perdant presque toute valeur économique, tout en gagnant — ou non — une valeur sentimentale. C'est ce qui rend les marchés de seconde main si intéressants à observer, comme indice de changement de statut juridique du « marché » [Sciardet, 2003]. De fait le marketing a depuis longtemps compris ce processus de personnalisation qui soutient l'achat de certains objets : on vend des objets d'avance personnalisés [Fabre, 1993, p. 117-150]. Ce sont des objets dans lesquels est déjà incorporée une partie du travail d'appropriation : après le prêt-à-porter, le prêt-à-s'approprier.

On utilise donc les termes de chose et de personne pour les *Homines aperti*, la définition de soi par les autres et le monde approprié, et les termes d'objet et d'individu pour l'*Homo clausus*, la définition générique d'une monade, d'une pure

conscience, d'un *Homo* né adulte dans son splendide isolement : citoyen électeur et consommateur solvable.



L'ethnographe qui s'intéresse à la vie quotidienne observe en général des personnes et des choses. Rien ne l'empêcherait pourtant de s'attaquer à ces lieux et à ces moments où les acteurs sont définis comme des individus détachés et non comme des personnes reliées : les rituels professionnels au cours desquels des agents économiques traitent des « affaires » définies par leur séparation d'avec le cours ordinaire des relations (poignée de main, changement de comportement, etc.), par exemple, ou encore les techniques de vente qui désincarnent le consommateur et ses fournisseurs, qui évitent leur coprésence physique et remplacent les individus transactants par des numéros, numéro de commande, numéro de carte bancaire, etc. L'identification institutionnelle des individus, différente de l'identification des personnes dans des scènes d'interconnaissance, permet précisément d'échapper à l'univers interpersonnel de l'interconnaissance pour négocier cependant en toute confiance et en toute sécurité. Pourtant, on observe encore aujourd'hui, dans les relations économiques entre inconnus, combien la coprésence physique (se voir, se serrer la main) diffère de la relation téléphonique qui elle-même diffère de la correspondance et de la relation *via* Internet. La présence physique met d'emblée en relation deux corps, donc deux personnes... tandis que l'étiquetage, la numérotation des individus et des objets, libère la transaction économique de tout son poids de relation sociale, c'est-à-dire interpersonnelle. Le fonctionnement de l'économie joue lui-même sans cesse sur la mise en scène d'individus séparés et d'objets détachés, tout comme le fonctionnement de l'univers politique. L'anonymat y apparaît comme une garantie. L'individu séparé, libre et égal, est une fiction efficace : elle est au fondement de la légitimité de nos sociétés. Découvrir que les détenteurs du pouvoir économique et politique ne sont pas des individus jouant le jeu abstrait du « marché » et de l'« élection » mais sont bel et bien des personnes, définies par leurs territoires, leurs choses et leurs rela-

tions, socialement situées, qui doivent leur position non à un jeu abstrait mais à la réalité des scènes d'interconnaissance, voilà qui scandalise le public, alimente les « affaires » (corruption, délits d'initié, etc.) et les scoops médiatiques. Les lecteurs de la presse spécialisée dans les romances personnelles des dominants sont pris entre le scandale que représente la révélation de relations interpersonnelles entre des gens qui devraient, eux surtout, être de « purs » « individus » et la familiarité rassurante de ces personnes qui, « comme tout le monde », vivent au milieu de leurs choses et de « leurs » relations interpersonnelles.

# Repères bibliographiques

Nous nous limitons ici à la bibliographie en langue française. Abréviations pour des noms de revues : ARSS : *Actes de la recherche en sciences sociales*, RFS : *Revue française de sociologie*.

## Guides d'enquête

- [1] MAUSS Marcel, *Manuel d'ethnographie*, Payot, 1947 (Petite Bibliothèque Payot, 1967).
- [2] MAGET Marcel, *Guide d'étude directe des comportements culturels*, « Civilisations du Sud », SAEP, 1953.
- [3] CRESSWELL Robert et GODELIER Maurice, *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*, Maspero, 1976.
- [4] BROWAEYS Xavier et CHATELAIN Paul, *La France des 36 000 communes. Méthode et documents pour une étude locale du territoire*, Masson, 1991 (excellent guide rédigé par deux géographes).



## Comptes rendus d'enquêtes de terrain

### Anthropologie exotique

- [5] ALTHABE Gérard, *Oppression et libération dans l'imaginaire*, Maspero, 1969.
- [6] BATESON Gregory, *La Cérémonie du Naven*, Minuit, 1971 (1<sup>re</sup> éd. 1936).
- [7] DESCOLA Philippe, *Les Lances du crépuscule, Relations Jivaro, Haute Amazonie*, Plon, « Terre humaine », 1993.
- [8] EVANS-PRITCHARD Edward, *Les Nuer*, Gallimard, 1968 (1<sup>re</sup> éd. 1937).
- [9] MALINOWSKI Bronislaw, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Gallimard, 1963 (1<sup>re</sup> éd. 1962).
- [10] LEWIS Oscar, *Les Enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, Gallimard, 1972 (1<sup>re</sup> éd. 1961).

### Sociologie américaine et anglaise (traduite en français)

- [11] BECKER Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Métailié, 1985 (1<sup>re</sup> éd. 1963).
- [12] FOOTE WHYTE William, *Street Corner Society*, La Découverte, 1996 (1<sup>re</sup> éd. 1944).
- [13] GOFFMAN Erving, *Asiles. Étude de la condition sociale des malades mentaux*, Minuit, 1968 (1<sup>re</sup> éd. 1961).
- [14] HOGGART Richard, *La Culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, 1970 (1<sup>re</sup> éd. 1959).
- [15] LABOV William, *Le Parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Minuit, 1978.

### Enquêtes ethnographiques en milieu local

- [16] BOURDIEU Pierre, « Le célibat paysan », *Études rurales*, 5-6 avril/sept. 1962, p. 32-135.
- [17] FAVRET SAADA Jeanne, *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Gallimard, 1977.
- [18] HERTZ Robert, *Sociologie religieuse et folklore*, PUF, 1928.

- [19] LENCLUD Gérard, « Des feux introuvables. L'organisation familiale dans un village de la Corse traditionnelle », *Études rurales*, 76, 1979, p. 7-50.
- [20] MAGET Marcel, *Le Pain anniversaire à Villard d'Arène en Oisans*, Éditions des archives contemporaines, Montreux, Gordon and Beach, 1989.
- [21] WEBER Florence, *Le Travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Éd. de l'EHESS 2001 [1989].
- [22] WILLIAMS Patrick, *Nous, on n'en parle pas*, Éd. de La Maison des sciences de l'homme, 1992.

### Enquêtes ethnographiques en milieu de travail

- [23] COMBESSIE Jean-Claude, *Au sud de Despenaperros. Pour une économie politique du travail*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1989.
- [24] MONJARDET Dominique, *Ce que fait la police. Sociologie de la force publique*, La Découverte, 1996.
- [25] PENEFF Jean, *L'Hôpital en urgence*, Métailié, 1992.
- [26] PIALOUX Michel, « Alcool et politique dans l'atelier. Une usine de carrosserie dans la décennie des années 80 », *Genèses*, n° 7, mars 1992, p. 94-128.
- [27] ZARCA Bernard, *Les Artisans. Gens de métier, gens de parole*, L'Harmattan, 1987.

### Autres enquêtes ethnographiques

- [28] BROMBERGER Christian et al., *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples, Turin*, Éd. de La Maison des sciences de l'homme, 1995.
- [29] LE WITA Béatrix, *Ni vue, ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1989.

### Enquêtes sociologiques utilisant une méthode ethnographique

- [30] BOZON Michel et CHAMBOREDON Jean-Claude, « L'organisation sociale de la chasse en France et la signification de la pratique », *Ethnologie française*, 10, n° 1, 1980.

- [31] RETIÈRE Jean-Noël, *Identités ouvrières*, L'Harmattan, 1992.
- [32] SAYAD Abdelmalek, *L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck Université, 1991.
- [33] SCHWARTZ Olivier, *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, PUF, « Pratiques théoriques », 1990.
- [34] WINKIN Yves, *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Bruxelles, De Boeck Université, 1996.

### Ouvrages et articles de réflexion sur l'enquête ethnographique

#### *L'enquête ethnographique*

- [35] AGIER Michel, « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête*, 4, 2<sup>e</sup> semestre 1996.
- [36] ALTHABE Gérard, « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, 14, mars 1990, p. 126-131.
- [37] BROMBERGER Christian, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie française », in I. CHIVA et U. JEGGLE (sous la dir. de), *Ethnologies en miroir*, Éd. de La Maison des sciences de l'homme, 1987.
- [38] DEVEREUX Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Flammarion, 1980.
- [39] MAGET Marcel, « Problèmes d'ethnographie européenne », in *Ethnologie générale* (sous la dir. de Jean POIRIER), Gallimard, « La Pléiade », 1968.
- [40] OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre 1995.
- [41] WEBER Florence (entretien avec Gérard Noiriel) « Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse », *Genèses*, 2, décembre 1990, p. 137-138.
- [42] WEBER Florence, « Métier d'historien, métier d'ethnologue », *Cahiers Marc-Bloch*, 4, 1996.

La relation d'enquête

- [43] FAVRET SAADA Jeanne (avec Josée CONTRERAS), *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Gallimard, coll. « Témoins », 1981.
- [44] GOBILLE Boris, « La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible », *Genèses*, 29, septembre 1997.
- [45] MAUGER Gérard, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 6, décembre 1991, p. 125-143.
- [46] PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique, *Voyage en grande bourgeoisie. Journal d'enquête*, PUF, 1997.
- [47] RABINOW Paul, *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain*, Hachette, 1998.
- [48] YOHANA Emmanuelle, « Relations d'enquête et positions sociales. Une enquête auprès de jeunes d'une cité de banlieue », *Genèses*, 21, 1994.

Sociologie et ethnographie

- [49] BOURDIEU Pierre (avec Loïc J.D. WACQUANT), *Réponses* (deuxième partie, « La pratique de l'anthropologie réflexive »), Seuil, 1992.
- [50] HUGHES Everett, *Le Regard sociologique*, Éd. de l'EHESS, 1997.
- [50] PASSERON Jean-Claude, Introduction à *La Culture du pauvre* (R. Hoggart), Minuit, 1970. — « Portrait de Richard Hoggart en sociologue », *Enquête*, n° 8, septembre 1993.
- [51] PIETTE Albert, *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Métailié, 1996.
- [52] SCHWARTZ Olivier, « L'empirisme irréductible », postface à Niels ANDERSON, *Le Hobo*, Nathan, 1993, p. 265-305.
- [53] WINKIN Yves, « Introduction à Erving Goffman », *Les Moments et leurs hommes*, Seuil, 1989.

Histoire des méthodes d'enquête

- [54] BLANCKAERT Claude (sous la dir. de), *Le Terrain dans les sciences sociales*, L'Harmattan, 1997.

- [55] CHAPOULIE Jean-Michel, « Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie », *RFS*, 1984, p. 582-608.
- [56] CHAPOULIE Jean-Michel, « La seconde fondation de la sociologie française, les États-Unis et la classe ouvrière », *RFS*, juillet-septembre 1991, XXXII-3, p. 321-364.
- [57] HEILBRON Johan, « Pionniers par défaut ? Les débuts de la recherche au Centre d'études sociologiques (1946-1960) », *RFS*, juillet-septembre 1991, XXXII-3.
- [58] PENEFF Jean, « Les débuts de l'observation participante ou les premiers sociologues en usine », *Sociologie du travail*, 1996, 1, p. 25-44.

### **Les outils de l'enquête ethnographique**

- [59] COMBESSIE Jean-Claude, *La Méthode en sociologie*, La Découverte, « Repères », 1996.

### **Le journal de terrain**

- [60] LOURAU René, *Le Journal de recherche*, Méridiens Klincksieck, 1988.
- [61] WEBER Florence, « L'enquête, la recherche et l'intime ou pourquoi censurer son journal de terrain », *Espaces-temps*, 47-48, 1991, p. 71-81.

### **L'observation**

#### **• Réflexions méthodologiques**

- [62] BECKER Howard, « Problèmes d'inférence et de preuve dans l'observation participante », *Cahiers du centre de recherches sociologiques*, 5, février 1987, p. 55-82.
- [63] FOURNIER Pierre, « Deux regards sur le travail ouvrier. A propos de Roy et Burawoy, 1945-1975 », *ARSS*, 115, décembre 1996, p. 80-93.
- [64] KARNOOUE Claude, « L'observation ethnographique ou les vertus du paradoxe », *Communication and Cognition*, 14, 1981, n° 1, p. 39-55.

- [65] PENEFF Jean, « Mesurer et contrôler des observations dans le travail de terrain », *Sociétés contemporaines*, 21, 1995, 5, p. 119-138.

• *Récits d'observation*

- [66] ARBORIO Anne-Marie, « Savoir profane et expertise sociale. Les aides-soignantes dans l'institution hospitalière », *Genèses*, 22, mars 1996, p. 87-106.
- [67] BEAUD Stéphane, « Stage ou formation ? Les enjeux d'un malentendu. Notes ethnographiques sur une Mission Locale de l'Emploi », *Travail et Emploi*, 67, avril-juin 1996.
- [68] DELSAUT Yvette, « Le double mariage de Jean Célisse », *ARSS*, 4, 1976, p. 3-20.
- [69] DELSAUT Yvette, « Carnets de socio-analyse » 1 (« l'inforjetable ») et 2 (« la photo de classe »), *ARSS*, 74 et 75, 1988.
- [70] PINTO Louis, « L'armée, le contingent et les classes », *ARSS*, 3, 1975.

L'entretien

• *Réflexions sur l'entretien*

- [71] BEAUD Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, 35, septembre 1996.
- [72] CHAMBOREDON Hélène et al., « S'imposer aux imposants », *Genèses*, 16, juin 1994, p. 114-132.
- [73] CHAUVENET Antoinette et ORLIC Françoise, « Interroger la police », *Sociologie du travail*, 1985 (4), p. 453-467.
- [74] PENEFF Jean, « Les grandes tendances de l'usage des biographies dans la sociologie française », *Politix*, 27, 1994, p. 25-31.
- [75] PUDAL Bernard, « Du biographique entre "science" et "fiction". Quelques remarques programmatiques », *Politix*, 27, 1994, p. 5-24.

- *Travaux fondés sur des entretiens ethnographiques*
- [76] BOURDIEU Pierre (sous la dir. de), *La Misère du monde*, Seuil, 1993.
- [77] MERLLIÉ Dominique (avec Jean-Yves COUSQUER), « Mariages et relations familiales dans l'aristocratie rurale : deux entretiens », *ARSS*, 31, 1980, p. 22-34.
- [78] a. PIALOUX Michel (avec Christian COROUGE), « Chroniques Peugeot », *ARSS*, 52-53, 54, 57, 60, 1984. —  
b. « L'ouvrière et le chef d'équipe », *Travail et Emploi*, 62, janvier 1995.

### Outils d'interprétation : anthropologie, sociologie, histoire

- [79] BENSA Alban, « De la micro-histoire vers une anthropologie critique », in REVEL Jacques (sous la dir. de), *Jeux d'échelle. la micro-analyse à l'expérience*, Gallimard-Seuil, 1996.
- [80] BLOCH Marc, *L'Étrange Défaite*, Gallimard, « Folio-histoire », 1990 (1<sup>re</sup> éd. 1946).
- [81] BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, Armand Colin, 1993.
- [82] BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude et PASSE-  
RON Jean-Claude, *Le Métier de sociologue*, Mouton, 1968.
- [83] BOURDIEU Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, Droz, Genève, 1972. — *Le Sens pratique*, Minuit, 1979.
- [84] CHAMBOREDON Jean-Claude, « Le temps de la biographie », in FRITSCH Philippe, *Le Sens de l'ordinaire*, Presses du CNRS, 1981.
- [85] DURKHEIM Émile, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, 1985 (1<sup>re</sup> éd. 1912).
- [86] ÉLIAS Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie ?* Pandora, 1981 (Presses Pocket, 1989).
- [87] ÉLIAS Norbert, « Notes sur le commérage » (trad. par F. Muel-Freyfus), *ARSS*, 60, 1986.
- [88] ÉLIAS Norbert, *La Civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, 1973.
- [89] GOFFMAN Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*,

- tome 1, *La Présentation de soi* ; tome 2, *Les Relations en public*, Minuit, 1973.
- [90] GRIGNON Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le Savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Seuil-Gallimard, 1989.
- [91] HALBWACHS Maurice, *La Mémoire collective*, PUF, 1950.
- [92] MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1950.
- [93] PASSERON Jean-Claude, *Le Raisonnement sociologique*, Nathan, 1991.
- [94] PUDAL Bernard, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Presses de la FNSP, 1989.
- [95] STRAUSS Anselm, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, Métailié, 1992.
- [96] STRAUSS Anselm, *La Trame de la négociation*, L'Harmattan, 1992.
- [97] WEBER Max, *Essais sur la théorie de la science*, Plon, 1965.
- [98] WRIGHT Mills, *L'Imagination sociologique* (Appendice « Le métier d'intellectuel »), Maspero, 1967 (La Découverte, 1997).

### Actualité de la recherche ethnographique

- AGIER Michel (éd.), *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain*, Paris, Jean-Michel Place, 1997.
- AGIER Michel, *L'Invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1999.
- ARBORIO Anne-Marie, *Un personnel invisible. Les aides-soignantes à l'hôpital*, Paris, Anthropos, 2001.
- ARBORIO Anne-Marie et FOURNIER Pierre, *L'Enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris, Nathan, coll. « Université », 1999.
- BASZANGER Isabelle et DODIER Nicolas, « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 38, (1), p. 37-66, 1997.
- BEAUD Stéphane, *80 % au bac... Et après ? Les enfants de la*



- démocratisation scolaire, Paris, La Découverte, coll. « Enquêtes de terrain », 2002.
- BEAUD Stéphane et PIALOUX Michel, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999.
- BIZEUL Daniel, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, 39, (4), p. 751-787, 1999.
- BOLTANSKI Luc et THÉVENOT Laurent, *De la justification*. Paris, Gallimard, 1993.
- BOURDIEU Pierre, *Le Bal des célibataires*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2002.
- BOURGOIS Philippe, *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Éditions du Seuil, 2001 (éd. américaine, 1995).
- BRIQUET Jean-Louis, *La Tradition en mouvement. Clientélisme et politique en Corse*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 1997.
- CARTIER Marie, « Nouvelles exigences dans les emplois d'exécution des services publics. L'observation des épreuves orales du concours de facteur », *Genèses*, 42, p. 72-91, mars 2001.
- CHAPOULIE Jean-Michel, *La Tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Éditions du Seuil, 2001.
- COPANS Jean, *L'Enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan, coll. « Université », 1999.
- DODIER Nicolas, *L'Expertise médicale. Essai de sociologie sur l'exercice du jugement*, Paris, Métailié, 1993.
- DUBOIS Vincent, *La Vie au guichet. Relation administrative et traitement de la misère*, Paris, Economica, 1999.
- Ethnologie française*, numéro spécial sur « Terrains minés en ethnologie », 31, (1), 2001.
- FABRE Daniel (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L., 1993.
- GARRIGOU Alain, *Le Vote et La Vertu. Comment les Français sont devenus électeurs*, Paris, Presses de la FNSP, 1992.
- GODECHOT Olivier, *Les Traders*, Paris, La Découverte, coll. « Enquêtes de terrain », 2001.
- GRIBAUDI Maurizio (éd.), *Espaces, temporalités, stratifications. Exercices sur les réseaux sociaux*. Paris, Éditions de l'EHESS, 1998.
- HOCHEREAU François, « La contractualisation dans l'entreprise

- et ses limites », *Revue française de sociologie*, 41-4, p. 719-746, 2000.
- LAHIRE Bernard, *L'Homme pluriel*, Paris, Nathan, coll. « Essais & recherches », 1998.
- LEHMANN Bernard, *L'Orchestre dans tous ses éclats*, Paris, La Découverte, coll. « Enquêtes de terrain », 2001.
- LEPOUTRE David, *Cœur de banlieue*, Paris, Flammarion, 1997.
- MASCLÉ Olivier, « Mission impossible. Ethnographie d'un club de jeunes », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 136-137, p. 62-69, 2001.
- MENDRAS Henri et OBERTI Marco (éds.), *Le Sociologue et son terrain. Trente recherches exemplaires*, Paris, Armand Colin, 2000.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « Le "je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, 41-3, p. 417-445, 2000.
- PENEFF Jean, *Les Malades des urgences. Une forme de consommation médicale*, Paris, A.M. Métailié, 2000.
- PERETZ Henri, *Les méthodes en sociologie : l'observation*, Paris, La Découverte, Coll. « Repères », 1998.
- Politix*, numéro spécial sur « Les marchés financiers », 13, (52), 2000.
- RENAHY Nicolas, « Football et représentation territoriale : un club amateur en milieu ouvrier », *Ethnologie française*, 31, (4), p. 707-715, 2001.
- Réseaux*, numéro spécial sur « Internet et commerce électronique », 19, (106), 2001.
- ROGERS Susan C., « L'anthropologie en France », *Terrain*, 39, p. 141-162, septembre 2002.
- SAYAD Abdelmalek, « El Ghorba : Original Sin and Collective Lie », *Ethnography* 1-2, p. 147-171, 2000.
- SCIARDET Hervé, *Les marchands de l'aube*, Paris, Economica, 2003.
- SERRE Delphine, « Le bébé "superbe". La construction de la déviance corporelle par les professionnel(le)s de la petite enfance », *Sociétés contemporaines*, 31, p. 107-127, juillet 1998.
- Sociétés contemporaines*, numéro spécial sur « Travail de terrain et observation des comportements », 40, 2000.

- SOUTRENON Emmanuel, « Faites qu'ils (s'en) sortent. À propos du traitement réservé aux sans-abri dans le métro parisien », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 136-137, p. 38-48, 2001.
- TILLION Germaine, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- WACQUANT Loïc, *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti-boxeur*, Marseille, Agone, 2000
- WEBER Florence, *L'Honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 1998.
- WEBER Florence, « Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles. Une ethnographie économique après le Grand Partage », *Genèses*, 41, p. 85-107, décembre 2000.
- WEBER Florence, « Settings, interactions, and things : A plea for multi-integrative ethnography », *Ethnography*, 2-4, p. 475-499, 2001.
- WEBER Florence, *Max Weber*, Paris, Hachette, coll. « Prismes », 2001.

# Index

Anecdote, 225.

Association, 149-152.

Auto-analyse, 26, 97, 250.

Bibliographie (comment faire une),  
74-75.

Blocage, 113.

Brûler son terrain, 117.

Cas singuliers, 303.

Chronologie d'enquête, 96, 260.

Commencement :

— de l'enquête, 110

— de l'entretien, 161

— d'une observation, 149.

Comparer, 81.

Compter (une foule), 159.

Contacts, 119.

Cérémonie, 146.

Contextualiser, 252.

Définition (provisoire), 56.

Déontologie de l'enquête, 116, 120.

Dépassement/distanciation, 47.

Données objectives, 226.

Données statistiques, 86, 300, 311.

École :

— enseignant, 223

— IUFM, 55

— parents d'élèves, 112

— école primaire, 30.

Écrire :

— des notes de terrain, 154

— des notes d'entretien, 229

— des notes *in situ*, 154

— un compte rendu d'enquête,  
264, 279.

Enquête (le mot), 111, 114.

Enquêtés :

— choix, 189

— relation d'enquête, 255

— mise en confiance, 217.

Enquêteur :

— étudiant (statut d'), 99

— implication, 16, 37

— malaise, 120, 146

— rompre avec ses proches, 104.

Entretiens :

— durée, 196, 198, 214

— choix du lieu, 197

— enregistrement, 208

— nombre, 178

— relances, 215

— sélection pour transcription,  
239.

Ethnocentrisme, 168.

Ethnographie (histoire de l'), 307.

Ethnologisme, 29.

Fin :

— de l'enquête, 231

— de l'entretien, 161

## *L'enquête de terrain*

— d'une observation, 153.

Gaffes, 65, 107, 212.

Guides d'entretien, 204.

Histoire (locale), 85.

Informateur (allié), 125, 183.

Institution, 30-31.

Interaction, 40

— anonyme, 163

— personnelle, 161.

Interconnaissance, 39, 295.

Interprétation, 219, 248.

Journal :

— d'enquête, 147, 153, 160

— de terrain, 95.

Lire :

— la presse, 71-72

— les revues scientifiques, 78-79.

Logement sur place, 102-103.

Malentendu, 141, 257, 270.

Matériel d'enquête :

— cahiers, 144, 237-238

— magnétophone, 209.

Mémoriser, 156.

Monographie :

— locale, 82

— non locale, 90.

Moral (de l'enquêteur) :

— abandon (souhait d'), 17

— ennui, 113

— précipitation, 59.

Mots (les) :

— des enquêtés, 67, 267

— de l'institution, 65.

Moyens de transport, 104, 105.

Nommer (les enquêtés), 166.

Questions :

— de départ, 34

— de recherche, 43.

Occasions (saisir des), 127.

Objectivation, 226.

Observation participante, 196.

Perdre son temps, 124.

Phases de l'enquête, 133, 187.

Photographies, 154.

Porte-à-porte, 124.

Prénotions, 64.

Présenter (se) :

— choix du rendez-vous, 109

— habillement, 106

— téléphone, 122

— un savoir social, 216.

Points de vue, 301.

Problématique, 274.

Récit de pratiques, 222.

Récit d'observation, 244.

Refus d'entretien, 192.

Rendre compte, 281.

Schémas (faire des), 159.

Style d'écriture, 279.

Théorie, théorisation, 70.

Transcription, 243-246.

# Table

|                                                      |    |
|------------------------------------------------------|----|
| <i>Introduction</i> .....                            | 7  |
| Pourquoi faire une enquête de terrain ? .....        | 8  |
| Pourquoi enseigner le terrain ? .....                | 11 |
| Faire du terrain : un enjeu pour la discipline ..... | 13 |
| L'implication du chercheur de terrain .....          | 16 |
| Comment utiliser ce <i>Guide</i> ? .....             | 18 |

## PREMIÈRE PARTIE LES CONDITIONS DE L'ENQUÊTE

|                                                                    |    |
|--------------------------------------------------------------------|----|
| <i>Introduction</i> .....                                          | 21 |
| <i>1 / Choisir un thème et un terrain</i> .....                    | 23 |
| Le prosaïsme du terrain .....                                      | 24 |
| Ce qu'il convient d'éviter .....                                   | 27 |
| Les principes du choix d'un thème .....                            | 34 |
| Choisir un terrain : un lieu, un milieu d'enquête ..               | 49 |
| <i>2 / Préparer l'enquête</i> .....                                | 59 |
| Le travail de documentation préalable .....                        | 60 |
| Comment lire ? .....                                               | 78 |
| Préparer une monographie locale (interconnaissance territoriale) . | 82 |

|                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Préparer d'autres monographies (interconnaissance professionnelle, militante, associative) ..... | 90  |
| <b>3 / Mener l'enquête</b> .....                                                                 | 93  |
| Le journal de terrain, arme de l'ethnographe .....                                               | 94  |
| Devenir enquêteur .....                                                                          | 98  |
| Démarrer l'enquête .....                                                                         | 111 |
| Continuer l'enquête .....                                                                        | 125 |
| <b>Conclusion. Les temps de l'enquête</b> .....                                                  | 131 |

## **DEUXIÈME PARTIE LE TRAVAIL D'ENQUÊTE**

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| <b>Introduction</b> .....                                     | 137 |
| <b>4 / Observer</b> .....                                     | 139 |
| Qu'est-ce qu'observer ? .....                                 | 143 |
| Observer une cérémonie .....                                  | 147 |
| Observer une interaction .....                                | 161 |
| Observer lieux et objets .....                                | 163 |
| Une observation totale .....                                  | 170 |
| <b>5 / Préparer et négocier un entretien ethnographique</b> . | 176 |
| Les principes de l'entretien ethnographique .....             | 177 |
| Demander un entretien .....                                   | 185 |
| Négocier les conditions de réalisation d'un entretien .....   | 193 |
| <b>6 / Conduire un entretien</b> .....                        | 203 |
| Vous méfier des « guides d'entretien » .....                  | 204 |
| Enregistrer au magnétophone .....                             | 208 |
| Conduire l'échange .....                                      | 213 |
| Orienter l'entretien .....                                    | 220 |
| <b>Conclusion</b> .....                                       | 231 |

**TROISIÈME PARTIE**  
**ANALYSER LES DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES**

|                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Introduction</i> .....                                                                       | 235 |
| <i>7 / Travailler les entretiens et le journal de terrain ...</i>                               | 237 |
| Produire des matériaux écrits .....                                                             | 237 |
| Contextualiser .....                                                                            | 252 |
| <i>8 / Interpréter et rédiger</i> .....                                                         | 264 |
| Interpréter les données .....                                                                   | 264 |
| Vers une problématique .....                                                                    | 274 |
| Écrire un compte rendu d'enquête .....                                                          | 279 |
| De la preuve à l'expérimentation .....                                                          | 287 |
| <i>Conclusion</i> .....                                                                         | 291 |
| <i>Postface. Pour une ethnographie sociologique</i> .....                                       | 293 |
| Les trois conditions de l'enquête ethnographique ....                                           | 294 |
| La combinaison des méthodes .....                                                               | 299 |
| Des outils d'analyse .....                                                                      | 301 |
| L'ethnographie redécouverte ? .....                                                             | 306 |
| <i>Postface à la seconde édition (2002). Actualité de la<br/>recherche ethnographique</i> ..... | 315 |
| Ethnographie et sociologie en France aujourd'hui :<br>une nouvelle donne .....                  | 318 |
| Analyser des collectifs .....                                                                   | 324 |
| D'une scène à l'autre : analyser les interactions .....                                         | 329 |
| Personnes et choses .....                                                                       | 335 |
| <i>Repères bibliographiques</i> .....                                                           | 341 |
| <i>Index</i> .....                                                                              | 353 |